This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VI. 1775 (29)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TOME VINGT-NEUVIÉME.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

TOME CINQUIÉME.

M. DCC. LXXV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 DEC 1977
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

GARGANTUA.

S'Il y a jamais eu une réputation bien fondée, c'eſt celle de *Gargantua*. Cependant il s'eſt trouvé dans ce ſiécle philoſophique & critique, des eſprits téméraires qui ont oſé nier les prodiges de ce grand-homme, & qui ont pouſſé le pyrrhoniſme juſqu'à douter qu'il ait jamais exiſté.

Comment ſe peut-il faire, diſent-ils, qu'il y ait eu au ſeiziéme ſiécle un héros dont aucun contemporain, ni *St. Ignace*, ni le cardinal *Caietan*, ni *Galilée*, ni *Guichardin*, n'ont jamais parlé, & ſur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les régiſtres de la Sorbonne?

Feuilletez les hiſtoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Eſpagne &c. vous n'y voyez pas un mot de *Gargantua*. Sa vie entière depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, n'eſt qu'un tiſſu de prodiges inconcevables.

Sa mère *Gargamelle* accouche de lui par l'oreille gauche. A peine eſt-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui eſt entendue dans la Beauce & dans le Vivarais. Il falut ſeize aunes de drap pour

ſa ſeule braguette, & cent peaux de vaches brunes pour ſes ſouliers. Il n'avait pas encor douze ans qu'il gagna une grande bataille & fonda l'abbaye de Thélême. On lui donne pour femme madame *Badebec*, & il eſt prouvé que *Badebec* eſt un nom ſyriaque.

On lui fait avaler ſix pélerins dans une ſalade. On prétend qu'il a piſſé la rivière de Seine, & que c'eſt à lui ſeul que les Pariſiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à nos philoſophes qui ne veulent pas même aſſurer les choſes les plus vraiſemblables, à moins qu'elles ne ſoient bien prouvées.

Ils diſent que ſi les Pariſiens ont toûjours cru à *Gargantua*, ce n'eſt pas une raiſon pour que les autres nations y croyent. Que ſi *Gargantua* avait fait un ſeul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient atteſté. Enfin ils traitent ſans façon les Pariſiens qui croyent à *Gargantua*, de badauts ignorans, de ſuperſtitieux imbécilles, parmi leſquels il ſe gliſſe des hypocrites qui feignent de croire à *Gargantua* pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thélême.

Le révérend père *Viret* cordelier à la grande manche, confeſſeur de filles & prédicateur du roi, a répondu à nos pyrrhoniens d'une manière invincible. Il prouve très doctement, que ſi aucun écrivain excepté *Rabelais* n'a parlé des prodiges de *Gargantua*, aucun hiſtorien auſſi ne les a contredits; que le ſage de *Thou* même qui croit aux ſortilèges, aux prédictions & à l'aſtrologie, n'a jamais nié les miracles de *Gargantua*. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par *La Motte le Vayer*. *Mézerai* les a reſpectés au point qu'il n'en dit pas un ſeul mot. Ces pro-

Digitized by Google

diges ont été opérés à la vue de toute la terre. *Rabelais* en a été témoin ; il ne pouvait être ni trompé ni trompeur. Pour peu qu'il se fût écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe se seraient élevées contre lui ; tous les gazetiers, tous les faiseurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'imposture.

En vain les philosophes qui répondent à tout, disent qu'il n'y avait ni journaux ni gazettes dans ce tems-là. On leur replique qu'il y avait l'équivalent, & cela suffit. Tout est impossible dans l'histoire de *Gargantua* : & c'est par cela même qu'elle est d'une vérité inconteſtable. Car si elle n'était pas vraie on n'aurait jamais osé l'imaginer ; & la grande preuve qu'il la faut croire, c'est qu'elle est incroyable.

Ouvrez tous les mercures, tous les journaux de Trévoux, ces ouvrages immortels qui sont l'instruction du genre-humain, vous n'y trouverez pas une seule ligne où l'on révoque l'histoire de *Gargantua* en doute. Il était réservé à notre siécle de produire des monstres qui établissent un pyrrhonisme affreux sous prétexte qu'ils sont un peu mathématiciens, & qu'ils aiment la raison, la vérité & la justice. Quelle pitié ! je ne veux qu'un argument pour les confondre,

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ses titres, il est vrai, jamais elle n'en eut, mais elle existe ; elle possède dix mille piéces d'or de rente. La rivière de Seine existe, elle est un monument éternel du pouvoir de la vessie de *Gargantua*. De plus, que vous coûte-t-il de le croire ? ne faut-il pas embrasser le parti le plus sûr ? *Gargantua* peut vous procurer de l'argent, des honneurs & du crédit. La philosophie ne vous donnera jamais que la satisfaction de l'ame ; c'est bien peu de chose. Croyez à *Gargantua*, vous dis-je, pour peu que vous soyez avare, ambitieux & fripon ; vous vous en trouverez très bien.

Digitized by Google

GÉNÉALOGIE.

AUcune généalogie, fût-elle réimprimée dans le Moréri, n'approche de celle de *Mahomet* ou *Mohammed* fils d'*Abdollah*, fils d'*Abd'all Moutalel*, fils d'*Asbem*; lequel *Mohammed* fut, dans son jeune âge, palfrenier de la veuve *Cadisbea*, puis son facteur, puis son mari, puis prophète de DIEU, puis condamné à être pendu, puis conquérant & roi d'Arabie, puis mourut de sa belle mort rassasié de gloire & de femmes.

Les barons Allemands ne remontent que jusqu'à *Vitikind*, & nos nouveaux marquis Français ne peuvent guères montrer de titres au-delà de Charlemagne. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed*, qui subsiste encore, a toûjours fait voir un arbre généalogique, dont le trône est *Adam*, & dont les branches s'étendent d'*Ismaël* jusqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de cousin de *Mahomet*.

Nulle difficulté sur cette généalogie, nulle dispute entre les savans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impossibilités qu'on cherche à rendre possibles.

Votre orgueil murmure de l'autenticité de ces titres. Vous me dites que vous descendez d'*Adam*, aussi-bien que le grand prophète; si *Adam* est le père commun; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de personne, pas même des anciens Arabes: que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que par-conséquent vous vous inscrivez en faux contre les titres de noblesse de *Mahomet* ou *Mohammed*.

Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un premier homme, quelqu'ait été son nom, vous en descen-

Digitized by Google

dez tout auſſi-bien que l'illuſtre palfrenier de *Cadisbea* ; & que s'il n'y a point eu de premier homme, ſi le genre-humain a toûjours exiſté, comme tant de ſavans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous réplique que vous êtes roturier de toute éternité, ſi vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous répondez que les hommes ſont égaux ; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre ; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, ſont d'une invention nouvelle ; qu'il n'y a aucune raiſon qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed*, ni à celle de *Confutzé*, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux ſecrétaires du roi du grand collège. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves phyſiques, ou métaphyſiques, ou morales. Vous vous croyez égal au daïri du Japon ; & je ſuis entiérement de votre avis. Tout ce que je vous conſeille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'eſt d'être le plus fort.

GÉNÉRATION.

JE dirai comment s'opère la génération quand on m'aura enſeigné comment DIEU s'y eſt pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philoſophes, tous les coſmogonites ſans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque choſe de rien a paru une contradiction à tous les penſeurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philoſophie. Et nous de-

Digitized by Google

mandons au contraire comment quelque chose peut en produire une autre ?

Je vous réponds qu'il m'est aussi impossible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il est arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal engendre son semblable ; mais telle est notre destinée que nous savons parfaitement comment on tue un homme, & que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal ne peut se former sans germe, autrement une carpe pourait naître sur un if, & un lapin au fond d'une rivière, sauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jettez en terre ; il devient chêne. Mais savez-vous ce qu'il faudrait pour que vous fussiez comment ce germe se développe & se change en chêne ? il faudrait que vous fussiez DIEU.

Vous cherchez le mystère de la génération de l'homme ; dites-moi d'abord seulement le mystère qui lui donne des cheveux & des ongles ; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut ?

Vous reprochez à mon système que c'est celui d'un grand ignorant. J'en conviens. Mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de ses confrères. Il avait eu deux enfans de son mariage avant d'entrer dans les ordres, il les présenta, & on rit. *Messieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'est que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque chose de plus sur la génération & sur les germes, lisez, ou relisez ce que j'ai dit autrefois dans une de ces petites brochures qui se perdent quand elles ne sont pas enchâssées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

Digitized by Google

ENTRETIEN D'UN JEUNE MARIÉ FORT NAÏF, ET D'UN PHILOSOPHE.

LE JEUNE MARIÉ.

Monſieur, dites-moi, je vous prie, ſi ma femme me donnera un garçon ou une fille ?

LE PHILOSOPHE.

Monſieur, les ſages-femmes & les femmes de chambre diſent quelquefois qu'elles le ſavent ; mais les philoſophes avouent qu'ils n'en ſavent rien.

LE JEUNE MARIÉ.

Je crois que ma femme n'eſt groſſe que depuis huit jours ; dites-moi du moins ſi mon enfant a déja une ame ?

LE PHILOSOPHE.

Ce n'eſt pas là l'affaire des géomètres ; adreſſez-vous au théologien du coin.

LE JEUNE MARIÉ.

Refuſerez-vous de me dire en quel endroit il eſt placé ?

LE PHILOSOPHE.

Dans une petite poche qui s'élargit tous les jours, & qui eſt juſte entre l'inteſtin rectum & la veſſie.

LE JEUNE MARIÉ.

O DIEU paternel ! l'ame de mon fils entre de l'urine & quelque choſe de pis ! quelle auberge pour l'être penſant, & cela pendant neuf mois !

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE.

Oui, mon cher voisin; l'ame d'un pape n'a point eu d'autre berceau; & cependant on se donne des airs & on fait le fier.

LE JEUNE MARIÉ.

Je sens bien qu'il n'y a point d'animal qui doive être moins fier que l'homme. Mais comme je vous ai déja dit que j'étais très curieux, je voudrais savoir comment dans cette poche un peu de liqueur devient une grosse masse de chair si bien organisée. En un mot, vous qui êtes si savant, ne pouriez-vous point me dire comment les enfans se font?

LE PHILOSOPHE.

Non, mon ami; mais si vous voulez je vous dirai ce que les médecins ont imaginé, c'est-à-dire, comment les enfans ne se font point.

Premiérement *Hippocrate* écrit que les deux véhicules fluides de l'homme & de la femme, s'élancent & s'unissent ensemble, & que dans le moment l'enfant est conçu par cette union.

Le révérend père *Sanchez*, le docteur de l'Espagne, est entiérement de l'avis d'*Hippocrate*; & il en a même fait un fort plaisant article de théologie, que tous les Espagnols ont cru fermement, jusqu'à ce que tous les jésuites ayent été renvoyés du pays.

LE JEUNE MARIÉ.

Je suis assez content d'*Hippocrate* & de *Sanchez*. Ma femme a rempli, ou je suis bien trompé, toutes les conditions imposées par ces grands-hommes, pour former un enfant, & pour lui donner une ame.

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE.

Malheureuſement il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, mais qui ne reçoivent qu'avec averſion les embraſſemens de leurs maris, & qui cependant en ont des enfans. Cela ſeul décide contre *Hippocrate* & *Sanchez*.

De plus, il y a très grande apparence que la nature agit toûjours dans les mêmes cas ſuivant les mêmes principes : or, il y a beaucoup d'eſpèces d'animaux qui engendrent ſans copulation, comme les poiſſons écaillés, les huîtres, les pucerons. Il a donc falu que les phyſiciens cherchaſſent une mécanique de génération qui convint à tous les animaux. Le célèbre *Harvey*, qui le premier démontra la circulation, & qui était digne de découvrir le ſecret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondaient auſſi. Les mauvais plaiſans dirent que c'eſt pour cela que les bourgeois, & même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maitreſſe *ma poule*, & qu'on dit que toutes les femmes ſont coquettes parce qu'elles voudraient que leurs coqs les trouvaſſent belles. Malgré ces railleries *Harvey* ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

LE JEUNE MARIÉ.

Mais, monſieur, vous m'avez dit que la nature eſt toûjours ſemblable à elle-même, qu'elle agit toûjours par le même principe dans le même cas ; les femmes, les jumens, les ânesſes, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

LE PHILOSOPHE.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans ; elles ont des ovaires comme tous

Digitized by Google

les oiſeaux ; les jumens, les anguilles en ont auſſi. Un œuf ſe détache de l'ovaire, il eſt couvé dans la matrice. Voyez tous les poiſſons écaillés, les grenouilles, ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines & les autres animaux marins de cette eſpèce, font éclorre leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils inſectes ſont viſiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf : & notre globe eſt un grand œuf qui contient tous les autres.

LE JEUNE MARIÉ.

Mais vraiment ce ſyſtême porte tous les caractères de la vérité ; il eſt ſimple, il eſt uniforme, il eſt démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux ; j'en ſuis fort content, je n'en veux point d'autre ; les œufs de ma femme me ſont fort chers.

LE PHILOSOPHE.

On s'eſt laſſé à la longue de ce ſyſtême ; on a fait les enfans d'une autre façon.

LE JEUNE MARIÉ.

Et pourquoi, puiſque celle-là eſt ſi naturelle ?

LE PHILOSOPHE.

C'eſt qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais ſeulement de petites glandes.

LE JEUNE MARIÉ.

Je ſoupçonne que des gens qui avaient un autre ſyſtême à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

LE PHILOSOPHE.

Cela pourait bien être. Deux Hollandais s'aviſèrent d'examiner la liqueur ſéminale au microſcope, celle

Digitized by Google

de l'homme, celle de plusieurs animaux; & ils crurent y appercevoir des animaux déja tout formés, qui couraient avec une viteſſe inconcevable. Ils en virent même dans le fluide ſéminal du coq. Alors on jugea que les mâles faiſaient tout & les femelles rien; elles ne ſervirent plus qu'à porter le tréſor que le mâle leur avait confié.

LE JEUNE MARIÉ.

Voilà qui eſt bien étrange. J'ai quelques doutes ſur tous ces petits animaux qui frétillent ſi prodigieuſement dans une liqueur pour être enſuite immobiles dans les œufs des oiſeaux, & pour être non moins immobiles pendant neuf mois (à quelques culebutes près) dans le ventre de la femme; cela ne me paraît pas conſéquent. Ce n'eſt pas (autant que j'en puis juger) la marche de la nature. Comment ſont faits, s'il vous plaît, ces petits hommes qui ſont ſi bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez?

LE PHILOSOPHE.

Comme des vermiſſeaux. Il y avait ſurtout un médecin nommé *Andri* qui voyait des vers partout, & qui voulait abſolument détruire le ſyſtême d'*Harvey*. Il aurait s'il l'avait pu, anéanti la circulation du ſang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin, deux Hollandais & Mr. *Andri*, à force de tomber dans le péché d'*Onam*, & de voir les choſes au microſcope, réduiſirent l'homme à être chenille. Nous ſommes d'abord un ver comme elle; delà dans notre enveloppe nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraie criſalide, que les payſans appellent *fève*. Enſuite, ſi la chenille devient papillon, nous devenons hommes; voilà nos métamorphoſes.

LE JEUNE MARIÉ.

Eh bien! s'en eſt-on tenu là? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode?

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE.

On s'eſt dégoûté d'être chenille. Un philoſophe extrêmement plaiſant a découvert dans une Vénus phyſique que l'attraction faiſait les enfans : & voici comment la choſe s'opère. Le germe étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil ; mais il en eſt empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, & qui l'oblige de ſe placer à gauche. Il en eſt de même des bras, des cuiſſes & des jambes qui tiennent aux cuiſſes. Il eſt difficile d'expliquer dans cette hypothèſe la ſituation des mammelles & des feſſes. Ce grand philoſophe n'admet aucun deſſein de l'Etre créateur dans la formation des animaux. Il eſt bien loin de croire que le cœur ſoit fait pour recevoir le ſang & pour le chaſſer, l'eſtomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre ; cela lui paraît trop vulgaire ; tout ſe fait par attraction.

LE JEUNE MARIÉ.

Voilà un maître fou. Je me flatte que perſonne n'a pu adopter une idée auſſi extravagante.

LE PHILOSOPHE.

On en rit beaucoup ; mais ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que cet inſenſé reſſemblait aux théologiens, qui perſécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philoſophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune. Ce n'eſt plus le bras qui va chercher le bras ; ce n'eſt plus la cuiſſe qui court après la cuiſſe ; ce ſont de petites molécules, de petites particules de bras & de cuiſſe qui ſe placent les unes ſur les autres. On ſera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du tems.

Digitized by Google

LE JEUNE MARIÉ.

J'en ſuis ravi : mais quel a été le réſultat de toutes ces diſputes ?

LE PHILOSOPHE.

Le doute. Si la queſtion avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications & du ſang répandu ; mais entre des phyſiciens la paix eſt bientôt faite ; chacun a couché avec ſa femme ſans penſer le moins du monde à ſon ovaire, ni à ſes trompes de fallope. Les femmes ſont devenues groſſes ou enceintes, ſans demander ſeulement comment ce myſtère s'opère. C'eſt ainſi que vous ſemez du bled, & que vous ignorez comment le bled germe en terre.

LE JEUNE MARIÉ.

Oh ! je le ſais bien ; on me l'a dit il y a ſongtems ; c'eſt par pourriture. Cependant il me prend quelquefois des envies de rire de tout ce qu'on m'a dit.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt une fort bonne envie. Je vous conſeille de douter de tout, excepté que les triangles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux entr'eux, ou autres propoſitions pareilles, comme par exemple que deux & deux font quatre.

LE JEUNE MARIÉ.

Oui, je crois qu'il eſt fort ſage de douter ; mais je ſens que je ſuis curieux. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reſſort par lequel ma volonté les remue ; car ſûrement il y en a un. Je ſuis quelquefois tout étonné

Digitized by Google

de pouvoir lever & baiſſer mes yeux, & de ne pouvoir dreſſer mes oreilles: Je penſe, & je voudrais connaître un peu.... là.. toucher au doigt ma penſée. Cela doit être fort curieux. Je cherche ſi je penſe par moi-même, ſi DIEU me donne mes idées, ſi mon ame eſt venue dans mon corps à ſix ſemaines ou à un jour, comment elle s'eſt logée dans mon cerveau; ſi je penſe beaucoup quand je dors profondément, & quand je ſuis en létargie. Je me creuſe la cervelle pour ſavoir comment un corps en pouſſe un autre. Mes ſenſations ne m'étonnent pas moins; j'y trouve du divin, & ſurtout dans le plaiſir. J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau ſens, & je n'ai jamais pu y parvenir. Les géomètres ſavent toutes ces choſes; ayez la bonté de m'inſtruire.

LE PHILOSOPHE.

Hélas! Nous ſommes auſſi ignorans que vous; adreſſez-vous à la Sorbonne.

ÉTATS GÉNÉRAUX.

IL y en a toûjours eu dans l'Europe, & probablement dans toute la terre, tant il eſt naturel d'aſſembler la famille, pour connaître ſes intérêts & pourvoir à ſes beſoins. Les Tartares avaient leur *Courïltai*. Les Germains, ſelon *Tacite*, s'aſſemblaient pour délibérer. Les Saxons & les peuples du nord eurent leur *Wittenagemot*. Tout fut états généraux dans les républiques grecques & romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perſes, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs hiſtoires; nous ne les connaiſſons guères que depuis le tems où leurs rois furent abſolus, ou du moins depuis le

Digitized by Google

tems où ils n'avaient que les prêtres pour contrepoids de leur autorité.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place ; des soldats insolens, avides, barbares & lâches furent la république. *Septime Sevère* les vainquit & les cassa.

Les états généraux de l'empire Ottoman sont les janissaires & les spahis ; dans Alger & dans Tunis c'est la milice.

Le plus grand, & le plus singulier exemple de ces états généraux est la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où siégent continuellement les représentans de l'empire, les ministres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats & des villes impériales, lesquelles sont au nombre de trente-sept.

Les seconds états généraux de l'Europe sont ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne sont pas toûjours assemblés comme la diète de Ratisbonne, mais ils sont devenus si nécessaires que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond précisément aux députés des villes reçus dans la diète de l'empire ; mais elle est en beaucoup plus grand nombre, & jouït d'un pouvoir bien supérieur. C'est proprement la nation. Les pairs & les évêques ne sont en parlement que pour eux, & la chambre des communes y est pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'est autre chose qu'une imitation perfectionnée de quelques états généraux de France.

En 1355, sous le roi *Jean*, les trois états furent assemblés à Paris pour secourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accordèrent une somme considérable, à cinq livres cinq sous le marc, de peur que le roi

Digitized by Google

n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt néceſſaire pour recueillir cet argent ; & ils établirent neuf commiſſaires pour préſider à la recette. Le roi promit pour lui & pour ſes ſucceſſeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnoie.

Qu'eſt-ce que promettre pour ſoi & pour ſes héritiers ? ou c'eſt ne rien promettre, ou c'eſt dire, ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnoie, nous ſommes dans l'impuiſſance de faire le mal.

Avec cet argent qui fut bientôt levé, on forma aiſément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait priſonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états au bout de l'année de l'emploi de la ſomme accordée. C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation Anglaiſe a conſervé tout ce que la nation Françaiſe a perdu.

Les états généraux de Suède ont une coutume plus honorable encor à l'humanité, & qui ne ſe trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs aſſemblées deux cent payſans qui font un corps ſéparé des trois autres, & qui ſoutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états généraux de Dannemarck prirent une réſolution toute contraire en 1660 ; ils ſe dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir abſolu & illimité. Mais ce qui eſt plus étrange, c'eſt qu'ils ne s'en ſont point repentis juſqu'à préſent.

Les états généraux en France n'ont point été aſſemblés depuis 1613, & les *Cortez* d'Eſpagne ont duré cent

Digitized by Google

cent ans après. On les assembla encor en 1712 pour confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états généraux n'ont point été convoqués depuis ce tems.

GENESE.

L'Ecrivain sacré s'étant conformé aux idées reçues, & n'ayant pas dû s'en écarter, puisque sans cette condescendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reste que quelques remarques à faire sur la physique de ces tems reculés ; car pour la théologie nous la respectons ; nous y croyons & nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU *créa le ciel & la terre.*

C'est ainsi qu'on a traduit ; mais la traduction n'est pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu instruit qui ne sache que le texte porte, *Au commencement les Dieux firent*, ou *les Dieux fit*, *le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs est conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le Chaut Ereb. Les Phéniciens étaient depuis longtems un peuple puissant qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques cantons vers son pays. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains purent emprunter l'ancienne physique de leurs maîtres ; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le tems où l'on place *Moïse*, les philosophes Phéniciens en savaient-ils assez pour regarder la terre comme un point, en comparaison de la multitude

Digitized by Google

infinie de globes que DIEU a placés dans l'immenſité de l'eſpace qu'on nomme *le Ciel ?* Cette idée ſi ancienne & ſi fauſſe, que le ciel fut fait pour la terre, a preſque toûjours prévalu chez le peuple ignorant. C'eſt à-peu-près comme ſi on diſait que DIEU créa toutes les montagnes & un grain de ſable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de ſable. Il n'eſt guères poſſible que les Phéniciens ſi bons navigateurs n'euſſent pas quelques bons aſtronomes : mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèſe qui écrivait pour enſeigner les voies de DIEU & non la phyſique.

La terre était tohu bohu & vuide ; les ténèbres étaient ſur la face de l'abime, & l'eſprit de DIEU *était porté ſur les eaux.*

Tohu-bohu ſignifie préciſément chaos, déſordre ; c'eſt un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme ſans deſſus deſſous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée telle qu'elle eſt ; la matière exiſtait, mais la puiſſance divine ne l'avait point encor arrangée. L'eſprit de DIEU ſignifie à la lettre le *ſouffle*, le *vent* qui agitait les eaux. Cette idée eſt exprimée dans les fragmens de l'auteur Phénicien *Sanchoniaton*. Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matière éternelle. Il n'y a pas un ſeul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matière ait été faite de rien. Non que la création de rien ne ſoit très vraie ; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toûjours partagés ſur la queſtion de l'éternité du monde, mais jamais ſur l'éternité de la matière.

Digitized by Google

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU *dit, Que la lumière soit faite, & la lumière fut faite; & il vit que la lumière était bonne; & il divisa la lumière des ténèbres, & il appella la lumière* jour, *& les ténèbres* nuit; *& le soir & le matin furent un jour. Et* DIEU *dit aussi, Que le firmament soit fait au milieu des eaux, & qu'il sépare les eaux des eaux; &* DIEU *fit le firmament; & il divisa les eaux au-dessus du firmament des eaux au-dessous du firmament, &* DIEU *appella le firmament* Ciel; *& le soir & le matin fit le second jour &c., & il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner si l'évêque d'Avranche *Huet*, *Le Clerc*, &c. n'ont pas évidemment raison contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence.

Cette éloquence n'est affectée dans aucune histoire écrite par les Juifs. Le stile est ici de la plus grande simplicité, comme dans le reste de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puissance de DIEU, employait seulement cette expression, *Il dit, Que la lumière soit, & la lumière fut*, ce serait alors du sublime. Tel est ce passage d'un psaume, *Dixit, & facta sunt.* C'est un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frappe l'esprit & l'enlève. Mais ici, c'est le narré le plus simple. L'auteur Juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création; il dit également à chaque article, & DIEU *vit que cela était bon.* Tout est sublime dans la création sans doute; mais celle de la lumière ne l'est pas plus que celle de l'herbe des champs; le sublime est ce qui s'élève au-dessus du reste, & le même tour règne partout dans ce chapitre.

Digitized by Google

C'était encor une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du soleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet astre ; on s'imaginait que le soleil ne servait qu'à la pousser plus fortement : aussi l'auteur de la Genèse se conforme-t-il à cette erreur populaire, & même il ne fait créer le soleil & la lune que quatre jours après la lumière. Il était impossible qu'il y eût un matin & un soir avant qu'il existât un soleil. L'auteur inspiré daignait descendre aux préjugés vagues & grossiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enseigner la philosophie aux Juifs. Il pouvait élever leur esprit jusqu'à la vérité, mais il aimait mieux descendre jusqu'à eux. On ne peut trop répéter cette solution.

La séparation de la lumière & des ténèbres n'est pas d'une autre physique ; il semble que la nuit & le jour fussent mêlés ensemble comme des grains d'espèces différentes que l'on sépare les uns des autres. On sait assez que les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette sensation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament est encor de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très solides, parce qu'on y voyait toûjours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient sur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de supputer combien les exhalaisons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages ? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On se figurait donc des réservoirs d'eau dans le ciel. Ces réservoirs ne pouvaient être portés que sur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de cryſtal. Pour que les eaux supérieures tombassent de cette voûte sur la terre, il était nécessaire qu'il y eût

Digitized by Google

des portes, des écluſes, des cataractes qui s'ouvriſſent & ſe fermaſſent. Telle était l'aſtronomie d'alors; & puiſqu'on écrivait pour des Juifs, il falait bien adopter leurs idées groſſières empruntées des autres peuples un peu moins groſſiers qu'eux.

DIEU *fit deux grands luminaires, l'un pour préſider au jour, l'autre à la nuit; il fit auſſi les étoiles.*

C'eſt toûjours, il eſt vrai, la même ignorance de la nature. Les Juifs ne ſavaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux tels qu'on les voit, quoiqu'elles ſoient autant de ſoleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Eſprit ſaint ſe proportionnait donc à l'eſprit du tems. S'il avait dit que le ſoleil eſt un million de fois plus gros que la terre, & la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraiſſent deux aſtres preſque également grands.

DIEU *dit auſſi, Faiſons l'homme à notre image, & qu'il préſide aux poiſſons*, &c.

Qu'entendaient les Juifs par Faiſons l'homme à notre image? ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu ſans corps; & il eſt impoſſible de ſe le repréſenter autrement. On peut bien dire, DIEU n'eſt rien de ce que nous connaiſſons; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il eſt. Les Juifs crurent DIEU conſtamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'égliſe crurent auſſi DIEU corporel, juſqu'à ce qu'ils euſſent embraſſé les idées de *Platon*, ou plutôt, juſqu'à ce que les lumières du chriſtianiſme fuſſent plus pures.

Digitized by Google

Il les créa mâle & femelle.

Si DIEU, ou les Dieux ſécondaires, créèrent l'homme mâle & femelle à leur reſſemblance, il ſemble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU, & les Dieux mâles & femelles. On a recherché ſi l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux ſexes, ou s'il entend que DIEU fit *Adam* & *Eve* le même jour. Le ſens le plus naturel eſt que DIEU forma *Adam* & *Eve* en même tems; mais ce ſens contredirait abſolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme longtems après les ſept jours.

Et il ſe repoſa le ſeptième jour.

Les Phéniciens, les Caldéens, les Indiens diſaient que DIEU avait fait le monde en ſix tems, que l'ancien *Zoroaſtre* appelle les ſix *gahambars* ſi célèbres chez les Perſes.

Il eſt inconteſtable que tous ces peuples avaient une théologie avant que les Juifs habitaſſent les déſerts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'ils puſſent avoir des écrivains. Pluſieurs ſavans ont cru vraiſemblable que l'allégorie des ſix jours eſt imitée de celle des ſix tems. DIEU peut avoir permis que de grands peuples euſſent cette idée, avant qu'il l'eût inſpirée au peuple Juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventaſſent les arts avant que les Juifs en euſſent aucun.

Du lieu de volupté ſortait un fleuve qui arroſait le jardin, & de là ſe partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phiſon, qui tourne dans le pays d'Evilath où vient l'or... Le ſecond s'appelle Gehon qui entoure l'Ethiopie.... Le troiſième eſt le Tigre, & le quatrième l'Euphrate.

Suivant cette verſion, le paradis terreſtre aurait contenu près du tiers de l'Aſie & de l'Afrique. L'Eu-

Digitized by Google

phrate & le Tigre ont leur ſource à plus de ſoixante grandes lieuës l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne reſſemblent guères à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieuës des ſources du Tigre & de l'Euphrate; & ſi le Phiſon eſt le Phaſe, il eſt aſſez étonnant de mettre au même endroit la ſource d'un fleuve de Scythie & celle d'un fleuve d'Afrique. Il a donc fallu chercher une autre explication & d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait ſon paradis terreſtre.

On a dit que le jardin d'Eden reſſemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuſe, fameuſe dans toute l'antiquité; que les Hébreux, peuple très récent, pouvaient être une horde Arabe, & ſe faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie; qu'ils ont toûjours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu deſquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'eſt fort bien fait de *cultiver ſon jardin*, mais il eſt difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieuës de long; apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc encor une fois que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner. Auſſi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente poſitions différentes.

Ne mangez point du fruit de la ſcience du bien & du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme con-

naiſſe le bien & le mal ? Le contraire ne parait-il pas (ſi on oſe le dire) beaucoup plus digne de DIEU, & beaucoup plus néceſſaire à l'homme ? Il ſemble à notre pauvre raiſon que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit ; mais on doit ſoumettre ſa raiſon, & conclure ſeulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea & n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encor neuf cent trente ans. Pluſieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le ſait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt l'arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa fin. Cette explication ſerait peut-être la plus raiſonnable ; mais nous n'oſons prononcer.

Le Seigneur dit auſſi, Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, faiſons-lui une aide ſemblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme : mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque tranſpoſition de copiſte.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales ; mais il n'en eſt ainſi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* & *coucou* en celte, qui déſignent un peu le cri du coq & du coucou. *Tintamarre*, *triſtrac* ; *alali* en grec, *loupous* en latin, &c. Mais ces mots imitatifs ſont en très pe-

Digitized by Google

tit nombre. De plus, ſi *Adam* eût ainſi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déja mangé du fruit de la ſcience, ou DIEU ſemblait n'avoir pas beſoin de lui interdire ce fruit. Il en ſavait déja plus que la ſociété royale de Londres, & l'académie des ſciences.

Obſervez que c'eſt ici la première fois qu'*Adam* eſt nommé dans la Genèſe. Le premier homme, chez les anciens bracmanes, prodigieuſement antérieurs aux Juifs, s'appellait *Adimo*, l'enfant de la terre, & ſa femme *Procriti*, la vie; c'eſt ce que dit le *Védam* dans la ſeconde formation du monde. *Adam* & *Eve* ſignifiaient ces mêmes choſes dans la langue phénicienne. Nouvelle preuve que l'eſprit ſaint ſe conformait aux idées reçues.

Lors qu'Adam était endormi, DIEU *prit une de ſes côtes, & mit de la chair à la place; & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.*

Le Seigneur (un chapitre auparavant) avait déja créé le mâle & la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui exiſtait déja? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encor que cette allégorie ſoumet la femme à ſon mari, & exprime leur union intime. Bien des gens ont cru ſur ce verſet que les hommes ont une côte de moins que les femmes. Mais c'eſt une héréſie; & l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'eſt pas pourvue de plus de côtes que ſon mari.

Or le ſerpent était le plus ruſé de tous les animaux de la terre, &c.: il dit à la femme, &c.

Il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du diable, tout y eſt phyſique. Le ſerpent était re-

Digitized by Google

gardé non-seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encor comme immortel. Les Caldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU & le serpent; & cette fable avait été conservée par *Phérécide*. Origène la cite dans son livre 6. contre Celse. On portait un serpent dans les fêtes de Bacchus. Les Egyptiens attachaient une espèce de divinité au serpent, au rapport d'Eusèbe dans sa *préparation évangélique* livre premier chap. X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même, le serpent était regardé comme le symbole de la vie; & de-là vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à *Moïse*, portèrent toûjours l'image d'un serpent sur leur poitrine.

Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes histoires, & c'est pourquoi lorsque *Pilpay* & *Lokman* firent parler les animaux, personne n'en fut surpris.

Toute cette avanture parait si physique & si dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raison pourquoi le serpent rampe depuis ce tems-là sur son ventre, pourquoi nous cherchons toûjours à l'écraser, & pourquoi il cherche toûjours à nous mordre (du moins à ce qu'on croit); précisément comme on rendait raison dans les anciennes métamorphoses pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois est noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne sort de son trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage, &c. Mais les pères ont cru que c'est une allégorie aussi manifeste que respectable. Le plus sûr est de les croire.

Je multiplierai vos misères & vos grossesses, vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous la puissance de l'homme, & il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des grossesses est une punition? C'était au contraire, dit-on,

Digitized by Google

une très grande bénédiction, & surtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne sont considérables que dans les femmes délicates ; celles qui sont accoutumées au travail accouchent très aisément, surtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui souffrent beaucoup dans leur gésine ; il y en a même qui en meurent. Et quant à la supériorité de l'homme sur la femme, c'est une chose entiérement naturelle ; c'est l'effet de la force du corps & même de celle de l'esprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention suivie que les femmes, & sont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'esprit plus fort que son mari, elle en est partout la maitresse ; c'est alors le mari qui est soumis à la femme. Cela est vrai ; mais il se peut très bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni sujétion, ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce passage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabin nommé *Elieser* a écrit que DIEU couvrit *Adam* & *Eve* de la peau même du serpent qui les avait tentés ; & *Origène* prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps, que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec respect.

Et le Seigneur dit, Voilà Adam qui est devenu comme l'un de nous.

Il semblerait que les Juifs admirent d'abord plusieurs Dieux. Il est plus difficile de savoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieux, *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, signifie la Trinité ; mais il n'est pas assurément question de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'est pas un composé de plusieurs Dieux, c'est le même Dieu triple ; & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un

Digitized by Google

Dieu en trois personnes. Par ces mots, *semblable à nous*, il est vraisemblable que les Juifs entendaient les anges *Eloïm*. C'est ce qui fit penser à plusieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs. Mais c'est une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur, disent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté *afin qu'il cultivât ce jardin*. Si Adam de jardinier devint laboureur, ils disent qu'en cela son état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette solution nous semble trop peu sérieuse. Il vaut mieux dire que DIEU punit la désobéissance par le bannissement du lieu natal.

Toute cette histoire en général se rapporte, selon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers tems valaient mieux que les nouveaux. On a toûjours plaint le présent, & vanté le passé. Les hommes surchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oisiveté, ne songeant pas que le pire des états est celui d'un homme qui n'a rien à faire. On se vit souvent malheureux, & on se forgea l'idée d'un tems où tout le monde avait été heureux. C'est à-peu-près comme si on disait, il fut un tems où il ne périssait aucun arbre, où nulle bête n'était ni malade, ni faible, ni dévorée par une autre, où jamais les araignées ne prenaient de mouches. Delà l'idée du siécle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du serpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuse & immortelle que l'homme avait mis sur son bât, delà ce combat de *Typhon* contre *Osiris*, d'*Ophionée* contre les Dieux, & cette fameuse boëte de *Pandore*, & tous ces vieux contes dont quelques-uns sont ingénieux, & dont

Digitized by Google

aucun n'eſt inſtructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples ſont des imitations de l'hiſtoire hébraïque ; puiſque nous avons l'ancienne hiſtoire des Hébreux, & que les premiers livres des autres nations ſont preſque tous perdus. De plus, les témoignages en faveur de la Genèſe ſont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* ſignifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un ſabre enflammé fait, dit-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs repréſentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent viſiblement ces bœufs & ces éperviers, des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choſes. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le ſymbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents ; mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf. C'eſt probablement une allégorie ; & les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un ſymbole compoſé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme, & d'ailes d'épervier.

Et le Seigneur mit un ſigne à Caïn.

Quel Seigneur ! diſent les incrédules. Il accepte l'offrande d'*Abel*, & il rejette celle de *Caïn* ſon aîné, ſans qu'on en rapporte la moindre raiſon. Par-là le Seigneur devient la cauſe de l'inimitié entre les deux frères. C'eſt une inſtruction morale à la vérité, & une inſtruction priſe dans toutes les fables anciennes, qu'à peine le genre-humain exiſta, qu'un frère aſſaſſine ſon frère. Mais ce qui paraît aux ſages du monde contre toute morale, contre toute juſtice, contre tous les principes du ſens commun, c'eſt que DIEU ait damné

Digitized by Google

à toute éternité le genre-humain, & ait fait mourir inutilement ſon propre fils pour une pomme, & qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je, pardonner ? il prend le coupable ſous ſa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel* ſera puni ſept fois plus que *Cain* ne l'aurait été. Il lui met un ſigne qui lui ſert de ſauve-garde. C'eſt, diſent les impies, une fable auſſi exécrable qu'abſurde. C'eſt le délire de quelque malheureux juif, qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voiſins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif inſenſé attribua ces rêveries atroces à *Moiſe* dans un tems où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité qui diſpoſe de tout, a fait parvenir ce malheureux livre juſqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, & des imbécilles l'ont cru. Ainſi parle une foule de théiſtes qui en adorant DIEU, oſent condamner le DIEU d'Iſraël, & qui jugent de la conduite de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite & de notre juſtice erronée. Ils admettent DIEU pour le ſoumettre à nos loix. Gardons-nous d'être ſi hardis; & reſpectons encor une fois ce que nous ne pouvons comprendre. Crions *ô Altitudo* de toutes nos forces.

Les Dieux Eloïm voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouſes celles qu'ils choiſirent.

Cette imagination fut encor celle de tous les peuples; il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque Dieu ne ſoit venu faire des enfans à des filles. Ces Dieux corporels deſcendaient ſouvent ſur la terre pour viſiter leurs domaines; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies: les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être ſupérieurs aux autres hommes; auſſi la Genèſe ne manque pas de dire que ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produiſirent des géants. C'eſt encor ſe conformer à l'opinion vulgaire.

Digitized by Google

Et je ferai venir ſur la terre les eaux du déluge.

(Voyez l'article *Déluge.*) Je remarquerai ſeulement ici que St. Auguſtin dans ſa *Cité de Dieu*, N°. 8. dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit hiſtoria :* ni l'hiſtoire grecque ni la latine ne connaiſſent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogigès en Grèce. Ils ſont regardés comme univerſels dans les fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Aſie orientale. *St. Auguſtin* ne ſe trompe donc pas en diſant que l'hiſtoire n'en parle pas.

DIEU *dit à Noé, Je vais faire alliance avec vous & avec votre ſemence après vous, & avec tous les animaux.*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du ſentiment, & il y a quelque choſe d'auſſi divin dans le ſentiment que dans la penſée la plus métaphyſique. D'ailleurs, les animaux ſentent mieux que la plûpart des hommes ne penſent. C'eſt apparemment en vertu de ce pacte que *François d'Aſſiſe*, fondateur de l'ordre ſéraphique, diſait aux cigales & aux liévres, Chantez, ma ſœur la cigale, broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité ? que tous les animaux ſe dévoreraient les uns les autres, qu'ils ſe nourriraient de notre chair & nous de la leur, qu'après les avoir mangés nous nous exterminerions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos ſemblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce paſſage ne veut dire autre choſe ſinon que DIEU eſt également le maître abſolu de tout ce qui reſpire. Ce pacte ne peut être qu'un

Digitized by Google

ordre, & le mot d'*alliance* n'eſt là que par extenſion. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'eſprit, & remonter aux tems où l'on écrivait ce livre qui eſt un ſcandale aux faibles, & une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il ſera un ſigne de mon pacte, &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai. Cela ſuppoſe évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toûjours exiſté. C'eſt un phénomène cauſé néceſſairement par la pluie ; & on le donne ici comme quelque choſe de ſurnaturel qui avertit que la terre ne ſera plus inondée. Il eſt étrange de choiſir le ſigne de la pluie pour aſſurer qu'on ne ſera pas noyé. Mais auſſi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on eſt raſſuré par l'arc-en-ciel.

Or le Seigneur deſcendit pour voir la ville & la tour que les enfans d'Adam bâtiſſaient ; & il dit, Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela ; & ils ne s'en déſiſteront point juſqu'à-ce qu'ils ayent achevé. Venez donc, deſcendons, confondons leur langue, afin que perſonne n'entende ſon voiſin.

Voyez ſur ce paſſage l'article *Babel.*

Obſervez ſeulement ici que l'auteur ſacré continue toûjours à ſe conformer aux opinions populaires. Il parle toûjours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui ſe paſſe, qui veut voir par ſes yeux ce qu'on fait dans ſes domaines, qui appelle les gens de ſon conſeil pour ſe réſoudre avec eux.

Et Abraham ayant partagé ſes gens (qui étaient 318,) *tomba ſur les cinq rois, les défit & les pourſuivit juſqu'à Hoba à la gauche de Damas.*

Du

Du bord méridional du lac Sodome juſqu'à Damas, on compte quatre-vingt lieuës; & encor faut-il franchir le Liban & l'Antiliban. Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puiſque le Seigneur favoriſait *Abraham*, rien n'eſt exagéré.

Et ſur le ſoir les deux anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'hiſtoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, eſt peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut conſidérer que preſque toute l'Aſie croyait qu'il y avait des démons incubes & ſuccubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de déſirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires. Il ſe peut que ce trait d'hiſtoire ne ſoit qu'une figure de rhétorique pour exprimer les horribles débordemens de Sodome & de Gomorre. Nous ne propoſons cette ſolution aux ſavans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propoſe ſes deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de *Loth* changée en ſtatue de ſel, & tout le reſte de cette hiſtoire, qu'oſerons-nous dire? L'ancienne fable arabique de *Cinira* & de *Mirra* a quelque rapport à l'inceſte de *Loth* & de ſes filles: & l'avanture de *Philemon* & de *Baucis* n'eſt pas ſans reſſemblance avec les deux anges qui apparurent à *Loth* & à ſa femme. Pour la ſtatue de ſel, nous ne ſavons pas à quoi elle reſſemble; eſt-ce à l'hiſtoire d'*Orphée* & d'*Euridice*?

Bien des ſavans penſent avec le grand *Newton* & le docte *Le Clerc*, que le Pentateuque fut écrit par *Samuel* lorſque les Juifs eurent un peu appris à lire & à écrire, & que toutes ces hiſtoires ſont des imitations des fables ſyriennes.

Mais il ſuffit que tout cela ſoit dans l'Ecriture ſainte pour que nous le révérions, ſans chercher à voir dans ce livre autre choſe que ce qui eſt écrit par l'Eſprit ſaint. Souvenons-nous toûjours que ces tems-là ne ſont pas les nôtres, & ne manquons pas de répéter après tant de grands-hommes, que l'ancien Teſtament eſt une hiſtoire véritable, & que tout ce qui a été inventé par le reſte de l'univers eſt fabuleux.

Il eſt vrai que pluſieurs célèbres pères de l'égliſe ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & ſurtout de *Philon*. Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur propoſait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas. Car ſi ceux-ci n'y entendent rien, ce n'eſt pas leur faute. Mais ceux qui n'y comprennent rien, doivent tolérer auſſi ceux qui comprennent tout.

Les ſavans trop remplis de leur ſcience, ont prétendu qu'il était impoſſible que *Moïſe* eût écrit la Genèſe. Une de leurs grandes raiſons eſt que dans l'hiſtoire d'*Abraham*, il eſt dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer ſa femme en *argent monnoié*, & que le roi de Gérar donna mille piéces d'argent à *Sara* lorſqu'il la rendit après l'avoir enlevée pour ſa beauté à l'âge de ſoixante & quinze ans. Ils diſent qu'ils ont conſulté tous les anciens auteurs, & qu'il eſt avéré qu'il n'y avait point d'argent monnoié dans ce tems-là. Mais on voit bien que ce ſont-là de pures chicanes, puiſque l'égliſe a toûjours cru fermement que *Moïſe* fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Eſra* & par *Baruk Spinoſa*. Le médecin *Aſtruc* beau-père du contrôleur-

Digitized by Google

général *Silhouette*, dans ſon livre, devenu très rare, intitulé *Conjectures ſur la Geneſe*, ajoute de nouvelles objections inſolubles à la ſcience humaine. Mais elles ne le ſont pas à la piété humble & ſoumiſe. Les ſavans oſent contredire chaque ligne; & les ſimples révèrent chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raiſon. Soyons ſoumis d'eſprit & de cœur. (Voyez *Moiſe.*)

Et Abraham dit que Sara était ſa ſœur; & le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article *Abraham*, que *Sara* avait alors quatre-vingt dix ans; qu'elle avait été déja enlevée par un roi d'Egypte, & qu'un roi de ce même déſert affreux de Gérar enleva encor depuis la femme d'*Iſaac* fils d'*Abraham*. Nous avons parlé auſſi de la ſervante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant, & de la manière dont ce patriarche renvoya cette ſervante & ſon fils. On ſait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces hiſtoires, avec quel ſourire dédaigneux ils en parlent, comme ils mettent fort au-deſſous des *Mille & une nuit* l'hiſtoire d'un *Abimelec* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait paſſer pour ſa ſœur; & un autre *Abimelec* amoureux de *Rebecca* qu'*Iſaac* fait auſſi paſſer pour ſa ſœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces ſavans critiques eſt de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raiſon, & de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France & de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sichem (fils du roi Hemor) fut conglutinée avec l'ame de Dina, & il charma ſa triſteſſe par des careſſes tendres; & il alla à Hemor ſon père, & lui dit, Donnez-moi cette fille pour femme.

C'eſt ici que les ſavans ſe révoltent plus que jamais. Quoi! diſent-ils, le fils d'un roi veut bien

faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouſer ; le mariage ſe conclut, on comble de préſens *Jacob* le père & *Dina* la fille ; le roi de Sichem daigne recevoir dans ſa ville ces voleurs errans qu'on appelle *patriarches* : il a la bonté incroyable, incompréhenſible de ſe faire circoncire, lui, ſon fils, ſa cour & ſon peuple, pour condeſcendre à la ſuperſtition de cette petite horde, qui ne poſſède pas une demi-lieuë de terrain en propre. Et pour prix d'une ſi étonnante bonté que font nos patriarches ſacrés ? ils attendent le jour où la playe de la circonciſion donne ordinairement la fiévre. *Siméon* & *Lévi* courent par toute la ville le poignard à la main ; ils maſſacrent le roi, le prince ſon fils & tous les habitans. L'horreur de cette Saint Barthelemi n'eſt ſauvée que parce qu'elle eſt impoſſible. C'eſt un roman abominable, mais c'eſt évidemment un roman ridicule. Il eſt impoſſible que deux hommes ayent égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau ſouffrir un peu de ſon prépuce entamé ; on ſe défend contre deux ſcélérats, on s'aſſemble, on les entoure, on les fait périr par les ſupplices qu'ils méritent.

Mais il y a encor une impoſſibilité plus palpable, c'eſt que par la ſupputation exacte des tems, *Dina*, cette fille de *Jacob*, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, & que ſi on veut forcer la cronologie on ne poura lui en donner que cinq tout-au-plus : c'eſt ſur quoi on ſe récrie. On dit, qu'eſt-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé, un livre inconnu ſi longtems de toute la terre, un livre où la droite raiſon & les mœurs ſont outragées à chaque page, & qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour ſaint, pour dicté par DIEU même ! n'eſt-ce pas une impiété de le croire ? n'eſt-ce pas une fureur d'antropophages de perſécuter les hommes ſenſés & modeſtes qui ne le croyent pas ?

A cela nous répondons ; L'égliſe dit qu'elle le croit. Les copiſtes ont pu mêler des abſurdités révoltantes à

Digitized by Google

des hiſtoires reſpectables. C'eſt à la ſainte égliſe ſeule d'en juger. Les prophanes doivent ſe laiſſer conduire par elle. Ces abſurdités, ces horreurs prétendues n'intéreſſent point le fonds de notre religion. Où en ſeraient les hommes, ſi le culte & la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem & à la petite *Dina*?

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Iſraël euſſent un roi.

C'eſt ici le paſſage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'eſt ce qui a déterminé le grand *Newton*, le pieux & ſage *Samuel Clarke*, le profond philoſophe *Bolingbroke*, le docte *Le Clerc*, le ſavant *Fréret* & une foule d'autres ſavans à ſoutenir qu'il était impoſſible que *Moïſe* fût l'auteur de la Genèſe.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le tems où les Juifs eurent des rois.

C'eſt principalement ce verſet qui détermina *Aſtruc* à bouleverſer toute la Genèſe & à ſuppoſer des mémoires dans leſquels l'auteur avait puiſé. Son travail eſt ingénieux, il eſt exact, mais il eſt téméraire. Un concile aurait à peine oſé l'entreprendre. Et de quoi a ſervi ce travail ingrat & dangereux d'*Aſtruc*? à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'eſt-là le fruit de l'arbre de la ſcience dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance ſoient plus nourriſſans & plus aiſés à digérer?

Mais que nous importe après tout que ce verſet, que ce chapitre ait été écrit par *Moïſe* ou par *Samuel*, ou par le ſacrificateur qui vint à Samarie, ou par *Eſdras*, ou par un autre? En quoi notre gouvernement, nos loix, nos fortunes, notre morale, notre bien-être peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés

Digitized by Google

d'un malheureux pays barbare appellé *Edom* ou *Idumée*, toûjours habité par des voleurs ? Hélas ! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemiſes, ne s'informent jamais ſi nous exiſtons ; ils pillent des caravanes & mangent du pain d'orge ; & nous nous tourmentons pour ſavoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée avant qu'il y en eût dans un canton voiſin à l'occident du lac Sodome !

O miſeras hominum mentes, ó pectora cæca !

GÉNIE.

GÉnie daimon ; nous en avons déja parlé à l'article *Ange*. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir au juſte ſi les péris des Perſes furent inventés avant les démons des Grecs. Mais cela eſt fort probable.

Il ſe peut que les ames des morts appellées *ombres*, *mânes*, (*a*) ayent paſſé pour des daimons. *Hercule* dans *Héſiode* dit qu'un daimon lui ordonna ſes travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation, qu'*Apulée* l'auteur de l'*Ane d'or*, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans ſon traité ſur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être ſans *religion pour le nier*. Vous voyez qu'*Apulée* raiſonnait préciſément comme frère *Garaſſe* & frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc ſans religion. Et les janſéniſtes en ont dit autant à frère *Bertier*, & le reſte du monde n'en ſait rien. Ces démons, dit le très religieux & très ordurier *Apulée*, ſont des puiſſanees intermédiaires entre l'æther & notre baſſe région. Ils vivent dans notre atmoſphère, ils portent nos priè-

(*a*) Bouclier d'*Hercule*, vers 94.

res & nos mérites aux Dieux. Ils en rapportent les ſecours & les bienfaits comme des interprêtes & des ambaſſadeurs. C'eſt par leur miniſtère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les préſages, les miracles des magiciens.

„ Cæterum ſunt quædam divinæ mediæ poteſtates,
„ inter ſummum æthera, & infimas tetras, in iſto
„ interſitæ aëris ſpatio, per quas & deſideria noſtra,
„ & merita ad Deos commeant. Hos græco nomine
„ dæmonas nuncupant. Inter terricolas cœlicolaſque
„ vectores, hinc precum, inde donorum: qui ultro
„ citròque portant, hinc petitiones, inde ſuppetias:
„ ceu quidam utriuſque interpretes, & ſalutigeri. Per
„ hos eoſdem, ut Plato in ſympoſio autumat, cuncta
„ denuntiata, & magorum varia miracula, omneſque
„ præſagium ſpecies reguntur. “

St. Auguſtin a daigné réfuter *Apulée*; voici ſes paroles.

„ (*b*) Nous ne pouvons non plus dire que les
„ démons ne ſont ni mortels, ni éternels; car,
„ tout ce qui a la vie, ou vit éternellement, ou perd
„ par la mort la vie dont il eſt vivant; & *Apulée* a
„ dit que quant au tems les démons ſont éternels.
„ Que reſte-t-il donc, ſinon que les démons tenant
„ le milieu, ils ayent une choſe des deux plus
„ hautes & une choſe des deux plus baſſes. Ils ne
„ ſont plus dans le milieu; & ils tombent dans l'une
„ des deux extrémités: & comme des deux choſes
„ qui ſont, ſoit de l'une, ſoit de l'autre part, il ne
„ ſe peut faire qu'ils n'en ayent pas deux, ſelon
„ que nous l'avons montré; pour tenir le milieu il
„ faut qu'ils ayent une choſe de chacune; & puiſ-
„ que l'éternité ne leur peut venir des plus baſſes,

(*b*) *Cité de Dieu*, liv. IX. chap. XII. pag. 324. traduction de *Giri*.

Digitized by Google

„ où elle ne se trouve pas, c'est la seule chose qu'ils „ ont des plus hautes; & ainsi pour achever le mi- „ lieu qui leur appartient, que peuvent-ils avoir des „ plus basses que la misère? "

C'est puissamment raisonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de daimons, de péris, de farfadets, soit bienfaisans, soit malfaisans, je n'en puis parler en connaissance de cause; & je m'en rapporte aux gens qui en ont vus.

Chez les Romains on ne se servait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous faisons, un rare talent; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité sous sa garde, ou d'un machiniste, ou d'un musicien.

Ce terme de *génie* semble devoir désigner non pas indistinctement les grands talens, mais ceux dans lesquels il entre de l'invention. C'est surtout cette invention qui paraissait un don des Dieux, cet *ingenium quasi ingenitum*, une espèce d'inspiration divine. Or un artiste, quelque parfait qu'il soit dans son genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'est point original, n'est point réputé génie; il ne passera pour avoir été inspiré que par les artistes ses prédécesseurs; quand même il les surpasserait.

Il se peut que plusieurs personnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, & qu'ils lui gagnassent les grains de bled que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie; & ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. Le *Poussin* déja grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux, avait le génie de la peinture. *Lulli* qui ne vit aucun bon musicien en France, avait le génie de la musique.

Digitized by Google

Lequel vaut le mieux de posséder sans maître le génie de son art, ou d'atteindre à la perfection en imitant & en surpassant ses maitres ?

Si vous faites cette question aux artistes, ils seront peut-être partagés. Si vous la faites au public, il n'hésitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapisserie des Gobelins qu'une tapisserie faite en Flandre dans les commencemens de l'art ? préférez-vous les chefs-d'œuvre modernes en estampes aux premières gravures en bois ? la musique d'aujourd'hui aux premiers airs qui ressemblaient au chant grégorien ? l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons ? tout le monde vous répondra oui. Tous les acheteurs vous diront, j'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap ; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conscience, que nous respectons les génies qui ont ébauché les arts, & que les esprits qui les ont perfectionnés sont plus à notre usage.

SECTION SECONDE.

L'article *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'osera donc dire que peu de choses après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois son génie, on s'imagina que ceux qui faisaient des choses extraordinaires étaient inspirés par ce génie. Les neuf muses étaient neuf génies qu'il falait invoquer, c'est pourquoi *Ovide* dit :

Est Deus in nobis agitante calescimus illo.

Il est un Dieu dans nous, c'est lui qui nous anime.

Digitized by Google

Mais au fond, le génie eſt-il autre choſe que le talent ? qu'eſt-ce que le talent ſinon la diſpoſition à réuſſir dans un art ? pourquoi diſons-nous le génie d'une langue ? c'eſt que chaque langue par ſes terminaiſons, par ſes articles, ſes participes, ſes mots plus ou moins longs, aura néceſſairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue françaiſe ſera plus fait pour la converſation, parce que ſa marche néceſſairement ſimple & régulière ne gênera jamais l'eſprit. Le grec & le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire, *Théophile a pris ſoin des affaires de Céſar*, que de cette ſeule manière ; mais en grec & en latin on peut tranſpoſer les cinq mots qui compoſeront cette phraſe en cent vingt façons différentes, ſans gêner en rien le ſens.

Le ſtile lapidaire ſera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la françaiſe & de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même qui diſtinguent un peuple d'un autre. Il ſuffit de voir des Français, des Eſpagnols & des Anglais pour ſentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts, n'eſt autre choſe que ſon talent, mais on ne donne ce nom qu'à un talent très ſupérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poëſie, pour la muſique, pour la peinture ? cependant, il ſerait ridicule de les appeller des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute groſſière ; auſſi *Racine* depuis *Andromaque*, le *Pouſſin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie ſans goût en commettra d'énormes ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il ne les ſentira pas.

Digitized by Google

GÉOGRAPHIE.

LA géographie eſt une de ces ſciences qu'il faudra toûjours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la terre. Il faudrait que tous les ſouverains s'entendiſſent & ſe prêtaſſent des ſecours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils ſe ſont preſque toûjours plus appliqués à ravager le monde qu'à le meſurer.

Perſonne encor n'a pu faire une carte exacte de la haute Egypte ni des régions baignées par la mer Rouge, ni de la vaſte Arabie.

Nous ne connaiſſons de l'Afrique que ſes côtes; tout l'intérieur eſt auſſi ignoré qu'il l'était du tems d'*Atlas* & d'*Hercule*. Pas une ſeule carte bien détaillée de tout ce que le Turc poſſède en Aſie. Tout y eſt placé au hazard, excepté quelques grandes villes dont les maſures ſubſiſtent encore. Dans les états du grand-mogol, la poſition d'Agra & de Déli eſt un peu connue, du moins ſuppoſée; mais de là juſqu'au royaume de Golconde tout eſt placé à l'avanture.

On ſait à-peu-près que le Japon s'étend en latitude ſeptentrionale depuis environ le trentiéme degré juſqu'au quarantiéme; & ſi l'on ſe trompe, ce n'eſt que de deux degrés, qui ſont environ cinquante lieuës. De ſorte que ſur la foi de nos meilleures cartes, un pilote riſquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes des jéſuites la déterminèrent entre le cent cinquante-ſeptiéme degré & le cent ſoixante & quinze; & aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-ſix, & le cent ſoixante.

Digitized by Google

La Chine est le seul pays de l'Asie dont on ait une mesure géographique, parce que l'empereur *Cam-hi* employa des jésuites astronomes pour dresser des cartes exactes; & c'est ce que les jésuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à mesurer la terre, ils ne seraient pas proscrits sur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France, la Russie, l'Angleterre, & les principales villes des autres états ont été mesurées par la même méthode qu'on a employée à la Chine; mais ce n'est que depuis très peu d'années qu'on a formé en France l'entreprise d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des sciences a envoyé des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruisseau, les collines, les buissons à leur véritable place. Avant ce tems la topographie était si confuse, que la veille de la bataille de Fontenoy on examina toutes les cartes du pays, & on n'en trouva pas une seule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Versailles un ordre positif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, & de se poster en conséquence des cartes géographiques, comme cela est arrivé quelquefois du tems du ministre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uscoques, des Morlaques, des Montenegrins, & qui n'aurait pour toute connaissance des lieux que les cartes, serait aussi embarrassé que s'il se trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureusement on rectifie sur les lieux ce que les géographes ont souvent tracé de fantaisie dans leur cabinet.

Digitized by Google

Il eſt bien difficile en géographie comme en morale, de connaître le monde ſans ſortir de chez ſoi.

Le livre de géographie le plus commun en Europe eſt celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moſcou juſqu'à la ſource du Rhin; les jeunes gens ne ſe forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre, que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cent années juſte avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure exceſſive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud; & le froid eſt ſouvent ſi terrible dans le nord de la Suède & de la Ruſſie, que le thermomêtre y eſt deſcendu juſqu'à trente-quatre degrés au-deſſous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans; c'eſt ſe tromper de plus de ſoixante & dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, & comme ſi chaque peuple n'avait pas toûjours emprunté mille expreſſions de ſes voiſins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe une lieuë de terrain qui ne ſoit habitée, mais dans la Ruſſie, il eſt encor des déſerts de trente à quarante lieuës. Le déſert des Landes de Bordeaux n'eſt que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieuës de montagnes couvertes de neige éternelle, ſur leſquelles il n'a jamais paſſé ni un homme ni même un oiſeau.

Digitized by Google

Il y a encor dans la Pologne des marais de cinquante lieuës d'étendue, au milieu desquels sont de miserables isles presque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieuës de France. Cependant on ne trouve qu'environ cinquante de nos lieuës de trois mille pas géométriques.

Si vous en croyez *Hubner*, le roi de France a toûjours quarante mille Suisses à sa solde ; mais le fait est qu'il n'en a jamais eu qu'environ onze mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde près de Marseille, lui parait une fortereſſe importante & presque imprenable. Il n'avait pas vu cette belle fortereſſe,

Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde
Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cent belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du tems d'*Auguſte*.

On est bien étonné quand on voit dans *Hubner* que la rivière de l'Oyse reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de Lauti & de la Canche. L'Oyse coule à quelques lieuës de Paris ; la Sarre est en Lorraine près de la basse Alsace, & se jette dans la Moselle au-dessus de Trèves. La Somme prend sa source près de St. Quentin, & se jette dans la mer au-dessous d'Abbeville. Lauti & la Canche sont des ruisseaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyse que n'en ont la Somme & la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'est guères possible que l'auteur se soit mépris à ce point.

Digitized by Google

Il donne la petite principauté de Foix à la maiſon de *Bouillon* qui ne la poſſéde pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot ; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris ; & c'eſt ainſi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conſerve à Rodez un ſoulier de la Ste. Vierge, comme on conſerve dans la ville du Puy en Velay le prépuce de ſon fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes ſur les Turcs que ſur les chrêtiens. Il dit que les Turcs poſſédaient de ſon tems quatre iſles dans l'Archipel. Ils les poſſédaient toutes.

Qu'*Amurat ſecond*, à la bataille de Varn tira de ſon ſein l'hoſtie conſacrée qu'on lui avait donné en gages, & qu'il demanda vengeance à cette hoſtie de la perfidie des chrêtiens. Un Turc, & un Turc dévot comme *Amurat II*, faire ſa prière à une hoſtie ! il tira le traité de ſon ſein, il demanda vengeance à DIEU, & l'obtint de ſon ſabre.

Il aſſure que le czar *Pierre I* ſe fit patriarche. Il abolit le patriarcat, & fit bien ; mais ſe faire prêtre, quelle idée !

Il dit que la principale erreur de l'égliſe grecque eſt de croire que le St. Eſprit ne procède que du Père. Mais d'où ſait-il que c'eſt une erreur ? l'égliſe latine ne croit la proceſſion du St. Eſprit par le Père & le Fils que depuis le neuviéme ſiécle ; la grecque, mère de la latine, date de ſeize cent ans. Qui les jugera ?

Il affirme que l'égliſe grecque ruſſe reconnait pour médiateur non pas JESUS-CHRIST, mais *St.*

Digitized by Google

Antoine. Encor s'il avait attribué la choſe à *St. Nicolas*, on aurait pu autrefois excuſer cette mépriſe du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'abſurdités, la géographie ſe perfectionne ſenſiblement dans notre ſiécle.

Il n'en eſt pas de cette connaiſſance comme de l'art des vers, de la muſique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres ſont ſouvent les plus mauvais. Mais dans les ſciences qui demandent de l'exactitude plutôt que du génie, les derniers ſont toûjours les meilleurs, pourvu qu'ils ſoient faits avec quelque ſoin.

Un des plus grands avantages de la géographie eſt, à mon gré, celui-ci. Votre ſotte voiſine, & votre voiſin encor plus ſot, vous reprochent ſans ceſſe de ne pas penſer comme on penſe dans la rue St. Jacques. Voyez, vous diſent-ils, quelle foule de grands hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* juſqu'à l'abbé *Petit-pied.* Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le fauxbourg St. Honoré, à Chaillot & à Etampes, à Rome & chez les Uſcoques. Prenez alors une mappe-monde, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perſe; celui de la Ruſſie, plus vaſte que ne fut l'empire Romain. Faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-Bas, la meilleure de l'Helvétie; enfin vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe, & dans la cinquiéme qui eſt encor auſſi inconnue qu'immenſe, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur, vous oppoſerez l'univers à la rue St. Jacques.

Vous

Digitized by Google

Vous leur direz que *Jules-César* qui étendit son pouvoir bien loin au-delà de cette rue, ne sut pas un mot de ce qu'ils croyent si universel; Que leurs ancêtres, à qui *Jules-César* donna les étrivières, n'en surent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroisse St. Severin donnaient le ton au reste du monde.

GÉOMÉTRIE.

FEu Mr. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie; il voulut remonter à la source, & suivre la marche de nos découvertes & des besoins qui les ont produites.

Cette méthode paraît agréable & utile; mais elle n'a pas été suivie; elle exige dans le maître une flexibilité d'esprit qui sait se proportionner, & un agrément rare dans ceux qui suivent la routine de leur profession.

Il faut avouer qu'*Euclide* est un peu rebutant; un commençant ne peut deviner où il est mené. Euclide dit au premier livre que *si une ligne droite est coupée en parties égales & inégales, les quarrés construits sur les segmens inégaux sont doubles des quarrés construits sur la moitié entière de la ligne, plus le quarré de la petite ligne qui va de l'extrémité de cette moitié jusqu'au point d'intersection.*

On a besoin d'une figure pour entendre cet obscur théorême; & quand il est compris, l'étudiant dit, à quoi peut-il me servir? & que m'importe? Il se dégoûte d'une science dont il ne voit pas assez tôt l'utilité.

Digitized by Google

La peinture commença par le désir de dessiner grossiérement sur un mur les traits d'une personne chère. La musique fut un mélange grossier de quelques tons qui plaisaient à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On observa le coucher des étoiles avant d'être astronome. Il paraît qu'on devrait guider ainsi la marche des commençans de la géométrie.

Je suppose qu'un enfant doué d'une conception facile, entende son père dire à son jardinier, Vous planterez dans cette plate-bande des tulipes sur six lignes, toutes à un demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut savoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec son précepteur. Le parterre est inondé, il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraisse. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne sait point quelle est sa largeur. Le maître lui fait d'abord aisément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à six pouces de distance l'une de l'autre. Ce sont déja soixante tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir six lignes. L'enfant voit qu'il y aura six fois soixante: 360 tulipes. Mais de quelle largeur sera donc cette plate-bande que je ne puis mesurer? Elle sera évidemment de six fois six pouces, qui font trois pieds.

Il connait la longueur & la largeur. Il veut connaître la superficie. N'est-il pas vrai, lui dit son maître, que si vous faisiez courir une ligne de trois pieds sur cette plate-bande d'un bout à l'autre, elle l'aurait successivement couverte toute entière? Voilà donc la superficie trouvée; elle est de trois fois trente. Ce morceau a 90 pieds quarrés.

Digitized by Google

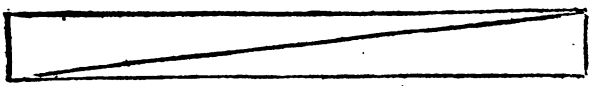
Le jardinier quelques jours après tend un cordeau d'un angle à l'autre dans la longueur ; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il eſt donc, dit le diſciple, auſſi long qu'un des deux côtés ?

LE MAITRE.

Non, il eſt plus long.

LE DISCIPLE.

Mais quoi ! ſi je fais paſſer des lignes ſur cette tranſverſale que vous appellez *diagonale*, il n'y en aura



pas plus pour elle que pour les deux autres ; elle leur eſt donc égale ? Quoi ! lorſque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'eſt-il pas de la même hauteur qu'eux ?

LE MAITRE.

Il eſt de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela eſt démontré. Faites deſcendre cette diagonale au niveau du terrain ; vous voyez qu'elle déborde un peu.

LE DISCIPLE.

Et de combien préciſément déborde-t-elle ?

LE MAITRE.

Il y a des cas où l'on n'en ſaura jamais rien, de même qu'on ne ſaura point préciſément quelle eſt la racine quarrée de cinq.

Digitized by Google

LE DISCIPLE.

Mais la racine quarrée de 5 eſt 2, avec la racine d'un cinquième.

LE MAITRE.

Et qu'eſt-ce que la racine quarrée d'un cinquième? Vous ſentez bien que cela ne ſe peut exprimer en chiffres. Il y a de même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

LE DISCIPLE.

Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi! je ne ſaurai jamais mon compte? il n'y a donc rien de certain?

LE MAITRE.

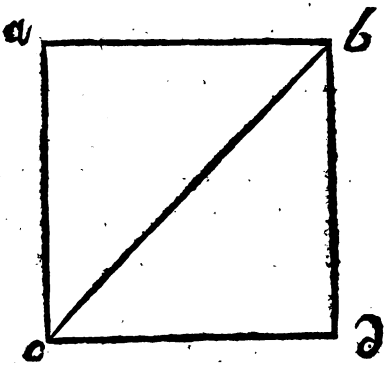
Il eſt certain que cette ligne de biais partage le quadrilataire en deux parties égales. Mais il n'eſt pas plus ſurprenant que ce petit reſte de la ligne diagonale n'ait pas une commune meſure avec les côtés, qu'il n'eſt ſurprenant que vous ne puiſſiez trouver en arithmétique la racine quarrée de 5.

Vous n'en ſaurez pas moins votre compte; car ſi un arithméticien dit qu'il vous doit la racine quarrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites piéces, comme ſoixante & quatre, & vous ſerez payé en recevant huit piéces, qui ſont la racine quarrée de ſoixante & quatre. Il ne faut pas qu'il y ait de myſtère ni en arithmétique, ni en géométrie.

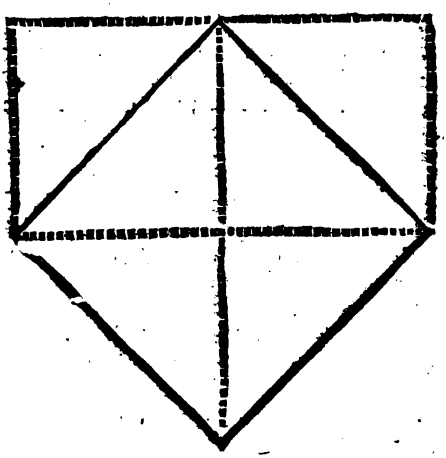
Ces premières ouvertures aiguillonnent l'eſprit du jeune homme. Son maitre lui ayant dit que la diagonale d'un quarré étant incommenſurable, immeſurable aux côtés & aux baſes, lui apprend qu'avec

Digitized by Google

cette ligne dont on ne saura jamais la valeur, il va faire cependant un quarré qui sera démontré être le double du quarré, *a*, *b*, *c*, *d*.



Il lui fait voir premiérement que les deux triangles qui partagent le quarré sont égaux. Ensuite traçant cette figure, il démontre à l'esprit & aux yeux



Digitized by Google

que le quarré formé par ces quatre lignes noires vaut les deux quarrés pointillés. Et cette propoſition ſervira bientôt à faire comprendre ce fameux théorême que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, & qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures établies ſur les deux autres côtés.

Le jeune homme veut-il meſurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher, chaque théorême a ſur le champ ſon application; il apprend la géométrie par l'uſage.

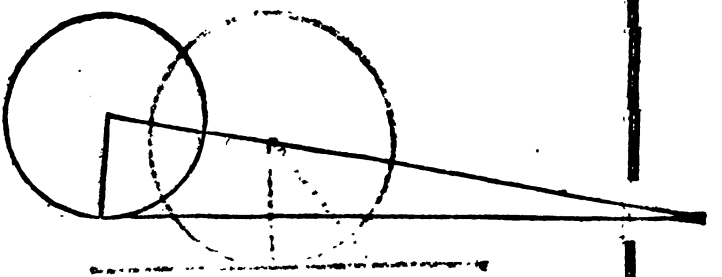
Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problême ſtérile; mais il ſait que l'ombre de cette perche eſt à la hauteur de la perche comme l'ombre de la tour voiſine eſt à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds & ſon ombre un pied, & ſi l'ombre de la tour eſt de douze pieds, il dit, comme un eſt à cinq, ainſi douze eſt à la hauteur de la tour; elle eſt donc de ſoixante pieds.

Il a beſoin de connaître les propriétés d'un cercle; il ſait qu'on ne pourra jamais avoir la meſure exacte de ſa circonférence, parce qu'on ſuppoſe que ſa courbe eſt compoſée d'une infinité de droites, & qu'on ne meſure point l'infini. Mais cette extrême exactitude eſt inutile pour opérer. Le développement d'un cercle eſt ſa meſure.

Il connaîtra que ce cercle étant une eſpèce de poligone, ſon aire eſt égale à ce triangle dont le petit

Digitized by Google

côté eſt le rayon du cercle, & dont la baſe eſt la meſure de ſa circonférence.



Les circonférences des cercles ſeront entr'elles comme leurs rayons.

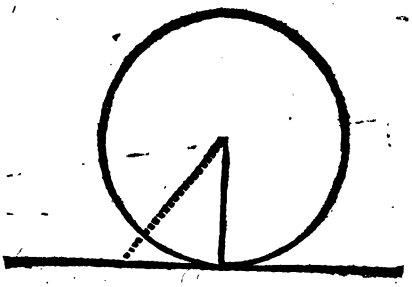
Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes ſemblables, & ces figures étant entr'elles comme les quarrés de leurs côtés correſpondans, les cercles auront auſſi leurs aires proportionnelles au quarré de leurs rayons.

Ainſi comme le quarré de l'hypoténuſe eſt égal au quarré des deux côtés, le cercle dont le rayon ſera cette hypoténuſe, ſera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaiſſance ſervira aiſément pour conſtruire un baſſin d'eau auſſi grand que deux autres baſſins pris enſemble. On double le cercle ſi on ne le quarre pas exactement.

Accoutumé à ſentir ainſi l'avantage des vérités géométriques; il lit dans quelques élémens de cette ſcience, que ſi on tire cette ligne droite appellée *tangente*, qui touchera le cercle en un point, on ne poura ja-

Digitized by Google

mais faire paſſer une autre ligne droite entre ce cercle & cette ligne.



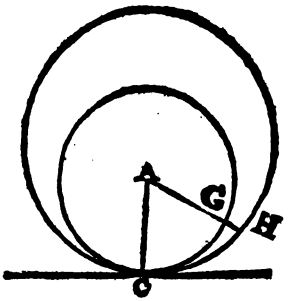
Cela eſt bien évident, & ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes à ce point de contact; cela le ſurprend & ſurprendrait auſſi des hommes faits. Il eſt tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui diſent que ce n'eſt point là de la matière, que ce ſont des lignes ſans largeur. Mais ſi elles ſont ſans largeur, ces lignes droites métaphyſiques paſſeront en foule l'une ſur l'autre, ſans rien toucher. Si elles ont de la largeur, aucune courbe ne paſſera. On lui répond gravement que c'eſt là un infini du ſecond ordre. Ces mots effrayent l'enfant. Il ne ſait plus où il en eſt; il ſe voit tranſporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui eſt manifeſtement impoſſible à la nature, ſoit vrai?

Je conçois bien, dira-t-il à un maître de la géométrie tranſcendante, que tous vos cercles ſe rencontreront au point C. Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourez jamais me démontrer

Digitized by Google

que ces lignes circulaires aillent au-delà du point de contingence.



La sécante A G est plus courte que la sécante A G H; d'accord ; mais il ne suit point delà que vos lignes courbes puissent passer par C. Elles y peuvent passer, répondra le maître, parce que C est un infiniment petit qui contient d'autres infiniment petits.

Je n'entends point ce que c'est qu'un infiniment petit, dit l'enfant ; & le maître est obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'est là, où *Malezieux* s'extasie dans ses élémens de géométrie. Il dit positivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il pas été plus honnête d'avouer que ces infinis ne sont que des approximations, des suppositions ?

Je puis toûjours diviser un nombre par la pensée ; mais suit-il delà que ce nombre soit infini ? Aussi *Newton* dans son calcul intégral & dans son différentiel, ne se sert pas de ce grand mot ; & *Clairaut* se garde bien d'enseigner dans ses élémens de géométrie, qu'on puisse faire passer des cerceaux entre une boule & la table sur laquelle cette boule est posée.

Il faut bien distinguer entre la géométrie utile & la géométrie curieuse.

Digitized by Google

L'utile eſt le compas de proportion inventé par *Galilée*; la meſure des triangles, celle des ſolides, le calcul des forces mouvantes. Preſque tous les autres problêmes peuvent éclairer l'eſprit & le fortifier. Bien peu ſeront d'une utilité ſenſible au genre-humain. Quarrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême ſagacité. Vous reſſemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres au lieu de calculer ſa fortune.

Lorſqu'*Archimède* trouva la peſanteur ſpécifique des corps, il rendit ſervice au genre-humain; mais de quoi vous ſervira de trouver trois nombres tels que la différence des quarrés de 2 ajoutés au cube de trois faſſent toûjours un quarré, & que la ſomme des trois différences ajoutée au même cube faſſe un autre quarré? *Nuga difficiles.*

GLOIRE.

QUe *Cicéron* aime la gloire après avoir étouffé la conſpiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Pruſſe *Fréderic le grand* penſe ainſi après Rosbac & Liſſa, & après avoir été le légiſlateur, l'hiſtorien, le poëte & le filoſofe de ſa patrie; qu'il aime paſſionnément la gloire, & qu'il ſoit aſſez habile pour être modeſte, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée par la brutale inſolence d'un ſultan Turc à déployer tout ſon génie; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre eſcadres qui ont effrayé les Dardanelles & l'Aſie mineure, & qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces Turcs qui faiſaient trembler l'Europe, on trouvera fort bon qu'elle jouïſſe de ſa gloire; & on l'admirera de parler de ſes ſuccès avec cet

Digitized by Google

air d'indifférence & de ſupériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette eſpèce, quoiqu'ils ſoient de la race mortelle très chétive.

Mais ſi au bout de l'Occident, un bourgeois d'une ville nommée *Paris* près de Goneſſe, croit avoir de la gloire quand il eſt harangué par un régent de l'univerſité qui lui dit, Monſeigneur, la gloire que vous avez acquiſe dans l'exercice de votre charge, vos illuſtres travaux dont tout l'univers retentit, &c. Je demande alors s'il y a dans cet univers aſſez de ſifflets pour célébrer la gloire de mon bourgeois, & l'éloquence du pédant qui eſt venu braire cette harangue dans l'hôtel de monſeigneur ?

Nous ſommes ſi ſots, que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches, leur diſait un jour : Mes frères, il eſt très bon que vous vous ſerviez ſouvent de cette ſacrée formule de notre Koran, *Au nom de Dieu très miſéricordieux ;* car DIEU uſe de miſéricorde, & vous apprenez à la faire en répétant ſouvent les mots qui recommandent une vertu, ſans laquelle il reſterait peu d'hommes ſur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien d'imiter des téméraires qui ſe vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille ſoutient une thèſe ſur les catégories, thèſe à laquelle préſide un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de ſa thèſe ; *Ek allhà abron doxa : Ad majorem Dei gloriam.* Un bon muſulman a-t-il fait blanchir ſon ſallon, il grave cette ſottiſe ſur ſa porte ; un ſaka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'eſt un uſage impie qui eſt pieuſement mis en uſage.

Digitized by Google

Que diriez-vous d'un petit chiaoux, qui en vuidant la chaise percée de notre sultan, s'écrierait; A la plus grande gloire de notre invincible monarque? Il y a certainement plus loin du sultan à DIEU, que du sultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre appellés *hommes*, avec la gloire de l'Etre infini? Peut-il aimer la gloire? Peut-il en recevoir de vous? Peut-il en goûter? Jusqu'à quand, animaux à deux pieds sans plumes, ferez-vous DIEU à votre image? Quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime aussi! S'il y avait plusieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la bassesse extrême, ce Dieu serait comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois: Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à DIEU? Cessez de prophaner son nom sacré. Un empereur nommé *Octave Auguste*, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre suprême, ni l'honorer. Anéantissez-vous, adorez & taisez-vous.

Ainsi parlait *Ben-al-bétif*; & les derviches s'écrièrent, Gloire à DIEU! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

GOUT.

Y A-t-il un bon & un mauvais goût? oui sans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'usages.

Le meilleur goût en tout genre est d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force & de grace.

Digitized by Google

Mais la grace n'eſt-elle pas arbitraire ? non, puiſqu'elle conſiſte à donner aux objets qu'on repréſente, de la vie & de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un ſera groſſier, l'autre délicat, on convient aſſez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon tems fût venu, *Voiture* qui dans ſa manie de broder des riens avait quelquefois beaucoup de délicateſſe & d'agrément, écrit au grand *Condé* ſur ſa maladie :

Commencez, Seigneur, à ſonger
Qu'il importe d'être & de vivre ;
Penſez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger
Que vous aimiez tant à le ſuivre ?
Si vous aviez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrais pas.
Mais en nos ſiécles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes ;
Qu'on voit que le plus noble ſang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Eſt auſſi facile à répandre
Que l'eſt celui du plus bas rang ;
Que d'une force ſans ſeconde
La mort ſait ſes traits élancer ;
Et qu'un peu de plomb peut caſſer
La plus belle tête du monde,
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre,
Ne ſe doit jamais hazarder.

Digitized by Google

Pour votre bien & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
Quoique votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort.
Croyez-moi, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un demi-Dieu quand il eſt mort.

Ces vers paſſent encor aujourd'hui pour être pleins de goût & pour être les meilleurs de *Voiture*.

Dans le même tems, *l'Etoile* qui paſſait pour un génie, *l'Etoile* l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de Richelieu ; *l'Etoile*, l'un des juges de *Corneille*, faiſait ces vers qui ſont imprimés à la ſuite de *Malherbe* & de *Racan* ;

Que j'aime en tout tems la taverne !
Que librement je m'y gouverne !
Elle n'a rien d'égal à ſoi.
J'y vois tout ce que j'y demande,
Et les torchons y ſont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'eſt point de lecteur qui ne convienne que les vers de *Voiture* ſont d'un courtiſan qui a le bon goût en partage, & ceux de *l'Etoile* d'un homme groſſier ſans eſprit.

C'eſt dommage qu'on puiſſe dire de *Voiture*, Il eut du goût cette fois-là. Il n'y a certainement qu'un goût déteſtable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci.

Quand nous fumes dans Etampes
Nous parlames fort de vous.
J'en ſoupirai quatre coups,
Et j'en eus la goutte crampe.

Digitized by Google

Etampe & crampe vraiment
Riment merveilleuſement.
Nous trouvames près Sercote,
(Cas étrange & vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deſſus le haut d'une motte.
Et plus bas quelques cochons
Avec nombre de moutons, &c.

La fameuſe lettre de la carpe au brochet, & qui lui fit tant de réputation, n'eſt-elle pas une plaiſanterie trop pouſſée, trop longue, & en quelques endroits trop peu naturelle? n'eſt-ce pas un mêlange de fineſſe & de groſſiéreté, de vrai & de faux? Falait-il dire au grand Condé, nommé le *brochet* dans une ſociété de la cour, qu'à ſon nom *les baleines du nord ſuaient à groſſes gouttes*, & que les gens de l'empereur penſaient le frire & le manger avec un grain de ſel?

Eſt-ce un bon goût d'écrire tant de lettres ſeulement pour montrer un peu de cet eſprit qui conſiſte en jeux de mots & en pointes?

N'eſt-on pas révolté quand *Voiture* dit au grand *Condé* ſur la priſe de Dunkerke, *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents?*

Il ſemble que ce faux goût fut inſpiré à *Voiture* par le *Marini* qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. Voiture & Coſtar le citent très ſouvent dans ſes lettres comme un modèle. Ils admirent ſa deſcription de la roſe fille d'Avril, vierge & reine, aſſiſe ſur un trône épineux, tenant majeſtueuſement le ſceptre des fleurs, ayant pour courtiſans & pour miniſtres la famille laſcive des zéphirs, & portant la couronne d'or & le manteau d'écarlate.

Digitized by Google

Bella figlia d'Aprile
Verginella e reina
Su lo ſpinoſo trono
Del verde ceſpo aſſiſa
De' fior' lo ſcettro in maeſta ſoſtiene;
E corteggiata intorno
Da laſciva famiglia
Di zephiri miniſtri
Porta d'or' la corona e d'oſtro il manto.

Voiture cite avec complaiſance dans ſa trente-cinquiéme lettre à *Coſtar*, l'atome ſonnant du *Marini*, la voix emplumée, le ſouffle vivant vêtu de plumes, la plume ſonore, le chant aîlé, le petit eſprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, & tout cela pour dire, Un roſſignol.

Una voce pennuta, un ſuon' volante,
E veſtito di penne, un vivo fiuto,
Una piuma canora, un canto alato,
Un ſpirituel che d'armonia compoſto
Vive in anguſte viſcere naſcoto.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphaſe. Il écrit au cardinal de *la Valette*, que ni dans les déſerts de la Lybie, ni dans les abîmes de la mer, il n'y eut jamais un ſi furieux monſtre que la ſciatique; & que ſi les tyrans dont la mémoire nous eſt odieuſe, euſſent eu tels inſtrumens de leur cruauté, c'eût été la ſciatique que les martyrs euſſent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes meſurées, ſi contraires au ſtile épiſtolaire, ces déclamations faſtidieuſes, hériſſées de grec & de latin au ſujet de deux ſonnets aſſez médiocres qui partageaient la

Digitized by Google

la cour & la ville, & sur la pitoyable tragédie d'*Hérode* infanticide, tout cela était d'un tems où le goût n'était pas encor formé. *Cinna* même, & les *Lettres provinciales* qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaisseurs distinguent surtout dans le même homme le tems où son goût était formé, celui où il acquit sa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un esprit un peu cultivé ne sentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de *Cinna*, & de ceux du même auteur dans ses vingt dernières tragédies ?

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris ? & comment l'a-t-il fait ?
(elle.)

Est-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaisse le goût perfectionné de *Boileau* dans son art poëtique, & son goût non encor rafiné dans sa satyre sur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières ?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie ;
Ce n'est pas tout encor, les souris & les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conseillé d'exercer son talent sur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats & des souris.

Comme un artiste forme peu-à-peu son goût, une nation forme aussi le sien. Elle croupit des siécles

Digitized by Google

entiers dans la barbarie, enſuite il s'élève une faible aurore; enfin le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long & triſte crépuſcule.

Nous convenons tous depuis longtems, que malgré les ſoins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le ſiécle de *Louis XIV*; & nous commençons à nous plaindre que le ſiécle préſent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du tems de *Périclès* était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à ſe corrompre de ſon tems.

Nous avons vu à l'article *Art dramatique*, combien *Lopez de Vega* ſe plaignait du mauvais goût des Eſpagnols.

Les Italiens s'apperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux quelque tems après leur immortel *Seicento*; & qu'ils voyaient périr la plûpart des arts qu'ils avaient fait naître.

Adiſſon attaque ſouvent le mauvais goût de ſes compatriotes dans plus d'un genre, ſoit quand il ſe moque de la ſtatue d'un amiral en perruque quarrée, ſoit quand il témoigne ſon mépris pour les jeux de mots employés ſérieuſement, ou quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs eſprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains tems à leur patrie, les voiſins peuvent le ſentir comme les compatriotes. Et de même qu'il eſt évident que parmi nous tel

Digitized by Google

homme a le goût bon & tel autre mauvais, il peut être évident auſſi que de deux nations contemporaines l'une a un goût rude & groſſier, l'autre fin & naturel.

Le malheur eſt que quand on prononce cette vérité on révolte la nation entière dont on parle, comme on cabre un homme de mauvais goût lorſqu'on veut le ramener.

Le mieux eſt donc d'attendre que le tems & l'exemple inſtruiſe une nation qui péche par le goût. C'eſt ainſi que les Eſpagnols commencent à réformer leur théatre, & que les Allemands eſſayent d'en former un.

DU GOUT PARTICULIER D'UNE NATION.

Il eſt des beautés de tous les tems & de tous les pays, mais il eſt auſſi des beautés locales. L'éloquence doit être partout perſuaſive, la douleur touchante, la colère impétueuſe, la ſageſſe tranquille ; mais les détails qui pouront plaire à un citoyen de Londres, pouront ne faire aucun effet ſur un habitant de Paris; les Anglais tireront plus heureuſement leurs comparaiſons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des Pariſiens qui voyent rarement des vaiſſeaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un Anglais, à ſes droits, à ſes uſages, fera plus d'impreſſion ſur lui que ſur un Français.

La température du climat introduira dans un pays froid & humide un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens qui ſera fort bon, & qui ne poura être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite & *Virgile* ont dû vanter l'ombrage & la fraîcheur des eaux dans leurs églogues. *Thompſon* dans ſa deſcription des *Saiſons*, aura dû faire des deſcriptions toutes contraires.

Digitized by Google

Une nation éclairée, mais peu ſociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation auſſi ſpirituelle, mais livrée à la ſociété juſqu'à l'indiſcrétion. Et ces deux peuples conſéquemment n'auront pas la même eſpèce de comédie.

La poëſie ſera différente chez le peuple qui renferme les femmes & chez celui qui leur accorde une liberté ſans bornes.

Mais il ſera toujours vrai de dire que *Virgile* a mieux peint ſes tableaux que *Thompſon* n'a peint les ſiens, & qu'il y a eu plus de goût ſur les bords du Tibre que ſur ceux de la Tamiſe; que les ſcènes naturelles du *Paſtor fido* ſont incomparablement ſupérieures aux bergeries de *Racan*; que *Racine* & *Molière* ſont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théatres.

DU GOUT DES CONNAISSEURS.

En général le goût fin & ſûr conſiſte dans le ſentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, & d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet eſt celui qui diſcernera le mêlange de deux vins, qui ſentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un ſentiment confus & égaré.

Ne ſe trompe-t-on pas quand on dit que c'eſt un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaiſſeur? qu'alors on eſt trop choqué des défauts & trop inſenſible aux beautés? qu'enfin on perd à être trop difficile? n'eſt-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaiſir que pour les gens de goût? ils voyent, ils entendent, ils ſentent ce qui échappe aux hommes moins ſenſiblement organiſés, & moins exercés.

Digitized by Google

Le connaiſſeur en muſique, en peinture, en architecture, en poëſie, en médailles &c. éprouve des ſenſations que le vulgaire ne ſoupçonne pas ; le plaiſir même de découvrir une faute le flatte, & lui fait ſentir les beautés plus vivement. C'eſt l'avantage des bonnes vues ſur les mauvaiſes. L'homme de goût a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que l'homme groſſier. Il eſt choqué des draperies meſquines de *Raphaël*, mais il admire la noble correction de ſon deſſein. Il a le plaiſir d'appercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père ; mais tout le grouppe le fait friſſonner tandis que d'autres ſpectateurs ſont tranquilles.

Le célèbre ſculpteur homme de lettres & de génie, qui a fait la ſtatue coloſſale de *Pierre I* à Petersbourg, critique avec raiſon l'attitude du Moïſe de *Michel-Ange*, & ſa petite veſte ſerrée qui n'eſt pas même le coſtume oriental ; en même tems il s'extaſie en contemplant l'air de tête.

EXEMPLES DU BON ET DU MAUVAIS GOUT, TIRÉS DES TRAGÉDIES FRANÇAISES ET ANGLAISES.

Je ne parlerai point ici de quelques auteurs Anglais, qui ayant traduit des piéces de *Molière*, l'ont inſulté dans leurs préfaces, ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une, & qui l'ont encor chargée de nouveaux incidens pour ſe donner le droit de cenſurer la noble & féconde ſimplicité de ce grand-homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre ſur le goût, ſur l'eſprit & l'imagination, & qui ont prétendu à une critique judicieuſe, *Adiſſon* eſt celui qui a le plus d'autorité. Ses ouvrages ſont très utiles, on a déſiré ſeulement qu'il n'eût pas trop ſouvent ſacrifié ſon propre goût au déſir de plaire à ſon parti,

Digitized by Google

& de procurer un prompt débit aux feuilles du ſpectateur qu'il compoſait avec *Steele*.

Cependant, il a ſouvent le courage de donner la préférence au théatre de Paris ſur celui de Londres; il fait ſentir les défauts de la ſcène anglaiſe; & quand il écrivit ſon *Caton*, il ſe donna bien de garde d'imiter le ſtile de *Shakeſpear*. S'il avait ſu traiter les paſſions, ſi la chaleur de ſon ame eût répondu à la dignité de ſon ſtile, il aurait réformé ſa nation. Sa piéce étant une affaire de parti, eut un ſuccès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne reſta à la tragédie de *Caton* que de très beaux vers & de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermiſſement de l'empire de *Shakeſpear*. Le vulgaire en aucun pays ne ſe connaît en beaux vers; & le vulgaire anglais aime mieux des princes qui ſe diſent des injures, des femmes qui ſe roulent ſur la ſcène, des aſſaſſinats, des exécutions criminelles, des revenans qui rempliſſent le théatre en foule, des ſorciers, que l'éloquence la plus noble & la plus ſage.

Colliers a très bien ſenti les défauts du théatre anglais; mais étant ennemi de cet art par une ſuperſtition barbare dont il était poſſédé, il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui; il fut haï & mépriſé.

Warburton évêque de Glocester a commenté *Shakeſpear* de concert avec *Pope*. Mais ſon commentaire ne roule que ſur les mots. L'auteur des trois volumes des *Elémens de critique*, cenſure *Shakeſpear* quelquefois; mais il cenſure beaucoup plus *Racine* & nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques Anglais nous font, c'eſt que tous nos héros ſont des Français, des perſonnages de roman, des amans tels qu'on en trouve dans *Clélie*, dans *Aſtrée* & dans *Zaïde*. L'au-

Digitized by Google

teur des élémens de critique reprend surtout très sévérement *Corneille*, d'avoir fait parler ainsi *César* à *Cléopatre*.

C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princesse, & le Dieu des combats
M'y favorisait moins que vos divins appas ;
Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage ;
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage.

Le critique Anglais trouve ces fadeurs ridicules & extravagantes. Il a sans doute raison. Les Français sensés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau*.

Qu'Achille aime autrement que Tirsis & Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

Nous savons bien que *César* ayant en effet aimé *Cléopatre*, *Corneille* le devait faire parler autrement, & que surtout cet amour est très insipide dans la tragédie de *la Mort de Pompée*. Nous savons que *Corneille* qui a mis de l'amour dans toutes ses piéces, n'a jamais traité convenablement cette passion, excepté dans quelques scènes du *Cid* imitées de l'espagnol. Mais aussi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très grand génie, un sens profond, une force d'esprit supérieure dans *Cinna*, dans plusieurs scènes des *Horaces*, de *Pompée*, de *Polyeucte*, dans la dernière scène de *Rodogune*.

Si l'amour est insipide dans presque toutes ses piéces, nous sommes les premiers à le dire ; nous convenons tous que ses héros ne sont que des raisonneurs dans ses quinze ou seize derniers ouvrages. Les vers de ces

Digitized by Google

piéces ſont durs, obſcurs, ſans harmonie, ſans grace. Mais s'il s'eſt élevé infiniment au-deſſus de *Shakeſpear* dans les tragédies de ſon bon tems, il n'eſt jamais tombé ſi bas dans les autres; & s'il fait dire malheureuſement à Céſar,

Qu'il vient annoblir par le titre de captif, le titre de vainqueur à préſent effectif, Céſar ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans *Shakeſpear*. Ses héros ne font point l'amour à *Catau* comme le roi *Henri V*; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II*:

„ O terre de mon royaume! ne nourris pas mon „ ennemi; mais que les araignées qui ſucent ton „ venin, & que les lourds crapauds ſoient ſur ſa „ route; qu'ils attaquent ſes pieds perfides, qui les „ foulent de ſes pas uſurpateurs. Ne produis que „ de puants chardons pour eux; & quand ils vou- „ dront cueillir une fleur ſur ton ſein, ne leur pré- „ ſente que des ſerpens en embuſcade. “

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakeſpear* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV.* (*a*)

Le général demande au prince quelle heure il eſt. Le prince lui répond; „ Tu as l'eſprit ſi gras pour „ avoir bu du vin d'Eſpagne, pour t'être débou- „ tonné après ſouper, pour avoir dormi ſur un banc „ après dîner, que tu as oublié ce que tu devrais „ ſavoir. Que diable t'importe l'heure qu'il eſt? à „ moins que les heures ne ſoient des taſſes de vin, „ que les minutes ne ſoient des hachis de chapons, „ que les cloches ne ſoient des langues de maque-

(*a*) Scène II. du premier acte de la vie & la mort de *Henri IV.*

Digitized by Google

„ relles, les cadrans des enſeignes de mauvais lieux,
„ & le ſoleil lui-même une fille de joie en taffetas
„ couleur de feu.

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de commenter ces groſſiéretés infames ? travaillait-il pour l'honneur du théatre & de l'égliſe anglicane ?

RARETÉ DES GENS DE GOUT.

On eſt affligé quand on conſidère (ſurtout dans les climats froids & humides) cette foule prodigieuſe d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux arts, qui ne liſent jamais, & dont quelques-uns feüillettent tout-au-plus un journal une fois par mois pour être au courant, & pour ſe mettre en état de parler au hazard des choſes dont ils ne peuvent avoir que des idées confuſes.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouvez un ou deux libraires. Il en eſt qui en ſont entiérement privées. Les juges, les chanoines, l'évêque, le ſubdélégué, l'élu, le receveur du grenier à ſel, le citoyen aiſé, perſonne n'a de livres, perſonne n'a l'eſprit cultivé ; on n'eſt pas plus avancé qu'au douziéme ſiécle. Dans les capitales des provinces, dans celles même qui ont des académies, que le goût eſt rare !

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût ; encor n'eſt-il le partage que du très petit nombre ; toute la populace en eſt exclue. Il eſt inconnu aux familles bourgeoiſes où l'on eſt continuellement occupé du ſoin de ſa fortune, des détails domeſtiques & d'une groſſière oiſiveté, amuſée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce,

Digitized by Google

ferment la porte aux beaux arts. C'eſt la honte de l'eſprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduiſe que chez l'oiſiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Verſailles né avec beaucoup d'eſprit, qui diſait, Je ſuis bien malheureux, je n'ai pas le tems d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de ſix cent mille perſonnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui ayent le goût des beaux arts. Qu'on repréſente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui eſt ſi rare, & qui doit l'être, on dit tout Paris eſt enchanté; mais on en imprime trois mille exemplaires tout-au-plus.

Parcourez aujourd'hui l'Aſie, l'Afrique, la moitié du Nord, où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poëſie, de la peinture, de la muſique? preſque tout l'univers eſt barbare.

Le goût eſt donc comme la philoſophie; il appartient à un très petit nombre d'ames privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

Pauci quos æquus amavit,
Jupiter aut ardens evexit ad æthera virtus
Diis geniti potuere.

C'eſt en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel, *Erectos ad ſydera tollere vultus*; Les hommes ſont preſque tous courbés vers la terre.

Pourquoi jamais une ſtatue informe, un mauvais tableau où les figures ſont eſtropiées, n'ont-ils jamais paſſé pour des chefs-d'œuvre? Pourquoi jamais une maiſon chétive & ſans aucune proportion n'a-t-elle

Digitized by Google

été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en muſique des ſons aigres & diſcordans n'ont-ils flatté l'oreille de perſonne ? & que cependant de très mauvaiſes tragédies barbares, écrites dans un ſtile d'allobroge, ont réuſſi, même après les ſcènes ſublimes qu'on trouve dans *Corneille*, & les tragédies touchantes de *Racine*, & le peu de piéces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poëte ? Ce n'eſt qu'au théatre qu'on voit quelquefois réuſſir des ouvrages déteſtables ſoit tragiques, ſoit comiques.

Quelle en eſt la raiſon ? C'eſt que l'illuſion ne régne qu'au théatre ; c'eſt que le ſuccès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un ſeul, & ſurtout d'une cabale qui fait tous ſes efforts tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale ſubſiſte ſouvent une génération entière. Elle eſt d'autant plus active, que ſon but eſt bien moins d'élever un auteur que d'en abaiſſer un autre. Il faut un ſiécle pour mettre aux choſes leur véritable prix dans ce ſeul genre.

GOUVERNEMENT.

SECTION PREMIÈRE.

IL faut que le plaiſir de gouverner ſoit bien grand, puiſque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus de livres ſur le gouvernement qu'il n'y a de princes ſur la terre. Que DIEU me préſerve ici d'enſeigner les rois, & meſſieurs leurs miniſtres, & meſſieurs leurs valets de chambre, & meſſieurs leurs confeſſeurs, & meſſieurs leurs fermiers-généraux ! Je n'y entends rien, je les révère tous. Il n'appartient qu'à

Digitized by Google

Mr. *Wilks* de peſer dans ſa balance angloiſe ceux qui ſont à la tête du genre-humain : de plus, il ſerait bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes ſur le gouvernement, avec *Machiavel*, & la *Politique de l'Ecriture ſainte* par Boſſuet, avec le *Citoyen financier*, le *Guidon de finances*, le *Moyen d'enrichir un état*, &c. il y eût encor quelqu'un qui ne ſût pas parfaitement tous les devoirs des rois & l'art de conduire les hommes.

Le profeſſeur *Puffendorf*, (*a*) ou le baron *Puffendorf* dit que le roi *David* ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semei* ſon conſeiller privé, ne trahit point ſon ſerment quand il ordonna (ſelon l'hiſtoire juive) à ſon fils *Salomon* de faire aſſaſſiner Semei, *parce que David ne s'était engagé que pour lui ſeul à ne pas tuer Semei.* Le baron, qui réprouve ſi hautement les reſtrictions mentales des jéſuites, en permet une ici à l'oint *David*, qui ne ſera pas du goût des conſeillers d'état.

Peſez les paroles de Boſſuet dans ſa *Politique de l'Ecriture ſainte* à monſeigneur le dauphin. *Voilà donc la royauté attachée par ſucceſſion à la maiſon de David & de Salomon, & le trône de David eſt affermi à jamais.* (*b*) (quoique ce petit eſcabeau appellé *trône* ait très peu duré) *En vertu de cette loi l'aîné devait ſuccéder au préjudice de ſes frères : c'eſt pourquoi Adonias, qui était l'aîné, dit à Betzabé mère de Salomon, Vous ſavez que le royaume était à moi, & tout Iſraël m'avait reconnu : mais le Seigneur a transféré le royaume à mon frère Salomon.* Le droit d'*Adonias* était inconteſtable. *Boſſuet* le dit expreſſément à la fin de cet article. *Le Seigneur a transféré* n'eſt qu'une expreſſion ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu mon

(*a*) *Puffendorf* liv. IV. chap. XI. article XIII.
(*b*) Liv. II. propoſ. IX.

Digitized by Google

bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime, la naissance de son cadet n'était que le fruit d'un double crime.

A moins donc, dit Bossuet, *qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire, l'aîné devait succéder.* Or cet extraordinaire fut que *Salomon*, né d'un mariage fondé sur un double adultère & sur un meurtre, fit assassiner au pied de l'autel son frère aîné, son roi légitime, dont les droits étaient soutenus par le pontife *Abiathar*, & par le général *Joab*. Après cela avouons qu'il est plus difficile qu'on ne pense de prendre des leçons du droit des gens & du gouvernement dans l'Ecriture sainte, donnée aux Juifs, & ensuite à nous pour des intérêts plus sublimes.

Que le salut du peuple soit la loi suprême, telle est la maxime fondamentale des nations ; mais on fait consister le salut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le salut d'un peuple est de tuer ses voisins & de s'emparer de leurs biens dans toutes les guerres étrangères. Il est encor difficile de trouver là un droit des gens bien salutaire, & un gouvernement bien favorable à l'art de penser & à la douceur de la société.

Il y a des figures de géométrie très régulières & parfaites en leur genre ; l'arithmétique est parfaite, beaucoup de métiers sont exercés d'une manière toûjours uniforme & toûjours bonne ; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous sont fondés sur des passions qui se combattent ?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines sans discorde ; il est donc impossible qu'elle ne soit dans les royaumes. Chaque gouvernement est non-seulement comme les couvens ; mais comme les ménages : il n'y en a point sans querelles ; & les querelles de peu-

Digitized by Google

ple à peuple, de prince à prince, ont toûjours été ſanglantes : celles des ſujets avec leurs ſouverains n'ont pas quelquefois été moins funeſtes : comment faut-il faire ? ou riſquer, ou ſe cacher.

GOUVERNEMENT.

Section ſeconde.

Plus d'un peuple ſouhaite une conſtitution nouvelle ; les Anglais voudraient changer de miniſtres tous les huit jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes ſont tous fiers de l'égliſe de St. Pierre, & de leurs anciennes ſtatues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri, mieux vêtu, dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille ſouhaiteraient que l'égliſe eût moins d'or, & qu'il y eût plus de bled dans leurs greniers : ils regrettent le tems où les apôtres allaient à pied, & où les citoyens Romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne ceſſe de nous vanter les belles républiques de la Grèce : il eſt ſûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* & des *Démoſthène* que celui d'un bacha ; mais dans leurs tems les plus floriſſans ils ſe plaignaient toûjours ; la diſcorde, la haine étaient au dehors entre toutes les villes, & au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des loix aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore ; mais les leurs étaient ſi mauvaiſes qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juſte *Ariſtide* était banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la ciguë après avoir été berné par *Ariſtophane* ; où l'on voit les *Amphictions* livrer imbécillement la Grèce

Digitized by Google

à *Philippe* parce que les Phocéens avaient labouré un champ qui était du domaine d'*Apollon !* Mais le gouvernement des monarchies voisines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle est la meilleure forme de gouvernement : il vous dit, *que plusieurs prononcent en faveur de la monarchie, & d'autres au contraire se déchaînent furieusement contre les rois, & qu'il est hors de son sujet d'examiner en détail les raisons de ces derniers.*

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en dise plus que *Puffendorf*, il se trompera beaucoup.

Un Suisse, un Hollandais, un noble Vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un comte de l'empire disputaient un jour en voyage sur la preference de leurs gouvernemens ; personne ne s'entendit, chacun demeura dans son opinion sans en avoir une bien certaine : & ils s'en retournèrent chez eux sans avoir rien conclu ; chacun louant sa patrie par vanité, & s'en plaignant par sentiment.

Quelle est donc la destinée du genre-humain ? presque nul grand peuple n'est gouverné par lui-même.

Partez de l'Orient pour faire le tour du monde, le Japon a fermé ses ports aux étrangers dans la juste crainte d'une révolution affreuse.

La Chine a subi cette révolution ; elle obéit à des Tartares moitié Mantchoux, moitié Huns ; l'Inde a des Tartares Mogols. L'Euphrate, le Nil, l'Oronte, la Grèce, l'Epire sont encor sous le joug des Turcs. Ce n'est point une race anglaise qui règne en Angleterre. C'est une famille allemande qui a succédé à un prince Hollandais ; & celui-ci à une famille écossaise,

(c) Liv. VII. chap. V.

Digitized by Google

laquelle avait ſuccédé à une famille angevine, qui avait remplacé une famille normande, qui avait chaſſé une famille ſaxonne & uſurpatrice. L'Eſpagne obéit à une famille françaiſe, qui ſuccéda à une race autrichienne; cette autrichienne à des familles qui ſe vantaient d'être viſigothes; ces Viſigoths avaient été chaſſés longtems par des Arabes, après avoir ſuccédé aux Romains, qui avaient chaſſé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des Francs après avoir obéi à des préfets Romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains, aux Romains, aux Abares, aux Slaves, aux Bulgares, aux Huns, à vingt familles différentes, & preſque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares, & tant de papes nés dans des provinces non moins barbares? Gouverne qui peut. Et quand on eſt parvenu à être le maître, on gouverne comme on peut. Voyez *Loix.*

GOUVERNEMENT.

Section troiſième.

Un voyageur racontait ce qui ſuit en 1769: J'ai vu dans mes courſes un pays aſſez grand & aſſez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent; non pas en ſecret & pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement & pour obéir à la loi. On y met à l'encan le droit de juger ſouverainement de l'honneur, de la fortune & de la vie des citoyens, comme on vend quelques arpens de terre. (*d*) Il y a des

(*d*) Si ce voyageur avait paſſé dans ce même pays deux ans après, il aurait vu cette infame coutume abolie.

Digitized by Google

des commiſſions très importantes dans les armées, qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal myſtère de leur religion ſe célèbre pour trois petits ſeſterces; & ſi le célébrant ne trouve point ce ſalaire, il reſte oiſif comme un gagne-denier ſans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne ſont point le prix de l'agriculture; elles ſont le réſultat d'un jeu de hazard que pluſieurs jouent en ſignant leurs noms, & en faiſant paſſer ces noms de main en main. S'ils perdent, ils rentrent dans la fange dont ils ſont ſortis, ils diſparaiſſent. S'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'adminiſtration publique; ils marient leurs filles à des mandarins, & leurs fils deviennent auſſi eſpèces de mandarins.

Une partie conſidérable des citoyens a toute ſa ſubſiſtance aſſignée ſur une maiſon qui n'a rien; & cent perſonnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir & de payer l'argent dû à ces citoyens ſur cet hôtel imaginaire; droit dont ils n'uſent jamais, ignorant profondément ce qui eſt cenſé paſſer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une propoſition faite à quiconque a un peu d'or dans ſa caſſette, de s'en deſſaiſir pour acquérir un quarré de papier admirable, qui vous fera paſſer ſans aucun ſoin une vie douce & commode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui fera bien meilleur. Le ſurlendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui annulle les deux premiers. Vous êtes ruiné; mais de bonnes têtes vous conſolent, en vous aſſurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une propoſition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire & vous y achetez des choſes néceſſaires au vêtir, au

manger, au boire, au coucher. Paſſez-vous dans une autre province, on vous fait payer des droits pour toutes ces denrées, comme ſi vous veniez d'Afrique. Vous en demandez la raiſon, on ne vous répond point; ou ſi l'on daigne vous parler, on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère*, & que par conſéquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume ſont étrangères au royaume.

Il y a quelque tems qu'en changeant de chevaux & me ſentant affaibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la poſte; Je ne ſaurais vous le donner, me dit-il; les commis à la ſoif qui ſont en très grand nombre & tous fort ſobres, me feraient payer le *trop bu*; ce qui me ruinerait. Ce n'eſt point trop boire, lui dis-je, que de ſe ſuſtenter d'un verre de vin; & qu'importe que ce ſoit vous ou moi qui ait avalé ce verre?

Monſieur, repliqua-t-il, nos loix ſur la ſoif ſont bien plus belles que vous ne penſez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui viennent viſiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laiſſer boire pour notre ſanté. Ils reviennent au bout de l'année: & s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance, ils nous condamnent à une forte amende: & pour peu que nous ſoyons récalcitrans on nous envoye à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous donnais le vin que vous me demandez, on ne manquerait pas de m'accuſer d'avoir trop bu; vous voyez ce que je riſquerais avec les intendans de notre ſanté.

J'admirai ce régime; mais je ne fus pas moins ſurpris lorſque je rencontrai un plaideur au déſeſpoir qui m'apprit qu'il venait de perdre au-delà du

Digitized by Google

ruiſſeau le plus prochain le même procès qu'il avait gagné la veille au-deçà. Je ſus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa converſation excita ma curioſité. Notre nation eſt ſi ſage, me dit-il, qu'on n'y a rien réglé. Les loix, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y eſt arbitraire, tout y eſt abandonné à la prudence de la nation.

J'étais encor dans le pays lorſque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ſes voiſins. On appellait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait beaucoup à perdre & rien à gagner. J'allai voyager ailleurs, & je ne revins qu'à la paix. La nation, à mon retour, paraiſſait dans la dernière miſère; elle avait perdu ſon argent, ſes ſoldats, ſes flottes, ſon commerce. Je dis, ſon dernier jour eſt venu, il faut que tout paſſe. Voilà une nation anéantie; c'eſt dommage, car une grande partie de ce peuple était aimable, induſtrieuſe & fort gaye, après avoir été autrefois groſſière, ſuperſtitieuſe & barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans ſa capitale & ſes principales villes me parurent plus opulentes que jamais; le luxe était augmenté, & on ne reſpirait que le plaiſir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cauſe qu'en examinant le gouvernement de ſes voiſins; j'ai conçu qu'ils étaient tout auſſi mal gouvernés que cette nation, & qu'elle était plus induſtrieuſe qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle, ſe plaignait un jour amérement de toutes les vexations qu'il éprouvait. Il ſavait aſſez bien l'hiſtoire; on lui demanda s'il ſe ſerait cru plus heureux il y a cent ans, lorſque dans ſon pays alors barbare on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en caréme? il ſecoua la tête. Aimeriez-vous les tems des guerres civiles qui commencèrent à la mort de *François II*,

Digitized by Google

ou ceux des défaites de St. Quentin & de Pavie, ou les longs déſaſtres des guerres contre les Anglais, ou l'anarchie féodale, & les horreurs de la ſeconde race, & les barbaries de la première ? A chaque queſtion il était ſaiſi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de tous. Il n'y a rien de pis, diſait-il, que d'appartenir à des maîtres étrangers. On en vint enfin aux druides. Ah ! s'écria-t-il, je me trompais ; il eſt encor plus horrible d'être gouverné par des prêtres ſanguinaires. Il conclut enfin, malgré lui, que le tems où il vivait, était à tout prendre, le moins odieux.

GOUVERNEMENT.

Section quatrième.

Un aigle gouvernait les oiſeaux de tout le pays d'Oritnie. Il eſt vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de ſon bec, & de ſes ſerres. Mais enfin après avoir pourvu à ſes repas & à ſes plaiſirs, il gouverna auſſi bien qu'aucun autre oiſeau de proie.

Dans ſa vieilleſſe, il fut aſſailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord déſoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buiſſons de l'empire, & qu'on avait longtems appellé *lucifugax*. Il était ruſé, il s'aſſocia avec des chauve-ſouris ; & tandis que les vautours ſe battaient contre l'aigle, notre hibou & ſa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on ſe diſputait.

L'aigle & les vautours après une aſſez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au hibou, qui avec ſa phyſionomie grave fut en impoſer aux deux partis.

Il perſuada à l'aigle & aux vautours de ſe laiſſer rogner un peu les ongles, & couper le petit bout du

Digitized by Google

bec pour ſe mieux concilier enſemble. Avant ce tems le hibou avait toûjours dit aux oiſeaux, Obéïſſez à l'aigle ; enſuite il avait dit, Obéïſſez aux vautours. Il dit bientôt, Obéïſſez à moi ſeul. Les pauvres oiſeaux ne ſurent à qui entendre ; ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant & les chauve-ſouris. *Qui habet aures audiat.*

GOUVERNEMENT.

Section cinquième.

„ J'ai un grand nombre de catapultes & de baliſtes „ des anciens Romains, qui ſont à la vérité vermoulues, mais qui pouraient encor ſervir pour la montre. J'ai beaucoup d'horloges d'eau dont la moitié ſont caſſées ; des lampes ſépulcrales, & le vieux modèle en cuivre d'une quinquirême ; je poſſède auſſi des toges, des prétextes, des laticlaves en plomb ; & mes prédéceſſeurs ont établi une communauté de tailleurs qui font aſſez mal des robes d'après ces anciens monumens. A ces cauſes à ce nous mouvans, ouï le rapport de notre principal antiquaire, nous ordonnons que tous ces vénérables uſages ſoient en vigueur à jamais, & qu'un chacun ait à ſe chauſſer & à penſer dans toute l'étendue de nos états comme on ſe chauſſait & comme on penſait du tems de *Cnidus Rufillus* propréteur de la province à nous dévolue par le droit de bienſéance, &c. “

On repréſenta au chauffe-cire qui employait ſon miniſtère à ſceller cet édit, que tous les engins y ſpécifiés ſont devenus inutiles.

Que l'eſprit & les arts ſe perfectionnent de jour en jour, qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui, & non par celles qu'ils avaient autrefois.

Digitized by Google

Que perſonne ne monterait ſur les quinquirêmes de ſon alteſſe ſéréniſſime.

Que ſes tailleurs auraient beau faire des laticlaves, qu'on n'en achéterait pas un ſeul, & qu'il était digne de ſa ſageſſe de condeſcendre un peu à la manière de penſer actuelle des honnêtes gens de ſon pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un clerc, qui promit de s'en expliquer au référendaire, qui promit d'en dire un mot à ſon alteſſe ſéréniſſime quand l'occaſion pourait s'en préſenter.

GOUVERNEMENT.

Section ſixiéme.

Tableau du gouvernement anglais.

C'eſt une choſe curieuſe, de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan*, ou *Timurleng*, parce que je ne ſais pas bien préciſément quel eſt le myſtère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'adminiſtration de l'Angleterre : & j'aime mieux examiner cette adminiſtration que celle de l'Inde, attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, & point d'eſclaves ; & que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'eſclaves, & très peu d'hommes.

Conſidérons d'abord un bâtard Normand qui ſe met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que *St. Louis* en eut depuis ſur le grand Caire. Mais *St. Louis* eut le malheur de ne pas commencer par ſe faire adjuger juridiquement l'Egypte en cour de Rome ; & *Guillaume le bâtard* ne manqua pas de rendre ſa cauſe légitime & ſacrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui aſſurait ſon bon droit, ſans

Digitized by Google

même avoir entendu la partie adverſe, & ſeulement en vertu de ces paroles : *Tout ce que tu auras lié ſur la terre ſera lié dans les cieux.* Son concurrent *Harald*, roi très légitime, étant ainſi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du ſiége univerſel, une vertu un peu plus forte ; ce fut la victoire d'Haſting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainſi qu'avaient régné *Pepin* & *Clovis* en France, les Goths & les Lombards en Italie, les Viſigoths, & enſuite les Arabes en Eſpagne, les Vandales en Afrique, & tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que notre bâtard avait un auſſi juſte titre que les Saxons & les Danois, qui en avaient poſſédé un auſſi juſte que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, ſi vous voulez, celui des renards & des fouines quand ces animaux font des conquêtes dans les baſſes-cours.

Tous ces grands-hommes étaient ſi parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* juſqu'aux flibuſtiers, il n'eſt queſtion que de dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, de vaches & de bœufs volés à main armée. Dans la fable *Mercure* vole les vaches d'*Apollon*, & dans l'ancien Teſtament le prophête *Iſaïe* donne le nom de *voleur* au fils que ſa femme va mettre au monde, & qui doit être un grand type. Il l'appelle Maher-ſalal-has-bas, *partagez vite les dépouilles.* Nous avons déja remarqué que les noms de *ſoldat* & de *voleur* étaient ſouvent ſynonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux* qui uſurpa la couronne ſur ſon frère aîné, fut auſſi roi de droit divin ſans difficulté ; & ce même droit divin appartint après lui à *Henri* le troiſiéme uſurpateur.

Digitized by Google

Les barons Normands, qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invaſion de l'Angleterre, voulaient des récompenſes. Il falut bien leur en donner ; les faire grands-vaſſaux, grands-officiers de la couronne. Ils eurent les plus belles terres. Il eſt clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, & faire, de tous ces ſeigneurs, ſes gardes, & ſes eſtafiers. Mais il aurait trop riſqué. Il ſe vit donc obligé de partager.

A l'égard des ſeigneurs Anglo-Saxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'eſclavage. On leur laiſſa, chez eux, la dignité de ſeigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands-vaſſaux Normands, qui relevaient de *Guillaume*.

Par-là tout était contenu dans l'équilibre, juſqu'à la première querelle.

Et le reſte de la nation, que devint-il ? ce qu'étaient devenus preſque tous les peuples de l'Europe ; des ſerfs, des villains.

Enfin, après la folie des croiſades, les princes ruinés vendent la liberté à des ſerfs de glèbe, qui avaient gagné quelque argent par le travail & par le commerce. Les villes ſont affranchies. Les communes ont des privilèges. Les droits des hommes renaiſſent de l'anarchie même.

Les barons étaient partout en diſpute avec leur roi, & entr'eux. La diſpute devenait partout une petite guerre inteſtine, compoſée de cent guerres civiles. C'eſt de cet abominable & ténébreux chaos, que ſortit encore une faible lumière, qui éclaira les communes, & qui rendit leur deſtinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands-vaſſaux de France pour la Normandie, enſuite pour la Guienne & pour d'autres provinces, prirent aiſément.

Digitized by Google

les uſages des rois dont ils relevaient. Les états généraux furent longtems compoſés, comme en France, des barons & des évêques.

La cour de chancellerie anglaiſe fut une imitation du conſeil d'état, auquel le chancelier de France préſide. La cour du banc du roi fut créée ſur le modèle du parlement inſtitué par *Philippe le bel*. Les plaids communs étaient comme la juriſdiction du châtelet. La cour de l'échiquier reſſemblait à celle des généraux des finances, qui eſt devenue en France la cour des aides.

La maxime, que le domaine royal eſt inaliénable, fut encore une imitation viſible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre, de faire payer ſa rançon par ſes ſujets, s'il était priſonnier de guerre; celui d'exiger un ſubſide quand il mariait ſa fille ainée, & quand il faiſait ſon fils chevalier; tout cela rappellait les anciens uſages d'un royaume dont *Guillaume* était le premier vaſſal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappellé les communes aux états généraux, que le roi d'Angleterre, *Edouard*, en fait autant pour balancer la grande puiſſance des barons. Car c'eſt ſous le règne de ce prince, que la convocation de la chambre des communes eſt bien conſtatée.

Nous voyons donc, juſqu'à cette époque du quatorziéme ſiécle, le gouvernement anglais ſuivre pas-à-pas celui de la France. Les deux égliſes ſont entiérement ſemblables; même aſſujettiſſement à la cour de Rome; mêmes exactions dont on ſe plaint, & qu'on finit toûjours par payer à cette cour avide; mêmes querelles, plus ou moins fortes; mêmes excommunications; mêmes donations aux moines; même chaos;

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

même mélange de rapines sacrées, de superstitions, & de barbarie.

La France, & l'Angleterre, ayant donc été administrées si longtems sur les mêmes principes, ou plutôt sans aucun principe, & seulement par des usages tout semblables, d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens sont devenus aussi différens que ceux de Maroc & de Venise ?

N'est-ce point que, l'Angleterre étant une isle, le roi n'a pas besoin d'entretenir continuellement une forte armée de terre, qui serait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers ?

N'est-ce point, qu'en général les Anglais ont dans l'esprit quelque chose de plus ferme, de plus réfléchi, de plus opiniâtre que quelques autres peuples ?

N'est-ce point par cette raison que, s'étant toûjours plaints de la cour de Rome, ils en ont entiérement secoué le joug honteux ; tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire, & en dansant avec ses chaines ?

La situation de leur pays, qui leur a rendu la navigation nécessaire, ne leur a-t-elle pas donné aussi des mœurs plus dures ?

Cette dureté de mœurs qui a fait, de leur isle, le théatre de tant de sanglantes tragédies, n'a-t-elle pas contribué aussi à leur inspirer une franchise généreuse ?

N'est-ce pas ce mélange de leurs qualités contraires, qui a fait couler tant de sang royal dans les combats & sur les échaffauts, & qui n'a jamais permis qu'ils employassent le poison dans leurs troubles ci-

Digitized by Google

vils, tandis qu'ailleurs, ſous un gouvernement ſacerdotal, le poiſon était une arme ſi commune?

L'amour de la liberté n'eſt-il pas devenu leur caractère dominant, à meſure qu'ils ont été plus éclairés & plus riches? Tous les citoyens ne peuvent être également puiſſans: mais ils peuvent tous être également libres. Et c'eſt ce que les Anglais ont obtenu enfin par leur conſtance.

Etre libre, c'eſt ne dépendre que des loix. Les Anglais ont donc aimé les loix, comme les pères aiment leurs enfans, parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très tard; parce qu'il a fallu longtems combattre des puiſſances reſpectées: la puiſſance du pape, la plus terrible de toutes, puiſqu'elle était fondée ſur le préjugé & ſur l'ignorance; la puiſſance royale, toûjours prête à ſe déborder, & qu'il falait contenir dans ſes bornes; la puiſſance du baronage, qui était une anarchie; la puiſſance des évêques, qui mélant toûjours le prophane au ſacré, voulurent l'emporter ſur le baronage & ſur les rois.

Peu-à-peu la chambre des communes eſt devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes eſt véritablement la nation: puiſque le roi qui eſt le chef, n'agit que pour lui, & pour ce qu'on appelle *ſa prérogative*; puiſque les pairs ne ſont en parlement que pour eux; puiſque les évêques n'y ſont de même que pour eux. Mais la chambre des communes y eſt pour le peuple; puiſque chaque membre eſt député du peuple. Or ce peuple eſt au roi comme environ huit millions ſont à l'unité. Il eſt aux pairs & aux évêques comme huit millions ſont à deux cent tout-au-plus. Et les huit

Digitized by Google

millions de citoyens libres ſont repréſentés par la chambre baſſe.

De cet établiſſement, en comparaiſon duquel la république de *Platon* n'eſt qu'un rêve ridicule, & qui ſemblerait inventé par *Locke*, par *Newton*, par *Halley*, ou par *Archimède*, il eſt né des abus affreux, & qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vaſte machine, l'ont preſque détruite du tems de *Fairfax* & de *Cromwell*. Le fanatiſme abſurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant, qui conſume un beau bâtiment, qui n'eſt que de bois.

Il a été rebâti de pierres du tems de *Guillaume d'Orange*. La philoſophe a détruit le fanatiſme, qui ébranle les états les plus fermes. Il eſt à croire qu'une conſtitution qui a réglé les droits du roi, des nobles & du peuple, & dans laquelle chacun trouve ſa ſûreté, durera autant que les choſes humaines peuvent durer.

Il eſt à croire auſſi que tous les états, qui ne ſont pas fondés ſur de tels principes, éprouveront des révolutions.

Voici à quoi la légiſlation anglaiſe eſt enfin parvenue; à remettre chaque homme dans tous les droits de la nature dont ils ſont dépouillés dans preſque toutes les monarchies. Ces droits ſont, liberté entière de ſa perſonne, de ſes biens, de parler à la nation par l'organe de ſa plume, de ne pouvoir être jugé que par ſes pairs en matière criminelle, de ne pouvoir être jugé en aucun cas que ſuivant les termes précis de la loi, de profeſſer en paix quelque religion qu'on veuille en renonçant aux emplois dont les ſeuls anglicans peuvent être pourvus. Cela s'appelle des prérogatives. Et en effet, c'eſt une très grande & très heureuſe prérogative par-deſſus tant de nations, d'être ſûr en vous

Digitized by Google

couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous poſſédiez la veille; que vous ne ſerez pas enlevé des bras de votre femme, de vos enfans, au milieu de la nuit pour être conduit dans un donjon ou dans un déſert; que vous aurez en ſortant du ſommeil le pouvoir de publier tout ce que vous penſez; que ſi vous êtes accuſé ſoit pour avoir mal agi ou mal parlé, ou mal écrit, vous ne ſerez jugé que ſuivant la loi. Cette prérogative s'étend ſur tout ce qui aborde en Angleterre. Un étranger y jouït de la même liberté de ſes biens & de ſa perſonne; & s'il eſt accuſé, il peut demander que la moitié des jurés ſoit compoſée d'étrangers.

J'oſe dire que ſi on aſſemblait le genre-humain pour faire des loix, c'eſt ainſi qu'on les ferait pour ſa ſûreté. Pourquoi donc ne ſont-elles pas ſuivies dans les autres pays? n'eſt-ce pas demander que les cocos meuriſſent aux Indes & ne réuſſiſſent point à Rome? Vous répondez que ces cocos n'ont pas toûjours meuri en Angleterre, qu'ils n'y ont été cultivés que depuis peu de tems; que la Suède en a élevés à ſon exemple pendant quelques années & qu'ils n'ont pas réuſſi; que vous pouriez faire venir de ces fruits dans d'autres provinces, par exemple en Boſnie, en Servie. Eſſayez donc d'en planter.

Et ſurtout, pauvre homme, ſi vous êtes bacha effendi ou mollah, ne ſoyez pas aſſez imbécillement barbare pour reſſerrer les chaînes de votre nation. Songez que plus vous appeſantirez le joug, plus vos enfans qui ne ſeront pas tous bachas, ſeront eſclaves. Quoi! malheureux, pour le plaiſir d'être tyran ſubalterne pendant quelques jours, vous expoſez toute votre poſtérité à gémir dans les fers! Oh qu'il eſt aujourd'hui de diſtance entre un Anglais & un Boſniaque!

Digitized by Google

GOUVERNEMENT.

Section ſeptiéme.

Vous ſavez, mon cher lecteur, qu'en Eſpagne vers les côtes de Malaga, on découvrit du tems de *Philippe II* une petite peuplade juſqu'alors inconnue, cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous ſavez que cette chaîne de rochers inacceſſibles eſt entrecoupée de vallées délicieuſes, vous n'ignorez pas que ces vallées ſont cultivées encor aujourd'hui par des deſcendans des Maures qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrêtiens, ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures, comme je vous le diſais, il y avait ſous *Philippe II* une nation peu nombreuſe qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée eſt entre Pitos & Portugos; les habitans de ce ſéjour ignoré étaient preſque inconnus des Maures mêmes; ils parlaient une langue qui n'était ni l'eſpagnole, ni l'arabe, & qu'on crut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a prétendu que la raiſon en était que les Arabes leurs voiſins, & avant eux les Africains, venaient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif, mais heureux, n'avait jamais entendu parler de la religion chrêtienne, ni de la juive; connaiſſait médiocrement celle de *Mahomet* & n'en faiſait aucun cas. Il offrait de tems immémorial du lait & des fruits à une ſtatue d'*Hercule*. C'était-là toute ſa religion. Du reſte, ces hommes ignorés vivaient dans l'indolence & dans l'innocence. Un familier de l'inquiſition les découvrit enfin. Le grand inquiſiteur les fit tous brûler; c'eſt le ſeul événement de leur hiſtoire.

Digitized by Google

Les motifs sacrés de leur condamnation furent qu'ils n'avaient jamais payé d'impôt, attendu qu'on ne leur en avait jamais demandé, & qu'ils ne connaissaient point la monnoie, qu'ils n'avaient point de bible, vu qu'ils n'entendaient point le latin, & que personne n'avait pris la peine de les batiser. On les déclara sorciers & hérétiques; ils furent tous revêtus du sanbenito & grillés en cérémonie.

Il est clair que c'est ainsi qu'il faut gouverner les hommes. Rien ne contribue davantage aux douceurs de la société.

GRACE.

SECTION PREMIÈRE.

TOute la nature, tout ce qui existe, est une grace de DIEU; il fait à tous les animaux la grace de les former & de les nourrir. La grace de faire croître un arbre à soixante & dix pieds est accordée au sapin & refusée au roseau. Il donne à l'homme la grace de penser, de parler & de le connaître; il m'accorde la grace de n'entendre pas un mot de tout ce que *Tournéli*, *Molina*, *Soto*, &c. ont écrit sur la grace.

Le premier qui ait parlé de la grace efficace & gratuite, c'est sans contredit *Homère*. Cela pourait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que *St. Augustin*. Mais qu'il lise le troisiéme livre de l'*Iliade*, il verra que *Pâris* dit à son frère *Hector*, „ Si „ les Dieux vous ont donné la valeur, & s'ils m'ont „ donné la beauté, ne me reprochez pas les présens „ de la belle *Vénus*; nul don des Dieux n'est mé„ prisable, il ne dépend pas des hommes de les ob„ tenir. “

Digitized by Google

Rien n'eſt plus poſitif que ce paſſage. Si on veut remarquer encor que *Jupiter* ſelon ſon bon plaiſir, donne la victoire tantôt aux Grecs, tantôt aux Troyens, voilà une nouvelle preuve que tout ſe fait par la grace d'en-haut.

Sarpédon & enſuite *Patrocle*, ſont des braves à qui la grace a manqué tour-à-tour.

Il y a eu des philoſophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère*. Ils ont prétendu que la providence générale ne ſe mêlait point immédiatement des affaires des particuliers, qu'elle gouvernait tout par des loix univerſelles, que *Therſite* & *Achille* étaient égaux devant elle, & que ni *Calchas*, ni *Thaltibius* n'avaient jamais eu de grace verſatile ou congrue.

Selon ces philoſophes le chien-dent & le chêne, la mite & l'éléphant, l'homme, les élémens & les aſtres obéïſſent à des loix invariables, que DIEU, immuable, comme elles, établit de toute éternité. Voyez *Providence*.

Ces philoſophes n'auraient admis ni la grace de ſanté de *St. Thomas*, ni la grace médicinale de *Cajetan*. Ils n'auraient pu expliquer l'extérieure, l'intérieure, la coopérante, la ſuffiſante, la congrue, la prévenante, &c. Il leur aurait été difficile de ſe ranger à l'avis de ceux qui prétendent que le maître abſolu des hommes donne un pécule à un eſclave & refuſe la nourriture à l'autre; qu'il ordonne à un manchot de pêtrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jatte d'être ſon courier.

Ils penſent que l'éternel *Demiourgos* qui a donné des loix à tant de millions de mondes gravitans les uns vers les autres, & ſe prêtant mutuellement la lumière qui émane d'eux, les tient tous ſous l'empire de ſes loix générales, & qu'il ne va point créer des

Digitized by Google

des vents nouveaux pour remuer des brins de paille dans un coin de ce monde.

Ils disent que si un loup trouve dans son chemin un petit chevreau pour son souper, & si un autre loup meurt de faim, DIEU ne s'est point occupé de faire au premier loup une grace particulière.

Nous ne prenons aucun parti entre ces philosophes & *Homère*, ni entre les jansénistes & les molinistes. Nous félicitons ceux qui croyent avoir des graces prévenantes; nous compatissons de tout notre cœur à ceux qui se plaignent de n'en avoir que de versatiles; & nous n'entendons rien au congruisme.

Si un Bergamasque reçoit le samedi une grace prévenante qui le délecte au point de faire dire une messe pour douze sous chez les carmes, célébrons son bonheur. Si le dimanche, il court au cabaret abandonné de la grace, s'il bat sa femme, s'il vole sur le grand chemin, qu'on le pende. DIEU nous fasse seulement la grace de ne déplaire dans nos questions ni aux bacheliers de l'université de Salamanque, ni à ceux de la Sorbonne, ni à ceux de Bourges, qui tous pensent si différemment sur ces matières ardues, & sur tant d'autres; de n'être point condamné par eux, & surtout, de ne jamais lire leurs livres.

SECTION SECONDE.

Si quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable, Messieurs, je vous avertis que notre souverain seigneur a pris pour sa part tout le genre-humain, excepté un très petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican & dans ses dépendances; nous prierions tous ce député de vouloir bien nous inscrire sur la liste des privilégiés; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grace.

Digitized by Google

S'il nous répondait, „ Vous ne pouvez la mériter ; mon maître a fait la liſte de tous les tems ; „ il n'a écouté que ſon bon plaiſir ; il s'occupe continuellement à faire une infinité de pots de chambre, & quelques douzaines de vaſes d'or. Si vous „ êtes pot de chambre, tant pis pour vous. "

A ces belles paroles nous renverrions l'ambaſſadeur à coups de fourches à ſon maître.

Voilà pourtant ce que nous avons oſé imputer à DIEU, à l'Etre éternel ſouverainement bon.

On a toûjours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir tranſporté tous les vices & tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon* qui lui fait ce juſte reproche, n'a pas héſité à l'appeller *blaſphémateur*. Et nous, cent fois plus inconſéquens, plus téméraires, plus blaſphémateurs que ce Grec qui n'y entendait pas fineſſe, nous accuſons DIEU dévotement d'une choſe dont nous n'avons jamais accuſé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Iſmaël*, eut, dit-on, cinq cent enfans. Que diriez-vous ſi un Marabout du mont Atlas vous racontait que le ſage & bon *Mulei-Iſmaël* donnant à dîner à toute ſa famille, parla ainſi à la fin du repas ?

Je ſuis *Mulei-Iſmaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire ; car je ſuis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement ; j'ai ſoin de vous comme une poule couve ſes pouſſins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet, qu'un autre poſſéderait à jamais Maroc ; & pour mes autres chers enfans, au nombre de quatre cent quatre-vingt dix-huit, j'ordonne qu'on en roue la moitié & qu'on brûle l'autre ; car je ſuis le ſeigneur *Mulei-Iſmaël* ?

Digitized by Google

Vous prendriez assurément le Marabout pour le plus grand fou que l'Afrique ait jamais produit.

Mais si trois ou quatre mille Marabouts entretenus grassement à vos dépens, venaient vous répéter la même nouvelle, que feriez-vous? ne seriez-vous pas tenté de les faire jeûner au pain & à l'eau jusqu'à ce qu'ils fussent revenus dans leur bon sens?

Vous m'alléguez que mon indignation est assez raisonnable contre les supralapsaires qui croyent que le roi de Maroc ne fait ces cinq cent enfans que pour sa gloire, & qu'il a toûjours eu l'intention de les faire rouer & de les faire brûler, excepté deux qui étaient destinés à régner.

Mais j'ai tort, dites-vous, contre les infralapsaires qui avouent que la première intention de *Mulei-Ismaël* n'était pas de faire périr ses enfans dans les supplices; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien, il a jugé à propos en bon père de famille de se défaire d'eux par le feu & par la roue.

Ah! supralapsaires, infralapsaires, gratuits, suffisans, efficaciens, jansénistes, molinistes, devenez enfin hommes, & ne troublez plus la terre pour des sottises si absurdes & si abominables.

GREC.

OBSERVATION SUR L'ANÉANTISSEMENT DE LA LANGUE GRECQUE A MARSEILLE.

IL est bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marseille, il ne reste presque aucun vestige de la langue grecque en Provence ni en Languedoc, ni en aucun pays de la France; car il ne faut pas

Digitized by Google

compter pour grecs les termes qui ont été formés très tard du latin, & que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de siécles auparavant; nous ne les avons reçus que de la seconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos* plutôt que pour celui de *Deus*, dont nous avons fait Dieu par une terminaison barbare.

Il est évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les loix romaines, & depuis ayant encor reçu la religion chrétienne des mêmes Romains, ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes Gaulois ne connurent que très tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie, la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originairement grecs, qui ne nous sont parvenus que par les latins, & tous les mots d'anatomie & de médecine connus si tard, il ne restera presque rien. N'est-il pas ridicule de faire venir abréger de *brakus* plutôt que d'*abreviare*; acier d'*axi* plutôt que d'*acies*; acre d'*agros* plutôt que d'*ager*; aile d'*ily* plutôt que d'*ala*?

On a été jusqu'à dire qu'aumelette vient d'*ameilaton*, parce que *meli* en grec signifie du miel, & *oon* signifie un œuf. On a fait encor mieux dans le *Jardin des racines grecques*; on y prétend que dîner vient de *dipnein* qui signifie souper.

Si on veut s'en tenir aux expressions grecques que la colonie de Marseille put introduire dans les Gaules indépendamment des Romains, la liste en sera courte.

Aboyer, peut-être de *bauzein*.
Affre, affreux, d'*afronos*.

Digitized by Google

Agacer, peut-être d'*anaxein.*
Alali, du cri militaire des Grecs.
Babiller, peut-être de *babazo.*
Balle, de *ballo.*
Bas, de *bathys.*
Bleſſer, de l'aoriſte *blapto.*
Bouteille, de *bouttis.*
Coin, de *gonia.*
Entraille, d'*entera.*
Gargariſer, de *gargarizein.*
Hermite, d'*eremos.*
Idiot, d'*idiotes.*
Cuiſſe, peut-être d'*iſchis.*
Tuer, de *thuein.*
Colle, de *colla.*
Colère, de *cholé.*
Bride, de *bryter.*
Brique, de *bryka.*
Couper, de *copto.*
Fier, de *fiaros.*
Orgueil, d'*orge.*
Maraud, de *miaros.*
Moquer, de *mokeuo.*
Page, de *païs.*
Siffler, peut-être de *ſiffloo.*
Mouſtache, de *muſtax.*

Je m'étonne qu'il reſte ſi peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marſeille du tems d'*Auguſte* dans toute ſa pureté; & je m'étonne ſurtout que la plûpart des mots grecs conſervés en Provence ſoient des

Digitized by Google

expreſſions de choſes inutiles, tandis que les termes qui déſignaient les choſes néceſſaires ſont abſolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le ſoleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain, mots qui ſemblaient devoir ſe perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la cauſe aux Viſigoths, aux Bourguignons, aux Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévaſtèrent l'empire Romain; barbarie dont il reſte encor tant de traces.

GRÉGOIRE VII.

Bayle lui-même en convenant que *Grégoire* fut le boutefeu de l'Europe, (*a*) lui accorde le titre de grand-homme. *Que l'ancienne Rome*, dit-il, *qui ne ſe piquait que de conquêtes & de la vertu militaire, ait ſubjugué tant d'autres peuples, cela eſt beau & glorieux ſelon le monde; mais on n'en eſt pas ſurpris quand on y fait un peu réflexion. C'eſt bien un autre ſujet de ſurpriſe quand on voit la nouvelle Rome, ne ſe piquant que du miniſtère apoſtolique, acquérir une autorité ſous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a preſque point d'empereur qui ait tenu tête aux papes, qui ne ſe ſoit enfin très mal trouvé de ſa réſiſtance. Encor aujourd'hui les démêlés des plus puiſſans princes avec la cour de Rome, ſe terminent preſque toujours à leur confuſion.*

Je ne ſuis en rien de l'avis de *Bayle*. Il poura ſe trouver bien des gens qui ne ſeront pas de mon avis. Mais le voici, & le réfutera qui voudra.

1°. Ce n'eſt pas à la confuſion des princes d'Orange & des ſept Provinces-Unies que ſe ſont terminés leurs

(*a*) Voyez *Bayle* à l'article *Grégoire*.

Digitized by Google

différends avec Rome. Et *Bayle* se moquant de Rome dans Amsterdam, était un assez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Elizabeth*, de *Gustave Vasa* en Suède, des rois de Dannemarck, de tous les princes du nord de l'Allemagne, de la plus belle partie de l'Helvétie, de la seule petite ville de Genève, sur la politique de la cour Romaine, sont d'assez bons témoignages qu'il est aisé de lui résister en fait de religion & de gouvernement.

2°. Le saccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint*, le pape *Clément VII* prisonnier au château St. Ange; *Louis XIV* obligeant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon, & érigeant dans Rome même un monument de la soumission du pape; & de nos jours les jésuites, cette principale milice papale détruite si aisément en Espagne, en France, à Naples, à Goa & dans le Paraguai, tout cela prouve assez que quand les princes puissans sont mécontens de Rome, ils ne terminent point cette querelle à leur confusion; ils pouront se laisser fléchir, mais ils ne seront pas confondus.

3°. Quand les papes ont marché sur la tête des rois, quand ils ont donné des couronnes avec une bulle, il me parait qu'ils n'ont fait précisément dans ces tems de leur grandeur, que ce que faisaient les califes successeurs de *Mahomet* dans le tems de leur décadence. Les uns & les autres en qualité de prêtres, donnaient en cérémonie l'investiture des empires aux plus forts.

4°. Maimbourg dit, *ce qu'aucun pape n'avait encor jamais fait, Grégoire VII priva Henri IV de sa dignité d'empereur & de ses royaumes de Germanie & d'Italie.*

Digitized by Google

Maimbourg se trompe. Le pape *Zacharie* longtems auparavant avait mis une couronne sur la tête de l'Austrasien *Pepin* usurpateur du royaume des Francs, puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin* empereur d'Occident & privé par-là l'impératrice *Irène* de tout cet empire; & depuis ce tems il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de l'église romaine qui ne s'imaginât que son évêque disposait de toutes les couronnes.

On fit toûjours valoir cette maxime quand on le put; on la regarda comme une arme sacrée qui reposait dans la sacristie de St. Jean de Latran, & qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occasions. Cette prérogative est si belle, elle élève si haut la dignité d'un exorciste né à Velletri ou à Civita-Vecchia, que si *Luther*, *Zuingle*, *Oecolampade*, *Jean Chauvin*, & tous les prophêtes des Cevennes étaient nés dans un misérable village auprès de Rome & y avaient été tonsurés, ils auraient soutenu cette église avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du tems, du lieu où l'on est né, & des circonstances où l'on se trouve. *Grégoire VII* était né dans un siécle de barbarie, d'ignorance & de superstition, & il avait à faire à un empereur jeune, débauché, sans expérience, manquant d'argent, & dont le pouvoir était contesté par tous les grands seigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'Austrasien *Charlemagne* le peuple Romain ait jamais été fort aise d'obéïr à des Francs ou à des Teutons; il les haïssait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres, si les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons* n'avaient laissé dans Rome qu'une mémoire exécrable parce qu'ils y avaient été puissans; & depuis les *Othons* on sait que l'Europe fut dans une anarchie affreuse.

Digitized by Google

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée sous les empereurs de la maison de *Franconie*. La moitié de l'Allemagne était soulevée contre *Henri IV*; la grande-duchesse comtesse *Mathilde* sa cousine-germaine plus puissante que lui en Italie, était son ennemie mortelle. Elle possédait soit comme fiefs de l'empire, soit comme allodiaux tout le duché de Toscane, le Crémonois, le Ferrarois, le Mantouan, le Parmesan, une partie de la marche d'Ancone, Reggio, Modène, Spolette, Vérone; elle avait des droits, c'est-à-dire des prétentions, sur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres, selon son usage de tout revendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille s'il n'avait pas employé le prophane & le sacré pour gouverner cette princesse, & pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint son directeur, & de son directeur son héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet son amant, ou s'il feignit de l'être, ou si ses ennemis feignirent qu'il l'était, ou si dans des momens d'oisiveté ce petit homme très pétulant & très vif abusa quelquefois de sa pénitente qui était femme, faible & capricieuse.

Rien n'est plus commun dans l'ordre des choses humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point registre, comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs & de dirigées, comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ses ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accusation pour une preuve. C'est bien assez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de sa pénitente sans assurer qu'il prétendit encor à sa personne.

6°. La donation qu'il se fit faire en 1077 par la comtesse *Mathilde*, est plus que suspecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier, c'est que non-seulement

Digitized by Google

on ne montra jamais cet acte; mais que dans un second acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la forteresse de Canosse ; & dans le second acte on dit qu'elle avait été faite dans Rome. (Voyez l'article *Donations.*) Cela pourait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop scrupuleux, qui prétendent que de mille chartes de ces tems-là, (& ces tems sont bien longs) il y en a plus de neuf cent d'évidemment fausses.

Il y eut deux sortes d'usurpateurs dans notre Europe, & surtout en Italie, les brigands & les faussaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand-homme*, avoue pourtant que ce brouillon décrédita fort son héroïsme par ses prophéties. Il eut l'audace de créer un empereur, & en cela il fit bien, puisque l'empereur *Henri IV* avait créé un pape ; *Henri* le déposait, & il déposait *Henri*. Jusques-là il n'y a rien à dire, tout est égal de part & d'autre. Mais *Grégoire* s'avisa de faire le prophète ; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080 ; mais *Henri IV* fut vainqueur ; & le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait & tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand-homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encor plus entousiaste qu'habile.

Je signe de tout mon cœur ce que dit Bayle, *Quand on s'engage à prédire l'avenir on fait provision sur toute chose d'un front d'airain, & d'un magasin inépuisable d'équivoques.* Mais vos ennemis se moquent de vos équivoques, leur front est d'airain comme le vôtre, & ils vous traitent de fripon insolent & maladroit.

8°. Notre grand-homme finit par voir prendre la ville de Rome d'assaut en 1083 ; il fut assiégé dans

Digitized by Google

le château nommé depuis *St. Ange*, par ce même empereur *Henri IV* qu'il avait osé dépossséder. Il mourut dans la misère & dans le mépris à Salerne, sous la protection du Normand *Robert Guiscard*.

J'en demande pardon à Rome moderne; mais quand je lis l'histoire des *Scipions*, des *Catons*, des *Pompées* & des *Césars*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux devenu pape sous le nom de *Grégoire VII*.

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait saint; du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coscia* qui fit cette canonisation sous le pape *Benoit XIII*. On imprima même un office de *St. Grégoire VII*; dans lequel on dit que ce saint *délivra les fidèles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur*.

Plusieurs parlemens du royaume voulurent faire brûler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes justices; mais le nonce *Bentivoglio* qui avait pour maîtresse une actrice de l'opéra qu'on appellait la *Constitution*, & qui avait de cette actrice une fille qu'on appellait la *Légende*, homme d'ailleurs fort aimable & de la meilleure compagnie, obtint du ministère qu'on se contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la supprimer, & d'en rire.

GUERRE.

TOus les animaux sont perpétuellement en guerre; chaque espèce est née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas jusqu'aux moutons & aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuse d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même espèce se font la guerre pour des femelles, comme *Menelas* & *Pâris*.

Digitized by Google

L'air, la terre & les eaux ſont des champs de deſtruction.

Il ſemble que DIEU ayant donné la raiſon aux hommes, cette raiſon doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, ſurtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs ſemblables, ni inſtinct qui les porte à ſucer leur ſang.

Cependant la guerre meurtrière eſt tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations il n'en eſt point que leurs anciennes hiſtoires ne repréſentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada *homme* & *guerrier* ſont ſynonymes; & nous avons vu que dans notre hémiſphère *voleur* & *ſoldat* étaient même choſe. Manichéens! voilà votre excuſe.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine, que la guerre traîne toûjours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait paſſé dans quelques villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations aſſemblées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie & des peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple Romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques. Et quelques années après, tous les Romains étant en colère contre tous les Carthaginois, ſe battirent longtems

Digitized by Google

ſur mer & ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un généalogiſte prouve à un prince qu'il deſcend en droite ligne d'un comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cent ans avec une maiſon dont la mémoire même ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt mort d'apoplexie. Le prince & ſon conſeil voyent ſon droit évident. Cette province qui eſt à quelques centaines de lieuës de lui, a beau proteſter qu'elle ne le connait pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui; que pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement. Ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun ſelon ſon pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que *Gengis-Kan*, *Tamerlan*, *Bajazet* n'en traînèrent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, & qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils ſe diviſent auſſi-tôt en deux bandes comme des moiſſonneurs, & vont vendre leurs ſervices à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-ſeulement ſans avoir aucun intérêt au procès, mais ſans ſavoir même de quoi il s'agit.

Digitized by Google

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant & s'attaquant tour-à-tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux & invoque DIEU solemnellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point DIEU; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages & pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cent pas me fracasse le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voyent la ville où je suis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes & des enfans expirans sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas?

Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu *Mars*. Sabaoth chez les Juifs signifie

Digitized by Google

le Dieu des armes : mais Minerve chez Homère appelle *Mars* un Dieux furieux, insensé, infernal.

Le célèbre *Montesquieu*, qui passait pour humain, a pourtant dit, qu'il est juste de porter le fer & la flamme chez ses voisins, dans la crainte qu'ils ne fassent trop bien leurs affaires. Si c'est là l'esprit des loix, c'est celui des loix de *Borgia* & de *Machiavel*. Si malheureusement il a dit vrai, il faut écrire contre cette vérité, quoiqu'elle soit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Montesquieu.* (*a*)

„ Entre les sociétés le droit de la défense naturelle entraine quelquefois la nécessité d'attaquer, „ lorsqu'un peuple voit qu'une plus longue paix en „ mettrait un autre en état de le détruire, & que l'attaque est dans ce moment le seul moyen d'empê„ cher cette destruction. "

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le seul moyen d'empêcher cette destruction ? Il faut donc que vous soyez sûr que ce voisin vous détruira s'il devient puissant. Pour en être sûr, il faut qu'il ait fait déja des préparatifs de votre perte. En ce cas c'est lui qui commence la guerre, ce n'est pas vous ; votre supposition est fausse & contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuste, c'est celle que vous proposez ; c'est d'aller tuer votre prochain, de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne soit en état de vous attaquer.

C'est-à-dire, qu'il faut que vous hazardiez de ruiner le pays dans l'espérance de ruiner sans raison celui d'un autre. Cela n'est assurément ni honnête,

(*a*) *Esprit des loix*, liv. X. chap. II.

Digitized by Google

ni utile, car on n'eſt jamais ſûr du ſuccès; vous le ſavez bien.

Si votre voiſin devient trop puiſſant pendant la paix, qui vous empêche de vous rendre puiſſant comme lui? s'il a fait des alliances, faites-en de votre côté. Si ayant moins de religieux, il en a plus de manufacturiers & de ſoldats, imitez-le dans cette ſage économie. S'il exerce mieux ſes matelots, exercez les vôtres; tout cela eſt très juſte. Mais d'expoſer votre peuple à la plus horrible miſère, dans l'idée ſi ſouvent chimérique d'accabler votre cher frère le ſéréniſſime prince limitrophe! ce n'était pas à un préſident honoraire d'une compagnie pacifique à vous donner un tel conſeil.

GUEUX MENDIANT.

TOut pays où la gueuſerie, la mendicité eſt une profeſſion, eſt mal gouverné. La gueuſerie, ai-je dit autrefois, eſt une vermine qui s'attache à l'opulence; oui, mais il faut la ſecouer. Il faut que l'opulence faſſe travailler la pauvreté; que les hôpitaux ſoient pour les maladies & la vieilleſſe; les atteliers pour la jeuneſſe ſaine & vigoureuſe.

Voici un extrait d'un ſermon qu'un prédicateur fit il y a dix ans pour la paroiſſe St. Leu & St. Giles, qui eſt la paroiſſe des gueux & des convulſionnaires:

Pauperes evangeliſantur, les pauvres ſont évangéliſés.

Que veut dire évangile, gueux, mes chers frères? il ſignifie *bonne nouvelle*. C'eſt donc une bonne nouvelle que je viens vous apprendre; & quelle eſt-elle? c'eſt que ſi vous êtes des fainéans, vous mourrez ſur un fumier. Sachez qu'il y eut autrefois des fainéans,

Digitized by Google

néans, du moins on le dit; & ils finirent par n'avoir pas un asyle. Si vous travaillez, vous serez aussi heureux que les autres hommes.

Messieurs les prédicateurs de St. Eustache & de St. Roc peuvent prêcher aux riches de fort beaux sermons en stile fleuri, qui procurent aux auditeurs une digestion aisée dans un doux assoupissement; & mille écus à l'orateur. Mais je parle à des gens que la faim éveille. Travaillez pour manger, vous dis-je; car l'Ecriture a dit, qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job* qui fut quelque tems dans votre état, dit que l'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler. Voyez cette ville immense, tout le monde est occupé. Les juges se lèvent à quatre heures du matin pour vous rendre justice & pour vous envoyer aux galères, si votre fainéantise vous porte à voler mal-adroitement.

Le roi travaille; il assiste tous les jours à ses conseils; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en est pas plus riche: d'accord; mais ce n'est pas sa faute. Les financiers savent mieux que vous & moi qu'il n'entre pas dans ses coffres la moitié de son revenu; il a été obligé de vendre sa vaisselle pour vous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que soixante & quinze millions par an: un autre ami lui en donne tout-d'un-coup sept cent quarante. Mais de tous ces amis de *Job* il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos poches cet écu qui n'arrive dans la sienne que diminué de moitié.

Travaillez donc, mes chers frères; agissez pour vous; car je vous avertis que si vous n'avez pas soin de vous-même, personne n'en aura soin; on vous traitera comme dans plusieurs graves remon-

trances on a traité le roi. On vous dira, DIEU vous assiste.

Nous irons dans nos provinces, répondez-vous; nous serons nourris par les seigneurs des terres, par les fermiers, par les curés. Ne vous attendez pas, mes frères, à manger à leur table. Ils ont pour la plûpart assez de peine à se nourrir eux-mêmes, malgré la *méthode de s'enrichir promtement par l'agriculture* & cent ouvrages de cette espèce qu'on imprime tous les jours à Paris pour l'usage de la campagne, que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelqu'esprit; ils disent qu'ils feront des vers, qu'ils composeront des brochures, comme *Chiniac*, *Nonotte*, *Patouillet*; qu'ils travailleront pour les nouvelles ecclésiastiques, qu'ils feront des feuilles pour *Fréron*; des oraisons funèbres pour des évêques, des chansons pour l'opéra comique. C'est du moins une occupation; on ne vole pas sur le grand chemin quand on fait l'*Année littéraire*, on ne vole que ses créanciers. Mais faites mieux, mes chers frères en JESUS-CHRIST, mes chers gueux, qui risquez les galères en passant votre vie à mendier; entrez dans l'un des quatre ordres mendians; vous serez riches & honorés.

HÉRÉSIE.

MOt grec qui signifie *croyance*, *opinion de choix*. Il n'est pas trop à l'honneur de la raison humaine qu'on se soit haï, persécuté, massacré, brûlé pour des opinions choisies; mais ce qui est encor fort peu à notre honneur, c'est que cette manie nous ait été particulière comme la lèpre l'était aux Hébreux, & jadis la vérole aux Caraïbes.

Digitized by Google

Nous ſavons bien, théologiquement parlant, que l'héréſie étant devenue un crime, ainſi que le mot une injure : nous ſavons, dis-je, que l'égliſe latine pouvant ſeule avoir raiſon, elle a été en droit de réprouver tous ceux qui étaient d'une opinion différente de la ſienne.

D'un autre côté l'égliſe grecque avait le même droit ; (*a*) auſſi réprouva-t-elle les Romains quand ils eurent choiſi une autre opinion que les Grecs ſur la proceſſion du St. Eſprit, ſur les viandes de carême, ſur l'autorité du pape, &c. &c.

Mais ſur quel fondement parvint-on enfin à faire brûler quand on fut le plus fort, ceux qui avaient des opinions de choix ? Ils étaient ſans doute criminels devant DIEU, puiſqu'ils étaient opiniâtres. Ils devaient donc, comme on n'en doute pas, être brûlés pendant toute l'éternité dans l'autre monde. Mais pourquoi les brûler à petit feu dans celui-ci ? Ils repréſentaient que c'était entreprendre ſur la juſtice de DIEU ; que ce ſupplice était bien dur de la part des hommes ; que de plus il était inutile, puiſqu'une heure de ſouffrances ajoutée à l'éternité eſt comme zéro.

Les ames pieuſes répondaient à ces reproches que rien n'était plus juſte que de placer ſur des braſiers ardens quiconque avait une *opinion choiſie* ; que c'était ſe conformer à DIEU que de faire brûler ceux qu'il devait brûler lui-même ; & qu'enfin puiſqu'un bucher d'une heure ou deux eſt zéro par rapport à l'éternité, il importait très peu qu'on brûlât cinq ou ſix provinces pour des opinions de choix, pour des héréſies.

On demande aujourd'hui chez quels antropophages ces queſtions furent agitées, & leurs ſolutions prou-

(*a*) Voyez les conciles de Conſtantinople à l'article *Concile*.

vées par les faits ? nous ſommes forcés d'avouer que ce fut chez nous-mêmes, dans les mêmes villes où l'on ne s'occupe que d'opéra, de comédies, de bals, de modes & d'amour.

Malheureuſement ce fut un tyran qui introduiſit la méthode de faire mourir les hérétiques ; non pas un de ces tyrans équivoques qui ſont regardés comme des ſaints dans un parti, & comme des monſtres dans l'autre. C'était un *Maxime*, compétiteur de *Théodoſe I*, tyran avéré par l'empire entier dans la rigueur du mot.

Il fit périr à Trèves par la main des bourreaux, l'Eſpagnol *Priſcillien* & ſes adhérens, dont les opinions furent jugées erronées par quelques évêques d'Eſpagne. (*b*) Ces prélats ſollicitèrent le ſupplice des priſcillianiſtes avec une charité ſi ardente, que *Maxime* ne put leur rien refuſer. Il ne tint pas même à eux qu'on ne fît couper le cou à *St. Martin* comme à un hérétique. Il fut bienheureux de ſortir de Trèves, & de s'en retourner à Tours.

Il ne faut qu'un exemple pour établir un uſage. Le premier qui chez les Scythes fouilla dans la cervelle de ſon ennemi & fit une coupe de ſon crâne, fut ſuivi par tout ce qu'il y avait de plus illuſtre chez les Scythes. Ainſi fut conſacrée la coutume d'employer des bourreaux pour couper des opinions.

On ne vit jamais d'héréſie chez les anciennes religions, parce qu'elles ne connurent que la morale & le culte. Dès que la métaphyſique fut un peu liée au chriſtianiſme, on diſputa ; & de la diſpute nâquirent différens partis comme dans les écoles de philoſophie. Il était impoſſible que cette métaphyſique ne mêlât pas ſes incertitudes à la foi qu'on devait

(*b*) *Hiſtoire de l'égliſe* quatriéme ſiécle.

Digitized by Google

à JESUS-CHRIST. Il n'avait rien écrit, & ſon incarnation était un problême que les nouveaux chrêtiens, qui n'étaient pas inſpirés par lui-même, réſolvaient de pluſieurs manières différentes. *Chacun prenait parti*, comme dit expreſſément St. Paul; (*c*) *les uns étaient pour Apollos, les autres pour Cephas.*

Les chrêtiens en général s'appellèrent longtems *Nazaréens*; & même les Gentils ne leur donnèrent guères d'autre nom dans les deux premiers ſiécles. Mais il y eut bientôt une école particulière de nazaréens qui eurent un évangile différent des quatre canoniques. On a même prétendu que cet évangile ne différait que très peu de celui de St. Matthieu, & lui était antérieur. *St. Epiphane* & *St. Jérôme* placent les nazaréens dans le berceau du chriſtianiſme.

Ceux qui ſe crurent plus ſavans que les autres prirent le titre de gnoſtiques, les *connaiſſeurs*; & ce nom fut longtems ſi honorable, que *St. Clément* d'Alexandrie dans ſes *Stromates*, (*d*) appelle toûjours les bons chrêtiens, vrais gnoſtiques. *Heureux ceux qui ſont entrés daas la ſainteté gnoſtique!*

Celui qui mérite le nom de gnoſtique, (*e*) *réſiſte aux ſéducteurs*, & *donne à quiconque demande.*

Le cinquiéme & ſixiéme livre des *Stromates* ne roulent que ſur la perfection du gnoſtique.

Les ébionites étaient inconteſtablement du tems des apôtres. Ce nom qui ſignifie *pauvre*, leur rendant chère la pauvreté dans laquelle JESUS était né. (*f*)

(*c*) I. Aux Corinth. ch. I. v. 11. & 12.
(*d*) Liv. I. N°. 7.
(*e*) Liv. IV. N°. 4.
(*f*) Il paraît peu vraiſemblable que les autres chrêtiens les ayent appellés *ébionites* pour faire entendre qu'ils étaient *pauvres d'entendement*. On prétend qu'ils croyaient JESUS fils de *Joſeph*.

Digitized by Google

Cérinthe était auſſi ancien ; (g) on lui attribuait l'Apocalypſe de St. Jean. On croit même que *St. Paul* & lui eurent de violentes diſputes.

Il ſemble à notre faible entendement que l'on devait attendre des premiers diſciples, une déclaration ſolemnelle, une profeſſion de foi complette & inaltérable, qui terminât toutes les diſputes paſſées, & qui prévînt toutes les querelles futures : DIEU ne le permit pas. Le ſymbole nommé *des apôtres*, qui eſt court, & où ne ſe trouvent ni la conſubſtantiabilité, ni le mot *trinité*, ni les ſept ſacremens, ne parut que du tems de *St. Jérôme*, de *St. Auguſtin* & du célèbre prêtre d'Aquilée *Ruſin*. Ce fut, dit-on, ce ſaint prêtre ennemi de *St. Jérôme* qui le rédigea.

Les héréſies avaient eu le tems de ſe multiplier ; on en comptait plus de cinquante dès le cinquiéme ſiécle.

Sans oſer ſcruter les voies de la providence impénétrables à l'eſprit humain, & conſultant autant qu'il eſt permis les lueurs de notre faible raiſon, il ſemble que de tant d'opinions ſur tant d'articles il y en eut toûjours quelqu'une qui devait prévaloir. Celle-là était l'orthodoxe, *droit enſeignement*. Les autres ſociétés ſe diſaient bien orthodoxes auſſi ; mais étant les plus faibles, on ne leur donna que le nom d'*hérétiques*.

Lorſque dans la ſuite des tems l'égliſe chrêtienne orientale, mère de l'égliſe d'occident, eut rompu ſans retour avec ſa fille, chacune reſta ſouveraine chez elle ; & chacune eut ſes héréſies particulières, nées de l'opinion dominante.

(g) *Cérinthe* & les ſiens diſaient que JESUS n'était devenu CHRIST qu'après ſon batéme. *Cérinthe* fut le premier auteur de la doctrine du règne de mille ans, qui fut embraſſée par tant de péres de l'égliſe.

Digitized by Google

Les barbares du nord étant nouvellement chrétiens, ne purent avoir les mêmes ſentimens que les contrées méridionales, parce qu'ils ne purent adopter les mêmes uſages. Par exemple, ils ne purent de longtems adorer les images puiſqu'ils n'avaient ni peintres, ni ſculpteurs. Il était bien dangereux de batiſer un enfant en hyver dans le Danube, dans le Veſer, dans l'Elbe.

Ce n'était pas une choſe aiſée pour les habitans des bords de la mer Baltique, de ſavoir préciſément les opinions du Milanais & de la marche d'Ancone. Les peuples du midi & du nord de l'Europe eurent donc des opinions choiſies, différentes les unes des autres. C'eſt, ce me ſemble, la raiſon pour laquelle *Claude* évêque de Turin, conſerva dans le neuviéme ſiécle tous les uſages & tous les dogmes reçus au huitiéme & au ſeptiéme depuis le pays des Allobroges juſqu'à l'Elbe & au Danube.

Ces dogmes & ces uſages ſe perpétuèrent dans les vallées & dans les creux des montagnes, & vers les bords du Rhône chez des peuples ignorés, que la déprédation générale laiſſait en paix dans leur retraite & dans leur pauvreté, juſqu'à-ce qu'enfin ils parutent ſous le nom de *Vaudois* au douziéme ſiécle, & ſous celui d'*Albigeois* au treiziéme. On ſait comme leurs *opinions choiſies* furent traitées; comme on prêcha contr'eux des croiſades, quel carnage on en fit, & comment depuis ce tems juſqu'à nos jours il n'y eut pas une année de douceur & de tolérance dans l'Europe.

C'eſt un grand mal d'être hérétique; mais eſt-ce un grand bien de ſoutenir l'orthodoxie par des ſoldats & par des bourreaux? ne vaudrait-il pas mieux que chacun mangeât ſon pain en paix à l'ombre de ſon figuier? Je ne fais cette propoſition qu'en tremblant.

Digitized by Google

SECTION SECONDE.

De l'extirpation des hérésies.

Il faut, ce me semble, distinguer dans une hérésie l'opinion & la faction. Dès les premiers tems du christianisme les opinions furent partagées, comme nous l'avons vu. Les chrétiens d'Alexandrie ne pensaient pas sur plusieurs points comme ceux d'Antioche. Les Achaïens étaient opposés aux Asiatiques. Cette diversité a duré dans tous les tems & durera vraisemblablement toûjours. JESUS-CHRIST qui pouvait réunir tous ses fidèles dans le même sentiment, ne l'a pas fait ; il est donc à présumer qu'il ne l'a pas voulu, & que son dessein était d'exercer toutes ses églises à l'indulgence & à la charité, en leur permettant des systêmes différens, qui tous se réunissaient à le reconnaître pour leur chef & leur maître. Toutes ces sectes longtems tolérées par les empereurs ou cachées à leurs yeux, ne pouvaient se persécuter & se proscrire les unes les autres, puisqu'elles étaient également soumises aux magistrats Romains ; elles ne pouvaient que disputer. Quand les magistrats les poursuivirent, elles réclamèrent toutes également le droit de la nature ; elles dirent, Laissez-nous adorer DIEU en paix ; ne nous raviſſez pas la liberté que vous accordez aux Juifs.

Toutes les sectes aujourd'hui peuvent tenir le même discours à ceux qui les oppriment. Elles peuvent dire aux peuples qui ont donné des privilèges aux Juifs, Traitez-nous comme vous traitez ces enfans de *Jacob*, laissez-nous prier DIEU comme eux selon notre conscience. Nôtre opinion ne fait pas plus de tort à votre état que n'en fait le judaïsme. Vous tolérez les ennemis de JESUS-CHRIST : tolérez-nous donc nous qui adorons JESUS-CHRIST, & qui ne différons de vous que sur des subtilités de théologie ; ne vous privez pas vous-mêmes de sujets utiles. Il

Digitized by Google

vous importe qu'ils travaillent à vos manufactures, à votre marine, à la culture de vos terres; & il ne vous importe point qu'ils ayent quelques autres articles de foi que vous. C'eſt de leurs bras que vous avez beſoin, & non de leur catéchiſme.

La faction eſt une choſe toute différente. Il arrive toûjours, & néceſſairement, qu'une ſecte perſécutée dégénère en faction. Les opprimés ſe réuniſſent & s'encouragent. Ils ont plus d'induſtrie pour fortifier leur parti que la ſecte dominante n'en a pour l'exterminer. Il faut ou qu'ils ſoient écraſés ou qu'ils écraſent. C'eſt ce qui arriva après la perſécution excitée en 303 par le céſar *Galérius*, les deux dernières années de l'empire de *Dioclétien*. Les chrétiens ayant été favoriſés par *Dioclétien* pendant dix-huit années entières, étaient devenus trop nombreux & trop riches pour être exterminés. Ils ſe donnèrent à *Conſtance Chlore*, ils combattirent pour *Conſtantin* ſon fils, & il y eut une révolution entière dans l'empire.

On peut comparer les petites choſes aux grandes, quand c'eſt le même eſprit qui les dirige. Une pareille révolution eſt arrivée en Hollande, en Ecoſſe, en Suiſſe. Quand *Ferdinand* & *Iſabelle* chaſſèrent d'Eſpagne les Juifs qui y étaient établis, non-ſeulement avant la maiſon régnante, mais avant les Maures & les Goths, & même avant les Carthaginois; les Juifs auraient fait une révolution en Eſpagne, s'ils avaient été auſſi guerriers que riches, & s'ils avaient pu s'entendre avec les Arabes.

En un mot, jamais ſecte n'a changé le gouvernement que quand le déſeſpoir lui a fourni des armes. *Mahomet* lui-même n'a réuſſi que pour avoir été chaſſé de la Mecque, & parce qu'on y avait mis ſa tête à prix.

Digitized by Google

Voulez-vous donc empêcher qu'une secte ne bouleverse un état, usez de tolérance ; imitez la sage conduite que tiennent aujourd'hui l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, le Dannemarck, la Russie. Il n'y a d'autre parti à prendre en politique avec une secte nouvelle, que de faire mourir sans pitié les chefs & les adhérens, hommes, femmes, enfans sans en excepter un seul, ou de les tolérer quand la secte est nombreuse. Le premier parti est d'un monstre, le second est d'un sage.

Enchaînez à l'état tous les sujets de l'état par leur intérêt ; que le quaker & le Turc trouvent leur avantage à vivre sous vos loix. La religion est de DIEU à l'homme ; la loi civile est de vous à vos peuples.

HERMÈS, ou ERMÈS, ou MERCURE TRISMEGISTE, ou THAUT, ou TAUT, ou THOT.

ON néglige cet ancien livre de *Mercure Trismégiste*, & on peut n'avoir pas tort. Il a paru à des philosophes un sublime galimatias ; & c'est peut-être pour cette raison qu'on l'a cru l'ouvrage d'un grand platonicien.

Toutefois, dans ce chaos théologique, que de choses propres à étonner & à soumettre l'esprit humain ! DIEU dont la triple essence est sagesse, puissance & bonté ; DIEU formant le monde par sa pensée, par son verbe ; DIEU créant des Dieux subalternes ; DIEU ordonnant à ces Dieux de diriger les orbes célestes, & de présider au monde ; le soleil fils de DIEU ; l'homme image de DIEU par la pensée ; la lumière principal ouvrage de DIEU, essence divine ; toutes ces grandes & vives images éblouïrent l'imagination subjuguée.

Digitized by Google

Il reste à savoir si ce livre aussi célèbre que peu lu, fut l'ouvrage d'un Grec ou d'un Egyptien.

St. Augustin ne balance pas à croire que le livre est d'un Egyptien, (*a*) qui prétendait être descendu de l'ancien *Mercure*, de cet ancien *Thaut*, premier législateur de l'Egypte.

Il est vrai que *St. Augustin* ne savait pas plus l'égyptien que le grec ; mais il faut bien que de son tems on ne doutât pas que l'*Hermès* dont nous avons la théologie, ne fût un sage de l'Egypte, antérieur probablement au tems d'*Alexandre*, & l'un des prêtres que *Platon* alla consulter.

Il m'a toûjours paru que la théologie de *Platon* ne ressemblait en rien à celle des autres Grecs, si ce n'est à celle de *Timée* qui avait voyagé en Egypte ainsi que *Pythagore*.

L'*Hermès Trismégiste* que nous avons, est écrit dans un grec barbare, assujetti continuellement à une marche étrangère. C'est une preuve qu'il n'est qu'une traduction dans laquelle on a plus suivi les paroles que le sens.

Joseph Scaliger qui aida le seigneur de *Candale* évêque d'Aire à traduire l'*Hermès* ou *Mercure Trismégiste*, ne doute pas que l'original ne fût égyptien.

Ajoutez à ces raisons qu'il n'est pas vraisemblable qu'un Grec eût adressé si souvent la parole à *Thaut*. Il n'est guères dans la nature qu'on parle avec tant d'effusion de cœur à un étranger ; du moins on n'en voit aucun exemple dans l'antiquité.

L'*Esculape* Egyptien qu'on fait parler dans ce livre & qui peut-être en est l'auteur, écrit au roi d'E-

(*a*) *Cité de Dieu* liv. VIII. chap. XXVI.

Digitized by Google

gypte Ammon, (*b*) *Gardez-vous bien de souffrir que les Grecs traduisent les livres de notre Mercure, de notre Thaut, parce qu'ils le défigureraient.* Certainement un Grec n'aurait pas parlé ainsi.

Toutes les vraisemblances sont donc que ce fameux livre est égyptien.

Il y a une autre réflexion à faire, c'est que les systèmes d'*Hermès* & de *Platon* conspiraient également à s'étendre chez les écoles juives dès le tems des *Ptolomées*. Cette doctrine y fit bientôt de très grands progrès. Vous la voyez étalée toute entière chez le juif *Philon*, homme savant à la mode de ces tems-là.

Il copie des passages entiers de *Mercure Trismégiste* dans son chapitre de la formation du monde. *Premièrement*, dit-il, DIEU *fit le monde intelligible, le ciel incorporel, & la terre invisible; après il créa l'essence incorporelle de l'eau & de l'esprit, & enfin l'essence de la lumière incorporelle patron du soleil & de tous les astres.*

Telle est la doctrine d'Hermès toute pure. Il ajoute *que le verbe ou la pensée invisible & intellectuelle est l'image de* DIEU.

Voilà la création du monde par le verbe, par la pensée, par le *logos*, bien nettement exprimée.

Vient ensuite la doctrine des nombres qui passa des Egyptiens aux Juifs. Il appelle la raison la *parente de* DIEU. Le nombre de *sept* est l'accomplissement de toute chose; & c'est pourquoi, dit-il, la lyre n'a que sept cordes.

(*b*) Préface du *Mercure Trismégiste*.

Digitized by Google

En un mot, *Philon* poſſédait toute la philoſophie de ſon tems.

On ſe trompe donc quand on croit que les Juifs ſous le règne d'*Hérode*, étaient plongés dans la même eſpèce d'ignorance où ils étaient auparavant. Il eſt évident que *St. Paul* était très inſtruit; il n'y a qu'à lire le premier chapitre de St. Jean qui eſt ſi différent des autres, pour voir que l'auteur écrit préciſément comme Hermès & comme Platon. *Au commencement était le verbe, & le verbe, le logos, était avec* DIEU, *&* DIEU *était le logos; tout a été fait par lui, & ſans lui rien n'eſt de ce qui fut fait. Dans lui était la vie; & la vie était la lumière des hommes.*

C'eſt ainſi que St. Paul dit (*c*) que DIEU *a créé les ſiécles par ſon fils.*

Dès le tems des apôtres vous voyez des ſociétés entières de chrétiens qui ne ſont que trop ſavans, & qui ſubſtituent une philoſophie fantaſtique à la ſimplicité de la foi. Les *Simons*, les *Ménandre*, les *Cérinthe* enſeignaient préciſément les dogmes d'*Hermès*. Leurs éons n'étaient autre choſe que les Dieux ſubalternes créés par le Grand-Etre. Tous les premiers chrétiens ne furent donc pas des hommes ſans lettres comme on le dit tous les jours, puiſqu'il y en avait pluſieurs qui abuſaient de leur littérature, & que même dans les *Actes* le gouverneur Feſtus dit à Paul; *Tu es fou, Paul, trop de ſcience t'a mis hors de ſens.*

Cérinthe dogmatiſait du tems de St. Jean l'évangéliſte. Ses erreurs étaient d'une métaphyſique profonde & déliée. Les défauts qu'il remarquait dans la conſtruction du monde, lui firent penſer, comme le dit le docteur *Dupin*, que ce n'était pas le DIEU

(*c*) Epit. aux Hébreux chap. I. v. 2.

Digitized by Google

ſouverain qui l'avait formé, mais une vertu inférieure à ce premier principe, laquelle n'avait pas connaiſſance du DIEU ſouverain. C'était vouloir corriger le ſyſtême de *Platon* même; c'était ſe tromper comme chrétien & comme philoſophe. Mais c'était en même tems montrer un eſprit très délié & très exercé.

Il en eſt de même des primitifs appellés *quakers*, dont nous avons tant parlé. On les a pris pour des hommes qui ne ſavaient que parler du nez, & qui ne faiſaient nul uſage de leur raiſon. Cependant, il y en eut pluſieurs parmi eux qui employaient toutes les fineſſes de la dialectique. L'entouſiaſme n'eſt pas toûjours le compagnon de l'ignorance totale; il l'eſt ſouvent d'une ſcience erronée.

HIPATHIE.

JE ſuppoſe que madame *Dacier* eût été la plus belle femme de Paris, & que dans la querelle des anciens & des modernes les carmes euſſent prétendu que le poëme de la *Magdelaine*, compoſé par un carme, était infiniment ſupérieur à *Homère*, & que c'était une impiété atroce de préférer l'*Iliade* à des vers d'un moine.

Je ſuppoſe que l'archevêque de Paris eût pris le parti des carmes contre le gouverneur de Paris partiſan de la belle madame *Dacier*, & qu'il eût excité les carmes à maſſacrer cette belle dame dans l'égliſe de Notre-Dame, & de la traîner toute nue & toute ſanglante dans la place Maubert. Il n'y a perſonne qui n'eût dit que l'archevêque de Paris aurait fait une fort mauvaiſe action dont il aurait dû faire pénitence.

Voilà préciſément l'hiſtoire d'*Hipathie*. Elle enſeignait *Homère* & *Platon* dans Alexandrie du tems de l'empereur *Théodoſe II*. St. Cyrille déchaîna contre

Digitized by Google

elle la populace chrêtienne ; c'eſt ainſi que nous le racontent *Damaſcius* & *Suidas* ; c'eſt ce que prouvent évidemment les plus ſavans hommes du ſiécle, tels que *Bruker*, *la Croze*, *Baſnage* ; c'eſt ce qui eſt expoſé très judicieuſement dans le grand Dictionnaire encyclopédique à l'article *Eclectiſme.*

Un homme dont les intentions ſont ſans doute très bonnes, a fait imprimer deux volumes contre cet article de l'Encyclopédie.

Encor une fois, mes amis, deux tomes contre deux pages, c'eſt trop. Je vous l'ai dit cent fois, vous multipliez trop les êtres ſans néceſſité ; deux lignes contre deux tomes, voilà ce qu'il faut. N'écrivez pas même ces deux lignes. Je me contente de remarquer que *St. Cyrille* était homme, & homme de parti, qu'il a pu ſe laiſſer trop emporter à ſon zèle ; que quand on met les belles dames toutes nues ce n'eſt pas pour les maſſacrer ; que *St. Cyrille* a ſans doute demandé pardon à DIEU de cette action abominable ; & que je prie le père des miſéricordes d'avoir pitié de ſon ame. Celui qui a écrit les deux volumes contre l'éclectiſme, me fait auſſi beaucoup de pitié.

DE L'HISTOIRE.

COmme nous avons déja vingt mille ouvrages, la plûpart en pluſieurs volumes, ſur la ſeule hiſtoire de France, & qu'un lecteur qui vivrait cent ans n'aurait pas le tems d'en lire la moitié, je crois qu'il eſt bon de ſavoir ſe borner.

Nous ſommes obligés de joindre à la connaiſſance de notre pays celle de l'hiſtoire de nos voiſins. Il

(a) *Baſnage*, tom. V. pag. 82.

Digitized by Google

nous eſt encor moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs & des Romains, & leurs loix qui ſont en grande partie les nôtres.

Mais ſi à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous reſſemblerions alors à un homme qui abandonnerait *Polybe* pour étudier ſérieuſement les *Mille & une nuits*. Toutes les origines des peuples ſont viſiblement des fables; la raiſon en eſt que les hommes ont dû vivre longtems en corps de peuple & apprendre à faire du pain & des habits (ce qui était fort difficile) avant d'apprendre à tranſmettre toutes leurs penſées à la poſtérité, ce qui était plus difficile encor. L'art d'écrire n'a pas probablement plus de ſix mille ans chez les Chinois, & quoiqu'en ayent dit les Caldéens & les Egyptiens, il n'y a guères d'apparence qu'ils ayent ſu plutôt écrire & lire couramment.

L'hiſtoire des tems antérieurs ne put donc être tranſmiſe que de mémoire, & on ſait aſſez combien le ſouvenir des choſes paſſées s'altère de génération en génération. C'eſt l'imagination ſeule qui a écrit les premières hiſtoires. Non-ſeulement chaque peuple inventa ſon origine; mais il inventa auſſi l'origine du monde entier. Ne nous perdons point dans cet abîme, & allons au fait.

DÉFINITION.

L'hiſtoire eſt le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la fable qui eſt le récit des faits donnés pour faux.

Il y a l'hiſtoire des opinions qui n'eſt guères que le recueil des erreurs humaines.

L'hiſtoire des arts, peut être la plus utile de toutes, quand elle joint à la connaiſſance de l'invention

Digitized by Google

tion & du progrès des arts la description de leur mécanisme.

L'histoire naturelle improprement dite *histoire*, est une partie essentielle de la physique. On a divisé l'histoire des événemens en sacrée & prophane; l'histoire sacrée est une suite des opérations divines & miraculeuses, par lesquelles il a plu à DIEU de conduire autrefois la nation Juive, & d'exercer aujourd'hui notre foi.

Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela c'est la mer à boire.

PREMIERS FONDEMENS DE L'HISTOIRE.

Les premiers fondemens de toute histoire, sont les récits des pères aux enfans, transmis ensuite d'une génération à une autre; ils ne sont tout-au-plus que probables dans leur origine, quand ils ne choquent point le sens commun; & ils perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le tems la fable se grossit, & la vérité se perd: delà vient que toutes les origines des peuples sont absurdes. Ainsi les Egyptiens avaient été gouvernés par les Dieux pendant beaucoup de siécles; ils l'avaient été ensuite par des demi-dieux; enfin ils avaient eu des rois pendant onze mille trois cent quarante ans; & le soleil dans cet espace de tems avait changé quatre fois d'orient & d'occident.

Les Phéniciens du tems d'*Alexandre* prétendaient être établis dans leur pays depuis trente mille ans; & ces trente mille ans étaient remplis d'autant de prodiges que la chronologie égyptienne. J'avoue qu'il est physiquement très possible que la Phénicie ait existé non-seulement trente mille ans, mais trente mille milliards de siécles, & qu'elle ait éprouvé, ainsi que le reste du globe, trente millions de révolutions. Mais nous n'en avons pas de connaissance.

Digitized by Google

On ſait quel merveilleux ridicule règne dans l'ancienne hiſtoire des Grecs.

Les Romains, tout ſérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'hiſtoire de leurs premiers ſiécles. Ce peuple ſi récent en comparaiſon des nations aſiatiques, a été cinq cent années ſans hiſtoriens. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que *Romulus* ait été le fils de *Mars*, qu'une louve ait été ſa nourrice, qu'il ait marché avec vingt mille hommes de ſon village de Rome contre vingt-cinq mille combattans du village des Sabins; qu'enſuite il ſoit devenu Dieu; que *Tarquin l'ancien* ait coupé une pierre avec un raſoir, & qu'une veſtale ait tiré à terre un vaiſſeau avec ſa ceinture, &c.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne ſont pas moins fabuleuſes; les choſes prodigieuſes & improbables doivent être quelquefois rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine: elles entrent dans l'hiſtoire des opinions & des ſottiſes. Mais le champ eſt trop immenſe.

DES MONUMENS.

Pour connaître avec un peu de certitude quelque choſe de l'hiſtoire ancienne, il n'eſt qu'un ſeul moyen; c'eſt de voir s'il reſte quelques monumens inconteſtables. Nous n'en avons que trois par écrit; le premier eſt le recueil des obſervations aſtronomiques faites pendant dix-neuf cent ans de ſuite à Babilone, envoyées par *Alexandre* en Grèce. Cette ſuite d'obſervations qui remonte à deux mille deux cent trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babiloniens exiſtaient en corps de peuple pluſieurs ſiécles auparavant: car les arts ne ſont que l'ouvrage du tems; & la pareſſe naturelle aux hommes les laiſſe des milliers d'années ſans autres connaiſſances & ſans autres talens que ceux de

Digitized by Google

ſe nourrir, de ſe défendre des injures de l'air & de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains & par les Anglais du tems de *Céſar*, par les Tartares d'aujourd'hui, par les deux tiers de l'Afrique, & par tous les peuples que nous avons trouvés dans l'Amérique, en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou & du Mexique, & la république de Tlaſcala. Qu'on ſe ſouvienne que dans tout ce nouveau monde perſonne ne ſavait ni lire ni écrire.

Le ſecond monument eſt l'éclipſe centrale du ſoleil calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & reconnue véritable par tous nos aſtronomes. Il faut dire des Chinois la même choſe que des peuples de Babilone; ils compoſaient déja ſans doute un vaſte empire policé. Mais ce qui met les Chinois au-deſſus de tous les peuples de la terre, c'eſt que ni leurs loix, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont changé depuis environ quatre mille ans. Cependant cette nation & celle de l'Inde, les plus anciennes de toutes celles qui ſubſiſtent aujourd'hui, celles qui poſſèdent le plus vaſte & le plus beau pays, celles qui ont inventé preſque tous les arts avant que nous en euſſions appris quelques-uns, ont toûjours été omiſes juſqu'à nos jours dans nos prétendues hiſtoires univerſelles. Et quand un Eſpagnol & un Français faiſaient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquait d'appeller ſon pays la première monarchie du monde, & ſon roi le plus grand roi du monde, ſe flattant que ſon roi lui donnerait une penſion dès qu'il aurait lu ſon livre.

Le troiſiéme monument, fort inférieur aux deux autres, ſubſiſte dans les marbres d'Arondel: la chronique d'Athènes y eſt gravée deux cent ſoixante-trois ans avant notre ère; mais elle ne remonte que juſqu'à *Cécrops*, treize cent dix-neuf ans au-delà du tems où elle fut gravée. Voilà dans l'hiſtoire de toute

l'antiquité les ſeules époques inconteſtables que nous ayons.

Faiſons une ſérieuſe attention à ces marbres rapportés de Grèce par le lord *Arondel*. Leur chronique commence quinze cent ſoixante & dix-ſept ans avant notre ère. C'eſt aujourd'hui une antiquité de 3350 ans ; & vous n'y voyez pas un ſeul fait qui tienne du miraculeux, du prodigieux. Il en eſt de même des olympiades, ce n'eſt pas là qu'on doit dire *Grecia mendax*, la menteuſe Grèce. Les Grecs ſavaient très bien diſtinguer l'hiſtoire de la fable, & les faits réels des contes d'*Hérodote* ; ainſi que dans leurs affaires ſérieuſes leurs orateurs n'empruntaient rien des diſcours des ſophiſtes ni des images des poëtes.

La date de la priſe de Troye eſt ſpécifiée dans ces marbres, mais il n'y eſt parlé ni des flèches d'*Apollon* ni du ſacrifice d'*Iphigénie*, ni des combats ridicules des Dieux. La date des inventions de *Triptolème* & de *Cérès* s'y trouve ; mais *Cérès* n'y eſt pas appellée *déeſſe*. On y fait mention d'un poëme ſur l'enlévement de *Proſerpine* ; il n'y eſt point dit qu'elle ſoit fille de *Jupiter* & d'une déeſſe, & qu'elle ſoit femme du Dieu des enfers.

Hercule eſt initié aux myſtères d'*Eleuſine* ; mais pas un mot ſur ſes douze travaux, ni ſur ſon paſſage en Afrique dans ſa taſſe, ni ſur ſa divinité.

Chez nous, au contraire, un étendart eſt apporté du ciel par un ange aux moines de St. Denis ; un pigeon apporte une bouteille d'huile dans une égliſe de Rheims ; deux armées de ſerpens ſe livrent une bataille rangée en Allemagne ; un archevêque de Mayence eſt aſſiégé & mangé par des rats : & pour comble, on a grand ſoin de marquer l'année de ces avantures. Et l'abbé *Lenglet* compile, compile ces imper-

Digitized by Google

tinences ; & les almanachs les ont cent fois répétées ; & c'eſt ainſi qu'on a inſtruit la jeuneſſe ; & toutes ces fadaiſes ſont entrées dans l'éducation des princes.

Toute hiſtoire eſt récente. Il n'eſt pas étonnant qu'on n'ait point d'hiſtoire ancienne prophane au-delà d'environ quatre mille années. Les révolutions de ce globe, la longue & univerſelle ignorance de cet art qui tranſmet les faits par l'écriture, en ſont cauſe. Il reſte encor pluſieurs peuples qui n'en ont aucun uſage. Cet art ne fut commun que chez un très petit nombre de nations policées ; & même était-il en très peu de mains. Rien de plus rare chez les Français & chez les Germains, que de ſavoir écrire, juſqu'au quatorziéme ſiécle de notre ère vulgaire : preſque tous les actes n'étaient atteſtés que par témoins. Ce ne fut en France que ſous *Charles VII* en 1454 que l'on commença à rédiger par écrit quelques coutumes de France. L'art d'écrire était encor plus rare chez les Eſpagnols, & delà vient que leur hiſtoire eſt ſi ſéche & ſi incertaine, juſqu'au tems de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*. On voit par-là combien le très petit nombre d'hommes qui ſavaient écrire, pouvaient en impoſer, & combien il a été facile de nous faire croire les plus énormes abſurdités.

Il y a des nations qui ont ſubjugué une partie de la terre ſans avoir l'uſage des caractères. Nous ſavons que *Gengis-Kan* conquit une partie de l'Aſie au commencement du treiziéme ſiécle ; mais ce n'eſt ni par lui ni par les Tartares que nous le ſavons. Leur hiſtoire écrite par les Chinois & traduite par le père *Gaubil*, dit que ces Tartares n'avaient point alors l'art d'écrire.

Cet art ne dut pas être moins inconnu au Scythe *Ogus-Kan*, nommé *Madiès* par les Perſans & par les Grecs, qui conquit une partie de l'Europe & de l'Aſie,

Digitized by Google

ſi longtems avant le régne de *Cyrus*. Il eſt preſque ſûr qu'alors ſur cent nations, il y en avait à peine deux ou trois qui employaſſent des caractères. Il ſe peut que dans un ancien monde détruit, les hommes ayent connu l'écriture & les autres arts. Mais dans le nôtre ils ſont tous très récens.

Il reſte des monumens d'une autre eſpèce, qui ſervent à conſtater ſeulement l'antiquité reculée de certains peuples & qui précèdent toutes les époques connues, & tous les livres; ce ſont les prodiges d'architecture, comme les pyramides & les palais d'Egypte qui ont réſiſté au tems. *Hérodote* qui vivait il y a deux mille deux cent ans & qui les avait vus, n'avait pu apprendre des prêtres égyptiens dans quel tems on les avait élevés.

Il eſt difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité; mais il faut conſidérer que ces efforts de l'oſtentation des rois n'ont pu être commencés que longtems après l'établiſſement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, remarquons toûjours qu'il avait falu d'abord relever le terrain des villes ſur des pilotis dans ce terrain de vaſe, & les rendre inacceſſibles à l'inondation: il avait falu avant de prendre ce parti néceſſaire & avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples ſe fuſſent pratiqué des retraites pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite & à gauche de ce fleuve. Il avait falu que ces peuples raſſemblés euſſent les inſtrumens du labourage, ceux de l'architecture, une connaiſſance de l'arpentage, avec des loix & une police. Tout cela demande néceſſairement un eſpace de tems prodigieux. Nous voyons par les longs détails qui retardent tous les jours nos entrepriſes les plus néceſſaires & les plus petites, combien il eſt difficile de faire de grandes choſes; & qu'il faut non-ſeulement une opiniâtreté

Digitized by Google

infatigable, mais plusieurs générations animées de cette opiniâtreté.

Cependant que ce soit *Menès*, *Thaut* ou *Chéops*, ou *Rameſſès*, qui ayent élevé une ou deux de ces prodigieuſes maſſes, nous n'en ſerons pas plus inſtruits de l'hiſtoire de l'ancienne Egypte : la langue de ce peuple eſt perdue. Nous ne ſavons donc autre choſe, ſinon qu'avant les plus anciens hiſtoriens il y avait de quoi faire une hiſtoire ancienne.

DE L'ANCIENNE EGYPTE.

Comme l'hiſtoire des Egyptiens n'eſt pas écrite par des auteurs ſacrés, il eſt permis de s'en moquer. On l'a déja fait avec ſuccès ſur ſes dix-huit mille villes, & ſur Thèbes aux-cent-portes, par leſquelles ſortait un million de ſoldats, outre des chariots armés; ce qui ſuppoſait cinq millions au moins d'habitans dans la ville, tandis que l'Egypte entière ne contient aujourd'hui que trois millions d'ames.

Preſque tout ce qu'on raconte de l'ancienne Egypte a été écrit apparemment avec une plume tirée de l'aile du phénix, qui venait ſe brûler tous les cinq cent ans dans le temple d'Hiéropolis pour y renaître.

Les Egyptiens adoraient-ils en effet des bœufs, des boucs, des crocodiles, des ſinges, des chats & juſqu'à des oignons ? Il ſuffit qu'on l'ait dit une fois pour que mille copiſtes l'ayent redit en vers & en proſe. Le premier qui fit tomber tant de nations en erreur ſur les Egyptiens eſt *Sanchoniaton*, le plus ancien auteur que nous ayons parmi ceux dont les Grecs nous ont conſervé des fragmens. Il était voiſin des Hébreux, & inconteſtablement plus ancien que *Moïſe*, puiſqu'il ne parle pas de *Moïſe*, & qu'il aurait fait mention ſans doute d'un ſi grand-homme, & de ſes

Digitized by Google

épouvantables prodiges, s'il fût venu après lui, ou s'il avait été son contemporain.

Voici comme il s'exprime : „ Ces choses sont écrites „ dans l'histoire du monde de *Thaut* & dans ses mé- „ moires. Mais ces premiers hommes consacrèrent „ des plantes & des productions de la terre ; ils leur „ attribuèrent la divinité, ils révérèrent les choses „ qui les nourrissaient ; ils leur offrirent leur boire „ & leur manger, cette religion étant conforme à „ la faiblesse de leurs esprits ; &c. "

Il est très remarquable que *Sanchoniaton*, qui vivait avant *Moïse*, cite les livres de *Thaut* qui avaient huit cent ans d'antiquité ; mais il est plus remarquable encor que *Sanchoniaton* s'est trompé, s'il a cru que les Egyptiens rendaient aux oignons le même hommage qu'ils rendaient à leur *Isis*. Ils ne les adoraient certainement pas comme des dieux suprêmes, puis qu'ils les mangeaient. *Cicéron*, qui vivait dans le tems où *César* conquit l'Egypte, dit dans son livre de la Divination qu'*il n'y a point de superstitions que les hommes n'ayent embrassée ; mais qu'il n'est encor aucune nation qui se soit avisée de manger ses Dieux.*

De quoi se seraient nourris les Egyptiens, s'ils avaient adoré tous les bœufs & tous les oignons ? J'ose croire & même dire, que l'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale & sur les mœurs des nations* a dénoué le nœud de cette difficulté, en disant qu'il faut faire une grande différence entre un oignon consacré & un oignon Dieu. Le bœuf *Apis* était consacré ; mais les autres bœufs étaient mangés par les prêtres & par tout le peuple.

Une ville d'Egypte avait consacré un chat pour remercier les Dieux d'avoir fait naître des chats qui mangent des souris. *Diodore* de Sicile rapporte que les Egyptiens massacrèrent de son tems un Romain

Digitized by Google

qui avait eu le malheur de tuer un chat par mégarde. Il eſt très vraiſemblable que c'était le chat conſacré. Je ne voudrais pas tuer une cigogne en Hollande; on y eſt perſuadé qu'elles portent bonheur aux maiſons ſur le toit deſquelles elles ſe perchent. Un Hollandais de mauvaiſe humeur me ferait payer cher ſa cigogne.

Dans un nome d'Egypte, voiſin du Nil, il y avait un crocodile ſacré. C'était apparemment pour obtenir des Dieux que les crocodiles mangeaſſent moins de petits enfans.

Origène, qui vivait dans Alexandrie & qui devait être bien inſtruit de la religion du pays, s'exprime ainſi dans ſa réponſe à *Celſe*, au livre III. „ Nous „ n'imitons point les Egyptiens dans le culte d'*Iſis* „ & d'*Oſiris*; nous n'y joignons point *Minerve* com„ me ceux du nome de Sais. " Il dit dans un autre endroit : „ *Ammon* ne ſouffre pas que les habitans „ de la ville d'Apis vers la Lybie mangent des va„ ches. " Il eſt clair par ces paſſages qu'on adorait *Iſis* & *Oſiris*.

Il dit encor : „ Il n'y aurait rien de mauvais à „ s'abſtenir des animaux utiles aux hommes; mais „ épargner un crocodile, l'eſtimer conſacré à je ne „ ſais quelle divinité, n'eſt-ce pas une extrême „ folie? "

Il eſt évident par tous ces paſſages que les prêtres, les shoen, ou shotim d'Egypte adoraient des Dieux, & non pas des bêtes. Ce n'eſt pas que les manœuvres, les blanchiſſeuſes, la racaille de toute eſpèce ne priſſent communément pour une divinité la bête conſacrée. Il eſt très vraiſemblable même que des dévotes de cour, encouragées dans leur zèle par quelques shoen d'Egypte, ayent cru le bœuf *Apis* un Dieu; & lui ayent fait des neuvaines.

Digitized by Google

Le monde eſt vieux, mais l'hiſtoire eſt d'hier. Celle que nous nommons *ancienne* & qui eſt en effet très récente, ne remonte guères qu'à quatre ou cinq mille ans : nous n'avons avant ce tems que quelques probabilités : elles nous ont été tranſmiſes dans les annales des bracmanes, dans la chronique chinoiſe, dans l'hiſtoire d'*Hérodote*. Les anciennes chroniques chinoiſes ne regardent que cet empire ſéparé du reſte du monde. *Hérodote* plus intéreſſant pour nous, parle de la terre alors connue. En récitant aux Grecs les neuf livres de ſon hiſtoire, il les enchanta par la nouveauté de cette entrepriſe & par le charme de ſa diction, & ſurtout par les fables.

D'HÉRODOTE.

Preſque tout ce qu'il raconte ſur la foi des étrangers eſt fabuleux ; mais tout ce qu'il a vu eſt vrai. On apprend de lui par exemple, quelle extrême opulence & quelle ſplendeur régnait dans l'Aſie mineure, aujourd'hui (dit-on) pauvre & dépeuplée. Il a vu à Delphes les préſens d'or prodigieux que les rois de Lydie avaient envoyés au temple ; & il parle à des auditeurs qui connaiſſaient Delphes comme lui. Or, quel eſpace de tems a dû s'écouler avant que des rois de Lydie euſſent pu amaſſer aſſez de tréſors ſuperflus pour faire des préſens ſi conſidérables à un temple étranger !

Mais quand *Hérodote* rapporte les contes qu'il a entendus, ſon livre n'eſt plus qu'un roman qui reſſemble aux fables miléſiennes.

C'eſt un *Candaule* qui montre ſa femme toute nue à ſon ami *Gigès* ; c'eſt cette femme qui par modeſtie ne laiſſe à *Gigès* que le choix de tuer ſon mari, d'épouſer la veuve ou de périr.

C'eſt un oracle de Delphes qui devine que dans le même tems qu'il parle, *Créſus* à cent lieuës de-là fait cuire une tortue dans un plat d'airain.

Digitized by Google

C'eſt dommage que *Rollin* d'ailleurs eſtimable, répète tous les contes de cette eſpèce. Il admire la ſcience de l'oracle & la véracité d'*Apollon*, ainſi que la pudeur de la femme du roi *Candaule*; & à ce ſujet il propoſe à la police d'empêcher les jeunes gens de ſe baigner dans la rivière. Le tems eſt ſi cher, & l'hiſtoire ſi immenſe, qu'il faut épargner aux lecteurs de telles fables & de telles moralités.

L'hiſtoire de *Cyrus* eſt toute défigurée par des traditions fabuleuſes. Il y a grande apparence que ce *Kiro* ou *Koſrou*, qu'on nomme *Cyrus*, à la tête des peuples guerriers d'Elam, conquit en effet Babilone amollie par les délices. Mais on ne ſait pas ſeulement quel roi régnait alors à Babilone; les uns diſent *Baltazar*, les autres *Anaboth*. Hérodote fait tuer *Cyrus* dans une expédition contre les Maſſagètes. *Xénophon* dans ſon roman moral & politique le fait mourir dans ſon lit.

On ne ſait autre choſe dans ces ténèbres de l'hiſtoire, ſinon qu'il y avait depuis très longtems de vaſtes empires, & des tyrans dont la puiſſance était fondée ſur la miſère publique; que la tyrannie était parvenue juſqu'à dépouiller les hommes de leur virilité, pour s'en ſervir à d'infames plaiſirs au ſortir de l'enfance, & pour les employer dans leur vieilleſſe à la garde des femmes; que la ſuperſtition gouvernait les hommes; qu'un ſonge était regardé comme un avis du ciel, & qu'il décidait de la paix & de la guerre, &c.

A meſure qu'*Hérodote* dans ſon hiſtoire ſe rapproche de ſon tems, il eſt mieux inſtruit & plus vrai. Il faut avouer que l'hiſtoire ne commence pour nous qu'aux entrepriſes des Perſes contre les Grecs. On ne trouve avant ces grands événemens que quelques récits vagues, enveloppés de contes puériles. *Hérodote* devient le modèle des hiſtoriens quand il décrit

Digitized by Google

ces prodigieux préparatifs de *Xerxès* pour aller subjuguer la Grèce & ensuite l'Europe. Il exagère sans doute le nombre de ses soldats ; mais il les mène avec une exactitude géographique de Suze jusqu'à la ville d'Athènes. Il nous apprend comment étaient armés tant de peuples différens que ce monarque traînait après lui : aucun n'est oublié du fond de l'Arabie & de l'Egypte jusqu'au-delà de la Bactriane & de l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne, pays alors habité par des peuples puissans, & aujourd'hui par des Tartares vagabonds. Toutes les nations, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'au Gange, sont sous ses étendarts.

On voit avec étonnement que ce prince possédait plus de terrain que n'en eut l'empire Romain. Il avait tout ce qui appartient aujourd'hui au grand-mogol en-deçà du Gange ; toute la Perse, & tout le pays des Usbecs, tout l'empire des Turcs si vous en exceptez la Romanie ; mais en récompense il possédait l'Arabie. On voit par l'étendue de ses états quel est le tort des déclamateurs en vers & en prose, de traiter de fou *Alexandre*, (*b*) vengeur de la Grèce, pour avoir subjugué l'empire de l'ennemi des Grecs. Il alla en Egypte, à Tyr & dans l'Inde, mais il le devait ; & Tyr, l'Egypte & l'Inde appartenaient à la puissance qui avait ravagé la Grèce.

USAGE QU'ON PEUT FAIRE D'HÉRODOTE.

Hérodote eut le même mérite qu'*Homère* ; il fut le premier historien comme *Homère* le premier poëte épique, & tous deux saisirent les beautés propres d'un art qu'on croit inconnu avant eux. C'est un spectacle admirable dans *Hérodote* que cet empereur de l'Asie, & de l'Afrique, qui fait passer son armée immense sur un pont de bateaux d'Asie en Europe, qui prend la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Achaïe supé-

(*b*) Voyez l'article *Alexandre*.

Digitized by Google

rieure, & qui entre dans Athènes abandonnée & déserte. On ne s'attend point que les Athéniens sans ville, sans territoire, réfugiés sur leurs vaisseaux avec quelques autres Grecs, mettront en fuite la nombreuse flotte du grand roi; qu'ils rentreront chez eux en vainqueurs, qu'ils forceront *Xerxès* à ramener ignominieusement les débris de son armée, & qu'ensuite ils lui défendront par un traité de naviger sur leurs mers. Cette supériorité d'un petit peuple généreux, libre sur toute l'Asie esclave, est peut-être ce qu'il y a de plus glorieux chez les hommes. On apprend aussi par cet événement que les peuples de l'Occident ont toûjours été meilleurs marins que les peuples Asiatiques. Quand on lit l'histoire moderne, la victoire de Lépante fait souvenir de celle de Salamine, & on compare *Don Juan d'Autriche* & *Colone*, à *Thémistocle* & à *Euribiades*. Voilà peut-être le seul fruit qu'on peut tirer de la connaissance de ces tems reculés.

Il est toûjours bien hardi de vouloir pénétrer dans les desseins de DIEU; mais cette témérité est mêlée d'un grand ridicule quand on veut prouver que le DIEU de tous les peuples de la terre & de toutes les créatures des autres globes, ne s'occupait des révolutions de l'Asie, & qu'il n'envoyait lui-même tant de conquérans les uns après les autres, qu'en considération du petit peuple Juif, tantôt pour l'abaisser, tantôt pour le relever, toûjours pour l'instruire, & que cette petite horde opiniâtre & rebelle était le centre & l'objet des révolutions de la terre.

Si le conquérant mémorable qu'on a nommé *Cyrus* se rend maître de Babilone, c'est uniquement pour donner à quelques Juifs la permission d'aller chez eux. Si *Alexandre* est vainqueur de *Darius*, c'est pour établir des fripiers juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vaste domination, & englobent le petit pays de Judée dans leur empire,

Digitized by Google

c'eſt encor pour inſtruire les Juifs. Les Arabes & les Turcs ne ſont venus que pour corriger ce peuple. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation ; jamais on n'eut tant de précepteurs, & jamais on n'en profita ſi mal !

On ſerait auſſi bien reçu à dire que *Ferdinand* & *Iſabelle* ne réunirent les provinces de l'Eſpagne que pour chaſſer une partie des Juifs & pour brûler l'autre ; que les Hollandais n'ont ſecoué le joug du tyran *Philippe II* que pour avoir dix mille Juifs dans Amſterdam, & que DIEU n'a établi le chef viſible de l'égliſe catholique au Vatican, que pour y entretenir des ſynagogues moyennant finance. Nous ſavons bien que la providence s'étend ſur toute la terre ; mais c'eſt par cette raiſon-là même qu'elle n'eſt pas bornée à un ſeul peuple.

DE THUCIDIDE.

Revenons aux Grecs. *Thucidide*, ſucceſſeur d'*Hérodote*, ſe borne à nous détailler l'hiſtoire de la guerre du Péloponèſe, pays qui n'eſt pas plus grand qu'une province de France ou d'Allemagne, mais qui a produit des hommes en tout genre dignes d'une réputation immortelle : & comme ſi la guerre civile, le plus horrible des fléaux, ajoutait un nouveau feu & de nouveaux reſſorts à l'eſprit humain, c'eſt dans ce tems que tous les arts floriſſaient en Grèce. C'eſt ainſi qu'ils commencent à ſe perfectionner enſuite à Rome dans d'autres guerres civiles du tems de *Céſar* ; & qu'ils renaiſſent encore dans notre quinziéme & ſeiziéme ſiécle de l'ère vulgaire, parmi les troubles de l'Italie.

EPOQUE D'ALEXANDRE.

Après cette guerre du Péloponèſe, décrite par *Thucidide*, vient le tems célèbre d'*Alexandre*, prince

Digitized by Google

digne d'être élevé par *Ariſtote*, qui fonde beaucoup plus de villes que les autres conquérans n'en ont détruit, & qui change le commerce de l'univers.

De ſon tems & de celui de ſes ſucceſſeurs floriſſait Carthage, & la république Romaine commençait à fixer ſur elle les regards des nations. Tout le Nord & l'Occident ſont enſevelis dans la barbarie. Les Celtes, les Germains, tous les peuples du Nord ſont inconnus. (Voyez l'article *Alexandre*.)

Si *Quinte-Curce* n'avait pas défiguré l'hiſtoire d'*Alexandre* par mille fables, que de nos jours tant de déclamateurs ont répétées, *Alexandre* ſerait le ſeul héros de l'antiquité dont on aurait une hiſtoire véritable. On ne ſort point d'étonnement quand on voit des hiſtoriens Latins venus quatre cent ans après lui, faire aſſiéger par *Alexandre* des villes indiennes auxquelles ils ne donnent que des noms grecs, & dont quelques-unes n'ont jamais exiſté.

Quinte-Curce après avoir placé le Tanaïs au-delà de la mer Caſpienne, ne manque pas de dire que le Gange en ſe détournant vers l'orient, porte auſſi bien que l'Indus ſes eaux dans la mer Rouge qui eſt à l'occident. Cela reſſemble au diſcours de *Trimalcion* qui dit, qu'il a chez lui une Niobé enfermée dans le cheval de Troye; & qu'*Annibal*, au ſac de Troye, ayant pris toutes les ſtatues d'or & d'argent, en fit l'airain de Corinthe.

On ſuppoſe qu'il aſſiége une ville nommée *Ara* près du fleuve Indus, & non loin de ſa ſource. C'eſt tout juſte le grand chemin de la capitale de l'empire, à huit cent milles du pays où l'on prétend que ſéjournait *Porus*, à ce que prétendent nos miſſionnaires.

Après cette petite excurſion ſur l'Inde, dans laquelle *Alexandre* porta ſes armes par le même chemin que

Digitized by Google

le *Sha-Nadir* prit de nos jours, c'eſt-à-dire par la Perſe & le Candahar, continuons l'examen de *Quinte-Curce*.

Il lui plait d'envoyer une ambaſſade des Scythes à *Alexandre* ſur les bords du fleuve Jaxartes. Il leur met dans la bouche une harangue telle que les Américains auraient dû la faire aux premiers conquérans Eſpagnols. Il peint ces Scythes comme des hommes paiſibles & juſtes, tout étonnés de voir un voleur Grec venu de ſi loin pour ſubjuguer des peuples que leurs vertus rendaient indomptables. Il ne ſonge pas que ces Scythes invincibles avaient été ſubjugués par les rois de Perſe. Ces mêmes Scythes ſi paiſibles & ſi juſtes ſe contrediſent bien honteuſement dans la harangue de *Quinte-Curce*; ils avouent qu'ils ont porté le fer & la flamme juſques dans la haute Aſie. Ce ſont en effet ces mêmes Tartares qui joints à tant de hordes du Nord, ont dévaſté ſi longtems l'univers connu, depuis la Chine juſqu'au mont Atlas.

Toutes ces harangues des hiſtoriens ſeraient fort belles dans un poëme épique où l'on aime fort les proſopopées. Elles ſont l'appanage de la fiction, & c'eſt malheureuſement ce qui fait que les hiſtoires en ſont remplies; l'auteur ſe met ſans façon à la place de ſon héros.

Quinte-Curce fait écrire une lettre par *Alexandre* à *Darius*. Le héros de la Grèce dit dans cette lettre que *le monde ne peut ſouffrir deux ſoleils ni deux maîtres*. Rollin trouve avec raiſon qu'il y a plus d'enflure que de grandeur dans cette lettre. Il pouvait ajouter qu'il y a encor plus de ſottiſe que d'enflure. Mais *Alexandre* l'a-t-il écrite? C'eſt là ce qu'il falait examiner. Il n'appartient qu'à *Don Japhet* d'Arménie le fou de Charles-Quint, de dire que *deux ſoleils dans un lieu trop étroit, rendraient trop exceſſif le contraire du*

Digitized by Google

du froid. Mais Alexandre était-il un Don-Japhet d'Arménie ?

Un traducteur de l'énergique *Tacite*, ne trouvant point dans cet hiſtorien la lettre de *Tibère* au ſénat contre *Séjan*, s'aviſe de la donner de ſa tête, & de ſe mettre à la fois à la place de l'empereur & de *Tacite*. Je ſais que *Tite-Live* prête ſouvent des harangues à ſes héros ; quel a été le but de *Tite-Live ?* de montrer de l'eſprit & de l'éloquence. Je lui dirais volontiers, Si tu veux haranguer, va plaider devant le ſénat de Rome ; ſi tu veux écrire l'hiſtoire, ne nous dis que la verité.

N'oublions pas la prétendue *Thaleſtris* reine des Amazones, qui vint trouver *Alexandre* pour le prier de lui faire un enfant. Apparemment le rendez-vous fut donné ſur les bords du prétendu Tanaïs.

DES PEUPLES NOUVEAUX ET PARTICULIÈREMENT DES JUIFS.

C'eſt une grande queſtion parmi pluſieurs théologiens, ſi les livres purement hiſtoriques des Juifs ont été inſpirés ; car pour les livres de préceptes & pour les prophéties, il n'eſt point de chrétien qui en doute ; & les prophètes eux-mêmes diſent tous qu'ils écrivent au nom de DIEU. Ainſi on ne peut s'empêcher de les croire ſur leur parole ſans une grande impiété. Mais il s'agit de ſavoir ſi DIEU a été réellement dans tous les tems l'hiſtorien du peuple Juif.

Nous avons dit, & il faut redire que *Le Clerc* & d'autres théologiens de Hollande, prétendent qu'il n'était pas néceſſaire que DIEU daignât dicter toutes les annales hébraïques, & qu'il abandonna cette partie à la ſcience & à la foi humaine. *Grotius*, *Simon*, *Dupin* ne s'éloignent pas de ce ſentiment ; ils

Digitized by Google

penſent que DIEU diſpoſa ſeulement l'eſprit des écrivains à n'annoncer que la vérité.

On ne connait point les auteurs du livre des Juges, ni de ceux des Rois & des Paralipomènes. Les premiers écrivains Hébreux citent d'ailleurs d'autres livres qui ont été perdus, comme (*c*) celui des guerres du Seigneur, le (*d*) Droiturier ou le livre des Juſtes, celui (*e*) des jours de Salomon & (*f*) ceux des annales des rois d'Iſraël & de Juda.

Il y a ſurtout des textes qu'il eſt difficile de concilier : par exemple, on voit dans le Pentateuque que les Juifs ſacrifièrent dans le déſert au Seigneur, & que leur ſeule idolâtrie fut celle du veau d'or ; il eſt dit dans Jérémie, (*g*) dans Amos (*h*) & dans le diſcours de *St. Etienne*, (*i*) qu'ils adorèrent pendant quarante ans le Dieu *Moloch* & le Dieu *Rempham*, & qu'ils ne ſacrifièrent point au Seigneur.

Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment DIEU aurait dicté l'hiſtoire des rois de Juda & d'Iſraël, puiſque les rois d'Iſraël étaient hérétiques, & que même quand les Hébreux voulurent avoir des rois, DIEU leur déclara expreſſément par la bouche de ſon prophête *Samuël*, que (*k*) c'eſt rejetter DIEU que de vouloir obéïr à des monarques. Or pluſieurs ſavans ont été étonnés que DIEU voulût être l'hiſtorien d'un peuple qui avait renoncé à être gouverné immédiatement par lui.

Quelques critiques trop hardis ont demandé, ſi DIEU peut avoir dicté (*l*) que le premier roi *Saül*

(*c*) Nomb. ch. XXI. v. 14.
(*d*) Joſué ch. X. v. 13. & liv. II. des Rois ch. X. v. 18.
(*e*) Liv. III. des Rois ch. XI. v. 41.
(*f*) Liv. III des Rois. ch. XIV. v. 19, 29 & ailleurs.
(*g*) Ch. VII. v. 22.
(*h*) Chap. V. v. 26.
(*i*) Actes des apôt. chap. VII. v. 43.
(*k*) Liv. I. des Rois ch. X. v. 19.
(*l*) Liv. I. des Rois chap. XI. v. 8.

Digitized by Google

remporta une victoire à la tête de trois cent mille hommes, puisqu'il est dit (*m*) qu'il n'y avait que deux épées dans toute la nation, & (*n*) qu'ils étaient obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguiser leurs coignées & leurs serpettes ?

Si DIEU peut avoir dicté que *David* qui (*o*) était selon son cœur, se mit (*p*) à la tête de quatre cent brigands chargés de dettes & de crimes ; si *David* peut avoir commis toutes les horreurs que la raison peu éclairée par la foi ose lui reprocher ?

Si DIEU a pu dicter les contradictions qui se trouvent entre l'histoire des Rois & les Paralipomènes ?

On a encor prétendu que l'histoire des Rois ne contenant que des événemens sans aucune instruction & même beaucoup de crimes affreux, il ne paraissait pas digne de l'Etre éternel d'écrire ces événemens & ces crimes ; mais nous sommes bien loin de vouloir descendre dans cet abîme théologique ; nous respectons, comme nous le devons, sans examen tout ce que la synagogue & l'église chrétienne ont respecté.

Qu'il nous soit seulement permis de demander encor une fois, pourquoi les Juifs qui avaient une si grande horreur pour les Egyptiens, prirent pourtant toutes les coutumes égyptiennes, la circoncision, les ablutions, les jeûnes, les robes de lin, le bouc émissaire, la vache rousse, le serpent d'airain & cent autres usages dont nous avons déja parlé ?

Quelle langue parlaient-ils dans le désert ? Il est dit au psaume LXXX. qu'ils n'entendirent pas l'i-

(*m*) Liv. I. des Rois chap. XIII. v. 22.
(*n*) Liv. I. des Rois. chap. XIII. v. 20.
(*o*) Liv. I. des Rois chap. XIII. v. 14.
(*p*) Liv. I. des Rois chap. XXII. v. 2.

TAYLOR OXFORD

Digitized by Google

diome qu'on parlait au-delà de la mer Rouge. Leur langage au ſortir de l'Egypte était-il égyptien ? c'eſt donc en langue égyptienne que le Pentateuque aurait été écrit. Mais pourquoi ne retrouve-t-on dans les caractères ſamaritains, qui ſont ceux des anciens Juifs, aucune trace des caractères d'Egypte ? Pourquoi aucun mot égyptien dans leur patois mêlé de tyrien, d'azotien & de ſyriaque corrompu ?

Quel était le pharaon ſous lequel ils s'enfuirent ? Etait-ce l'Ethiopien *Actiſan*, dont il eſt dit dans *Diodore* de Sicile, qu'il bannit une troupe de voleurs vers le mont Sina après leur avoir fait couper le nez ?

Quel prince régnait à Tyr, lorſque les Juifs entrèrent dans le pays de Canaan ? Le pays de Tyr & de Sidon était-il alors une république ou une monarchie ?

D'où vient que *Sanchoniaton* qui était de Phénicie ne parle point des Hébreux ? S'il en avait parlé, *Euſèbe* qui rapporte des pages entières de *Sanchoniaton*, n'aurait-il pas fait valoir un ſi glorieux témoignage en faveur de la nation Hébraïque, comme nous le remarquons ailleurs ?

Pourquoi ni dans les monumens qui nous reſtent de l'Egypte, ni dans le Shaſta, ou dans le Védam des Indiens, ni dans les livres des Chinois, ni dans les loix de *Zoroaſtre*, ni dans aucun ancien auteur Grec ne trouve-t-on aucun des noms des premiers patriarches Juifs qui ſont la ſource du genre-humain ?

Comment *Noé* le reſtaurateur de la race des hommes, dont les enfans ſe partagèrent tout l'hémiſphère, a-t-il été abſolument inconnu dans cet hémiſphère ?

Digitized by Google

Comment *Enoch*, *Seth*, *Caïn*, *Abel*, *Eve*, *Adam* le premier homme, ont-ils été partout ignorés, excepté dans la nation Juive?

Nous avons déja rapporté une partie de ces queſtions. On en fait mille autres encor plus épineuſes que notre diſcrétion paſſe ſous ſilence; mais les livres des Juifs ne ſont pas comme les autres, un ouvrage des hommes. Ils ſont d'une nature entiérement différente; ils exigent la vénération & ne permettent aucune critique. Le champ du pyrrhoniſme eſt ouvert pour tous les autres peuples; mais il eſt fermé pour les Juifs. Nous ſommes à leur égard comme les Egyptiens qui étaient plongés dans les plus épaiſſes ténèbres de la nuit, tandis que les Juifs jouïſſaient du plus beau ſoleil dans la petite contrée de Geſſen ou Goſſen.

Ainſi n'admettons nul doute ſur l'hiſtoire de ce fameux peuple réduit à deux hordes ou tribus & demi; tout y eſt myſtère & prophétie, parce que ce peuple eſt le précurſeur des chrétiens. Tout y eſt prodige, parce que c'eſt DIEU qui eſt à la tête de cette nation ſacrée. En un mot, l'hiſtoire juive eſt celle de DIEU même, & n'a rien de commun avec la faible raiſon de toutes les nations de l'univers. Il faut quand on lit l'ancien & le nouveau Teſtament, commencer par imiter le père *Canaye*.

DES VILLES SACRÉES.

Ce qu'il eût falu bien remarquer dans l'hiſtoire ancienne, c'eſt que toutes les capitales & même pluſieurs villes médiocres furent appellées *ſacrées*, *villes de* DIEU. La raiſon en eſt qu'elles étaient fondées ſous les auſpices de quelque Dieu protecteur.

Babilone ſignifiait la *ville de* DIEU, du père DIEU. Combien de villes dans la Syrie, dans la Parthie,

Digitized by Google

dans l'Arabie, dans l'Egypte n'eurent point d'autre nom que celui de *ville ſacrée* ? Les Grecs les appellèrent *Dioſpolis*, *Hierapolis*, en traduiſant leur nom exactement. Il y avait même juſqu'à des villages, juſqu'à des collines ſacrées, *Hieracome*, *Hierabolis*, *Hierapetra*. Les fortereſſes, ſurtout *Hieragerma*, étaient habitées par quelque Dieu.

Illion, la citadelle de Troye, était toute divine; elle fut bâtie par *Neptune*. Le Palladium lui aſſurait la victoire ſur tous ſes ennemis. La Mecque devenue ſi fameuſe, plus ancienne que Troye, était ſacrée. Aden ou Eden ſur le bord méridional de l'Arabie, était auſſi ſacrée que la Mecque, & plus antique.

Chaque ville avait ſes oracles, ſes prophéties, qui lui promettaient une durée éternelle, un empire éternel, des proſperites éternelles; & toutes furent trompées.

Outre le nom particulier que chaque métropole s'était donné, & auquel elle joignait toûjours les épithètes de divin, de ſacré, elles avaient un nom ſecret & plus ſacré encor, qui n'était connu que d'un petit nombre de prêtres auxquels il n'était permis de le prononcer que dans d'extrêmes dangers; de peur que ce nom connu des ennemis ne fût invoqué par eux, ou qu'ils ne l'employaſſent à quelque conjuration, ou qu'ils ne s'en ſerviſſent pour engager le Dieu tutélaire à ſe déclarer contre la ville.

Macrobe nous dit, que le ſecret fut ſi bien gardé chez les Romains, que lui-même n'avait pu le découvrir. L'opinion qui lui paraît la plus vraiſemblable eſt que ce nom était, *Opis conſivia*, ou *Ops conſivia*, (q) Angelo Politiano prétend que ce nom était *Amarillis*. Mais il en faut croire plutôt Macrobe qu'un étranger du ſeiziéme ſiécle.

(q) *Macrob.* liv. III. chap. IX.

Digitized by Google

Les Romains ne furent pas plus instruits du nom secret de Carthage, que les Carthaginois de celui de Rome. On nous a seulement conservé l'évocation secrète prononcée par Scipion contre Carthage: *S'il est un Dieu ou une Déesse qui ait pris sous sa protection le peuple & la ville de Carthage, je vous vénère, je vous demande pardon, je vous prie de quitter Carthage, ses places, ses temples, de leur laisser la crainte, la terreur & le vertige, & de venir à Rome avec moi & les miens. Puissent nos temples, nos sacrifices, notre ville, notre peuple, nos soldats, vous être plus agréables que ceux de Carthage! Si vous en usez ainsi, je vous promets des temples & des jeux.*

Le dévouement des villes ennemies était encor d'un usage très ancien. Il ne fut point inconnu aux Romains. Ils dévouèrent en Italie Veies, Fidène, Gabie, & d'autres villes; hors de l'Italie Carthage & Corinthe. Ils dévouèrent même quelquefois des armées. On invoquait dans ces dévouemens *Jupiter* en élevant la main droite au ciel, & la déesse *Tellus* en posant la main à terre.

C'était l'empereur seul, c'est-à-dire le général d'armée ou le dictateur qui faisait la cérémonie du dévouement; il priait les Dieux d'*envoyer la fuite, la crainte, la terreur*, &c. & il promettait d'immoler trois brebis noires.

Il semble que les Romains ayent pris ces coutumes des anciens Etrusques, les Etrusques des Grecs, & les Grecs des Asiatiques. Il n'est pas étonnant qu'on en trouve tant de traces chez le peuple Juif.

Outre la ville sacrée de Jérusalem ils en avaient encor plusieurs autres; par exemple, Lydda, parce qu'il y avait une école de rabbins. Samarie se regardait aussi comme une ville sainte. Les Grecs don-

Digitized by Google

nèrent auſſi à pluſieurs villes le nom de *Sebaſtos*, *auguſte*, *ſacrée*.

DES AUTRES PEUPLES NOUVEAUX.

La Grèce & Rome ſont des républiques nouvelles en comparaiſon des Caldéens, des Indiens, des Chinois, des Egyptiens.

L'hiſtoire de l'empire Romain eſt ce qui mérite le plus notre attention, parce que les Romains ont été nos maîtres & nos légiſlateurs. Leurs loix ſont encor en vigueur dans la plûpart de nos provinces: leur langue ſe parle encore; & longtems après leur chûte elle a été la ſeule langue dans laquelle on rédigeât les actes publics en Italie, en Allemagne, en Eſpagne, en France, en Angleterre, en Pologne.

Au démembrement de l'empire Romain en occident, commence un nouvel ordre de choſes, & c'eſt ce qu'on appelle l'*hiſtoire du moyen âge*; hiſtoire barbare de peuples barbares, qui devenus chrêtiens n'en deviennent pas meilleurs.

Pendant que l'Europe eſt ainſi bouleverſée, on voit paraître au ſeptiéme ſiécle les Arabes juſques-là renfermés dans leurs déſerts. Ils étendent leur puiſſance & leur domination dans la haute Aſie, dans l'Afrique, & envahiſſent l'Eſpagne: les Turcs leur ſuccèdent, & établiſſent le ſiége de leur empire à Conſtantinople au milieu du quinziéme ſiécle.

C'eſt ſur la fin de ce ſiécle qu'un nouveau monde eſt découvert; & bientôt après la politique de l'Europe & les arts prennent une forme nouvelle. L'art de l'imprimerie & la reſtauration des ſciences, font qu'enfin on a quelques hiſtoires aſſez fidelles, au-lieu des chroniques ridicules renfermées dans les cloîtres depuis *Grégoire* de Tours. Chaque nation dans l'Eu-

Digitized by Google

rope a bientôt ſes hiſtoriens. L'ancienne indigence ſe tourne en ſuperflu : il n'eſt point de ville qui ne veuille avoir ſon hiſtoire particulière. On eſt accablé ſous le poids des minuties. Un homme qui veut s'inſtruire eſt obligé de s'en tenir au fil des grands événemens, & d'écarter tous les petits faits particuliers qui viennent à la traverſe ; il ſaiſit dans la multitude des révolutions, l'eſprit des tems & les mœurs des peuples.

Il faut ſurtout s'attacher à l'hiſtoire de ſa patrie, l'étudier, la poſſéder, réſerver pour elle les détails, & jetter une vue plus générale ſur les autres nations. Leur hiſtoire n'eſt intéreſſante que par les rapports qu'elles ont avec nous, ou par les grandes choſes qu'elles ont faites : les premiers âges depuis la chûte de l'empire Romain, ne ſont, comme on l'a remarqué ailleurs, que des avantures barbares ſous des noms barbares, excepté le tems de *Charlemagne*. Et que d'obſcurités encor dans cette grande époque !

L'Angleterre reſte preſque iſolée juſqu'au régne d'*Edouard III.* Le Nord eſt ſauvage juſqu'au ſeiziéme ſiécle ; l'Allemagne eſt longtems une anarchie. Les querelles des empereurs & des papes déſolent ſix cent ans l'Italie, & il eſt difficile d'appercevoir la vérité à travers les paſſions des écrivains peu inſtruits, qui ont donné les chroniques informes de ces tems malheureux.

La monarchie d'Eſpagne n'a qu'un événement ſous les rois Viſigoths ; & cet événement eſt celui de ſa deſtruction. Tout eſt confuſion juſqu'au régne d'*Iſabelle* & de *Ferdinand*.

La France juſqu'à *Louis XI* eſt en proie à des malheurs obſcurs ſous un gouvernement ſans régle. *Daniel*, & après lui le préſident *Hénault*, ont beau prétendre que les premiers tems de la France ſont

Digitized by Google

plus intéreſſans que ceux de Rome : ils ne s'apperçoivent pas que les commencemens d'un ſi vaſte empire ſont d'autant plus intéreſſans qu'ils ſont plus faibles, & qu'on aime à voir la petite ſource d'un torrent qui a inondé près de la moitié de l'hémiſphère.

Pour pénétrer dans le labyrinthe ténébreux du moyen âge, il faut le ſecours des archives, & on n'en a preſque point. Quelques anciens couvens ont conſervé des chartes, des diplômes, qui contiennent des donations, dont l'autorité eſt très ſuſpecte. L'abbé de *Longuerue* dit que de quinze cent chartes il y en a mille de fauſſes, & qu'il ne garantit pas les autres.

Ce n'eſt pas là un recueil où l'on puiſſe s'éclairer ſur l'hiſtoire politique & ſur le droit public de l'Europe.

L'Angleterre eſt de tous les pays, celui qui a, ſans contredit, les archives les plus anciennes & les plus ſuivies. Ces actes recueillis par *Rimer*, ſous les auſpices de la reine *Anne*, commencent avec le douzième ſiécle, & ſont continués ſans interruption juſqu'à nos jours. Ils répandent une grande lumière ſur l'hiſtoire de France. Ils font voir, par exemple, que la Guienne appartenait au *Prince noir* fils d'*Edouard III* en ſouveraineté abſolue, quand le roi de France *Charles V* la confiſqua par un arrêt, & s'en empara par les armes. On y apprend quelles ſommes conſidérables & quelle eſpèce de tribut paya *Louis XI* au roi *Edouard IV* qu'il pouvait combattre ; & combien d'argent la reine *Elizabeth* prêta à *Henri le grand*, pour l'aider à monter ſur ſon trône, &c.

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Cet avantage conſiſte dans la comparaiſon qu'un homme d'état, un citoyen peut faire des loix & des

Digitized by Google

mœurs étrangères avec celles de son pays : c'est ce qui excite les nations modernes à enchérir les unes sur les autres dans les arts, dans le commerce, dans l'agriculture. Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs causés par des querelles absurdes. Il est certain qu'à force de renouveller & d'exposer à l'horreur publique la mémoire de ces querelles, on les empêche de renaître.

Les exemples servent : c'est pour avoir lu les détails des batailles de Creci, de Poitiers, d'Azincourt, de Saint-Quentin, de Gravelines, &c. que le célèbre maréchal de *Saxe* se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appellait *des affaires de poste*.

Les exemples surtout doivent faire effet sur l'esprit d'un prince qui lit avec attention. Il verra qu'*Henri IV* n'entreprenait sa grande guerre, qui devait changer le système de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre, pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun secours de finances.

Il verra que la reine *Elizabeth*, par les seules ressources du commerce & d'une sage économie, résista au puissant *Philippe II*; & que de cent vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

La France non entamée sous *Louis XIV* après neuf ans de la guerre la plus malheureuse, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il construisit. En vain l'auteur des *Causes de la chûte de l'empire Romain* blâme-t-il *Justinien*, d'avoir eu la même politique que *Louis XIV*. Il ne devait blâmer que les empereurs qui négligèrent ces places frontières & qui ouvrirent les portes de l'empire aux barbares.

Digitized by Google

Enfin, la grande utilité de l'hiſtoire moderne, & l'avantage qu'elle a ſur l'ancienne, eſt d'apprendre à tous les potentats, que depuis le quinziéme ſiécle on s'eſt toûjours réuni contre une puiſſance trop prépondérante. Ce ſyſtême d'équilibre a toûjours été inconnu des anciens; & c'eſt la raiſon des ſuccès du peuple Romain, qui ayant formé une milice ſupérieure à celle des autres peuples, les ſubjugua l'un après l'autre, du Tibre juſqu'à l'Euphrate.

DE LA CERTITUDE DE L'HISTOIRE.

Toute certitude qui n'eſt pas démonſtration mathématique, n'eſt qu'une extréme probabilité. Il n'y a pas d'autre certitude hiſtorique.

Quand *Marc-Paul* parla le premier, mais le ſeul, de la grandeur & de la population de la Chine, il ne fut pas cru, & il ne put exiger de croyance. Les Portugais qui entrèrent dans ce vaſte empire pluſieurs ſiécles après, commencèrent à rendre la choſe probable. Elle eſt aujourd'hui certaine, de cette certitude qui nait de la dépoſition unanime de mille témoins oculaires de différentes nations, ſans que perſonne ait réclamé contre leur témoignage.

Si deux ou trois hiſtoriens ſeulement avaient écrit l'avanture du roi *Charles XII*, qui s'obſtinant à reſter dans les états du ſultan ſon bienfaicteur, malgré lui, ſe battit avec ſes domeſtiques contre une armée de janiſſaires & de Tartares, j'aurais ſuſpendu mon jugement. Mais ayant parlé à pluſieurs témoins oculaires & n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute, il a bien falu la croire; parce qu'après tout, ſi elle n'eſt ni ſage ni ordinaire, elle n'eſt contraire ni aux loix de la nature ni au caractère du héros.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit point être cru, à moins qu'il ne ſoit atteſté par

Digitized by Google

des hommes animés visiblement de l'esprit divin, & qu'il soit impossible de douter de leur inspiration. Voilà pourquoi à l'article *Certitude* du Dictionnaire encyclopédique, c'est un grand paradoxe de dire qu'on devrait croire aussi bien tout Paris qui affirmerait avoir vu ressusciter un mort, qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille de Fontenoi. Il paraît évident que le témoignage de tout Paris sur une chose improbable, ne saurait être égal au témoignage de tout Paris sur une chose probable. Ce sont là les premières notions de la saine logique. Un tel dictionnaire ne devait être consacré qu'à la vérité. (Voyez *Certitude.*)

INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

On a distingué les tems en fabuleux & historiques. Mais les historiques auraient dû être distingués eux-mêmes en vérités & en fables. Je ne parle pas ici des fables reconnues aujourd'hui pour telles; il n'est pas question, par exemple, des prodiges dont *Tite-Live* a embelli ou gâté son histoire. Mais dans les faits les plus reçus, que de raisons de douter!

Qu'on fasse attention que la république Romaine a été cinq cent ans sans historiens, & que *Tite-Live* lui-même déplore la perte des autres monumens qui périrent presque tous dans l'incendie de Rome, *pleraque interiere*; qu'on songe que dans les trois cent premières années, l'art d'écrire était très rare, *raræ per eadem tempora litteræ*; il sera permis alors de douter de tous les événemens qui ne sont pas dans l'ordre ordinaire des choses humaines.

Sera-t-il bien probable que *Romulus*, le petit-fils du roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des Sabines pour avoir des femmes? L'histoire de *Lucrèce* sera-t-elle bien vraisemblable? Croira-t-on aisément sur la foi de *Tite-Live*, que le roi *Porsenna* s'enfuit plein d'admiration pour les Romains, parce

Digitized by Google

qu'un fanatique avait voulu l'aſſaſſiner ? Ne ſera-t-on pas porté au contraire, à croire *Polybe* qui était antérieur à *Tite-Live* de deux cent années. *Polybe* dit que *Porſenna* ſubjugua les Romains ? cela eſt bien plus probable que l'avanture de *Scevola*, qui ſe brûla entiérement la main parce qu'elle s'était mépriſe. J'aurais défié *Poltrot* d'en faire autant.

L'avanture de *Regulus*, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, mérite-t-elle qu'on la croye ? *Polybe* contemporain n'en aurait-il pas parlé, ſi elle avait été vraie ? Il n'en dit pas un mot. N'eſt-ce pas une grande préſomption que ce conte ne fut inventé que longtems après pour rendre les Carthaginois odieux ?

Ouvrez le Dictionnaire de Moréri à l'article *Regulus*, il vous aſſure que le ſupplice de ce Romain eſt rapporté dans *Tite-Live*. Cependant la décade où *Tite-Live* aurait pu en parler, eſt perdue ; on n'a que le ſupplément de *Freinſemius* ; & il ſe trouve que ce dictionnaire n'a cité qu'un Allemand du dix-ſeptiéme ſiécle, croyant citer un Romain du tems d'*Auguſte*. On ferait des volumes immenſes de tous les faits célèbres & reçus, dont il faut douter. Mais les bornes de cet article ne permettent pas de s'étendre.

LES TEMPLES, LES FÊTES, LES CÉRÉMONIES ANNUELLES, LES MÉDAILLES MÊMES, SONT-ELLES DES PREUVES HISTORIQUES ?

On eſt naturellement porté à croire qu'un monument érigé par une nation pour célébrer un événement, en atteſte la certitude. Cependant, ſi ces monumens n'ont pas été élevés par des contemporains ; s'ils célèbrent quelques faits peu vraiſemblables, prouvent-ils autre choſe, ſinon qu'on a voulu conſacrer une opinion populaire ?

Digitized by Google

La colonne roſtrale érigée dans Rome par les contemporains de *Duillius*, eſt ſans doute une preuve de la victoire navale de *Duillius*. Mais la ſtatue de l'augure *Navius* qui coupait un caillou avec un raſoir, prouvait-elle que *Navius* avait opéré ce prodige? Les ſtatues de *Cérès* & de *Triptolème*, dans Athènes, étaient-elles des témoignages inconteſtables que *Cérès* était deſcendue de je ne ſais quelle planète pour venir enſeigner l'agriculture aux Athéniens? Le fameux Laocoon, qui ſubſiſte aujourd'hui ſi entier, atteſte-t-il bien la vérité de l'hiſtoire du cheval de Troye?

Les cérémonies, les fêtes annuelles établies par toute une nation, ne conſtatent pas mieux l'origine à laquelle on les attribue. La fête d'*Arion* porté ſur un dauphin, ſe célébrait chez les Romains comme chez les Grecs. Celle de *Faune* rappellait ſon avanture avec *Hercule* & *Omphale*, quand ce Dieu amoureux d'*Omphale* prit le lit d'*Hercule* pour celui de ſa maîtreſſe.

La fameuſe fête des lupercales était établie en l'honneur de la louve qui allaita *Romulus* & *Remus*.

Sur quoi était fondée la fête d'*Orion*, célébrée le cinq des ides de Mai? Le voici. *Hirée* reçut chez lui *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure*; & quand ſes hôtes prirent congé, ce bon homme qui n'avait point de femme, & qui voulait avoir un enfant, témoigna ſa douleur aux trois Dieux. On n'oſe exprimer ce qu'ils firent ſur la peau du bœuf qu'*Hirée* leur avait ſervi à manger; ils couvrirent enſuite cette peau d'un peu de terre, & delà naquit *Orion* au bout de neuf mois.

Preſque toutes les fêtes romaines, ſyriennes, grecques, égyptiennes, étaient fondées ſur de pareils contes, ainſi que les temples & les ſtatues des anciens héros. C'étaient des monumens que la crédulité conſacrait à l'erreur.

Digitized by Google

Un de nos plus anciens monumens eſt la ſtatue de *St. Denis* portant ſa tête dans ſes bras.

Une médaille, même contemporaine, n'eſt pas quelquefois une preuve. Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles ſur des batailles très indéciſes, qualifiées de victoires, & ſur des entrepriſes manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende? N'a-t-on pas, en dernier lieu, pendant la guerre de 1740 des Anglais contre le roi d'Eſpagne, frappé une médaille qui atteſtait la priſe de Carthagène par l'amiral *Vernon*, tandis que cet amiral levait le ſiége?

Les médailles ne ſont des témoignages irréprochables que lorſque l'événement eſt atteſté par des auteurs contemporains; alors ces preuves ſe ſoutenant l'une par l'autre, conſtatent la vérité.

DE QUELQUES FAITS RAPPORTÉS DANS TACITE ET DANS SUÉTONE.

Je me ſuis dit quelquefois en liſant *Tacite* & *Suétone*; toutes ces extravagances atroces imputées à *Tibère*, à *Caligula*, à *Néron*, ſont-elles bien vraies? Croirai-je ſur le rapport d'un ſeul homme qui vivait longtems après *Tibère*, que cet empereur preſque octogénaire, qui avait toûjours eu des mœurs décentes juſqu'à l'auſtérité, ne s'occupa dans l'iſle de Caprée que des débauches qui auraient fait rougir un jeune giton? Serai-je bien ſûr qu'il changea le trône du monde connu en un lieu de proſtitution, tel qu'on n'en a jamais vu chez les jeunes gens les plus diſſolus? Eſt-il bien certain qu'il nageait dans ſes viviers ſuivi de petits enfans à la mammelle, qui ſavaient déja nager auſſi, qui le mordaient aux feſſes quoiqu'ils n'euſſent pas encor de dents, & qui lui léchaient ſes vieilles & dégoûtantes parties honteuſes? Croirai-je qu'il ſe fit entourer de *ſpintriæ*, c'eſt-à-dire, de bandes des plus abandonnés débauchés, hommes

&

Digitized by Google

& femmes, partagés trois à trois, une fille ſous un garçon & ce garçon ſous un autre ?

Ces turpitudes abominables ne ſont guères dans la nature. Un vieillard, un empereur épié de tout ce qui l'approche, & ſur qui la terre entière porte des yeux d'autant plus attentifs qu'il ſe cache davantage, peut-il être accuſé d'une infamie ſi inconcevable, ſans des preuves convainquantes ? Quelles preuves rapporte *Suétone ?* aucune. Un vieillard peut avoir encor dans la tête des idées d'un plaiſir que ſon corps lui refuſe. Il peut tâcher d'exciter en lui les reſtes de ſa nature languiſſante par des reſſources honteuſes, dont il ſerait au déſeſpoir qu'il y eût un ſeul témoin. Il peut acheter les complaiſances d'une proſtituée *cui ore & manibus allaborandum eſt ;* engagée elle-même au ſecret par ſa propre infamie. Mais a-t-on jamais vu un vieux premier préſident, un vieux chancelier, un vieux archevêque, un vieux roi aſſembler une centaine de leurs domeſtiques pour partager avec eux ces obſcénités dégoûtantes, pour leur ſervir de jouet, pour être à leurs yeux l'objet le plus ridicule & le plus mépriſable ? On haiſſait *Tibère ;* & certes ſi j'avais été citoyen Romain je l'aurais déteſté lui & *Octave*, puiſqu'ils avaient détruit ma république : on avait en exécration le dur & fourbe *Tibère ;* & puiſqu'il s'était retiré à Caprée dans ſa vieilleſſe, il falait bien que ce fût pour ſe livrer aux plus indignes débauches : mais le fait eſt-il avéré ? J'ai entendu dire des choſes plus horribles d'un très grand prince & de ſa fille, je n'en ai jamais rien cru ; & le tems a juſtifié mon incrédulité.

Les folies de *Caligula* ſont-elles beaucoup plus vraiſemblables ? Que *Caligula* ait critiqué *Homère* & *Virgile*, je le croirai ſans peine. *Virgile* & *Homère* ont des défauts. S'il a mépriſé ces deux grands-hommes, il y a beaucoup de princes qui en fait de goût n'ont pas le ſens commun. Ce mal eſt très médio-

Digitized by Google

cre : mais il ne faut pas inférer delà qu'il ait couché avec ses trois sœurs, & qu'il les ait prostituées à d'autres. De telles affaires de famille sont d'ordinaire fort secrètes. Je voudrais du moins que nos compilateurs modernes, en ressassant les horreurs romaines pour l'instruction de la jeunesse, se bornassent à dire modestement, *on rapporte*, *le bruit court*, *on prétendait à Rome*, *on soupçonnait*. Cette manière de s'énoncer me semble infiniment plus honnête & plus raisonnable.

Il est bien moins croyable encore que *Caligula* ait institué une de ses sœurs, *Julia Drusilla*, héritière de l'empire. La coutume de Rome ne permettait pas plus que la coutume de Paris, de donner le trône à une femme.

Je pense bien que dans le palais de *Caligula* il y avait beaucoup de galanterie & de rendez-vous, comme dans tous les palais du monde ; mais qu'il ait établi dans sa propre maison des bordels où la fleur de la jeunesse allait pour son argent, c'est ce qu'on me persuadera difficilement.

On nous raconte que ne trouvant point un jour d'argent dans sa poche pour mettre au jeu, il sortit un moment & alla faire assassiner trois sénateurs fort riches, & revint ensuite en disant, *J'ai à présent de quoi jouer*. Croira tout cela qui voudra ; j'ai toûjours quelque petit doute.

Je conçois que tout Romain avait l'ame républicaine dans son cabinet, & qu'il se vengeait quelquefois la plume à la main, de l'usurpation de l'empereur. Je présume que le malin *Tacite*, & que le faiseur d'anecdotes *Suétone* goûtaient une grande consolation en décriant leurs maîtres dans un tems où personne ne s'amusait à discuter la vérité. Nos copistes de tous les pays répètent encor tous les jours

Digitized by Google

ces contes si peu avérés. Ils ressemblent un peu aux historiens de nos peuples barbares du moyen âge qui ont copié les rêveries des moines. Ces moines flétrissaient tous les princes qui ne leur avaient rien donné ; comme *Tacite* & *Suétone* s'étudiaient à rendre odieuse toute la famille de l'oppresseur *Octave*.

Mais, me dira-t-on, *Suétone* & *Tacite* ne rendaient-ils pas service aux Romains en faisant détester les *Césars ?* .... Oui, si leurs écrits avaient pu ressusciter la république.

De Néron et d'Agrippine.

Toutes les fois que j'ai lu l'abominable histoire de *Néron* & de sa mère *Agrippine*, j'ai été tenté de n'en rien croire. L'intérêt du genre-humain est que tant d'horreurs ayent été exagérées ; elles font trop de honte à la nature.

Tacite commence par citer un *Cluvius*. Ce Cluvius rapporte que vers le milieu du jour, *medio diei*, Agrippine se présentait souvent à son fils, déja échauffé par le vin pour l'engager à un inceste avec elle ; qu'elle lui donnait des baisers lascifs, *lasciva oscula* ; qu'elle l'excitait par des caresses auxquelles il ne manquait que la consommation du crime, *prænuntias flagitii*, *blanditias*, & cela en présence des convives, *annotantibus proximis* ; qu'aussi-tôt l'habile Sénèque présentait le secours d'une autre femme contre les empressemens d'une femme. *Senecam contrà muliebres subsidium à fœminâ petiviſſe* ; & substituait sur le champ la jeune affranchie *Acté* à l'impératrice-mère *Agrippine*.

Voilà un sage précepteur que ce *Sénèque !* quel philosophe ! Vous observerez qu'*Agrippine* avait alors environ cinquante ans. Elle était la seconde des six

enfans de *Germanicus*, que *Tacite* prétend, sans aucune preuve, avoir été empoisonné. Il mourut l'an 19 de notre ère, & laissa *Agrippine* âgée de dix ans.

Agrippine eut trois maris. *Tacite* dit que bientôt après l'époque de ces caresses incestueuses, *Néron* prit la résolution de tuer sa mère. Elle périt en effet l'an 59 de notre ère vulgaire. Son père *Germanicus* était mort il y avait déja quarante ans. *Agrippine* en avait donc à-peu-près cinquante lorsqu'elle était supposée solliciter son fils à l'inceste. Moins un fait est vraisemblable, plus il exige de preuves. Mais ce *Cluvius* cité par *Tacite*, prétend que c'était une grande politique, & qu'*Agrippine* comptait par-là fortifier sa puissance & son crédit. C'était au contraire s'exposer au mépris & à l'horreur. Se flattait-elle de donner à *Néron* plus de plaisirs & de désirs que de jeunes maîtresses ? Son fils bientôt dégoûté d'elle ne l'aurait-il pas accablée d'opprobre ? N'aurait-elle pas été l'exécration de toute la cour ? Comment d'ailleurs ce *Cluvius* peut-il dire qu'*Agrippine* voulait se prostituer à son fils en présence de *Sénèque* & des autres convives ? De bonne foi une mère couche-t-elle avec son fils devant son gouverneur & son précepteur en présence des convives & des domestiques ?

Un autre historien véridique de ces tems-là, nommé *Fabius Rusticus*, dit que c'était *Néron* qui avait des désirs pour sa mère, & qu'il était sur le point de coucher avec elle, lorsqu'*Acté* vint se mettre à sa place. Cependant ce n'était point *Acté* qui était alors la maîtresse de *Néron*, c'était *Poppée*; & soit *Poppée*, soit *Acté*, soit une autre, rien de tout cela n'est vraisemblable.

Il y a dans la mort d'*Agrippine* des circonstances qu'il est impossible de croire. D'où a-t-on su que l'affranchi *Anicet*, préfet de la flotte de Misène, con-

Digitized by Google

ſeilla de faire conſtruire un vaiſſeau qui, en ſe démontant en pleine mer, y ferait périr *Agrippine*? Je veux qu'*Anicet* ſe ſoit chargé de cette étrange invention; mais il me ſemble qu'on ne pouvait conſtruire un tel vaiſſeau ſans que les ouvriers ſe doutaſſent qu'il était deſtiné à faire périr quelque perſonnage important. Ce prétendu ſecret devait être entre les mains de plus de cinquante travailleurs. Il devait bientôt être connu de Rome entière; *Agrippine* devait en être informée. Et quand *Néron* lui propoſa de monter ſur ce vaiſſeau, elle devait bien ſentir que c'était pour la noyer.

Tacite ſe contredit certainement lui-même dans le récit de cette avanture inexplicable. Une partie de ce vaiſſeau, dit-il, ſe démontant avec art, devait la précipiter dans les flots, *cujus pars ipſo in mari per artem ſoluta effunderet ignaram.*

Enſuite il dit qu'à un ſignal donné, le toit de la chambre, où était *Agrippine*, étant chargé de plomb, tomba tout-à-coup, & écraſa *Crepereius* l'un des domeſtiques de l'impératrice: *cum dato ſigno ruere tectum loci*, &c.

Or ſi ce fut le toit, le plafond de la chambre d'*Agrippine* qui tomba ſur elle, le vaiſſeau n'était donc pas conſtruit de manière qu'une partie ſe détachant de l'autre, dût jetter dans la mer cette princeſſe.

Tacite ajoute, qu'on ordonna alors aux rameurs de ſe pencher d'un côté pour ſubmerger le vaiſſeau; *unum in latus inclinare atque ità navem ſubmergere.* Mais des rameurs en ſe penchant peuvent-ils faire renverſer une galère, un bateau même de pêcheurs? Et d'ailleurs ces rameurs ſe ſeraient-ils volontiers expoſés au naufrage? Ces mêmes matelots aſſomment à coups de rames une favorite d'*Agrippine* qui étant

Digitized by Google

tombée dans la mer, criait qu'elle était *Agrippine.* Ils étaient donc dans le secret. Or confie-t-on un tel secret à une trentaine de matelots ? De plus, parle-t-on quand on est dans l'eau ?

Tacite ne manque pas de dire *que la mer était tranquille, que le ciel brillait d'étoiles, comme si les Dieux avaient voulu que le crime fût plus manifeste : noctem sideribus illustrem* &c.

En vérité, n'est-il pas plus naturel de penser que cette avanture était un pur accident; & que la malignité humaine en fit un crime à *Néron*, à qui on croyait ne pouvoir rien reprocher de trop horrible ? Quand un prince s'est souillé de quelques crimes, il les a commis tous. Les parens, les amis des proscrits, les seuls mécontens entassent accusations sur accusations; on ne cherche plus la vraisemblance. Qu'importe qu'un *Néron* ait commis un crime de plus ? Celui qui les raconte y ajoute encore; la postérité est persuadée; & le méchant prince a mérité jusqu'aux imputations improbables dont on charge sa mémoire. Je crois avec horreur que *Néron* donna son consentement au meurtre de sa mère; mais je ne crois point à l'histoire de la galère. Je crois encor moins aux Caldéens qui, selon *Tacite*, avaient prédit que *Néron* tuerait *Agrippine;* parce que ni les Caldéens, ni les Syriens, ni les Egyptiens n'ont jamais rien prédit, non plus que *Nostradamus* & ceux qui ont voulu exalter leur ame.

Presque tous les historiens d'Italie ont accusé le pape *Alexandre VI* de forfaits qui égalent au moins ceux de *Néron*; mais *Alexandre VI* était coupable lui-même des erreurs dans lesquelles ces historiens sont tombés.

On nous raconte des atrocités non moins exécrables de plusieurs princes Asiatiques. Les voyageurs

Digitized by Google

ſe donnent une libre carrière ſur tout ce qu'ils ont entendu dire en Turquie & en Perſe. J'aurais voulu à leur place mentir d'une façon toute contraire. Je n'aurais jamais vu que des princes juſtes & clémens, des juges ſans paſſion, des financiers déſintéreſſés; & j'aurais préſenté ces modèles aux gouvernemens de l'Europe. La *Cyropédie* de Xénophon eſt un roman; mais des fables qui enſeignent la vertu valent mieux que des hiſtoires mêlées de fables qui ne racontent que des forfaits.

SUITE DE L'ARTICLE CONCERNANT LES DIFFAMATIONS.

Dès qu'un empereur Romain a été aſſaſſiné par les gardes prétoriennes, les corbeaux de la littérature fondent ſur le cadavre de ſa réputation. Ils ramaſſent tous les bruits de ville, ſans faire ſeulement réflexion que ces bruits ſont preſque toûjours les mêmes. On dit d'abord que *Caligula* avait écrit ſur ſes tablettes les noms de ceux qu'il devait faire mourir inceſſamment; & que ceux qui, ayant vu ces tablettes, s'y trouvèrent eux-mêmes au nombre des proſcrits, le prévinrent & le tuèrent.

Quoique ce ſoit une étrange folie d'écrire ſur ſes tablettes, *nota benè que je dois faire aſſaſſiner un tel jour tels & tels ſénateurs*, cependant il ſe pourait à toute force que *Caligula* ait eu cette imprudence. Mais on en dit autant de *Domitien*; on en dit autant de *Commode*. La choſe devient alors ridicule & indigne de toute croyance.

Tout ce qu'on raconte de ce *Commode* eſt bien ſingulier. Comment imaginer que lorſqu'un citoyen Romain voulait ſe défaire d'un ennemi, il donnait de l'argent à l'empereur qui ſe chargeait de l'aſſaſſinat pour le prix convenu? Comment croire que *Commode*, ayant vu paſſer un homme extrêmement gros,

Digitized by Google

il se donna le plaisir de lui faire ouvrir le ventre, pour lui rendre la taille plus légère ?

Il faut être imbécille pour croire d'*Héliogabale* tout ce que raconte *Lampride*. Selon lui, cet empereur se fait circoncire pour avoir plus de plaisir avec les femmes. Quelle pitié ! Ensuite il se fait châtrer, pour en avoir davantage avec les hommes. Il tue, il pille, il massacre, il empoisonne. Qui était cet *Héliogabale ?* un enfant de treize à quatorze ans, que sa mère & sa grand'mère avaient fait nommer empereur, & sous le nom duquel ces deux intrigantes se disputaient l'autorité suprême.

L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations* a dit qu'avant que les livres fussent communs, la réputation d'un prince dépendait d'un seul historien. Rien n'est plus vrai. Un *Suétone* ne pouvait rien sur les vivans ; mais il jugeait les morts ; & personne ne se souciait d'appeller de ses jugemens. Au contraire, tout lecteur les confirmait, parce que tout lecteur est malin.

Il n'en est pas tout-à-fait de même aujourd'hui. Que la satyre couvre d'opprobres un prince ; cent échos répètent la calomnie, je l'avoue ; mais il se trouve toûjours quelque voix qui s'élève contre les échos, & qui à la fin les fait taire. C'est ce qui est arrivé à la mémoire du duc d'Orléans, régent de France. Les *Philippiques* de La Grange, & vingt libelles secrets lui imputaient les plus grands crimes. Sa fille était traitée comme l'a été *Messaline* par *Suétone*. Qu'une femme ait deux ou trois amans, on lui en donne bientôt des centaines. En un mot, des historiens contemporains n'ont pas manqué de répéter ces mensonges ; & sans l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ils seraient encor aujourd'hui accrédités dans l'Europe.

Digitized by Google

On a écrit que *Jeanne de Navarre*, femme de *Philippe le bel*, fondatrice du collège de Navarre, admettait dans son lit les écoliers les plus beaux, & les faisait jetter ensuite dans la rivière avec une pierre au cou. Le public aime passionnément ces contes; & les historiens le servaient selon son goût. Les uns tirent de leur imagination les anecdotes qui pouront plaire; c'est-à-dire les plus scandaleuses. Les autres de meilleure foi ramassent des contes qui ont passé de bouche en bouche; ils pensent tenir de la première main les secrets de l'état, & ne font nulle difficulté de décrier un prince & un général d'armée pour gagner dix pistoles. C'est ainsi qu'en ont usé *Gratien de Courtils*, *Le Noble*, la *Dunoier*, *La Baumelle* & cent malheureux correcteurs d'imprimerie réfugiés en Hollande.

Si les hommes étaient raisonnables, ils ne voudraient d'histoires que celles qui mettraient les droits des peuples sous leurs yeux, les loix suivant lesquelles chaque père de famille peut disposer de son bien, les événemens qui intéressent toute une nation, les traités qui les lient aux nations voisines, les progrès des arts utiles, les abus qui exposent continuellement le grand nombre à la tyrannie du petit. Mais cette manière d'écrire l'histoire est aussi difficile que dangereuse. Ce serait une étude pour le lecteur, & non un délassement. Le public aime mieux des fables; on lui en donne.

DES ÉCRIVAINS DE PARTI.

Audi alteram partem est la loi de tout lecteur, quand il lit l'histoire des princes qui se sont disputé une couronne, ou des communions qui se sont réciproquement anathématisées.

Si la faction de la Ligue avait prévalu, *Henri IV* ne serait connu aujourd'hui que comme un petit prince de Béarn débauché & excommunié par les papes.

Digitized by Google

Si *Arius* l'avait emporté sur *Athanase* au concile de Nicée ; si *Constantin* avait pris son parti, *Athanase* ne passerait aujourd'hui que pour un novateur, un hérétique, un homme d'un zèle outré, qui attribuait à JESUS ce qui ne lui appartenait pas.

Les Romains ont décrié la foi carthaginoise ; les Carthaginois ne se louaient pas de la foi romaine. Il faudrait lire les archives de la famille d'*Annibal* pour juger. Je voudrais avoir jusqu'aux mémoires de *Caïphe* & de *Pilate* ; je voudrais avoir ceux de la cour de *Pharaon* ; nous verrions comment elle se défendait d'avoir ordonné à toutes les accoucheuses égyptiennes de noyer tous les petits mâles hébreux, & à quoi servait cet ordre pour des juives qui n'employaient jamais que des sages-femmes juives.

Je voudrais avoir les piéces originales du premier schisme des papes de Rome entre *Novatien* & *Corneille*, de leurs intrigues, de leurs calomnies, de l'argent donné de part & d'autre, & surtout des emportemens de leurs dévotes.

C'est un plaisir de lire les livres des *Whigs* & des *Toris*. Ecoutez les *Whigs* ; les *Toris* ont trahi l'Angleterre. Ecoutez les *Toris* ; tout *Whig* a sacrifié l'état à ses intérêts. De sorte qu'à en croire les deux partis, il n'y a pas un seul honnête homme dans la nation.

C'était bien pis du tems de la Rose rouge & de la Rose blanche. Mr. de *Walpole* a dit un grand mot dans la préface de ses *Doutes historiques* sur Richard III : *Quand un roi heureux est juge, tous les historiens servent de témoins.*

Henri VII dur & avare, fut vainqueur de *Richard III*. Aussi-tôt toutes les plumes, qu'on commençait à tailler en Angleterre, peignent *Richard III* comme

Digitized by Google

un monstre pour la figure & pour l'ame. Il avait une épaule un peu plus haute que l'autre; & d'ailleurs il était assez joli, comme ses portraits le témoignent; on en fait un vilain bossu, & on lui donne un visage affreux. Il a fait des actions cruelles; on le charge de tous les crimes, de ceux mêmes qui auraient été visiblement contre ses intérêts.

La même chose est arrivée à *Pierre de Castille* surnommé *le cruel.* Six bâtards de feu son père excitent contre lui une guerre civile, & veulent le détrôner. Notre *Charles le sage* se joint à eux, & envoye contre lui son *Bertrand du Guesclin.* Pierre, à l'aide du fameux *Prince noir*, bat les bâtards & les Français; *Bertrand* est fait prisonnier; un des bâtards est puni. *Pierre* est alors un grand-homme.

La fortune change; le grand *Prince noir* ne donne plus de secours au roi *Pierre.* Un des bâtards ramène du *Guesclin* suivi d'une troupe de brigands qui même ne portaient pas d'autre nom; *Pierre* est pris à son tour: le bâtard *Henri de Transtamare* l'assassine indignement dans sa tente: voilà *Pierre* condamné par les contemporains. Il n'est plus connu de la postérité que par le surnom de *cruel;* & les historiens tombent sur lui comme des chiens sur un cerf aux abois.

Donnez-vous la peine de lire les mémoires de *Marie de Médicis*; le cardinal de *Richelieu* est le plus ingrat des hommes, le plus fourbe & le plus lâche des tyrans. Lisez, si vous pouvez, les épitres dédicatoires adressées à ce ministre, c'est le premier des mortels, c'est un héros; c'est même un saint. Et le petit flatteur *Sarazin*, singe de *Voiture*, l'appelle le *divin cardinal* dans son ridicule éloge de la ridicule tragédie de l'*Amour tyrannique*, composée par le grand *Scudéri* sur les ordres du cardinal divin.

La mémoire du pape *Grégoire VII* est en exécration en France & en Allemagne. Il est canonisé à Rome.

Digitized by Google

De telles réflexions ont porté plusieurs princes à ne se point soucier de leur réputation. Mais ceux-là ont eu plus grand tort que tous les autres ; car il vaut mieux pour un homme d'état avoir une réputation contestée, que de n'en point avoir du tout.

Il n'en est pas des rois & des ministres comme des femmes dont on dit, que celles dont on parle le moins sont les meilleures. Il faut qu'un prince, un premier ministre aime l'état & la gloire. Certaines gens disent que c'est un défaut en morale ; mais s'il n'a pas ce défaut, il ne fera jamais rien de grand.

DOIT-ON DANS L'HISTOIRE INSERER DES HARANGUES, ET FAIRE DES PORTRAITS ?

Si dans une occasion importante un général d'armée, un homme d'état a parlé d'une manière singulière & forte qui caractérise son génie & celui de son siécle, il faut sans doute rapporter son discours mot pour mot : de telles harangues sont peut-être la partie de l'histoire la plus utile. Mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit ? il vaudrait presque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait. C'est une fiction imitée d'*Homère !* Mais ce qui est fiction dans un poëme, devient à la rigueur mensonge dans un historien. Plusieurs anciens ont eu cette méthode ! Cela ne prouve autre chose, sinon que plusieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

DES PORTRAITS.

Les portraits montrent encor bien souvent plus d'envie de briller que d'instruire. Des contemporains sont en droit de faire le portrait des hommes d'état avec lesquels ils ont négocié, des généraux sous qui ils ont fait la guerre. Mais qu'il est à craindre que le pinceau ne soit guidé par la passion ! Il paraît que les por-

Digitized by Google

traits qu'on trouve dans *Clarendon* ſont faits avec plus d'impartialité, de gravité & de ſageſſe que ceux qu'on lit avec plaiſir dans le cardinal de *Retz*.

Mais vouloir peindre les anciens, s'efforcer de développer leurs ames, regarder les événemens comme des caractères avec leſquels on peut lire ſûrement dans le fond des cœurs, c'eſt une entrepriſe bien délicate, c'eſt dans pluſieurs une puérilité.

DE LA MAXIME DE CICERON CONCERNANT L'HISTOIRE; QUE L'HISTORIEN N'OSE DIRE UNE FAUSSETÉ, NI CACHER UNE VÉRITÉ.

La première partie de ce précepte eſt inconteſtable; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut être de quelque utilité à l'état, votre ſilence eſt condamnable. Mais je ſuppoſe que vous écriviez l'hiſtoire d'un prince qui vous aura confié un ſecret, devez-vous le révéler? Devez-vous dire à la poſtérité ce que vous ſeriez capable de dire en ſecret à un ſeul homme? Le devoir d'un hiſtorien l'emportera-t-il ſur un devoir plus grand?

Je ſuppoſe encore que vous ayez été témoin d'une faibleſſe qui n'a point influé ſur les affaires publiques, devez-vous révéler cette faibleſſe? En ce cas l'hiſtoire ſerait une ſatyre.

Il faut avouer que la plûpart des écrivains d'anecdotes ſont plus indiſcrets qu'utiles. Mais que dire de ces compilateurs inſolens, qui ſe faiſant un mérite de médire, impriment & vendent des ſcandales comme la *Voiſin* vendait des poiſons!

DE L'HISTOIRE SATYRIQUE.

Si *Plutarque* a repris *Hérodote* de n'avoir pas aſſez relevé la gloire de quelques villes grecques, & d'a-

Digitized by Google

voir omis plusieurs faits connus dignes de mémoire, combien sont plus répréhensibles aujourd'hui ceux qui sans avoir aucun des mérites d'*Hérodote*, imputent aux princes, aux nations, des actions odieuses, sans la plus légère apparence de preuve ? La guerre de 1741 a été écrite en Angleterre. On trouve dans cette histoire, qu'à la bataille de Fontenoi *les Français tirèrent sur les Anglais avec des balles empoisonnées & des morceaux de verre venimeux, & que le duc de Cumberland envoya au roi de France une boîte pleine de ces prétendus poisons trouvés dans les corps des Anglais blessés.* Le même auteur ajoute que les Français ayant perdu quarante mille hommes à cette bataille, le parlement de Paris rendit un arrêt par lequel il était défendu d'en parler sous des peines corporelles.

Les Mémoires frauduleux imprimés depuis peu, sous le nom de madame de *Maintenon*, sont remplis de pareilles absurdités. On y trouve qu'au siége de Lille les alliés jettaient des billets dans la ville conçus en ces termes : *Français, consolez-vous, la Maintenon ne sera pas votre reine.*

Presque chaque page est souillée d'impostures & de termes offensans contre la famille royale & contre les familles principales du royaume, sans alléguer la plus légère vraisemblance qui puisse donner la moindre couleur à ces mensonges. Ce n'est point écrire l'histoire, c'est écrire au hazard des calomnies qui méritent le carcan.

On a imprimé en Hollande, sous le nom d'*Histoire*, une foule de libelles, dont le stile est aussi grossier que les injures, & les faits aussi faux qu'ils sont mal écrits. C'est, dit-on, un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté. Mais si les malheureux auteurs de ces inepties ont eu la liberté de

Digitized by Google

tromper les lecteurs, il faut user ici de la liberté de les détromper.

L'appas d'un vil gain, joint à l'insolence des mœurs abjectes, furent les seuls motifs qui engagèrent ce réfugié Languedochien protestant nommé *Langlevieux* dit *La Baumelle*, à tenter la plus infame manœuvre qui ait jamais deshonoré la littérature. Il vend pour dix-sept louis d'or au libraire *Erlinger* de Francfort en 1753 l'histoire du siécle de *Louis XIV*, qui ne lui appartient point; & soit pour s'en faire croire le propriétaire, soit pour gagner son argent, il la charge de notes abominables contre *Louis XIV*, contre son fils, contre le duc de Bourgogne son petit-fils, qu'il traite sans façon de perfide & de traître envers son grand-père & la France. Il vomit contre le duc d'Orléans régent les calomnies les plus horribles & les plus absurdes; personne n'est épargné, & cependant il n'a jamais connu personne. Il débite sur les maréchaux de *Villars*, de *Villeroi*, sur les ministres, sur les femmes, des historiettes ramassées dans des cabarets; & il parle des plus grands princes comme de ses justiciables. Il s'exprime en juge des rois: *Donnez-moi*, dit-il, *un Stuart, & je le fais roi d'Angleterre.*

Cet excès de ridicule dans un inconnu n'a pas été relevé. Il eût été sévérement puni dans un homme dont les paroles auraient eu quelque poids. Mais il faut remarquer que souvent ces ouvrages de ténèbres ont du cours dans l'Europe; ils se vendent aux foires de Francfort & de Leipsick, tout le Nord en est inondé. Les étrangers qui ne sont pas instruits croyent puiser dans ces libelles les connaissances de l'histoire moderne. Les auteurs Allemands ne sont pas toûjours en garde contre ces mémoires, ils s'en servent comme de matériaux; c'est ce qui est arrivé aux mémoires de *Pontis*, de *Montbrun*, de *Roche-*

Digitized by Google

fort, de *Vordac*; à tous ces prétendus teſtamens politiques des miniſtres d'état compoſés par des fauſſaires; à la *Dixme royale* de Boiſguilbert impudemment donnée ſous le nom du maréchal de *Vauban*, & à tant de compilations d'ana & d'anecdotes.

L'hiſtoire eſt quelquefois encor plus mal traitée en Angleterre. Comme il y a toûjours deux partis aſſez violens qui s'acharnent l'un contre l'autre juſqu'à ce que le danger commun les réuniſſe, les écrivains d'une faction condamnent tout ce que les autres approuvent. Le même homme eſt repréſenté comme un *Caton* & comme un *Catilina*. Comment démêler le vrai entre l'adulation & la ſatyre? Il n'y a peut-être qu'une régle ſûre, c'eſt de croire le bien qu'un hiſtorien de parti oſe dire des héros de la faction contraire, & le mal qu'il oſe dire des chefs de la ſienne, dont il n'aura pas à ſe plaindre.

A l'égard des mémoires réellement écrits par les perſonnages intéreſſés, comme ceux de *Clarendon*, de *Ludlow*, de *Burnet* en Angleterre, de *La Rochefoucault*, de *Retz* en France; s'ils s'accordent, ils ſont vrais; s'ils ſe contrarient, doutez.

Pour les ana & les anecdotes, il y en a un ſur cent qui peut contenir quelque ombre de vérité.

DE LA METHODE, DE LA MANIÈRE D'ECRIRE L'HISTOIRE, ET DU STILE.

On en a tant dit ſur cette matière, qu'il faut ici en dire très peu. On ſait aſſez que la méthode & le ſtile de *Tite-Live*, ſa gravité, ſon éloquence ſage, conviennent à la majeſté de la république Romaine; que *Tacite* eſt plus fait pour peindre des tyrans, *Polybe* pour donner des leçons de la guerre, *Denis* d'Halicarnaſſe pour développer les antiquités.

Mais

Mais en se modelant en général sur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus pesant que le leur à soutenir. On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux loix, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population : il en est de l'histoire comme des mathématiques & de la physique; la carrière s'est prodigieusement accrue. Autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire.

Daniel se crut un historien parce qu'il transcrivait des dates & des récits de bataille où l'on n'entend rien. Il devait m'apprendre les droits de la nation; les droits des principaux corps de cette nation, ses loix, ses usages, ses mœurs, & comment ils ont changé. Cette nation est en droit de lui dire, Je vous demande mon histoire encor plus que celle de *Louis le gros* & de *Louis Hutin*; vous me dites d'après une vieille chronique écrite au hazard, que *Louis VIII* étant attaqué d'une maladie mortelle, exténué, languissant, n'en pouvant plus, les médecins ordonnèrent à ce corps cadavereux de coucher avec une jolie fille pour se refaire; & que le saint roi rejetta bien loin cette vilenie. Ah! *Daniel*, vous ne saviez donc pas le proverbe italien, *donna ignuda manda l'vomo sotto la terra.* Vous deviez avoir un peu plus de teinture de l'histoire politique & de l'histoire naturelle.

On exige que l'histoire d'un pays étranger ne soit point jettée dans le même moule que celle de votre patrie.

Si vous faites l'histoire de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine & de la Loire; mais si vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Asie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur

Digitized by Google

par la main le long de l'Afrique & des côtes de la Perſe & de l'Inde ; on attend de vous des inſtructions ſur les mœurs, les loix, les uſages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt hiſtoires de l'établiſſement des Portugais dans les Indes ; mais aucune ne nous a fait connaître les divers gouvernemens de ce pays, ſes religions, ſes antiquités, les Brames, les diſciples de St. Jean, les Guèbres, les Banians. On nous a conſervé, il eſt vrai, les lettres de *Xavier* & de ſes ſucceſſeurs. On nous a donné des hiſtoires de l'Inde, faites à Paris d'après ces miſſionnaires qui ne ſavaient pas la langue des Brames. On nous répète dans cent écrits que les Indiens adorent le diable. Des aumôniers d'une compagnie de marchands partent dans ce préjugé ; & dès qu'ils voyent ſur les côtes de Coromandel des figures ſymboliques, ils ne manquent pas d'écrire que ce ſont des portraits du diable, qu'ils ſont dans ſon empire, qu'ils vont le combattre. Ils ne ſongent pas que c'eſt nous qui adorons le diable *Mammon*, & qui lui allons porter nos vœux à ſix mille lieuës de notre patrie pour en obtenir de l'argent.

Pour ceux qui ſe mettent dans Paris aux gages d'un libraire de la rue St. Jacques, & à qui l'on commande une hiſtoire du Japon, du Canada, des iſles Canaries, ſur des mémoires de quelques capucins, je n'ai rien à leur dire.

C'eſt aſſez qu'on ſache que la méthode convenable à l'hiſtoire de ſon pays n'eſt point propre à décrire les découvertes du nouveau monde, qu'il ne faut pas écrire ſur une petite ville comme ſur un grand empire ; qu'on ne doit point faire l'hiſtoire privée d'un prince comme celle de France ou d'Angleterre.

Si vous n'avez autre choſe à nous dire ſinon qu'un barbare a ſuccédé à un autre barbare ſur les bords

Digitized by Google

de l'Oxus & de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public ?

Ces règles ſont aſſez connues ; mais l'art de bien écrire l'hiſtoire ſera toûjours très rare. On ſait aſſez qu'il faut un ſtile grave, pur, varié, agréable. Il en eſt des loix pour écrire l'hiſtoire comme de celles de tous les arts de l'eſprit ; beaucoup de préceptes, & peu de grands artiſtes.

DE L'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE DE FLEURI.

J'ai vu un édifice d'or & de boue. J'ai ſéparé l'or, & j'ai jetté la boue. Cette ſtatue eſt l'hiſtoire eccléſiaſtique compilée par *Fleuri*, ornée de quelques diſcours détachés, dans leſquels on voit briller des traits de liberté & de vérité, tandis que le corps de l'hiſtoire eſt ſouillé de contes qu'une vieille femme rougirait de répéter aujourd'hui.

C'eſt-là que nous revoyons la légende de *Théodore*. C'eſt ce *Théodore* dont on changea le nom en celui de *Grégoire-Thaumaturge*, qui dans ſa jeuneſſe étant preſſé publiquement par une fille de joie de lui payer l'argent de leurs rendez-vous, vrais ou faux, lui fait entrer le diable dans le corps pour ſon ſalaire. *St. Jean* & la Ste. Vierge viennent enſuite de l'empirée expliquer à Théodore, *Grégoire-Thaumaturge*, les myſtères du chriſtianiſme. Dès qu'il eſt inſtruit, il écrit une lettre au diable, la met ſur un autel payen ; la lettre eſt rendue à ſon adreſſe, & le diable fait ponctuellement ce que *Grégoire* lui a commandé. Au ſortir de là il fait marcher des pierres comme *Amphion*. Il eſt pris pour juge par deux frères qui ſe diſputaient un étang ; & il ſéche l'étang pour les accorder. Il ſe change en arbre comme *Protée*. Pour ſurcroit, il change encor en arbre ſon compagnon. Il rencontre un charbonnier, nommé

Digitized by Google

Alexandre, & le fait évêque. Voilà probablement l'origine de *la foi du charbonnier*.

C'eſt-là que nous retrouvons ce *St. Romain* que *Dioclétien* fait jetter au feu, qui en ſort comme d'un bain. On lui coupe la langue, & il n'en parle que mieux.

C'eſt ce fameux cabaretier chrêtien nommé *Théodote* qui prie DIEU de faire mourir ſept vierges chrêtiennes de ſoixante & dix ans chacune, condamnées à coucher avec les jeunes gens de la ville d'Ancire L'abbé de *Fleuri* devait au moins s'appercevoir que les jeunes gens étaient plus condamnés qu'elles. Ce ſont cent contes de cette force. (Voyez *Miracles*.)

Tout cela ſe trouve dans le ſecond tome de l'hiſtoire de *Fleuri*; & tous ſes volumes ſont remplis de pareilles inepties. Diſons pour ſa juſtification qu'il les rapporte comme il les a trouvés, & qu'il ne dit jamais qu'il les croye. Il ſavait trop que des abſurdités monacales ne ſont pas des articles de foi, & que la religion conſiſte dans l'adoration de DIEU, dans une vie pure, dans les bonnes œuvres, & non dans une crédulité imbécille pour des ſottiſes du *Pédagogue chrêtien*. Enfin, il faut pardonner au ſavant *Fleuri* d'avoir payé ce tribut honteux. Il en a fait une aſſez belle amende honorable par ſes diſcours.

L'abbé de *Longuerue* dit, que lorſque *Fleuri* commença à écrire l'hiſtoire eccléſiaſtique, il la ſavait fort peu. Sans doute il s'inſtruiſit en travaillant; & cela eſt très ordinaire. Mais ce qui n'eſt pas ordinaire, c'eſt de faire des diſcours auſſi politiques & auſſi ſenſés après avoir écrit tant de ſottiſes. Auſſi qu'eſt-il arrivé? On a condamné à Rome ſes excellens diſcours, & on y a très bien accueilli ſes ſtupidités. Quand je dis qu'elles y ſont bien accueillies, ce n'eſt pas qu'elles y ſoient lues; car on ne lit point à Rome.

Digitized by Google

HOMME.

POur connaître le phyſique de l'eſpèce humaine, il faut lire les ouvrages d'anatomie, les articles du Dictionnaire encyclopédique par Mr. *Venel*, ou plutôt faire un cours d'anatomie.

Pour connaître l'homme qu'on appelle *moral*, il faut ſurtout avoir vécu, & réfléchi.

Tous les livres de morale ne ſont-ils pas renfermés dans ces paroles de Job ? *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miſeriis, qui quaſi flos egreditur, & conteritur, & fugit velut umbra.* L'homme né de la femme vit peu ; il eſt rempli de miſères ; il eſt comme une fleur qui s'épanouït, ſe flétrit, & qu'on écraſe ; il paſſe comme une ombre.

Nous avons déja vu que la race humaine n'a qu'environ vingt-deux ans à vivre, en comptant ceux qui meurent ſur le ſein de leurs nourrices, & ceux qui traînent juſqu'à cent ans les reſtes d'une vie imbécille & miſérable. (Voyez *Age.*)

C'eſt un bel apologue que cette ancienne fable du premier homme, qui était deſtiné d'abord à vivre vingt ans tout au plus : ce qui ſe réduiſait à cinq ans, en évaluant une vie avec une autre. L'homme était déſeſpéré ; il avait auprès de lui une chenille, un papillon, un paon, un cheval, un renard, & un ſinge.

Prolonge ma vie, dit-il à *Jupiter ;* je vaux mieux que tous ces animaux-là : il eſt juſte que moi & mes enfans nous vivions très longtems, pour commander à toutes les bêtes. Volontiers, dit *Jupiter ;* mais je

Digitized by Google

n'ai qu'un certain nombre de jours à partager entre tous les êtres à qui j'ai accordé la vie. Je ne puis te donner, qu'en retranchant aux autres. Car ne t'imagine pas, parce que je ſuis *Jupiter*, que je ſois infini & tout-puiſſant. J'ai ma nature & ma meſure. Ça, je veux bien t'accorder quelques années de plus, en les ôtant à ces ſix animaux dont tu es jaloux, à condition que tu auras ſucceſſivement leurs manières d'être. L'homme ſera d'abord chenille, en ſe traînant, comme elle, dans ſa première enfance. Il aura juſqu'à quinze ans la légéreté d'un papillon; dans ſa jeuneſſe la vanité d'un paon. Il faudra dans l'âge viril, qu'il ſubiſſe autant de travaux que le cheval. Vers les cinquante ans, il aura les ruſes du renard; & dans ſa vieilleſſe, il ſera laid & ridicule comme un ſinge. C'eſt aſſez là en général le deſtin de l'homme.

Remarquez encore que, malgré les bontés de *Jupiter*, cet animal, toute compenſation faite, n'ayant que vingt-deux à vingt-trois ans à vivre tout au plus, en prenant le genre-humain en général, il en faut ôter le tiers pour le tems du ſommeil, pendant lequel on eſt mort; reſte à quinze, ou environ: de ces quinze retranchons au moins huit pour la première enfance, qui eſt, comme on l'a dit, le veſtibule de la vie. Le produit net ſera ſept ans; de ces ſept ans la moitié, au moins, ſe conſume dans les douleurs de toute eſpèce; poſe trois ans & demi pour travailler, s'ennuyer & pour avoir un peu de ſatisfaction: & que de gens n'en ont point du tout! Eh bien, pauvre animal, feras-tu encore le fier?

Malheureuſement, dans cette fable, DIEU oublia d'habiller cet animal comme il avait vêtu le ſinge, le renard, le cheval, le paon, & juſqu'à la chenille. L'eſpèce humaine n'eut que ſa peau raze, qui continuellement expoſée au ſoleil, à la pluie, à la grêle, devint gerſée, tannée, truitée. Le mâle dans notre continent, fut défiguré par des poils épars ſur

Digitized by Google

ſon corps, qui le rendirent hideux ſans le couvrir. Son viſage fut caché ſous ſes cheveux. Son menton devint un ſol raboteux, qui porta une forêt de tiges menues, dont les racines étaient en-haut, & les branches en-bas. Ce fut dans cet état, & d'après cette image, que cet animal oſa peindre DIEU, quand dans la ſuite des tems il apprit à peindre.

La femelle, étant plus faible, devint encore plus dégoûtante & plus affreuſe dans ſa vieilleſſe. L'objet de la terre le plus hideux eſt une décrépite. Enfin, ſans les tailleurs & les couturières, l'eſpèce humaine n'aurait jamais oſé ſe montrer devant les autres. Mais avant d'avoir des habits, avant même de ſavoir parler, il dut s'écouler bien des ſiécles. Cela eſt prouvé: mais il faut le redire ſouvent.

Cet animal non civiliſé, abandonné à lui-même, dut être le plus ſale & le plus pauvre de tous les animaux.

Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faiſais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce ſot genre-humain?
Careſſais-tu madame Eve ma mère?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau rude & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle avanture,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet & du gland,
Le repas fait, ils dorment ſur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Digitized by Google

Il eſt un peu extraordinaire qu'on ait harcelé, honni, levraudé un philoſophe de nos jours très eſtimable, l'innocent, le bon *Helvétius*, pour avoir dit que ſi les hommes n'avaient pas de mains ils n'auraient pu bâtir des maiſons & travailler en tapiſſerie de haute-liſſe. Apparemment que ceux qui ont condamné cette propoſition ont un ſecret pour couper les pierres & les bois, & pour travailler à l'aiguille avec les pieds.

J'aimais l'auteur du livre de *l'Eſprit*. Cet homme valait mieux que tous ſes ennemis enſemble; mais je n'ai jamais approuvé ni les erreurs de ſon livre, ni les vérités triviales qu'il débite avec emphaſe. J'ai pris ſon parti hautement, quand des hommes abſurdes l'ont condamné pour ces vérités mêmes.

Je n'ai point de terme pour exprimer l'excès de mon mépris pour ceux qui, par exemple, ont voulu proſcrire magiſtralement cette propoſition, *Les Turcs peuvent être regardés comme des déiſtes*. Eh! cuiſtres, comment voulez-vous donc qu'on les regarde? comme des athées, parce qu'ils n'adorent qu'un ſeul DIEU.

Vous condamnez cette autre propoſition-ci : *L'homme d'eſprit ſait que les hommes ſont ce qu'ils doivent être, que toute haine contr'eux eſt injuſte, qu'un ſot porte des ſottiſes comme un ſauvageon porte des fruits amers*. Ah! ſauvageons de l'école, vous perſécutez un homme parce qu'il ne vous hait pas.

Laiſſons-là l'école & pourſuivons.

De la raiſon, des mains induſtrieuſes, une tête capable de généraliſer des idées, une langue aſſez ſouple pour les exprimer, ce ſont-là les grands bienfaits accordés par l'Etre ſuprême à l'homme, à l'excluſion des autres animaux.

Le mâle, en général, vit un peu moins longtems que la femelle.

Digitized by Google

Il eſt toûjours plus grand, proportion gardée. L'homme de la plus haute taille a d'ordinaire deux ou trois pouces par deſſus la plus grande femme.

Sa force eſt preſque toûjours ſupérieure, il eſt plus agile ; & ayant tous les organes plus forts, il eſt plus capable d'une attention ſuivie. Tous les arts ont été inventés par lui & non par la femme. On doit remarquer que ce n'eſt pas le feu de l'imagination, mais la méditation perſévérante & la combinaiſon des idées qui ont fait inventer les arts, comme les mécaniques, la poudre à canon, l'imprimerie, l'horlogerie, &c.

L'eſpèce humaine eſt la ſeule qui ſache qu'elle doit mourir, & elle ne le ſait que par l'expérience. Un enfant élevé ſeul & tranſporté dans une iſle déſerte, ne s'en douterait pas plus qu'une plante & un chat.

Un homme à ſingularités (*a*) a imprimé que le corps humain eſt un fruit qui eſt verd juſqu'à la vieilleſſe, & que le moment de la mort eſt la maturité. Etrange maturité que la pourriture & la cendre ! la tête de ce philoſophe n'était pas mûre. Combien la rage de dire des choſes nouvelles a-t-elle fait dire de choſes extravagantes !

Les principales occupations de notre eſpèce ſont le logement, la nourriture & le vêtement ; tout le reſte eſt acceſſoire : & c'eſt ce pauvre acceſſoire qui a produit tant de meurtres & de ravages.

DIFFÉRENTES RACES D'HOMMES.

Nous avons vu ailleurs combien ce glòbe porte de races d'hommes différentes, & à quel point le premier nègre & le premier blanc qui ſe rencontrèrent, durent être étonnés l'un de l'autre.

(*a*) *Maupertuis.*

Digitized by Google

Il eſt même aſſez vraiſemblable, que pluſieurs eſpèces d'hommes & d'animaux trop faibles ont péri. C'eſt ainſi qu'on ne retrouve plus de murex, dont l'eſpèce a été dévorée probablement par d'autres animaux, qui vinrent après pluſieurs ſiécles ſur les rivages habités par ce petit coquillage.

St. Jérôme, dans ſon *Hiſtoire des pères du déſert*, parle d'un centaure qui eut une converſation avec *St. Antoine* l'hermite. Il rend compte enſuite d'un entretien beaucoup plus long, que le même *Antoine* eut avec un ſatyre.

St. Auguſtin, dans ſon XXXIIIe ſermon, intitulé, *A ſes frères dans le déſert*, dit des choſes auſſi extraordinaires que Jérôme. „ J'étais déja évêque d'Hippone „ quand j'allai en Ethiopie avec quelques ſerviteurs „ du CHRIST pour y prêcher l'Evangile. Nous vîmes „ dans ce pays beaucoup d'hommes & de femmes „ ſans tête, qui avaient deux gros yeux ſur la poi„ trine ; nous vîmes dans des contrées encor plus „ méridionales, un peuple qui n'avait qu'un œil au „ front, &c. "

Apparemment qu'*Auguſtin* & *Jérôme* parlaient alors par économie ; ils augmentaient les œuvres de la création pour manifeſter davantage les œuvres de DIEU. Ils voulaient étonner les hommes par des fables, afin de les rendre plus ſoumis au joug de la foi. (Voyez *Economie.*)

Nous pouvons être de très bons chrêtiens ſans croire aux centaures, aux hommes ſans tête, à ceux qui n'avaient qu'un œil ou qu'une jambe, &c. Mais nous ne pouvons douter que la ſtructure intérieure d'un nègre ne ſoit différente de celle d'un blanc, puiſque le rézeau muqueux ou graiſſeux eſt blanc chez les uns, & noir chez les autres. Je vous l'ai déja dit ; mais vous êtes ſourds.

Digitized by Google

Les Albinos & les Dariens, les premiers originaires de l'Afrique, & les ſeconds du milieu de l'Amérique, ſont auſſi différens de nous que les nègres. Il y a des races jaunes, rouges, griſes. Nous avons déja vu que tous les Américains ſont ſans barbe & ſans aucun poil ſur le corps, excepté les ſourcils & les cheveux. Tous ſont également hommes; mais comme un ſapin, un chêne & un poirier ſont également arbres; le poirier ne vient point du ſapin, & le ſapin ne vient point du chêne.

Mais d'où vient qu'au milieu de la mer Pacifique, dans une iſle nommée *Taïti*, les hommes ſont barbus? C'eſt demander pourquoi nous le ſommes, tandis que les Péruviens, les Mexicains & les Canadiens ne le ſont pas. C'eſt demander pourquoi les ſinges ont des queues, & pourquoi la nature nous a refuſé cet ornement, qui du moins eſt parmi nous d'une rareté extrême.

Les inclinations, les caractères des hommes diffèrent autant que leurs climats & leurs gouvernemens. Il n'a jamais été poſſible de compoſer un régiment de Lappons & de Samoyèdes, tandis que les Sibériens leurs voiſins, deviennent des ſoldats intrépides.

Vous ne parviendrez pas davantage à faire de bons grenadiers d'un pauvre Darien ou d'un Albino. Ce n'eſt pas parce qu'ils ont des yeux de perdrix; ce n'eſt pas parce que leurs cheveux & leurs ſourcils ſont de la ſoie la plus fine & la plus blanche: mais c'eſt parce que leurs corps, & par conſéquent leur courage eſt de la plus extrême faibleſſe. Il n'y a qu'un aveugle, & même un aveugle obſtiné qui puiſſe nier l'exiſtence de toutes ces différentes eſpèces. Elle eſt auſſi grande & auſſi remarquable que celles des ſinges.

Digitized by Google

QUE TOUTES LES RACES D'HOMMES ONT TOUJOURS VÉCU EN SOCIÉTÉ.

Tous les hommes qu'on a découverts dans les pays les plus incultes & les plus affreux, vivent en ſociété comme les caſtors, les fourmis, les abeilles, & pluſieurs autres eſpèces d'animaux.

On n'a jamais vu de pays où ils vécuſſent ſéparés, où le mâle ne ſe joignît à la femelle que par hazard, & l'abandonnât le moment d'après par dégoût; où la mère méconnût ſes enfans après les avoir élevés, où l'on vécût ſans famille & ſans aucune ſociété. Quelques mauvais plaiſans ont abuſé de leur eſprit juſqu'au point de hazarder le paradoxe étonnant que l'homme eſt originairement fait pour vivre ſeul comme un loup cervier, & que c'eſt la ſociété qui a dépravé la nature. Autant vaudrait-il dire que dans la mer les harengs ſont originairement faits pour nager iſolés, & que c'eſt par un excès de corruption qu'ils paſſent en troupe de la mer Glaciale ſur nos côtes. Qu'anciennement les grues volaient en l'air chacune à part, & que par une violation du droit naturel elles ont pris le parti de voyager en compagnie.

Chaque animal a ſon inſtinct; & l'inſtinct de l'homme, fortifié par la raiſon, le porte à la ſociété comme au manger & au boire. Loin que le beſoin de la ſociété ait dégradé l'homme, c'eſt l'éloignement de la ſociété qui le dégrade. Quiconque vivrait abſolument ſeul perdrait bientôt la faculté de penſer & de s'exprimer; il ſerait à charge à lui-même; il ne parviendrait qu'à ſe métamorphoſer en bête. L'excès d'un orgueil impuiſſant qui s'élève contre l'orgueil des autres, peut porter une ame mélancolique à fuir les hommes. C'eſt alors qu'elle s'eſt dépravée. Elle s'en punit elle-même. Son orgueil fait ſon ſupplice; elle ſe ronge dans la ſolitude du dépit ſecret d'être mépriſée & oubliée; elle s'eſt miſe dans le plus horrible eſclavage pour être libre.

Digitized by Google

On a franchi les bornes de la folie ordinaire jusqu'à dire, *qu'il n'eſt pas naturel qu'un homme s'attache à une femme pendant les neuf mois de ſa groſſeſſe ; l'appétit ſatisfait*, dit l'auteur de ces paradoxes, *l'homme n'a plus beſoin de telle femme, ni la femme de tel homme ; celui-ci n'a pas le moindre ſouci, ni peut-être la moindre idée des ſuites de ſon action. L'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre ; & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils ayent la mémoire de s'être connus. Pourquoi la ſecourera-t-il après l'accouchement ? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne ſait pas ſeulement lui appartenir ?*

Tout cela eſt exécrable ; mais heureuſement rien n'eſt plus faux. Si cette indifférence barbare était le véritable inſtinct de la nature, l'eſpèce humaine en aurait preſque toûjours uſé ainſi. L'inſtinct eſt immuable; ſes inconſtances ſont très rares. Le père aurait toûjours abandonné la mère; la mère aurait abandonné ſon enfant, & il y aurait bien moins d'hommes ſur la terre qu'il n'y a d'animaux carnaſſiers : car les bêtes farouches mieux pourvues, mieux armées, ont un inſtinct plus prompt, des moyens plus ſûrs, & une nourriture plus aſſurée que l'eſpèce humaine.

Notre nature eſt bien différente de l'affreux roman que cet énergumène a fait d'elle. Excepté quelques ames barbares entiérement abruties, ou peut-être un philoſophe plus abruti encore, les hommes les plus durs aiment par un inſtinct dominant l'enfant qui n'eſt pas encor né, le ventre qui le porte, & la mère qui redouble d'amour pour celui dont elle a reçu dans ſon ſein le germe d'un être ſemblable à elle.

L'inſtinct des charbonniers de la Forêt-noire leur parle auſſi haut, les anime auſſi fortement en faveur de leurs enfans, que l'inſtinct des pigeons & des roſſignols les force à nourrir leurs petits. On a donc bien perdu ſon tems à écrire ces fadaiſes abominables.

Digitized by Google

Le grand défaut de tous ces livres à paradoxes, n'eſt-il pas de ſuppoſer toûjours la nature autrement qu'elle n'eſt ? Si les ſatyres de l'homme & de la femme, écrites par *Boileau*, n'étaient pas des plaiſanteries, elles pécheraient par cette faute eſſentielle de ſuppoſer tous les hommes fous & toutes les femmes impertinentes.

Le même auteur ennemi de la ſociété, ſemblable au renard ſans queue, qui voulait que tous ſes confrères ſe coupaſſent la queue, s'exprime ainſi d'un ſtile magiſtral.

„ Le premier qui ayant enclos un terrain, s'aviſa „ de dire, *ceci eſt à moi*, & trouva des gens aſſez „ ſimples pour le croire, fut le vrai fondateur de la „ ſociété civile. Que de crimes, de guerres, de meur„ tres, que de miſères & d'horreurs n'eût point épar„ gné au genre-humain celui qui arrachant les pieux „ ou comblant le foſſé, eût crié à ſes ſemblables, „ Gardez-vous d'écouter cet impoſteur ; vous êtes „ perdus ſi vous oubliez que les fruits ſont à tous, „ & que la terre n'eſt à perſonne ! “

Ainſi, ſelon ce beau philoſophe, un voleur, un deſtructeur aurait été le bienfaicteur du genre-humain, & il aurait falu punir un honnête homme qui aurait dit à ſes enfans : „ Imitons notre voiſin, il a enclos „ ſon champ, les bêtes ne viendront plus le ravager ; „ ſon terrain deviendra plus fertile ; travaillons le „ nôtre comme il a travaillé le ſien, il nous aidera „ & nous l'aiderons. Chaque famille cultivant ſon „ enclos, nous ſerons mieux nourris, plus ſains, plus „ paiſibles, moins malheureux. Nous tâcherons d'é„ tablir une juſtice diſtributive qui conſolera notre „ pauvre eſpèce, & nous vaudrons mieux que les „ renards & les fouïnes à qui cet extravagant veut nous „ faire reſſembler. “

Digitized by Google

Ce discours ne ferait-il pas plus sensé & plus honnête que celui du fou sauvage qui voulait détruire le verger du bon homme ?

Quelle est donc l'espèce de philosophie qui fait dire des choses que le sens commun réprouve du fond de la Chine jusqu'au Canada ? N'est-ce pas celle d'un gueux qui voudrait que tous les riches fussent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes ?

Il est vrai que si toutes les hayes, toutes les forêts, toutes les plaines étaient couvertes de fruits nourrissans & délicieux, il serait impossible, injuste & ridicule de les garder.

S'il y a quelques isles où la nature prodigue les alimens & tout le nécessaire sans peine, allons-y vivre loin du fatras de nos loix. Mais dès que nous les aurons peuplées il faudra revenir au tien & au mien, & à ces loix qui très souvent sont fort mauvaises, mais dont on ne peut se passer.

L'HOMME EST-IL NÉ MÉCHANT ?

Ne paraît-il pas démontré que l'homme n'est point né pervers & enfant du diable ? Si telle était sa nature, il commettrait des noirceurs, des barbaries si-tôt qu'il pourait marcher ; il se servirait du premier couteau qu'il trouverait pour blesser quiconque lui déplairait. Il ressemblerait nécessairement aux petits louvetaux, aux petits renards qui mordent dès qu'ils le peuvent.

Au contraire, il est par toute la terre du naturel des agneaux tant qu'il est enfant. Pourquoi donc, & comment devient-il si souvent loup & renard ? N'est-ce pas que n'étant né ni bon ni méchant, l'éducation, l'exemple, le gouvernement dans lequel il se trouve

Digitized by Google

jetté, l'occaſion enfin, le détermine à la vertu ou au crime.

Peut-être la nature humaine ne pouvait-elle être autrement. L'homme ne pouvait avoir toûjours des penſées fauſſes, ni toûjours des penſées vraies, des affections toûjours douces, ni toûjours cruelles.

Il paraît démontré que la femme vaut mieux que l'homme; vous voyez cent *frères ennemis* contre une Clytemneſtre.

Il y a des profeſſions qui rendent néceſſairement l'ame impitoyable; celle de ſoldat, celle de boucher, d'archer, de geolier, & tous les métiers qui ſont fondés ſur le malheur d'autrui.

L'archer, le ſatellite, le geolier, par exemple, ne ſont heureux qu'autant qu'ils ſont de miſérables. Ils ſont, il eſt vrai, néceſſaires contre les malfaiteurs, & par-là utiles à la ſociété. Mais ſur mille mâles de cette eſpèce il n'y en pas un qui agiſſe par le motif du bien public, & qui même connaiſſe qu'il eſt un bien public.

C'eſt ſurtout une choſe curieuſe de les entendre parler de leurs proueſſes, comme ils comptent le nombre de leurs victimes, leurs ruſes pour les attraper, les maux qu'ils leur ont fait ſouffrir, & l'argent qui leur en eſt revenu.

Quiconque a pu deſcendre dans le détail ſubalterne du barreau, quiconque a entendu ſeulement des procureurs raiſonner familiérement entr'eux, & s'applaudir des miſères de leurs clients, peut avoir une très mauvaiſe opinion de la nature.

Il eſt des profeſſions plus affreuſes, & qui ſont briguées pourtant comme un canonicat.

Il

Digitized by Google

Il en eſt qui changent un honnête homme en fripon, & qui l'accoutument malgré lui à mentir, à tromper, ſans qu'à peine il s'en apperçoive ; à ſe mettre un bandeau devant les yeux, à s'abuſer par l'intérêt & par la vanité de ſon état, à plonger ſans remords l'eſpèce humaine dans un aveuglement ſtupide.

Les femmes ſans ceſſe occupées de l'éducation de leurs enfans, & renfermées dans leurs ſoins domeſtiques, ſont exclues de toutes ces profeſſions qui pervertiſſent la nature humaine, & qui la rendent atroce. Elles ſont partout moins barbares que les hommes.

Le phyſique ſe joint au moral pour les éloigner des grands crimes ; leur ſang eſt plus doux ; elles aiment moins les liqueurs fortes qui inſpirent la férocité. Une preuve évidente, c'eſt que ſur mille victimes de la juſtice, ſur mille aſſaſſins exécutés, vous comptez à peine quatre femmes, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs. Je ne crois pas même qu'en Aſie il y ait deux exemples de femmes condamnées à un ſupplice public. (Voyez l'article *Femme.*)

Il paraît donc que nos coutumes, nos uſages ont rendu l'eſpèce mâle très méchante.

Si cette vérité était générale & ſans exception, cette eſpèce ſerait plus horrible que ne l'eſt à nos yeux celle des araignées, des loups & des fouïnes. Mais heureuſement les profeſſions qui endurciſſent le cœur & le rempliſſent de paſſions odieuſes, ſont très rares. Obſervez que dans une nation d'environ vingt millions de têtes, il y a tout-au-plus deux cent mille ſoldats. Ce n'eſt qu'un ſoldat par deux cent individus. Ces deux cent mille ſoldats ſont tenus dans la diſcipline la plus ſévère. Il y a parmi eux de très honnêtes gens, qui reviennent dans leur village achever leur vieilleſſe en bons pères & en bons maris.

Digitized by Google

Les autres métiers dangereux aux mœurs ſont en petit nombre.

Les laboureurs, les artiſans, les artiſtes, ſont trop occupés pour ſe livrer ſouvent au crime.

La terre portera toûjours des méchans déteſtables. Les livres en exagéreront toûjours le nombre, qui, bien que trop grand, eſt moindre qu'on ne le dit.

Si le genre-humain avait été ſous l'empire du diable, il n'y aurait plus perſonne ſur la terre.

Conſolons-nous, on a vu, on verra toûjours de belles ames depuis Pékin juſqu'à la Rochelle. Et quoi qu'en diſent des licenciés & des bacheliers, les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonins* & *Pierre Bayle* ont été de fort honnêtes gens.

DE L'HOMME DANS L'ÉTAT DE PURE NATURE.

Que ſerait l'homme dans l'état qu'on nomme de *pure nature* ? Un animal fort au-deſſous des premiers Iroquois qu'on trouva dans le nord de l'Amérique.

Il ſerait très inférieur à ces Iroquois, puiſque ceux-ci ſavaient allumer du feu & ſe faire des flèches. Il falut des ſiécles pour parvenir à ces deux arts.

L'homme abandonné à la pure nature n'aurait pour tout langage que quelques ſons mal articulés. L'eſpèce ſerait réduite à un très petit nombre, par la difficulté de la nourriture & par le défaut des ſecours. Du moins, dans nos triſtes climats, il n'aurait pas plus de connaiſſance de DIEU & de l'ame que des mathématiques ; ſes idées ſeraient renfermées dans le ſoin de ſe nourrir. L'eſpèce des caſtors ſerait très préférable.

Digitized by Google

C'eſt alors que l'homme ne ſerait préciſément qu'un enfant robuſte ; & on a vu beaucoup d'hommes qui ne ſont pas fort au-deſſus de cet état.

Les Lappons, les Samoyèdes, les habitans du Kamſhatka, les Cafres, les Hottentots ſont à l'égard de l'homme en l'état de pure nature, ce qu'étaient autrefois les cours de *Cyrus* & de *Sémiramis*, en comparaiſon des habitans des Cévennes. Et cependant ces habitans du Kamshatka & ces Hottentots de nos jours, ſi ſupérieurs à l'homme entiérement ſauvage, ſont des animaux qui vivent ſix mois de l'année dans des cavernes, où ils mangent à pleines mains la vermine dont ils ſont mangés.

En général l'eſpèce humaine n'eſt pas de deux ou trois degrés plus civiliſée que les gens du Kamshatka. La multitude des bêtes brutes appellées *hommes*, comparée avec le petit nombre de ceux qui penſent, eſt au moins dans la proportion de cent à un chez beaucoup de nations.

Il eſt plaiſant de conſidérer d'un côté le père *Mallebranche* qui s'entretient familiérement avec le verbe, & de l'autre ces millions d'animaux ſemblables à lui qui n'ont jamais entendu parler de verbe, & qui n'ont pas une idée métaphyſique.

Entre les hommes à pur inſtinct & les hommes de génie, flotte ce nombre immenſe occupé uniquement de ſubſiſter.

Cette ſubſiſtance coûte des peines ſi prodigieuſes, qu'il faut ſouvent dans le nord de l'Amérique qu'une image de DIEU coure cinq ou ſix lieues pour avoir à dîner, & que chez nous l'image de DIEU arroſe la terre de ſes ſueurs toute l'année pour avoir du pain.

Digitized by Google

Ajoutez à ce pain ou à l'équivalent, une hutte & un méchant habit ; voilà l'homme tel qu'il eſt en général d'un bout de l'univers à l'autre. Et ce n'eſt que dans une multitude de ſiécles qu'il a pu arriver à ce haut degré.

Enfin, après d'autres ſiécles les choſes viennent au point où nous les voyons. Ici on repréſente une tragédie en muſique, là on ſe tue ſur la mer dans un autre hémiſphère avec mille piéces de bronze : l'opéra, & un vaiſſeau de guerre du premier rang étonnent toûjours mon imagination. Je doute qu'on puiſſe aller plus loin dans aucun des globes dont l'étendue eſt ſemée. Cependant, plus de la moitié de la terre habitable eſt encor peuplée d'animaux à deux pieds qui vivent dans cet horrible état qui approche de la pure nature, ayant à peine le vivre & le vêtir ; jouïſſans à peine du don de la parole ; s'appercevant à peine qu'ils ſont malheureux ; vivans & mourans ſans preſque le ſavoir.

EXAMEN D'UNE PENSÉE DE PASCAL SUR L'HOMME.

Je puis concevoir un homme ſans mains, ſans pieds, & je le concevrais même ſans tête, ſi l'expérience ne m'apprenait que c'eſt par-là qu'il penſe. C'eſt donc la penſée qui fait l'être de l'homme, & ſans quoi on ne peut le concevoir. (Penſées de Paſcal.)

Comment concevoir un homme ſans pieds, ſans mains, & ſans tête ? ce ſerait un être auſſi différent d'un homme que d'une citrouille.

Si tous les hommes étaient ſans tête, comment la vôtre concevrait-elle que ce ſont des animaux comme vous, puiſqu'ils n'auraient rien de ce qui conſtitue principalement votre être ? Une tête eſt quelque choſe, les cinq ſens s'y trouvent ; la penſée auſſi. Un animal qui reſſemblerait de la nuque du cou en-

Digitized by Google

bas à un homme, ou à un de ces singes qu'on nomme *oran outan*, ou l'homme des bois, ne serait pas plus un homme qu'un singe ou qu'un ours à qui on aurait coupé la tête & la queue.

C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme &c. En ce cas la pensée serait son essence, comme l'étendue & la solidité sont l'essence de la matière. L'homme penserait essentiellement & toûjours, comme la matière est toûjours étendue & solide. Il penserait dans un profond sommeil sans rêves, dans un évanouïssement, dans une létargie, dans le ventre de sa mère. Je sais bien que jamais je n'ai pensé dans aucun de ces états; je l'avoue souvent, & je me doute que les autres sont comme moi.

Si la pensée était essentielle à l'homme, comme l'étendue à la matière, il s'ensuivrait que DIEU n'a pu priver cet animal d'entendement, puisqu'il ne peut priver la matière d'étendue. Car alors elle ne serait plus matière. Or si l'entendement est essentiel à l'homme, il est donc pensant par sa nature, comme DIEU est Dieu par sa nature.

Si je voulais essayer de définir DIEU, autant qu'un être aussi chétif que nous peut le définir, je dirais que la pensée est son être, son essence : mais l'homme !

Nous avons la faculté de penser, de marcher, de parler, de manger, de dormir; mais nous n'usons pas toûjours de ces facultés, cela n'est pas dans notre nature.

La pensée chez nous n'est-elle pas un attribut? & si bien un attribut, qu'elle est tantôt faible, tantôt forte, tantôt raisonnable, tantôt extravagante? elle se cache; elle se montre; elle fuit, elle revient; elle est nulle; elle est reproduite. L'essence est tout au-

Digitized by Google

tre choſe ; elle ne varie jamais. Elle ne connait pas le plus ou le moins.

Que ſerait donc l'animal ſans tête ſuppoſé par *Paſcal ?* un être de raiſon. Il aurait pu ſuppoſer tout auſſi bien un arbre à qui DIEU aurait donné la penſée, comme on a dit que les Dieux avaient accordé la voix aux arbres de Dodone.

RÉFLEXION GÉNÉRALE SUR L'HOMME.

Il faut vingt ans pour mener l'homme de l'état de plante où il eſt dans le ventre de ſa mère, & de l'état de pur animal qui eſt le partage de ſa première enfance, juſqu'à celui où la maturité de la raiſon commence à poindre. Il a fallu trente ſiécles pour connaitre un peu ſa ſtructure. Il faudrait l'éternité pour connaître quelque choſe de ſon ame. Il ne faut qu'un inſtant pour le tuer.

HONNEUR.

L'Auteur des ſynonymes de la langue françaiſe dit, *qu'il eſt d'uſage dans le diſcours de mettre la gloire en antithèſe avec l'intérêt, & le goût avec l'honneur.*

Mais on croit que cette définition ne ſe trouve que dans les dernieres éditions, lorſqu'il eut gâté ſon livre.

On lit ces vers-ci dans la ſatyre de Boileau ſur l'honneur :

Entendons diſcourir ſur les bancs des galères
Ce forçat abhorré même de ſes confrères,
Il plaint par un arrêt injuſtement donné
L'honneur en ſa perſonne à tort condamné.

Digitized by Google

Nous ignorons s'il y a beaucoup de galériens qui ſe plaignent du peu d'égards qu'on a eu pour leur honneur.

Ce terme nous a paru ſuſceptible de pluſieurs acceptions différentes, ainſi que tous les mots qui expriment des idées métaphyſiques & morales.

Mais je ſais ce qu'on doit de bontés & d'honneur
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſurtout au malheur.

Honneur ſignifie là *égard*, *attention.*

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir,

ſignifie dans cet endroit, *c'eſt un devoir de venger ſon père.*

Il a été reçu avec beaucoup d'honneur.

Cela veut dire avec des marques de reſpect.

Soutenir l'honneur du corps.

C'eſt ſoutenir les prééminences, les privilèges de ſon corps, de ſa compagnie, & quelquefois ſes chimères.

Se conduire en homme d'honneur.

C'eſt agir avec juſtice, franchiſe & généroſité.

Avoir des honneurs, être comblé d'honneurs,

C'eſt avoir des diſtinctions, des marques de ſupériorité.

Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, Valincour, pouras-tu me le dire?
L'ambition le met ſouvent à tout brûler,
Un vrai fourbe à jamais ne garder ſa parole.

Comment *Boileau* a-t-il pu dire qu'un fourbe fait conſiſter l'honneur à tromper? il nous ſemble qu'il met ſon intérêt à manquer de foi, & ſon honneur à cacher ſes fourberies.

Digitized by Google

L'auteur de l'*Eſprit des loix* a fondé ſon ſyſtême ſur cette idée, que la vertu eſt le principe du gouvernement républicain, & l'honneur le principe des gouvernemens monarchiques. Y a-t-il donc de la vertu ſans honneur ? & comment une république eſt-elle établie ſur la vertu ?

Mettons ſous les yeux du lecteur ce qui a été dit ſur ce ſujet dans un petit livre. Les brochures ſe perdent en peu de tems. La vérité ne doit point ſe perdre, il faut la conſigner dans des ouvrages de longue haleine.

„ On n'a jamais aſſurément formé des républiques „ par vertu. L'intérêt public s'eſt oppoſé à la do- „ mination d'un ſeul ; l'eſprit de propriété, l'ambi- „ tion de chaque particulier, ont été un frein à „ l'ambition & à l'eſprit de rapine. L'orgueil de „ chaque citoyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin. „ Perſonne n'a voulu être l'eſclave de la fantaiſie „ d'un autre. Voilà ce qui établit une république, „ & ce qui la conſerve. Il eſt ridicule d'imaginer „ qu'il faille plus de vertu à un Griſon qu'à un Eſ- „ pagnol.

„ Que l'honneur ſoit le principe des ſeules mo- „ narchies, ce n'eſt pas une idée moins chimérique ; „ & il le fait bien voir lui-même ſans y penſer. *La* „ *nature de l'honneur*, dit-il au chap. VII. du liv. „ III. *eſt de demander des préférences, des diſtinc-* „ *tions. Il eſt donc par la choſe même placé dans le* „ *gouvernement monarchique.*

„ Certainement par la choſe même, on deman- „ dait dans la république Romaine, la préture, le „ conſulat, l'ovation, le triomphe, ce ſont-là des „ préférences, des diſtinctions qui valent bien les ti- „ tres qu'on achète ſouvent dans les monarchies & „ dont le tarif eſt fixé. "

Digitized by Google

Cette remarque prouve à notre avis que le livre de l'*Eſprit des loix*, quoiqu'étincelant d'eſprit, quoique recommandable par l'amour des loix, par la haine de la ſuperſtition & de la rapine, porte entiérement à faux. (Voyez *Loix.*)

Ajoutons que c'eſt préciſément dans les cours qu'il y a toûjours le moins d'honneur.

L'ingannare, il mentir, la frode, il furto,
E la rapina di pieta veſtita,
Creſcer col' danno e precipizio altrui,
E far a ſe de l'altrui biaſmo onore
Son' le virtu di quella gente infida.
(Paſtor Fido atto V, ſcèna prima.)

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent jetter les yeux ſur ces quatre vers français, qui ſont un précis de tous les lieux communs qu'on a débités ſur les cours depuis trois mille ans.

Ramper avec baſſeſſe en affectant l'audace,
S'engraiſſer de rapine en atteſtant les loix,
Etouffer en ſecret ſon ami qu'on embraſſe,
Voilà l'honneur qui règne à la ſuite des rois.

C'eſt en effet dans les cours que des hommes ſans honneur parviennent ſouvent aux plus hautes dignités; & c'eſt dans les républiques qu'un citoyen deshonoré n'eſt jamais nommé par le peuple aux charges publiques.

Le mot célèbre du duc d'Orléans régent ſuffit pour détruire le fondement de l'Eſprit des loix. *C'eſt un parfait courtiſan, il n'a ni humeur ni honneur.*

Honorable, *honnêteté*, *honnête*, ſignifient ſouvent la même choſe qu'honneur. *Une compagnie honorable*,

Digitized by Google

de gens d'honneur. On lui fit beaucoup d'honnêtetés, on lui dit des choſes honnêtes. C'eſt-à-dire, on le traita de façon à le faire penſer honorablement de lui-même.

D'honneur on a fait *honoraire.* Pour honorer une profeſſion au-deſſus des arts mécaniques, on donne à un homme de cette profeſſion un honoraire au-lieu de ſalaire & de gages qui offenſeraient ſon amour-propre. Ainſi *honneur*, *faire honneur*, *honorer*, ſignifient faire accroire à un homme qu'il eſt quelque choſe, qu'on le diſtingue.

Il me vola pour prix de mon labeur
Mon honoraire en me parlant d'honneur.

HORLOGE.

HORLOGE D'ACHAS.

IL eſt aſſez connu que tout eſt prodige dans l'hiſtoire des Juifs. Le miracle fait en faveur du roi *Ezéchias* ſur ſon horloge appellée l'*horloge d'Achas*, eſt un des plus grands qui ſe ſoient jamais opérés. Il dut être apperçu de toute la terre, avoir dérangé à jamais tout le cours des aſtres & particuliérement les momens des éclipſes du ſoleil & de la lune; il dut brouiller toutes les éphémérides. C'eſt pour la ſeconde fois que ce prodige arriva. *Joſué* avait arrêté à midi le ſoleil ſur Gabaon, & la lune ſur Aialon pour avoir le tems de tuer une troupe d'Amorrhéens déja écraſée par une pluie de pierres tombées du ciel.

Le ſoleil, au-lieu de s'arrêter pour le roi *Ezéchias*, retourna en arrière, ce qui eſt à-peu-près la même avanture, mais différemment combinée.

Digitized by Google

D'abord Isaïe dit à Ezéchias qui était malade, (a) *Voici ce que dit le Seigneur* DIEU, *mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez, & alors vous ne vivrez plus.*

Ezéchias pleura, DIEU en fut attendri. Il lui fit dire par Isaïe qu'il vivrait encor quinze ans, & que dans trois jours il irait au temple. *Alors Isaïe se fit apporter un cataplasme de figues, on l'appliqua sur les ulcères du roi, & il fut guéri;* & curatus est.

Calmet n'a point traduit l'*& curatus est.*

Ezéchias demanda un signe comme quoi il serait guéri. *Isaïe lui dit, Voulez-vous que l'ombre du soleil s'avance de dix degrés, ou qu'elle recule de dix degrés? Ezéchias dit, il est aisé que l'ombre avance de dix degrés, je veux qu'elle recule. Le prophète Isaïe invoqua le Seigneur, & il ramena l'ombre en arrière dans l'horloge d'Achas, par les dix degrés par lesquels elle était déja descendue.*

On demande ce que pouvait être cet horloge d'Achas, s'il était de la façon d'un horloger nommé *Achas*, ou si c'était un présent fait autrefois au roi du même nom. Ce n'est là qu'un objet de curiosité. On a disputé beaucoup sur cet horloge; les savans ont prouvé que les Juifs n'avaient jamais connu ni horloge, ni gnomon avant leur captivité à Babilone, seul tems où ils apprirent quelque chose des Caldéens, & où même le gros de la nation commença, dit-on, à lire & à écrire. On sait même que dans leur langue ils n'avaient aucun terme pour exprimer horloge, cadran, géométrie, astronomie; & dans le texte du livre des Rois, l'horloge d'Achas est appellée *l'heure de la pierre.*

(a) Rois liv. IV. chap. XX.

Digitized by Google

Mais la grande queſtion eſt de ſavoir comment le roi *Ezéchias*, poſſeſſeur de ce gnomon ou de ce cadran au ſoleil, de cette heure de la pierre, pouvait dire qu'il était aiſé de faire avancer le ſoleil de dix degrés. Il eſt certainement auſſi difficile de le faire avancer contre l'ordre du mouvement ordinaire, que de le faire reculer.

La propoſition du prophète paraît auſſi étrange que le propos du roi. Voulez-vous que l'ombre avance en ce moment ou recule de dix heures ? Cela eût été bon à dire dans quelque ville de la Lapponie, où le plus long jour de l'année eût été de vingt heures ; mais à Jéruſalem, où le plus long jour de l'année eſt d'environ quatorze heures & demi, cela eſt abſurde. Le roi & le prophète ſe trompaient tous deux groſſiérement. Nous ne nions pas le miracle, nous le croyons très vrai ; nous remarquons ſeulement qu'*Ezéchias* & *Iſaïe* ne diſaient pas ce qu'ils devaient dire. Quelque heure qu'il fût alors, c'était une choſe impoſſible qu'il fût égal de faire reculer ou avancer l'ombre du cadran de dix heures. S'il était deux heures après midi, le prophète pouvait très bien, ſans doute, faire reculer l'ombre à quatre heures du matin. Mais en ce cas il ne pouvait pas la faire avancer de dix heures, puiſqu'alors il eût été minuit, & qu'à minuit il eſt rare d'avoir l'ombre du ſoleil.

Il eſt difficile de deviner le tems où cette hiſtoire fut écrite, mais ce ne peut être que vers le tems où les Juifs apprirent confuſément qu'il y avait des gnomons & des cadrans au ſoleil. Or il eſt de fait qu'ils n'eurent une connaiſſance très imparfaite de ces ſciences qu'à Babilone.

Il y a encor une plus grande difficulté, c'eſt que les Juifs ne comptaient point par heures comme nous ; c'eſt à quoi les commentateurs n'ont pas penſé.

Digitized by Google

Le même miracle était arrivé en Grèce le jour qu'*Atrée* fit ſervir les enfans de *Thieſte* pour le ſouper de leur père.

Le même miracle s'était fait encor plus ſenſiblement lorſque *Jupiter* coucha avec *Alcmène*. Il falait une nuit double de la nuit naturelle pour former *Hercule*. Ces avantures ſont communes dans l'antiquité, mais fort rares de nos jours, où tout dégénère.

HUMILITÉ.

DEs philoſophes ont agité ſi l'humilité eſt une vertu; mais vertu ou non, tout le monde convient que rien n'eſt plus rare. Cela s'appellait chez les Grecs *Tepeineſis*, ou *Tapeineia*. Elle eſt fort recommandée dans le quatriéme livre des loix de *Platon*; il ne veut point d'orgueilleux; il veut des humbles.

Epictète en vingt endroits prêche l'humilité. Si tu paſſes pour un perſonnage dans l'eſprit de quelques-uns, défie-toi de toi-même.

Point de ſourcil ſuperbe.

Ne ſois rien à tes yeux.

Si tu cherches à plaire, te voilà déchu.

Cède à tous les hommes; préfère-les tous à toi; ſupporte-les tous.

Vous voyez par ces maximes que jamais capucin n'alla ſi loin qu'*Epictète*.

Quelques théologiens qui avaient le malheur d'être orgueilleux, ont prétendu que l'humilité ne coûtait

Digitized by Google

rien à *Epictète* qui était esclave ; & qu'il était humble par état, comme un docteur ou un jésuite peut être orgueilleux par état.

Mais que diront-ils de *Marc-Antonin* qui sur le trône recommande l'humilité ? Il met sur la même ligne *Alexandre* & son muletier.

Il dit que la vanité des pompes n'est qu'un os jetté au milieu des chiens.

Que faire du bien & s'entendre calomnier, est une vertu de roi.

Ainsi le maître de la terre connue veut qu'un roi soit humble. Proposez seulement l'humilité à un musicien, vous verrez comme il se moquera de *Marc-Aurèle*.

Descartes, dans son traité des *passions de l'ame*, met dans leur rang l'humilité. Elle ne s'attendait pas à être regardée comme une passion.

Il distingue entre l'humilité vertueuse & la vicieuse. Voici comme *Descartes* raisonnait en métaphysique & en morale.

„ Il n'y a rien en la générosité qui ne soit com-
„ patible avec l'humilité vertueuse, (*a*) ni rien ail-
„ leurs qui puisse changer ; ce qui fait que leurs mou-
„ vemens sont fermes, constans & toûjours fort sem-
„ blables à eux-mêmes. Mais ils ne viennent pas tant
„ de surprise, pour ce que ceux qui se connaissent
„ en cette façon, connaissent assez quelles sont les
„ causes qui font qu'ils s'estiment. Toutefois on peut
„ dire que ces causes sont si merveilleuses (à savoir
„ la puissance d'user de son libre arbitre qui fait qu'on

(*a*) Descartes *Traité des passions.*

Digitized by Google

„ ſe priſe ſoi-même, & les infirmités du ſujet en
„ qui eſt cette puiſſance, qui font qu'on ne s'eſtime
„ pas trop,) qu'à toutes les fois qu'on ſe les repré-
„ ſente de nouveau, elles donnent toûjours une nou-
„ velle admiration. "

Voici maintenant comme il parle de l'humilité vicieuſe.

„ Elle conſiſte principalement en ce qu'on ſe ſent
„ faible & peu réſolu, & comme ſi on n'avait pas
„ l'uſage entier de ſon libre arbitre. On ne ſe peut
„ empêcher de faire des choſes dont on ſait qu'on
„ ſe repentira par après. Puis auſſi en ce qu'on croit
„ ne pouvoir ſubſiſter par ſoi-même, ni ſe paſſer de
„ pluſieurs choſes dont l'acquiſition dépend d'autrui,
„ ainſi elle eſt directement oppoſée à la généroſité,
„ &c. "

C'eſt puiſſamment raiſonner.

Nous laiſſons aux philoſophes plus ſavans que nous le ſoin d'éclaircir cette doctrine. Nous nous bornerons à dire que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame.

C'eſt le contre-poiſon de l'orgueil. L'humilité ne pouvait pas empêcher *Rameau* de croire qu'il ſavait plus de muſique que ceux auxquels il l'enſeignait; mais elle pouvait l'engager à convenir qu'il n'était pas ſupérieur à *Lulli* dans le récitatif.

Le révérend père *Viret* cordelier, théologien & prédicateur, tout humble qu'il eſt, croira toûjours fermement qu'il en ſait plus que ceux qui apprennent à lire & à écrire. Mais ſon humilité chrétienne, ſa modeſtie de l'ame l'obligera d'avouer dans le fond de ſon cœur, qu'il n'a écrit que des ſottiſes. O frères *Nonottes*, *Guyon*, *Patouillet*, écrivains des halles, ſoyez bien humbles! ayez toûjours la modeſtie de l'ame en recommandation!

Digitized by Google

JAPON.

JE ne fais point de queſtion ſur le Japon pour ſavoir ſi cet amas d'iſles eſt beaucoup plus grand que l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande & les Orcades enſemble ; ſi l'empereur du Japon eſt plus puiſſant que l'empereur d'Allemagne, & ſi les bonzes Japonois ſont plus riches que les moines Eſpagnols.

J'avouerai même ſans héſiter que, tout relégués que nous ſommes aux bornes de l'Occident, nous avons plus de génie qu'eux, tout favoriſés qu'ils ſont du ſoleil levant. Nos tragédies & nos comédies paſſent pour être meilleures ; nous avons pouſſé plus loin l'aſtronomie, les mathématiques, la peinture, la ſculpture & la muſique. De plus, ils n'ont rien qui approche de nos vins de Bourgogne & de Champagne.

Mais pourquoi avons-nous ſi longtems ſollicité la permiſſion d'aller chez eux, & que jamais aucun Japonois n'a ſouhaité ſeulement faire un voyage chez nous ? Nous avons couru à Meako, à la terre d'Yeſſo, à la Californie ; nous irions à la Lune avec *Aſtolphe* ſi nous avions un hypogriphe. Eſt-ce curioſité, inquiétude d'eſprit ? eſt-ce beſoin réel ?

Dès que les Européans eurent franchi le cap de Bonne-Eſpérance, la Propagande ſe flatta de ſubjuguer tous les peuples voiſins des mers orientales, & de les convertir. On ne fit plus le commerce d'Aſie que l'épée à la main ; & chaque nation de notre Occident fit partir tour-à-tour des marchands, des ſoldats & des prêtres.

Gravons dans nos cervelles turbulentes, ces mémorables paroles de l'empereur *Yontchin* quand il chaſſa tous les miſſionnaires jéſuites & autres de ſon empire ;

Digitized by Google

empire ; qu'elles ſoient écrites ſur les portes de tous nos couvens. *Que diriez-vous ſi nous allions ſous le prétexte de trafiquer dans vos contrées, dire à vos peuples que votre religion ne vaut rien, & qu'il faut abſolument embraſſer la nôtre ?*

C'eſt-là cependant ce que l'égliſe latine a fait par toute la terre. Il en coûta cher au Japon ; il fut ſur le point d'être enſeveli dans les flots de ſon ſang comme le Mexique & le Pérou.

Il y avait dans les iſles du Japon douze religions qui vivaient enſemble très paiſiblement. Des miſſionnaires arrivèrent de Portugal ; ils demandèrent à faire la treiziéme ; on leur répondit qu'ils ſeraient les très bien venus, & qu'on n'en ſaurait trop avoir.

Voilà bientôt des moines établis au Japon avec le titre d'*évêques*. A peine leur religion fut-elle admiſe pour la treiziéme qu'elle voulut être la ſeule. Un de ces évêques ayant rencontré dans ſon chemin un conſeiller d'état, lui diſputa le pas ; (*a*) il lui ſoutint qu'il était du premier ordre de l'état, & que le conſeiller n'étant que du ſecond lui devait beaucoup de reſpect. L'affaire fit du bruit. Les Japonois ſont encor plus fiers qu'indulgens. On chaſſa le moine évêque & quelques chrétiens dès l'année 1586. Bientôt la religion chrétienne fut proſcrite. Les miſſionnaires s'humiliérent, demandèrent pardon, obtinrent grace & en abuſèrent.

Enfin en 1637, les Hollandais ayant pris un vaiſſeau eſpagnol qui faiſait voile du Japon à Lisbonne, ils trouvèrent dans ce vaiſſeau des lettres d'un nommé *Moro*, conſul d'Eſpagne à Nangazaqui. Ces lettres contenaient le plan d'une conſpiration des chrétiens du Japon pour s'emparer du pays. On y ſpécifiait le

(*a*) Ce fait eſt avéré par toutes les rélations.

Digitized by Google

Vous ſeriez donc de l'avis de *Mallebranche*, qui diſait que nous voyons tout en DIEU ?

Je ſuis bien ſûr au moins que ſi nous ne voyons pas les choſes dans le grand Etre, nous les voyons par ſon action puiſſante & préſente.

Et comment cette action ſe fait-elle ?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en ſavais pas un mot, & que DIEU n'a dit ſon ſecret à perſonne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon ſang dans mes veines : j'ignore le principe de tous mes mouvemens ; & vous voulez que je vous dife comment je ſens, & comment je penſe ? cela n'eſt pas juſte.

Mais vous ſavez au moins ſi votre faculté d'avoir des idées eſt jointe à l'étendue ?

Pas un mot. Il eſt bien vrai que *Tatien*, dans ſon diſcours aux Grecs, dit que l'ame eſt compoſée manifeſtement d'un corps. *Irénée*, dans ſon chap. XXVI. du ſecond livre, dit, que le Seigneur a enſeigné que nos ames gardent la figure de notre corps pour en conſerver la mémoire. *Tertullien* aſſure, dans ſon ſecond livre de l'*Ame*, qu'elle eſt un corps. *Arnobe*, *Lactance*, *Hilaire*, *Grégoire* de Nice, *Ambroiſe* n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'égliſe aſſurent que l'ame eſt ſans aucune étendue, & qu'en cela ils ſont de l'avis de *Platon*, ce qui eſt très douteux. Pour moi, je n'oſe être d'aucun avis ; je ne vois qu'incompréhenſibilité dans l'un & dans l'autre ſyſtême ; & après y avoir rêvé toute ma vie, je ſuis auſſi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penſer ?

Il eſt vrai ; celui qui jouït, en ſait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il ſait mieux, il eſt plus

Digitized by Google

heureux ; mais que voulez-vous ? il n'a pas dépendu de moi ni de recevoir, ni de rejetter dans ma cervelle toutes les idées qui ſont venues y combattre les unes contre les autres, & qui ont pris mes cellules medullaires pour leur champ de bataille. Quand elles ſe ſont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il eſt bien triſte d'avoir tant d'idées, & de ne ſavoir pas au juſte la nature des idées !

Je l'avoue ; mais il eſt bien plus triſte, & beaucoup plus ſot de croire ſavoir ce qu'on ne ſait pas.

Mais ſi vous ne ſavez pas poſitivement ce que c'eſt qu'une idée, ſi vous ignorez d'où elles vous viennent, vous ſavez du moins par où elles vous viennent ?

Oui, comme les anciens Egyptiens qui ne connaiſſaient pas la ſource du Nil, ſavaient très bien que les eaux du Nil leur arrivaient par le lit de ce fleuve. Nous ſavons très bien que les idées nous viennent par les ſens ; mais nous ignorons toûjours d'où elles partent. La ſource de ce Nil ne ſera jamais découverte.

S'il eſt certain que toutes les idées vous ſont données par les ſens, pourquoi donc la Sorbonne qui a ſi longtems embraſſé cette doctrine d'*Ariſtote*, l'a-t-elle condamnée avec tant de virulence dans *Helvétius* ?

C'eſt que la Sorbonne eſt compoſée de théologiens.

SECTION SECONDE.

Tout en DIEU.

In Deo vivimus movemur, & ſumus.
Tout ſe meut, tout reſpire, & tout exiſte en Dieu.

Digitized by Google

Aratus cité & approuvé par *St. Paul*, fit donc cette confeſſion de foi chez les Grecs.

Le vertueux Caton dit la même choſe, *Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.*

Mallebranche eſt le commentateur d'*Aratus*, de *St. Paul* & de *Caton*. Il réuſſit d'abord en montrant les erreurs des ſens & de l'imagination ; mais quand il voulut développer ce grand ſyſtême que tout eſt en DIEU, tous les lecteurs dirent que le commentaire eſt plus obſcur que le texte. Enfin, en creuſant cet abîme, la tête lui tourna ; il eut des converſations avec le Verbe, il ſut ce que le Verbe a fait dans les autres planètes ; il devint tout-à-fait fou. Cela doit nous donner de terribles allarmes, à nous autres chétifs qui faiſons les entendus.

Pour bien entrer au moins dans la penſée de *Mallebranche*, dans le tems qu'il était ſage, il faut d'abord n'admettre que ce que nous conçevons clairement, & rejetter ce que nous n'entendons pas. N'eſt-ce pas être imbécille que d'expliquer une obſcurité par des obſcurités ?

Je ſens invinciblement que mes premières idées & mes ſenſations me ſont venues malgré moi. Je conçois très clairement que je ne puis me donner aucune idée. Je ne puis me rien donner ; j'ai tout reçu. Les objets qui m'entourent ne peuvent me donner ni idée, ni ſenſation par eux-mêmes ; car comment ſe pourait-il qu'un morceau de matière eût en ſoi la vertu de produire dans moi une penſée ?

Donc je ſuis mené malgré moi à penſer que l'Etre éternel qui donne tout, me donne mes idées, de quelque manière que ce puiſſe être.

Mais, qu'eſt-ce qu'une idée ? qu'eſt-ce qu'une ſenſation, une volonté &c. ? c'eſt moi appercevant, moi ſentant, moi voulant.

Digitized by Google

On sait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appellé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement*; mais il y a des corps mus.

De même il n'y a point d'être particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement*: mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela est d'une vérité triviale; mais il est nécessaire de rebattre souvent cette vérité; car les erreurs contraires sont plus triviales encore.

LOIX DE LA NATURE.

Maintenant, comment l'Etre éternel & formateur produirait-il tous ces modes dans des corps organisés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? a-t-il mis deux êtres dans un cerf, dont l'un fera courir l'autre? non sans doute. Tout ce qu'on en sait est que le grain est doué de la faculté de végéter, & le cerf de celle de courir.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, & qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le nagement des poissons, la course des quadrupèdes, sont des effets démontrés des règles du mouvement connues. *Mens agitat molem.*

Les sensations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre chose que des effets plus admirables des loix mathématiques plus cachées?

MÉCANIQUE DES SENS, ET DES IDÉES.

C'est par ces loix que tout animal se meut pour chercher sa nourriture. Vous devez donc conjectu-

Digitized by Google

rer qu'il y a une loi par laquelle il a l'idée de ſa nourriture, ſans quoi il n'irait pas la chercher.

L'intelligence éternelle a fait dépendre d'un principe toutes les actions de l'animal. Donc l'intelligence éternelle a fait dépendre du méme principe les ſenſations qui cauſent ces actions.

L'auteur de la nature aura-t-il diſpoſé avec un art ſi divin les inſtrumens merveilleux des ſens ? aura-t-il mis des rapports ſi étonnans entre les yeux & la lumière, entre l'atmoſphère & les oreilles, pour qu'il ait encor beſoin d'accomplir ſon ouvrage par un autre ſecours ? La nature agit toûjours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé eſt impuiſſance ; la multiplicité des ſecours eſt faibleſſe. Donc il eſt à croire que tout marche par le même reſſort.

LE GRAND ETRE FAIT TOUT.

Non-ſeulement nous ne pouvons nous donner aucune ſenſation ; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe propoſent un prix pour celui qui imaginera un nouveau ſens ; jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, ſoit qu'il y ait un être inviſible & intangible dans notre cervelet, ou répandu dans notre corps, ſoit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les ſyſtêmes l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, ſenſations, idées qui en ſont la ſuite.

Puiſque nous ſommes ainſi ſous ſa main, *Mallebranche*, malgré toutes ſes erreurs, aurait donc raiſon de dire philoſophiquement, que nous ſommes dans DIEU, & que nous voyons tout dans DIEU ; comme *St. Paul* le dit dans le langage de la théologie, & *Aratus* & *Caton* dans celui de la morale.

Digitized by Google

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en* DIEU ?

Ou ce ſont des paroles vides de ſens, ou elles ſignifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée ? ce n'eſt pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc il n'eſt pas ſi antiphiloſophique qu'on l'a cru de dire. C'eſt DIEU qui fait des idées dans ma tête, de même qu'il fait le mouvement dans tout mon corps. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

COMMENT TOUT EST-IL ACTION DE DIEU ?

Il n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel & agiſſant ; il ne peut en exiſter deux ; car ils ſeraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens ils ſe détruiſent l'un l'autre ; s'ils ſont ſemblables c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſein dans le grand tout infiniment varié annonce un ſeul principe ; ce principe doit agir ſur tout être ; ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur tous les modes de tout être. Il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule idée qui ne ſoit l'effet immédiat d'une cauſe univerſelle toûjours préſente.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, & les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque choſe eſt hors de lui, ce ſerait dire qu'il y a quelque choſe hors du grand tout. DIEU étant le principe univerſel de toutes les choſes, toutes exiſtent donc en lui & par lui.

Ce ſyſtême renferme celui de la *prémotion phyſique*, mais comme une roue immenſe renferme une petite

Digitized by Google

roue qui cherche à s'en écarter. Le principe que nous venons d'expoſer eſt trop vaſte pour admettre aucune vue particulière.

La *prémotion phyſique* occupe l'être univerſel des changemens qui ſe paſſent dans la tête d'un janſéniſte & d'un moliniſte. Mais pour nous autres nous *n'occupons l'Etre des êtres que des loix de l'univers. La prémotion phyſique fait une affaire importante à* DIEU *de cinq propoſitions dont une ſœur converſe aura entendu parler ; & nous faiſons à* DIEU *l'affaire la plus ſimple de l'arrangement de tous les mondes.*

La prémotion phyſique eſt fondée ſur ce principe à la grecque, que *ſi un être penſant ſe donnait une idée il augmenterait ſon être.* Or nous ne ſavons ce que c'eſt qu'augmenter ſon être ; nous n'entendons rien à cela. Nous diſons qu'un être penſant ſe donnerait de nouveaux modes, & non pas une addition d'exiſtence. De même que quand vous danſez, vos coulés, vos entrechats, & vos attitudes ne vous donnent pas une exiſtence nouvelle ; ce qui nous ſemblerait abſurde. Nous ne ſommes d'accord avec la prémotion phyſique qu'en étant convaincus que nous ne nous donnons rien.

On crie contre le ſyſtême de la prémotion, & contre le nôtre, que nous ôtons aux hommes la liberté. DIEU nous en garde. Il n'y a qu'à s'entendre ſur ce mot *Liberté.* Nous en parlerons en ſon lieu. En attendant, le monde ira comme il eſt allé toûjours, ſans que les thomiſtes ni leurs adverſaires, ni tous les diſputeurs du monde y puiſſent rien changer ; & nous aurons toûjours des idées ſans ſavoir préciſément ce que c'eſt qu'une idée.

Digitized by Google

IDENTITÉ.

CE terme ſcientifique ne ſignifie que *même choſe*. Il pourait être rendu en français par mêmeté. Ce ſujet eſt bien plus intéreſſant qu'on ne penſe. On convient qu'on ne doit jamais punir que la perſonne coupable, le même individu, & point un autre. Mais un homme de cinquante ans n'eſt réellement point le même individu que l'homme de vingt; il n'a plus aucune des parties qui formaient ſon corps; & s'il a perdu la mémoire du paſſé, il eſt certain que rien ne lie ſon exiſtence actuelle à une exiſtence qui eſt perdue pour lui.

Vous n'êtes le même que par le ſentiment continu de ce que vous avez été & de ce que vous êtes. Vous n'avez le ſentiment de votre être paſſé que par la mémoire. Ce n'eſt donc que la mémoire qui établit l'identité, la mêmeté de votre perſonne.

Nous ſommes réellement phyſiquement comme un fleuve dont toutes les eaux coulent dans un flux perpétuel. C'eſt le même fleuve par ſon lit, ſes rives, ſa ſource, ſon embouchure, par tout ce qui n'eſt pas lui; mais changeant à tout moment ſon eau qui conſtitue ſon être, il n'y a nulle identité, nulle mêmeté pour ce fleuve.

S'il y avait un *Xerxès* tel que celui qui fouettait l'Helleſpont pour lui avoir déſobéi, & qui lui envoyait une paire de menottes; ſi le fils de ce *Xerxès* s'était noyé dans l'Euphrate, & que *Xerxès* voulût punir ce fleuve de la mort de ſon fils, l'Euphrate aurait raiſon de lui répondre, prenez-vous-en aux flots qui roulaient dans le tems que votre fils ſe baignait. Ces flots ne m'appartiennent point du tout, ils ſont allés dans le golphe Perſique, une partie s'y eſt ſalée, une autre s'eſt convertie en vapeurs, & s'en eſt allée dans les Gaules par un vent de ſud-eſt; elle eſt entrée dans les chicorées & dans les

Digitized by Google

laitues que les Gaulois ont mangées : prenez le coupable où vous le trouverez.

Il en eſt ainſi d'un arbre dont une branche caſſée par le vent aurait fendu la tête de votre grand-père. Ce n'eſt plus le même arbre, toutes ſes parties ont fait place à d'autres. La branche qui a tué votre grand-père n'eſt point à cet arbre : elle n'éxiſte plus.

On a donc demandé comment un homme qui aurait abſolument perdu la mémoire avant ſa mort, & dont les membres ſeraient changés en d'autres ſubſtances, pourait être puni de ſes fautes, ou récompenſé de ſes vertus quand il ne ſerait plus lui-même ? J'ai lu dans un livre connu cette demande & cette réponſe.

Demande.

Comment pourai-je être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, quand il ne reſtera rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne ? ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toûjours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre ; pour me faire rentrer dans mon exiſtence perdue ?

Réponſe.

C'eſt-à-dire que ſi un prince avait égorgé ſa famille pour régner, s'il avait tyranniſé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à DIEU, Ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire ; vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne. Penſez-vous que DIEU fût bien content de ce ſophiſme ?

Cette réponſe eſt très louable, mais elle ne réſout pas entiérement la queſtion.

Il s'agit d'abord de ſavoir ſi l'entendement & la ſenſation ſont une faculté donnée de DIEU à l'hom-

Digitized by Google

me, ou une ſubſtance créée ; ce qui ne peut guères ſe décider par la philoſophie qui eſt ſi faible & ſi incertaine.

Enſuite il faut ſavoir ſi l'ame étant une ſubſtance, & ayant perdu toute connaiſſance du mal qu'elle a pu faire, étant auſſi étrangère à tout ce qu'elle a fait avec ſon corps qu'à tous les autres corps de notre univers, peut, & doit, ſelon notre manière de raiſonner, répondre dans un autre univers des actions dont elle n'a aucune connaiſſance ; s'il ne faudrait pas en effet un miracle pour donner à cette ame le ſouvenir qu'elle n'a plus, pour la rendre préſente aux délits anéantis dans ſon entendement, pour la faire la même perſonne qu'elle était ſur terre ; ou bien, ſi DIEU la jugerait à-peu-près comme nous condamnons ſur la terre un coupable, quoiqu'il ait abſolument oublié ſes crimes manifeſtes. Il ne s'en ſouvient plus ; mais nous nous en ſouvenons pour lui ; nous le puniſſons pour l'exemple. Mais DIEU ne peut punir un mort pour qu'il ſerve d'exemple aux vivans. Perſonne ne ſait ſi ce mort eſt condamné ou abſous. DIEU ne peut donc le punir que parce qu'il ſentit & qu'il exécuta autrefois le déſir de mal faire. Mais ſi quand il ſe préſente mort au tribunal de DIEU il n'a plus rien de ce déſir, s'il l'a entiérement oublié depuis vingt ans, s'il n'eſt plus du tout la même perſonne, qui DIEU punira-t-il en lui ?

Ces queſtions ne paraiſſent guères du reſſort de l'eſprit humain. Il paraît qu'il faut dans tous ces labyrinthes recourir à la foi ſeule ; c'eſt toûjours notre dernier aſyle.

☞ *Lucrèce* avait en partie ſenti ces difficultés quand il peint, dans ſon troiſiéme livre, un homme qui craint ce qui lui arrivera lorſqu'il ne ſera plus le même homme,

Non radicitus e vita ſe tollit & evit ;
Sed facit eſſe ſui quiddam ſuper inſcius ipſe.

Sa raiſon parle en vain ; ſa crainte le dévore
Comme ſi n'étant plus il pouvait être encore.

Mais ce n'eſt pas à *Lucrèce* qu'il faut s'adreſſer pour connaître l'avenir.

Le célèbre *Toland* qui fit ſa propre épitaphe la finit par ces mots : *Idem futurus Tolandus nunquam :* il ne ſera jamais le même Toland. Cependant il eſt à croire que DIEU l'aurait bien ſu retrouver s'il avait voulu ; mais il eſt à croire auſſi que l'Etre qui exiſte néceſſairement eſt néceſſairement bon.

IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDole, du grec *Eidos*, figure, *Eidolos*, repréſentation d'une figure. *Latreuein*, ſervir, révérer, adorer. Ce mot adorer a, comme on ſait, beaucoup d'acceptions différentes : il ſignifie porter la main à la bouche en parlant avec reſpect : ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer, & enfin communément, rendre un culte ſuprême. Toûjours des équivoques.

Il eſt utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les payens étaient idolâtres, & que les Indiens ſont encor des peuples idolâtres. Premiérement, on n'appella perſonne *payen* avant *Théodoſe le jeune*. Ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conſervèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indouſtan eſt mahométan : & les mahométans ſont les implacables ennemis des images & de l'idolâtrie. Troiſiémement, on ne doit point appeller *idolâtres* beaucoup de peuples de l'Inde qui ſont

Digitized by Google

de l'ancienne religion des Parſis, ni certaines caſtes qui n'ont point d'idole.

SECTION PREMIÈRE.

Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple ſur la terre qui ait pris ce nom d'*Idolâtre*. Ce mot eſt une injure, un terme outrageant, tel que celui de *Gavache* que les Eſpagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de *Maranes* que les Français donnaient aux Eſpagnols. Si on avait demandé au ſénat de Rome, à l'aréopage d'Athènes, à la cour des rois de Perſe, *Etes-vous idolâtres ?* ils auraient à peine entendu cette queſtion. Nul n'aurait répondu, Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, ni dans *Homère*, ni dans *Héſiode*, ni dans *Hérodote*, ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les ſervît en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les capitaines Romains & Carthaginois faiſaient un traité, ils atteſtaient tous leurs Dieux. C'eſt en leur préſence, diſaient-ils, que nous jurons la paix. Or les ſtatues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très long, n'étaient pas dans la tente des généraux. Ils regardaient ou feignaient les Dieux comme préſens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges. Et ce n'eſt pas aſſurément le ſimulacre qui conſtituait la divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les ſtatues de leurs fauſſes divinités dans les temples ? Du même œil, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que les catholiques voyent les images, objets de leur vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fauſſe divinité repré-

Digitized by Google

ſentée par ce bois & ce marbre. La différence entr'eux & les catholiques n'eſt pas qu'ils euſſent des images & que les catholiques n'en ayent point. La différence eſt que leurs images figuraient des êtres fantaſtiques dans une religion fauſſe, & que les images chrêtiennes figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la ſtatue d'*Hercule*, & nous celle de *St. Chriſtophe :* ils avaient *Eſculape* & ſa chèvre, & nous *St. Roch* & ſon chien ; ils avaient *Mars* & ſa lance, & nous *St. Antoine* de Padoue, & *St. Jacques* de Compoſtelle.

Quand le conſul *Pline* adreſſe les prières *aux Dieux immortels*, dans l'exorde du panégyrique de Trajan, ce n'eſt pas à des images qu'il les adreſſe. Ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers tems du paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent un ſeul fait qui pûiſſe faire conclure qu'on adorât une idole. *Homère* ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olympe. Le Palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de *Pallas ;* c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium. C'était notre ſainte ampoule.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Les catholiques ont ſanctifié ces coutumes, & ne ſe diſent point idolâtres.

Les femmes en tems de ſéchereſſe portaient les ſtatues des Dieux, après avoir jeûné. Elles marchaient piés nuds, les cheveux épars ; & auſſi-tôt il pleuvait à ſeaux, comme dit Pétrone, *& ſtatim urceatim pluebat.* N'a-t-on pas conſacré cet uſage, illégitime chez les Gentils, & légitime parmi les catholiques ? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nuds piés des charognes pour obtenir les bénédictions du ciel par leur interceſſion ?

Digitized by Google

ceſſion ? Si un Turc, un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourait par ignorance accuſer les Italiens de mettre leur confiance dans les ſimulacres qu'ils promènent ainſi en proceſſion.

SECTION SECONDE.

Examen de l'idolâtrie ancienne.

Du tems de *Charles I* on déclara la religion catholique, idolâtre en Angleterre. Tous les presbytériens ſont perſuadés que les catholiques adorent un pain qu'ils mangent & des figures qui ſont l'ouvrage de leurs ſculpteurs & de leurs peintres. Ce qu'une partie de l'Europe reproche aux catholiques, ceux-ci le reprochent eux-mêmes aux Gentils.

On eſt ſurpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les tems contre l'idolâtrie des Romains, & des Grecs; & enſuite on eſt ſurpris encor quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande *Diane* d'Ephèſe avait plus de réputation qu'une *Diane* de village. Il ſe faiſait plus de miracles dans le temple d'*Eſculape* à Epidaure, que dans un autre de ſes temples. La ſtatue de *Jupiter Olimpien* attirait plus d'offrandes que celle de *Jupiter Paphlagonien*. Mais puiſqu'il faut toûjours oppoſer ici les coutumes d'une religion vraie, à celles d'une religion fauſſe, n'avons-nous pas eu depuis pluſieurs ſiécles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres ? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette qu'à Notre-Dame des Neiges ? C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'idolâtrie ?

On n'avait imaginé qu'une ſeule *Diane*, un ſeul *Apollon*, un ſeul *Eſculape*, non pas autant d'*Apollons*,

Digitized by Google

de *Dianes* & d'*Eſculapes* qu'ils avaient de temples & de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette ſtatue, à cette idole, & que par conſéquent les anciens n'étaient point idolâtres.

Les Grecs & les Romains augmentèrent le nombre de leurs Dieux par des apothéoſes; les Grecs diviniſaient les conquérans, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Perſée*. Rome dreſſa des autels à ſes empereurs. Les apothéoſes de Rome moderne ſont d'un genre différent. Elle a des ſaints au-lieu de ſes demi-dieux, & même elle a beaucoup plus de ſaints adorés du culte de dulie, ſans compter l'iperdulie, qu'il n'en fut jamais dans la Rome des *Scipions*. Outre ces ſaints, nous avons juſte ici-bas deux fois autant d'anges qu'il y a d'hommes ſur la terre; car nous avons chacun notre bon & notre mauvais ange; & il faut bien les prier tous deux, l'un pour qu'il nous ſerve, l'autre pour qu'il ne nuiſe pas.

Les anciennes apothéoſes ſont encor une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement idolâtres. Il eſt clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la ſtatue d'*Auguſte* & de *Claudius*, que dans leurs médailles.

Cicéron dans ſes ouvrages philoſophiques, ne laiſſe pas ſoupçonner ſeulement qu'on puiſſe ſe méprendre aux ſtatues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie; mais aucun d'eux n'imagine d'accuſer les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. *Lucrèce* ne reproche cette ſottiſe à perſonne, lui qui reproche tout aux ſuperſtitieux. Donc, encor une fois, cette opinion n'exiſtait pas; on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'idolâtre.

Digitized by Google

Horace fait parler une ſtatue de Priape; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier ne ſachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, ſe détermina enfin à me faire Dieu*, &c. Que conclure de cette plaiſanterie ? Priape était de ces petites divinités ſubalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plaiſanterie même eſt la preuve la plus forte que cette figure de *Priape* qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiſeaux, n'était pas fort révérée.

Dacier en ſe livrant à l'eſprit commentateur, n'a pas manqué d'obſerver que Baruch avait prédit cette avanture, en diſant, *Ils ne ſeront que ce que voudront les ouvriers*; mais il pouvait obſerver auſſi qu'on en peut dire autant de toutes les ſtatues. *Baruch* aurait-il eu une viſion ſur les ſatyres d'*Horace* ?

On peut d'un bloc de marbre tirer tout auſſi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre choſe plus reſpectable. La matière dont étaient formés les chérubins du Saint des ſaints aurait pu ſervir également à faire des pots de chambre. Un trône, un autel en ſont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuiſine ?

Dacier au-lieu de conclure que les Romains adoraient la ſtatue de *Priape*, & que *Baruch* l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Conſultez tous les auteurs qui parlent des ſtatues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie; ils diſent expreſſément le contraire. Vous voyez dans Martial:

Qui finxit ſacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos; qui colit ille facit.

L'artiſan ne fait point les Dieux,
C'eſt celui qui les prie.

Dans Ovide :

Colitur pro Jove forma Jovis.

Dans l'image de Dieu c'eſt Dieu ſeul qu'on adore.

Dans Stace :

Nulla autem effigies, nulli commiſſa matello.
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Les Dieux ne ſont jamais dans une arche enfermés :
Ils habitent nos cœurs.

Dans Lucain :

Eſtne Dei ſedes, niſi terra & pontus & aër ?

L'univers eſt de Dieu la demeure & l'empire.

On ferait un volume de tous les paſſages qui dépoſent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les ſtatues rendaient des oracles, qui ait pu faire penſer que ces ſtatues avaient en elles quelque choſe de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les Dieux avaient choiſi certains autels, certains ſimulacres pour y venir réſider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans *Homère* & dans les chœurs des tragédies grecques, que des prières à *Apollon* qui rend ſes oracles ſur les montagnes, en tel temple, en telle ville; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adreſſée à une ſtatue.

Ceux qui profeſſaient la magie, qui la croyaient une ſcience, ou qui feignaient de croire, prétendaient avoir le ſecret de faire deſcendre les Dieux dans les ſtatues, non pas les grands Dieux, mais les Dieux ſecondaires, les génies. C'eſt ce que *Mercure Triſmégiſte* appellait faire des Dieux; & c'eſt ce que St. Auguſtin réfute dans ſa *Cité de Dieu*. Mais cela

Digitized by Google

même montre évidemment que les ſimulacres n'avaient rien en eux de divin, puiſqu'il falait qu'un magicien les animât. Et il me ſemble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût aſſez habile pour donner une ame à une ſtatue pour la faire parler.

En un mot, les images des Dieux n'étaient point des Dieux; *Jupiter*, & non pas ſon image, lançait le tonnerre; ce n'était pas la ſtatue de *Neptune* qui ſoulevait les mers, ni celle d'*Apollon* qui donnait la lumière. Les Grecs & les Romains étaient des gentils, des polythéïſtes, & n'étaient point des idolâtres.

SECTION TROISIEME.

Si les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres? & de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appellés idoles. *Hiſtoire de leur culte.*

C'eſt une grande erreur d'appeller *idolâtres* les peuples qui rendirent un culte au ſoleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent longtems ni ſimulacres ni temples. Si elles ſe trompèrent, c'eſt en rendant aux aſtres ce qu'ils devaient au Créateur des aſtres. Encor le dogme de *Zoroaſtre* ou *Zerduſt*, recueilli dans le Sadder, enſeigne-t-il un Etre ſuprême, vengeur & rémunérateur: & cela eſt bien loin de l'idolâtrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole; il a toûjours conſervé le culte ſimple du maître du ciel *Kingtien*.

Gengis-Kan chez les Tartares n'était point idolâtre, & n'avait aucun ſimulacre. Les muſulmans qui rempliſſent la Grèce, l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, l'Inde & l'Afrique; appellent les chrêtiens idolâtres, *giaours*, parce qu'ils croyent que les chrêtiens rendent un culte aux images. Ils briſèrent pluſieurs ſtatues qu'ils trouvèrent à Conſtantinople dans

Digitized by Google

Ste. Sophie, & dans l'égliſe des Sts. Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en moſquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toûjours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des ſaints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces ſaints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolâtrie la plus complette.

On ne ſait pas qui inventa les habits & les chauſſures, & on veut ſavoir qui le premier inventa les *idoles ?* Qu'importe un paſſage de *Sanchoniaton* qui vivait avant la guerre de Troye ? que nous apprend-il, quand il dit que le chaos, l'eſprit, c'eſt-à-dire *le ſouffle*, amoureux de ſes principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent *Colp* & ſa femme *Baü* engendrèrent *Eon*, qu'*Eon* engendra *Genos ?* que *Cronos* leur deſcendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à ſon fils *Thaut ?* Voilà un des plus reſpectables monumens de l'antiquité.

Orphée ne nous en apprendra pas davantage dans ſa théogonie, que *Damaſcius* nous a conſervée. Il repréſente le principe du monde ſous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un viſage au milieu, qu'il appelle *viſage-dieu*, & des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités, l'une que les images ſenſibles & les hiéroglyphes ſont de l'antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens philoſophes ont reconnu un premier principe.

Quant au polythéiſme, le bon ſens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'eſt-à-dire des animaux faibles, capables de raiſon & de folie, ſujets à tous les accidens, à la maladie & à la mort, ces

Digitized by Google

hommes ont senti leur faiblesse & leur dépendance. Ils ont reconnu aisément qu'il est quelque chose de plus puissant qu'eux. Ils ont senti une force dans la terre qui fournit leurs alimens ; une dans l'air qui souvent les détruit ; une dans le feu qui consume, & dans l'eau qui submerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui présidaient à ces élémens ? Quoi de plus naturel que de révérer la force invisible qui faisait luire aux yeux le soleil & les étoiles ? Et dès qu'on voulut se former une idée de ces puissances supérieures à l'homme, quoi de plus naturel encor que de les figurer d'une manière sensible ? Pouvait-on s'y prendre autrement ? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par DIEU même, était toute remplie de ces images sous lesquelles DIEU est représenté. Il daigne parler dans un buisson le langage humain ; il paraît sur une montagne. Les esprits célestes qu'il envoye, viennent tous avec une forme humaine ; enfin le sanctuaire est couvert de chérubins, qui sont des corps d'hommes avec des aîles & des têtes d'animaux. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur de *Plutarque*, de *Tacite*, d'*Appien*, & de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. DIEU, malgré sa défense de peindre & de sculpter aucune figure, a donc daigné se proportionner à la faiblesse humaine, qui demandait qu'on parlât aux sens par des images.

Isaïe dans le chap. VI. voit le Seigneur assis sur un trône, & le bas de sa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend sa main, & touche la bouche de *Jérémie* au chap. I. de ce prophète. *Ezéchiel* au chap. III. voit un trône de saphir, & DIEU lui paraît comme un homme assis sur ce trône. Ces images n'altèrent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les statues, les idoles, pour représenter DIEU aux yeux du temple.

Digitized by Google

Les lettrés Chinois, les Parsis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles; mais bientôt *Isis* & *Osiris* furent figurés; bientôt *Bel* à Babilone fut un gros coloſſe. *Brama* fut un monſtre bizarre dans la preſqu'iſle de l'Inde. Les Grecs ſurtout multiplièrent les noms des Dieux, les ſtatues & les temples; mais en attribuant toûjours la ſuprême puiſſance à leur *Zeus* nommé par les Latins *Jupiter*, maître des Dieux & des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toûjours tous les Dieux dans le ciel, ſans ſavoir ce qu'ils entendaient par le ciel. (Voyez *Ciel.*)

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux; ſix mâles & ſix femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium.* Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure; Junon, Veſta, Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié; Veſta prit ſa place.

Enſuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Eſculape; les Dieux infernaux, Pluton, Proſerpine; ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréïdes, Glaucus; puis les Driades, les Naïades; les Dieux des jardins, ceux des bergers; il y en avait pour chaque profeſſion, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet.* On diviniſa enfin les empereurs. Ni ces empereurs, ni le Dieu *Pet*, ni la déeſſe Pertunda, ni Priape, ni Rumilia la déeſſe des tetons, ni Stercutius le Dieu de la garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les empereurs eurent quelquefois des temples, les petits Dieux pénates n'en eurent point; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait ſon cabinet. C'étaient les amuſemens des vieilles femmes

Digitized by Google

& des enfans, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encor ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si personne ne sait quand les hommes commencèrent à se faire des idoles, on sait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. *Tharé* père d'*Abraham* en faisait à Ur en Caldée. *Rachel* déroba & emporta les idoles de son beau-père *Laban*. On ne peut remonter plus haut.

Les idoles parlaient assez souvent. On faisait commémoration à Rome le jour de la fête de *Cibèle*, des belles paroles que la statue avait prononcées, lorsqu'on en fit la translation du palais du roi *Attale*.

Ipsa pati volui, ne sit mora, mittite volentem,
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

„ J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi vite; „ Rome est digne que tout Dieu s'y établisse. "

La statue de la Fortune avait parlé; les *Scipions*, les *Cicérons*, les *Césars*, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille à qui *Enclope* donna un écu pour acheter des oies & des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient aussi des oracles, & les prêtres cachés dans le creux des statues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés *idolâtres*? Cette paix fut un bien qui naquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaissant plusieurs Dieux inférieurs, trouva bon

Digitized by Google

que ſes voiſins euſſent auſſi les leurs. Si vous exceptez *Cambyſe* à qui on reprocha d'avoir tué le bœuf *Apis*, on ne voit dans l'hiſtoire prophane aucun conquérant qui ait maltraité les Dieux d'un peuple vaincu. Les Gentils n'avaient aucune religion excluſive, & les prêtres ne ſongèrent qu'à multiplier les offrandes & les ſacrifices.

Nous parlons ailleurs des victimes humaines ſacrifiées dans toutes les religions.

Pour conſoler le genre-humain de cet horrible tableau, de ces pieux ſacrilèges, il eſt important de ſavoir que chez preſque toutes les nations nommées *idolâtres*, il y avait la théologie ſacrée & l'erreur populaire, le culte ſecret & les cérémonies publiques, la religion des ſages & celle du vulgaire. On n'enſeignait qu'un ſeul Dieu aux initiés dans les myſtères: il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hymne attribuée à l'ancien *Orphée*, qu'on chantait dans les myſtères de *Cérès Eleuſine*, ſi célèbre en Europe & en Aſie. „ Contemple la nature divine, illumine ton eſprit, gouverne ton cœur, marche dans la voie de la juſtice, „ que le DIEU du ciel & de la terre ſoit toûjours „ préſent à tes yeux; il eſt unique, il exiſte ſeul par „ lui-même, tous les êtres tiennent de lui leur exiſtence: il les ſoutient tous; il n'a jamais été vu des „ mortels, & il voit toutes choſes. "

Qu'on liſe encor ce paſſage du philoſophe *Maxime* de Madaure, que nous avons déja cité: „ Quel homme „ eſt aſſez groſſier, aſſez ſtupide pour douter qu'il „ ſoit un DIEU ſuprême éternel, infini, qui n'a rien „ engendré de ſemblable à lui-même, & qui eſt le „ père commun de toutes choſes? "

Il y a mille témoignages que les ſages abhorraient non-ſeulement l'idolâtrie, mais encor le polythéiſme.

Digitized by Google

Epictète, ce modèle de réſignation & de patience, cet homme ſi grand dans une condition ſi baſſe, ne parle jamais que d'un ſeul Dieu. Reliſez encor cette maxime : „ DIEU m'a créé, DIEU eſt au-dedans de „ moi, je le porte partout. Pourais-je le ſouiller par „ des penſées obſcènes, par des actions injuſtes, par „ d'infames déſirs? Mon devoir eſt de remercier DIEU „ de tout, de le louer de tout, & de ne ceſſer de „ le bénir, qu'en ceſſant de vivre. " Toutes les „ idées d'*Epictète* roulent ſur ce principe. Eſt-ce là un idolâtre ?

Marc-Aurèle, auſſi grand peut-être ſur le trône de l'empire Romain, qu'*Epictète* dans l'eſclavage, parle ſouvent, à la vérité, des Dieux, ſoit pour ſe conformer au langage reçu, ſoit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre ſuprême & les hommes; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un DIEU éternel, infini ? „ Notre „ ame, dit-il, eſt une émanation de la Divinité. Mes „ enfans, mon corps, mes eſprits me viennent de „ DIEU. "

Les ſtoïciens, les platoniciens admettaient une nature divine & univerſelle : les épicuriens la niaient. Les pontifes ne parlaient que d'un ſeul DIEU dans les myſtères. Où étaient donc les idolâtres ? Tous nos déclamateurs crient à l'idolâtrie comme de petits chiens qui jappent quand ils entendent un gros chien aboyer.

Au reſte, c'eſt une des plus grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri, de dire que du tems de *Théodoſe le jeune*, il ne reſta plus d'idolâtres que dans les pays reculés de l'Aſie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encor Gentils, même au ſeptiéme ſiécle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas chrétien du tems de *Charlemagne*. La Pologne & tout le ſeptentrion reſtèrent longtems

Digitized by Google

après lui dans ce qu'on appelle *idolâtrie*. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lappons, quelques Samoyèdes, quelques Tartares qui ayent persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les tems qu'on appelle parmi nous *le moyen âge*, nous appellions le pays des mahométans *la Paganie*. Nous traitions d'*idolâtres*, d'*adorateurs d'images*, un peuple qui a les images en horreur. Avouons encor une fois, que les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de statues.

Un gentilhomme du prince *Ragotsky* m'a assuré sur son honneur qu'étant entré dans un caffé à Constantinople, la maitresse ordonna qu'on ne le servît point parce qu'il était idolâtre. Il était protestant; il lui jura qu'il n'adorait ni hostie ni image. Ah! si cela est, lui dit cette femme, venez chez moi tous les jours, vous serez servi pour rien.

JEOVA.

Jeovah, ancien nom de DIEU. Aucun peuple n'a jamais prononcé *Geova*, comme font les seuls Français, ils disaient *Ievo*; c'est ainsi que vous le trouvez écrit dans Sanchoniaton cité par Eusèbe prep. liv. 10. dans Diodore liv. 2. dans Macrobe sati. liv. 1er. &c. toutes les nations ont prononcé *ie* & non pas *g*. C'est du nom des quatre voyelles, i, e, o, u, que se forma ce nom sacré dans l'orient. Les uns prononçaient ï a o h, en aspirant, ï, e, o, va; les autres *yeaou*. Il falait toûjours quatre lettres; quoi que nous en met-

Digitized by Google

tions ici cinq, faute de pouvoir exprimer ces quatre caractères.

Nous avons déja observé que selon *Clément* d'Alexandrie, en faisissant la vraie prononciation de ce nom, on pouvait donner la mort à un homme. *Clément* en rapporte un exemple.

Longtems avant *Moïse*, Seth avait prononcé le nom de *Jeova* comme il est dit dans la Genèse chap. 4; & même selon l'hébreu, Seth s'appella *Jeova*. Abraham fit serment au roi de Sodome par Jeova ch. 14. v. 22.

Du mot ïova les Latins firent ïov, jovis, joviſpiter, jupiter. Dans le buisson l'Eternel dit à Moïse, mon nom est ïoüa. Dans les ordres qu'il lui donna pour la cour de Pharaon, il lui dit, *j'apparus à Abraham, Isaac & Jacob dans le Dieu puissant, & je ne leur revelai point mon nom Adonaï, & je fis un pacte avec eux.* (a)

Les Juifs ne prononcent point ce nom depuis longtems. Il était commun aux Phéniciens & aux Egyptiens. Il signifiait ce qui est; & de-là vient probablement l'inscription d'Isis. *Je suis tout ce qui est.*

JEPHTÉ

IL y a donc des gens à qui rien ne coûte, qui falsifient un passage de l'Ecriture aussi hardiment que s'ils en rapportaient les propres mots; & qui sur leur mensonge qu'ils ne peuvent méconnaître, espèrent qu'ils tromperont les hommes. Et s'il y a aujourd'hui de tels fripons, il est à présumer qu'avant l'invention de l'imprimerie il y en avait cent fois davantage.

(a) Exode chap. VI. v. 3.

Digitized by Google

Un des plus impudens falsificateurs a été l'auteur d'un infame libelle intitulé *Dictionnaire antiphilosophique*, & justement intitulé. Les lecteurs me diront, Ne te fâches pas tant, que t'importe un mauvais livre ? Messieurs, il s'agit de *Jephté*; il s'agit de victimes humaines, c'est du sang des hommes sacrifiés à DIEU que je veux vous entretenir.

L'auteur quel qu'il soit, traduit ainsi le 39e verset du chapitre II de l'histoire de Jephté;

Elle retourna dans la maison de son père qui fit la consécration qu'il avait promise par son vœu, & sa fille resta dans l'état de virginité.

Oui, falsificateur de Bible, j'en suis fâché; mais vous avez menti au St. Esprit, & vous devez savoir que cela ne se pardonne pas.

Il y a dans la Vulgate, *Et reversa est ad patrem suum, & fecit ei sicut voverat quæ ignorabat virum. Exinde mos increbuit in Israël & consuetudo servata est ut post anni circulum conveniant in unum filiæ Israël, & plangant filiam Jephté Galaaditæ.*

Elle revint à son père, & il lui fit comme il avait voué, à elle qui n'avait point connu d'homme; & de-là est venu l'usage, & la coutume s'est conservée, que les filles d'Israël s'assemblent tous les ans pour pleurer la fille de Jephté le Galadite, pendant quatre jours.

Or, dites-nous, homme antiphilosophe, si on pleure tous les ans pendant quatre jours une fille pour avoir été consacrée ?

Dites-nous, s'il y avait des religieuses chez un peuple qui regardait la virginité comme un opprobre ?

Dites-nous, ce que signifie, il lui fit comme il avait voué, *fecit ei sicut voverat* ? Qu'avait voué *Jephté* ?

Digitized by Google

qu'avait-il promis par ſerment ? D'égorger ſa fille, de l'immoler en holocauſte ; & il l'égorgea.

Liſez la diſſertation de *Calmet* ſur la témérité du vœu de *Jephté* & ſur ſon accompliſſement ; liſez la loi qu'il cite, cette loi terrible du Lévitique au chapitre XXVII, qui ordonne que tout ce qui ſera dévoué au Seigneur ne ſera point racheté, mais mourra de mort ; *non redimetur ſed morte morietur*.

Voyez les exemples en foule atteſter cette vérité épouvantable. Voyez les Amalécites & les Cananéens. Voyez le roi d'Arad & tous les ſiens ſoumis à ce dévouement. Voyez le prêtre *Samuel* égorger de ſes mains le roi *Agag* & le couper en morceaux comme un boucher débite un bœuf dans ſa boucherie. Et puis corrompez, falſifiez, niez l'Ecriture ſainte pour ſoutenir votre paradoxe ; inſultez à ceux qui la révèrent, quelque choſe étonnante qu'ils y trouvent. Donnez un démenti à l'hiſtorien *Joſeph* qui la tranſcrit, & qui dit poſitivement que *Jephté* immola ſa fille. Entaſſez injure ſur menſonge, & calomnie ſur ignorance ; les ſages en riront ; & ils ſont aujourd'hui en grand nombre ces ſages. Oh ! ſi vous ſaviez comme ils mépriſent les *Routh* quand ils corrompent la ſainte Ecriture, & qu'ils ſe vantent d'avoir diſputé avec le préſident de *Monteſquieu* à ſa dernière heure, & de l'avoir convaincu qu'il faut penſer comme les frères jéſuites !

JÉSUITES, ou ORGUEIL.

ON a tant parlé des jéſuites, qu'après avoir occupé l'Europe pendant deux cent ans, ils finiſſent par l'ennuyer, ſoit qu'ils écrivent eux-mêmes, ſoit qu'on écrive pour ou contre cette ſingulière ſociété, dans

Digitized by Google

laquelle il faut avouer qu'on a vu & qu'on voit encor des hommes d'un rare mérite.

On leur a reproché dans ſix mille volumes leur morale relâchée, qui n'était pas plus relâchée que celle des capucins, & leur doctrine ſur la ſûreté de la perſonne des rois ; doctrine qui après tout n'approche ni du manche de corne du couteau de *Jacques Clément*, ni de l'hoſtie ſaupoudrée qui ſervit ſi bien frère *Ange* de Montepulciano autre jacobin, & qui empoiſonna l'empereur *Henri VII.*

Ce n'eſt point la grace verſatile qui les a perdus, ce n'eſt pas la banqueroute frauduleuſe du révérend père *La Valette* préfet des miſſions apoſtoliques. On ne chaſſe point un ordre entier de France, d'Eſpagne, des deux Siciles, parce qu'il y a eu dans cet ordre un banqueroutier. Ce ne ſont pas les fredaines du jéſuite *Giot Desfontaines*, ni du jéſuite *Fréron*, ni du révérend père *Marſi*, lequel eſtropia par ſes énormes talens un enfant charmant de la première nobleſſe du royaume. On ferma les yeux ſur ces imitations grecques & latines d'*Anacréon* & d'*Horace*.

Qu'eſt-ce donc qui les a perdus ? L'orgueil.

Quoi ! les jéſuites étaient-ils plus orgueilleux que les autres moines ? Oui, ils l'étaient au point qu'ils firent donner une lettre de cachet à un eccléſiaſtique qui les avait appellés *moines*. Le frère *Crouſt*, le plus brutal de la ſociété, frère du confeſſeur de la ſeconde dauphine, fut prêt de battre en ma préſence le fils de Mr. *G.* depuis préteur royal à Strasbourg, pour lui avoir dit qu'il irait le voir dans ſon couvent.

C'était une choſe incroyable que leur mépris pour toutes les univerſités dont ils n'étaient pas, pour tous les livres qu'ils n'avaient pas faits, pour tout eccléſiaſtique qui n'était pas *un homme de qualité* ; c'eſt de

de quoi j'ai été témoin cent fois. Ils s'expriment ainſi dans leur libelle intitulé, (*a*) Il eſt tems de parler : „ *Que dire à un magiſtrat qui dit que les jéſuites* „ *ſont des orgueilleux, il faut les humilier ?* “ Ils étaient ſi orgueilleux qu'ils ne voulaient pas qu'on blâmât leur orgueil.

D'où leur venait ce péché de la ſuperbe ? De ce que frère *Guignard* avait été pendu. Cela eſt vrai à la lettre.

Il faut remarquer qu'après le ſupplice de ce jéſuite ſous *Henri IV*, & après leur banniſſement du royaume, ils ne furent rappellés qu'à condition qu'il y aurait toûjours à la cour un jéſuite qui répondrait de la conduite des autres. *Coton* fut donc mis en ôtage auprès de *Henri IV ;* & ce bon roi qui ne laiſſait pas d'avoir ſes petites fineſſes, crut gagner le pape en prenant ſon ôtage pour ſon confeſſeur.

Dès-lors chaque frère jéſuite ſe crut ſolidairement confeſſeur du roi. Cette place de premier médecin de l'ame d'un monarque, devint un miniſtère ſous *Louis XIII*, & ſurtout ſous *Louis XIV*. Le frère *Vadblé* valet de chambre du père de *la Chaiſe*, accordait ſa protection aux évêques de France ; & le père *Le Tellier* gouvernait avec un ſceptre de fer ceux qui voulaient bien être gouvernés ainſi. Il était impoſſible que la plûpart des jéſuites ne s'enflaſſent du vent de ces deux hommes, & qu'ils ne fuſſent auſſi inſolens que les laquais du marquis de *Louvois*. Il y eut parmi eux des ſavans, des hommes éloquens, des génies ; ceux-là furent modeſtes, mais les médiocres faiſant le grand nombre, furent atteints de cet orgueil attaché à la médiocrité & à l'eſprit de collège.

Depuis leur père *Garaſſe*, preſque tous leurs livres polémiques reſpirèrent une hauteur indécente qui ſou-

(*a*) Page 341.

Digitized by Google

leva toute l'Europe. Cette hauteur tomba ſouvent dans la baſſeſſe du plus énorme ridicule ; de ſorte qu'ils trouvèrent le ſecret d'être à la fois l'objet de l'envie & du mépris. Voici, par exemple, comme ils s'exprimaient ſur le célèbre *Pâquier* avocat-général de la chambre des comptes.

„ *Pâquier* eſt un porte-panier, un maraud de Paris, „ petit galant bouffon, plaiſanteur, petit compagnon „ vendeur de ſornettes, ſimple regage qui ne mérite „ pas d'être le valeton des laquais ; bélitre, coquin „ qui rote, pète & rend ſa gorge, fort ſuſpect d'hé- „ réſie ou bien hérétique, ou bien pire, un ſale & „ vilain ſatyre, un archimaître, ſot par nature, par „ béquarre, par bémol, ſot à la plus haute gamme, „ ſot à triple ſemelle, ſot à double teinture, & teint „ en cramoiſi, ſot en toutes ſortes de ſottiſes. "

Ils polirent depuis leur ſtile ; mais l'orgueil, pour être moins groſſier, n'en fut que plus révoltant.

On pardonne tout hors l'orgueil. Voilà pourquoi tous les parlemens du royaume, dont les membres avaient été pour la plûpart leurs diſciples, ont ſaiſi la première occaſion de les anéantir : & la terre entière s'eſt réjoüie de leur chûte.

Cet eſprit d'orgueil était ſi fortement enraciné dans eux, qu'il ſe déployait avec la fureur la plus indécente dans le tems même qu'ils étaient tenus à terre ſous la main de la juſtice, & que leur arrêt n'était pas encor prononcé. On n'a qu'à lire le fameux mémoire intitulé, *Il eſt tems de parler*, imprimé dans Avignon en 1762, ſous le nom ſuppoſé d'Anvers. Il commence par une requête ironique aux gens tenant la cour de parlement. On leur parle dans cette requête avec autant de mépris que ſi on faiſait une réprimande à des clercs de procureur. On traite continuellement l'illuſtre Mr. de *Montclar* procureur-général, l'oracle

Digitized by Google

du parlement de Provence, de *maître Ripert*; & on lui parle comme un régent en chaire parlerait à un écolier mutin & ignorant. On pouſſe l'audace juſqu'à dire (*b*) que Mr. de Montclar *a blaſphémé* en rendant compte de l'inſtitut des jéſuites.

Dans leur mémoire qui a pour titre, *Tout ſe dira*, ils inſultent encor plus effrontément le parlement de Metz, & toûjours avec ce ſtile qu'on puiſe dans les écoles.

Ils ont conſervé le même orgueil ſous la cendre dans laquelle la France, l'Eſpagne les ont plongés. Le ſerpent coupé en tronçons a levé encor la tête du fond de cette cendre. On a vu je ne ſais quel miſérable, nommé *Nonotte*, s'ériger en critique de ſes maîtres, & cet homme fait pour prêcher la canaille dans un cimetière, parler à tort & à travers des choſes dont il n'avait pas la plus légère notion. Un autre inſolent de cette ſociété nommé *Patouillet*, inſultait dans des mandemens d'évêque, des citoyens, des officiers de la maiſon du roi, dont les laquais n'auraient pas ſouffert qu'il leur parlât.

Une de leurs principales vanités était de s'introduire chez les grands dans leurs dernières maladies, comme des ambaſſadeurs de DIEU, qui venaient leur ouvrir les portes du ciel ſans les faire paſſer par le purgatoire. Sous *Louis XIV* il n'était pas du bon air de mourir ſans paſſer par les mains d'un jéſuite; & le croquant allait enſuite ſe vanter à ſes dévotes qu'il avait converti un duc & pair, lequel ſans ſa protection aurait été damné.

Le mourant pouvait lui dire; de quel droit, excrément de collège, viens-tu chez moi quand je me meurs? me voit-on venir dans ta cellule quand

(*b*) Tom. II. pag. 399.

Digitized by Google

tu as la fistule ou la cangrène, & que ton corps crasseux est prêt à être rendu à la terre. DIEU a-t-il donné à ton ame quelques droits sur la mienne ? ai-je un précepteur à soixante & dix ans ? portes-tu les clefs du paradis à ta ceinture ? Tu oses dire que tu es ambassadeur de DIEU ; montre-moi tes patentes ; & si tu n'en as point, laisse-moi mourir en paix. Un bénédictin, un chartreux, un prémontré ne viennent point troubler mes derniers momens ; ils n'érigent point un trophée à leur orgueil sur le lit d'un agonisant ; ils restent dans leur cellule ; reste dans la tienne ; qu'y a-t-il entre toi & moi ?

Ce fut une chose comique dans une triste occasion, que l'empressement de ce jésuite Anglais nommé *Routh*, à venir s'emparer de la dernière heure du célèbre *Montesquieu*. Il vint, dit-il, rendre cette ame vertueuse à la religion, comme si *Montesquieu* n'avait pas mieux connu la religion qu'un *Routh*, comme si DIEU eût voulu que *Montesquieu* pensât comme un *Routh*. On le chassa de la chambre, & il alla crier dans tout Paris, J'ai converti cet homme illustre, je lui ai fait jetter au feu ses *Lettres persanes* & son *Esprit des loix*. On eut soin d'imprimer la rélation de la conversion du président de *Montesquieu* par le révérend père *Routh*, dans ce libelle intitulé *Antiphilosophique*.

Un autre orgueil des jésuites était de faire des missions dans les villes comme s'ils avaient été chez des Indiens & chez des Japonois. Ils se faisaient suivre dans les rues par la magistrature entière. On portait une croix devant eux, on la plantait dans la place publique ; ils dépossédaient le curé, ils devenaient les maîtres de la ville. Un jésuite nommé *Aubert*, fit une pareille mission à Colmar, & obligea l'avocat-général du conseil souverain de brûler à ses pieds son Bayle, qui lui avait coûté cinquante écus. J'aurais mieux aimé brûler frère *Aubert*. Jugez comme l'orgueil de cet *Aubert* fut gonflé de ce sacrifice, comme

Digitized by Google

il s'en vanta le ſoir avec ſes confrères, comme il en écrivit à ſon général.

O moines ! ô moines ! ſoyez modeſtes, je vous l'ai déja dit ; ſoyez modérés ſi vous ne voulez pas que malheur vous arrive.

IGNACE DE LOYOLA.

VOulez-vous acquérir un grand nom, être fondateur ? ſoyez complettement fou ; mais d'une folie qui convienne à votre ſiécle. Ayez dans votre folie un fonds de raiſon qui puiſſe ſervir à diriger vos extravagances ; & ſoyez exceſſivement opiniâtre. Il poura arriver que vous ſoyez pendu ; mais ſi vous ne l'êtes pas, vous pourez avoir des autels.

En conſcience y a-t-il jamais eu un homme plus digne des petites-maiſons que *St. Ignace*, ou *St. Inigo* le Biſcayen, car c'eſt ſon véritable nom : la tête lui tourne à la lecture de la *Légende dorée*, comme elle tourna depuis à *Don Quichotte de la Manche* pour avoir lu des romans de chevalerie. Voilà mon Biſcayen qui ſe fait d'abord chevalier de la Vierge, & qui fait la veille des armes à l'honneur de ſa dame. La Ste. Vierge lui apparait, & accepte ſes ſervices ; elle revient pluſieurs fois, elle lui amène ſon fils. Le diable qui eſt aux aguets, & qui prévoit tout le mal que les jéſuites lui feront un jour, vient faire un vacarme de lutin dans la maiſon, caſſe toutes les vîtres ; le Biſcayen le chaſſe avec un ſigne de croix ; le diable s'enfuit à travers la muraille & y laiſſe une grande ouverture que l'on montrait encor aux curieux cinquante ans après ce bel événement.

Sa famille voyant le dérangement de ſon eſprit, veut le faire enfermer & le mettre au régime : il ſe

Digitized by Google

débarraſſe de ſa famille ainſi que du diable, & s'enfuit ſans ſavoir où il va. Il rencontre un Maure & diſpute avec lui ſur l'immaculée conception. Le Maure qui le prend pour ce qu'il eſt, le quitte au plus vîte. Le Biſcayen ne ſait s'il tuera le Maure ou s'il priera DIEU pour lui; il en laiſſe la déciſion à ſon cheval, qui, plus ſage que lui, reprit la route de ſon écurie.

Mon homme après cette avanture prend le parti d'aller en pélérinage à Bethléem en mendiant ſon pain; ſa folie augmente en chemin; les dominicains prennent pitié de lui à Menrèſe, ils le gardent chez eux pendant quelques jours; & le renvoyent ſans l'avoir pu guérir.

Il s'embarque à Barcelone, arrive à Veniſe, on le chaſſe de Veniſe, il revient à Barcelone toûjours mendiant ſon pain, toûjours ayant des extaſes, & voyant fréquemment la Ste. Vierge & JESUS-CHRIST.

Enfin, on lui fait entendre que pour aller dans la Terre-ſainte convertir les Turcs, les chrêtiens de l'égliſe grecque, les Arméniens & les Juifs, il falait commencer par étudier un peu de théologie. Mon Biſcayen ne demande pas mieux; mais pour être théologien il faut ſavoir un peu de grammaire & un peu de latin; cela ne l'embarraſſe point, il va au collège à l'âge de trente-trois ans; on ſe moque de lui, & il n'apprend rien.

Il était déſeſpéré de ne pouvoir aller convertir des infidèles: le diable eut pitié de lui cette fois-là, il lui apparut, & lui jura foi de chrêtien que s'il voulait ſe donner à lui il le rendrait le plus ſavant homme de l'égliſe de DIEU. *Ignace* n'eut garde de ſe mettre ſous la diſcipline d'un tel maître: il retourna en claſſe, on lui donna le fouet quelquefois, & il n'en fut pas plus ſavant.

Digitized by Google

Chaſſé du collège de Barcelone, perſécuté par le diable qui le puniſſait de ſes refus, abandonné par la Vierge *Marie*, qui ne ſe mettait point du tout en peine de ſecourir ſon chevalier, il ne ſe rebute pas; il ſe met à courir le pays avec des pélerins de St. Jacques, il prêche dans les rues de ville en ville. On l'enferme dans les priſons de l'inquiſition. Délivré de l'inquiſition, on le met en priſon dans Alcala; il s'enfuit après à Salamanque, & on l'y enferme encor. Enfin, voyant qu'il n'était pas prophête dans ſon pays, *Ignace* prend la réſolution d'aller étudier à Paris; il fait le voyage à pied précédé d'un âne, qui portait ſon bagage, ſes livres & ſes écrits. *Don Quichotte* du moins eut un cheval & un écuyer; mais *Ignace* n'avait ni l'un ni l'autre.

Il eſſuie à Paris les mêmes avanies qu'en Eſpagne: on lui fait mettre culottes bas au collège de Ste. Barbe, & on veut le fouetter en cérémonie. Sa vocation l'appelle enfin à Rome.

Comment s'eſt-il pu faire qu'un pareil extravagant ait joui enfin à Rome de quelque conſidération, ſe ſoit fait des diſciples, & ait été le fondateur d'un ordre puiſſant, dans lequel il y a eu des hommes très eſtimables? C'eſt qu'il était opiniâtre & entouſiaſte. Il trouva des entouſiaſtes comme lui, auxquels il s'aſſocia. Ceux-là ayant plus de raiſon que lui, rétablirent un peu la ſienne: il devint plus aviſé ſur la fin de ſa vie; & il mit même quelque habileté dans ſa conduite.

Peut-être *Mahomet* commença-t-il à être auſſi fou qu'*Ignace* dans les premières converſations qu'il eut avec l'ange *Gabriel*; & peut-être *Ignace* à la place de *Mahomet* aurait fait d'auſſi grandes choſes que le prophête. Car il était tout auſſi ignorant, auſſi viſionnaire & auſſi courageux.

Digitized by Google

On dit d'ordinaire que ces choſes-là n'arrivent qu'une fois : cependant il n'y a pas longtems qu'un ruſtre Anglais plus ignorant que l'Eſpagnol *Ignace*, a établi la ſociété de ceux qu'on nomme *quakers*, ſociété fort au-deſſus de celle d'*Ignace*. Le comte de *Sinzendorf* a de nos jours fondé la ſecte des moraves ; & les convulſionnaires de Paris ont été ſur le point de faire une révolution. Ils ont été bien fous, mais ils n'ont pas été aſſez opiniâtres.

IGNORANCE.

IL y a bien des eſpèces d'ignorances ; la pire de toutes eſt celle des critiques. Ils ſont obligés, comme on ſait, d'avoir doublement raiſon, comme gens qui affirment, & comme gens qui condamnent. Ils ſont donc doublement coupables quand ils ſe trompent.

PREMIÈRE IGNORANCE.

Par exemple, un homme fait deux gros volumes ſur quelques pages d'un livre utile qu'il n'a pas entendu. Il examine d'abord ces paroles ;

La mer a couvert des terrains immenſes. — Les lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine & ailleurs, ne peuvent y avoir été dépoſés que par la mer.

Oui, ſi ces lits de coquillages exiſtent en effet. Mais le critique devait ſavoir que l'auteur lui-même a découvert ou cru découvrir que ces lits réguliers de coquillages n'exiſtent point, qu'il n'y en a nulle part dans le milieu des terres ; mais ſoit que le critique le ſût, ſoit qu'il ne le ſût pas, il ne devait pas imputer (généralement parlant) des couches de

Digitized by Google

coquilles ſuppoſées réguliérement placées les unes ſur les autres à un déluge univerſel qui aurait détruit toute régularité ; c'eſt ignorer abſolument la phyſique.

Il ne devait pas dire, *le déluge univerſel eſt raconté par Moiſe avec le conſentement de toutes les nations.* 1°. Parce que le Pentateuque fut longtems ignoré, non-ſeulement des nations, mais des Juifs eux-mêmes.

2°. Parce qu'on ne trouva qu'un exemplaire de la loi au fond d'un vieux coffre du tems du roi *Joſias.*

3°. Parce que ce livre fut perdu pendant la captivité.

4°. Parce qu'il fut reſtauré par *Eſdras.*

5°. Parce qu'il fut toûjours inconnu à toute autre nation juſqu'au tems de la traduction des Septante.

6°. Parce que même depuis la traduction attribuée aux Septante, nous n'avons pas un ſeul auteur parmi les Gentils qui cite un ſeul endroit de ce livre, juſqu'à *Longin* qui vivait ſous l'empereur *Aurélien.*

7°. Parce que nulle autre nation n'a jamais admis un déluge univerſel juſqu'aux métamorphoſes d'*Ovide*, & qu'encor dans *Ovide* il ne s'étend qu'à la Méditerranée.

8°. Parce que *St. Auguſtin* avoue expreſſément que le déluge univerſel fut ignoré de toute l'antiquité.

9°. Parce que le premier déluge dont il eſt queſtion chez les Gentils, eſt celui dont parle *Béroſe*, & qu'il fixe à quatre mille quatre cent ans environ avant notre ère vulgaire ; ce déluge qui ne s'étendit que vers le Pont-Euxin.

Digitized by Google

10°. Parce qu'enfin il ne nous eſt reſté aucun monument d'un déluge univerſel chez aucune nation du monde.

Il faut ajouter à toutes ces raiſons, que le critique n'a pas ſeulement compris l'état de la queſtion. Il s'agit uniquement de ſavoir ſi nous avons des preuves phyſiques que la mer ait abandonné ſucceſſivement pluſieurs terrains. Et ſur cela, Mr. l'abbé *François* dit des injures à des hommes qu'il ne peut ni connaître ni entendre. Il eût mieux valu ſe taire & ne pas groſſir la foule des mauvais livres.

SECONDE IGNORANCE.

Le même critique, pour appuyer de vieilles idées aſſez univerſellement mépriſées, mais qui n'ont pas le plus léger rapport à Moïſe, s'aviſe de dire, (a) *que Béroſe eſt parfaitement d'accord avec Moïſe dans le nombre des générations avant le déluge.*

Remarquez, mon cher lecteur, que ce *Béroſe* eſt celui-là même qui nous apprend que le poiſſon *Oannès* ſortait tous les jours de l'Euphrate pour venir prêcher les Caldéens; & que le même poiſſon écrivit avec une de ſes arêtes un beau livre ſur l'origine des choſes. Voilà l'écrivain que Mr. l'abbé *François* prend pour le garant de *Moïſe.*

TROISIÉME IGNORANCE.

(b) *N'eſt-il pas conſtant qu'un grand nombre de familles européanes tranſplantées dans les côtes d'Afrique, y ſont devenues ſans aucun mêlange auſſi noires que les naturelles du pays?*

Monſieur l'abbé, c'eſt le contraire qui eſt conſtant. Vous ignorez que les nègres ont le *reticulum muco-*

(a) Page 6. (b) Page 5.

Digitized by Google

ſum noir, quoi que je l'aye dit vingt fois. Sachez que vous auriez beau faire des enfans en Guinée, vous ne feriez jamais que des welches qui n'auraient ni cette belle peau noire huileuſe, ni ces lèvres noires & lippues, ni ces yeux ronds, ni cette laine friſée ſur la tête qui font la différence ſpécifique des nègres. Sachez que votre famille welche, établie en Amérique, aura toûjours de la barbe, tandis qu'aucun Américain n'en aura. Après cela tirez-vous d'affaire comme vous pourez avec *Adam* & *Eve*.

QUATRIÉME IGNORANCE.

(*c*) *Le plus idiot ne dit point, moi pied, moi tête, moi main; il ſent donc qu'il y a en lui quelque choſe qui s'approprie ſon corps.*

Hélas! mon cher abbé, cet idiot ne dit pas non plus, moi ame.

Que pouvez-vous conclure vous & lui? qu'il dit, mon pied parce qu'on peut l'en priver; car alors il ne marchera plus. Qu'il dit ma tête; on peut la lui couper; alors il ne penſera plus. Eh bien, que s'enſuit-il? ce n'eſt pas ici une ignorance des faits.

CINQUIÉME IGNORANCE.

(*d*) *Qu'eſt-ce que ce Melchom qui s'était emparé du pays de Gad? plaiſant Dieu que le* DIEU *de Jérémie devait faire enlever pour être traîné en captivité.*

Ah ah! monſieur l'abbé, vous faites le plaiſant. Vous demandez quel eſt ce *Melchom*; je vais vous le dire. *Melk* ou *Melkom* ſignifiait le Seigneur, ainſi qu'*Adoni* ou *Adonaï*, *Baal* ou *Bel*, *Adad*, *Shadaï*, *Eloï* ou *Eloa*. Preſque tous les peuples de Syrie donnaient de tels

(*c*) Page 10. (*d*) Page 20.

Digitized by Google

noms à leurs Dieux. Chacun avait son seigneur, son protecteur, son Dieu. Le nom même de *Jehova* était un nom phénicien & particulier ; témoin *Sanchoniaton* antérieur certainement à *Moïse* ; témoin *Diodore*.

Nous savons bien que DIEU est également le DIEU, le maître absolu des Egyptiens & des Juifs, & de tous les hommes, & de tous les mondes ; mais ce n'est pas ainsi qu'il est représenté quand *Moïse* paraît devant *Pharaon*. Il ne lui parle jamais qu'au nom du DIEU des Hébreux, comme un ambassadeur apporte les ordres du roi son maître. Il parle si peu au nom du maître de toute la nature, que Pharaon lui répond, *Je ne le connais pas*. Moïse fait des prodiges au nom de ce DIEU ; mais les sorciers de *Pharaon* font précisément les mêmes prodiges au nom des leurs. Jusques-là tout est égal. On combat seulement à qui sera le plus puissant, mais non pas à qui sera le seul puissant. Enfin, le DIEU des Hébreux l'emporte de beaucoup ; il manifeste une puissance beaucoup plus grande, mais non pas une puissance unique. Ainsi, humainement parlant, l'incrédulité de *Pharaon* semble très excusable. C'est la même incrédulité que celle de *Motezuma* devant *Cortez*, & d'*Atabalipa* devant les *Pizaro*.

Quand Josué assemble les Juifs ; *Choisissez*, leur dit-il, (*e*) *ce qu'il vous plaira, ou les Dieux auxquels ont servi vos pères dans la Mésopotamie, ou les Dieux des Amorrhéens au pays desquels vous habitez. Mais pour ce qui est de moi & de ma maison, nous servirons Adonaï.*

Le peuple s'était donc déja donné à d'autres Dieux, & pouvait servir qui il voulait.

Quand la famille de *Michas* dans Ephraïm prend un prêtre lévite pour servir un Dieu étranger ; (*f*) quand toute la tribu de Dan sert le même Dieu que la

(*e*) Josué chap. XXIV. (*f*) Juges chap. VIII & IX.

Digitized by Google

famille *Michas ;* lorſqu'un petit-fils même de *Moïſe* ſe fait prêtre de ce Dieu étranger pour de l'argent, perſonne n'en murmure. Chacun a ſon Dieu paiſiblement ; & le petit-fils de *Moïſe* eſt idolâtre ſans que perſonne y trouve à redire ; donc alors chacun choiſiſſait ſon Dieu local, ſon protecteur.

Les mêmes Juifs après la mort de *Gédéon*, adorent *Baal-béritb*, qui ſignifie préciſément la même choſe qu'*Adonaï*, le *Seigneur*, le *protecteur*. Ils changent de protecteur.

Adonaï, du tems de *Joſué*, ſe rend maître des montagnes ; (*g*) mais il ne peut vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots armés de faulx.

Y a-t-il rien qui reſſemble plus à un Dieu local, qui eſt puiſſant en un lieu, & qui ne l'eſt point en un autre ?

Jephté, fils de Galaad & d'une concubine, dit aux Moabites ; (*b*) *Ce que votre Dieu Chamos poſſède ne vous eſt-il pas dû de droit ? & ce que le nôtre s'eſt acquis par ſes victoires ne doit-il pas être à nous ?*

Il eſt donc prouvé invinciblement que les Juifs groſſiers, quoique choiſis par le DIEU de l'univers, le regardèrent pourtant comme un Dieu local, un Dieu particulier tel que le Dieu des Ammonites, celui des Moabites, celui des montagnes, celui des vallées.

Il eſt clair qu'il était malheureuſement indifférent au petit-fils de *Moïſe* de ſervir le Dieu de *Michas* ou celui de ſon grand-père. Il eſt clair, & il faut en convenir, que la religion juive n'était point formée ; qu'elle ne fut uniforme qu'après *Eſdras ;* il faut encor en excepter les Samaritains.

(*g*) Joſué chap. I. (*b*) Juges chap. XI.

Digitized by Google

Vous pouvez ſavoir maintenant ce que c'eſt que le ſeigneur *Melchom*. Je ne prends point ſon parti, DIEU m'en garde ; mais quand vous dites que c'était *un plaiſant Dieu que Jérémie menaçait de mettre en eſclavage* ; je vous répondrai, Monſieur l'abbé, de votre maiſon de verre vous ne devriez pas jetter des pierres à celle de votre voiſin.

C'étaient les Juifs qu'on menait alors en eſclavage à Babilone ; c'était le bon *Jérémie* lui-même qu'on accuſait d'avoir été corrompu par la cour de Babilone, & d'avoir prophétiſé pour elle. C'était lui qui était l'objet du mépris public, & qui finit, à ce qu'on croit, par être lapidé par les Juifs mêmes. Croyez-moi, ce *Jérémie* n'a jamais paſſé pour un rieur.

Le DIEU des Juifs, encor une fois, eſt le DIEU de toute la nature. Je vous le redis afin que vous n'en prétendiez cauſe d'ignorance, & que vous ne me défériez pas à votre official. Mais je vous ſoutiens que les Juifs groſſiers ne connurent très ſouvent qu'un Dieu local.

SIXIÉME IGNORANCE.

(*i*) *Il n'eſt pas naturel d'attribuer les marées aux phaſes de la lune. Ce ne ſont pas les grandes marées en pleine lune qu'on attribue aux phaſes de cette planète.*

Voici des ignorances d'une autre eſpèce.

Il arrive quelquefois à certaines gens d'être ſi honteux du rôle qu'ils jouent dans le monde, que tantôt ils veulent ſe déguiſer en beaux eſprits, & tantôt en philoſophes.

Il faut d'abord apprendre à monſieur l'abbé, que rien n'eſt plus naturel que d'attribuer un effet à ce

(*i*) Page 20.

Digitized by Google

qui eſt toûjours ſuivi de cet effet. Si un tel vent eſt toûjours ſuivi de la pluie, il eſt naturel d'attribuer la pluie à ce vent. Or ſur toutes les côtes de l'Océan, les marées ſont toûjours plus fortes dans les ſigigées de la lune que dans ſes quadratures. (Savez-vous ce que c'eſt que ſigigées, ou ſiſigies?) La lune retarde tous les jours ſon levé; la marée retarde auſſi tous les jours. Plus la lune approche de notre zénith, plus la marée eſt grande; plus la lune approche de ſon périgée, plus la marée s'élève encor. Ces expériences & beaucoup d'autres, ces rapports continuels avec les phaſes de la lune, ont donc fondé l'opinion ancienne & vraie, que cet aſtre eſt une principale cauſe du flux & du reflux.

Après tant de ſiécles le grand *Newton* eſt venu. Connaiſſez-vous *Newton?* avez-vous jamais ouï dire qu'ayant calculé le quarré de la viteſſe de la lune autour de ſon orbite dans l'eſpace d'une minute, & ayant diviſé ce quarré par le diamètre de l'orbite lunaire, il trouva que le quotien était quinze pieds; que delà il démontra que la lune gravite ſur la terre trois mille ſix cent fois moins que ſi elle était près de la terre; que delà il démontra que ſa gravitation eſt la cauſe des trois quarts de l'élévation de la mer au tems du flux, & que la gravitation du ſoleil fait l'élévation de l'autre quart? Vous voilà tout étonné; vous n'avez jamais rien lu de pareil dans le *Pédagogue chrêtien.* Tâchez, dorénavant, vous & les loueurs de chaiſe de votre paroiſſe, de ne jamais parler des choſes dont vous n'avez pas la plus légère idée.

Vous ne ſauriez croire quel tort vous faites à la religion par votre ignorance, & encor plus par vos raiſonnemens. On devrait vous défendre d'écrire, à vous & à vos pareils, pour conſerver le peu de foi qui reſte dans ce monde.

Digitized by Google

Je vous ferais ouvrir de plus grands yeux, ſi je vous diſais que ce *Newton* était perſuadé & a écrit que *Samuel* eſt l'auteur du Pentateuque. Je ne dis pas qu'il l'ait démontré comme il a calculé la gravitation. Mais apprenez à douter, & ſoyez modeſte. Je crois au Pentateuque, entendez-vous, mais je crois que vous avez imprimé des ſottiſes énormes.

Je pourais tranſcrire ici un gros volume de vos ignorances, & pluſieurs de celles de vos confrères. Je ne m'en donnerai pas la peine. Pourſuivons nos queſtions.

IMAGINATION.

LEs bêtes en ont comme vous, témoin votre chien qui chaſſe dans ſes rêves.

Les choſes ſe peignent en la fantaiſie, dit Deſcartes, comme les autres. Oui; mais qu'eſt-ce que c'eſt que la fantaiſie? & comment les choſes s'y peignent-elles? eſt-ce avec de la matière ſubtile? *Que ſais-je!* eſt la réponſe à toutes les queſtions touchant les premiers reſſorts.

Rien ne vient dans l'entendement ſans une image. Il faut pour que vous acquériez cette idée ſi confuſe d'un eſpace infini, que vous ayez eu l'image d'un eſpace de quelques pieds. Il faut pour que vous ayez l'idée de DIEU, que l'image de quelque choſe de plus puiſſant que vous ait longtems remué votre cerveau.

Vous ne créez aucune idée, aucune image, je vous en défie. *L'Arioſte* n'a fait voyager *Aſtolphe* dans la Lune que longtems après avoir entendu parler de la Lune, de *St. Jean* & des Paladins.

On

Digitized by Google

On ne fait aucune image, on les assemble, on les combine. Les extravagances des *Mille & une nuit* & des contes des fées, &c. &c. ne sont que des combinaisons.

Celui qui prend le plus d'images dans le magasin de la mémoire, est celui qui a le plus d'imagination.

La difficulté n'est pas d'assembler ces images avec prodigalité & sans choix. Vous pouriez passer un jour entier à représenter sans effort & sans presque aucune attention un beau vieillard avec une grande barbe blanche, vêtu d'une ample draperie, porté au milieu d'un nuage sur des enfans jouflus qui ont de belles paires d'ailes, ou sur une aigle d'une grandeur énorme, tous les Dieux & tous les animaux autour de lui, des trépieds d'or qui courent pour arriver à son conseil, des roues qui tournent d'elles-mêmes, qui marchent en tournant, qui ont quatre faces, qui sont couvertes d'yeux, d'oreilles, de langues & de nez; entre ces trépieds & ces roues une foule de morts qui ressuscitent au bruit du tonnerre, les sphères célestes qui dansent & qui font entendre un concert harmonieux &c. &c. &c.; les hôpitaux des fous sont remplis de pareilles imaginations.

On distingue l'imagination qui dispose les événemens d'un poëme, d'un roman, d'une tragédie, d'une comédie, qui donne aux personnages des caractères, des passions; c'est ce qui demande le plus profond jugement & la connaissance la plus fine du cœur humain; talens nécessaires avec lesquels pourtant on n'a encor rien fait, ce n'est que le plan de l'édifice.

L'imagination qui donne à tous ces personnages l'éloquence propre de leur état, & convenable à leur situation, c'est là le grand art & ce n'est pas encor assez.

Digitized by Google

L'imagination dans l'expreſſion, par laquelle chaque mot peint une image à l'eſprit ſans l'étonner, comme dans Virgile ;

Remigium alarum
Mœrentem abjungens fraterna morte juventum
Velorum pandimus alas.
Pendent circum oſcula nati,
Immortale jecur tundens, fecundaque pœnis, viſcera.
Et caligantem nigra formidine lucum.
Fata vocant conditque natantia lumina lethum.

Virgile eſt plein de ces expreſſions pittoreſques dont il enrichit la belle langue latine, & qu'il eſt ſi difficile de bien rendre dans nos jargons d'Europe, enfans boſſus & boiteux d'un grand homme de belle taille, mais qui ne laiſſent pas d'avoir leur mérite, & d'avoir fait de très bonnes choſes dans leur genre.

Il y a une imagination étonnante dans la mathématique-pratique. Il faut commencer par ſe peindre nettement dans l'eſprit la machine qu'on invente & ſes effets. Il y avait beaucoup plus d'imagination dans la tête d'*Archimède* que dans celle d'*Homère*.

De même que l'imagination d'un grand mathématicien doit être d'une exactitude extrême, celle d'un grand poëte doit être très châtiée. Il ne doit jamais préſenter d'images incompatibles, incohérentes, trop exagérées, trop peu convenables au ſujet.

Pulcherie dans la tragédie d'*Héraclius*, dit à Phocas :

La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre
Que Dieu tient déja prête à te réduire en poudre.

Cette exagération forcée ne paraît pas convenable à une jeune princeſſe, qui ſuppoſé qu'elle ait ouï dire que le tonnerre ſe forme des exhalaiſons de la terre,

Digitized by Google

ne doit pas préſumer que la vapeur d'un peu de ſang répandu dans une maiſon ira former la foudre. C'eſt le poëte qui parle, & non la jeune princeſſe. *Racine* n'a point de ces imaginations déplacées; cependant, comme il faut mettre chaque choſe à ſa place, on ne doit pas regarder cette image exagérée comme un défaut inſupportable, ce n'eſt que la fréquence de ces figures qui peut gâter entiérement un ouvrage.

Il ſerait difficile de ne pas rire de ces vers :

Quelques noires vapeurs que puiſſent concevoir
Et la mère & la fille enſemble au déſeſpoir,
Tout ce qu'elles pouront enfanter de tempêtes
Sans venir juſqu'à nous crévera ſur nos têtes;
Et nous érigerons dans cet heureux ſéjour
De leur haine impuiſſante un trophée à l'amour.

Ces vapeurs de la mère & de la fille qui enfantent des tempêtes, ces tempêtes qui ne viennent point juſqu'à Placide, & qui crévent ſur les têtes pour ériger un trophée d'une rage, ſont aſſurément des imaginations auſſi incohérentes, auſſi étranges que mal exprimées. *Racine*, *Boileau*, *Molière*, les bons auteurs du ſiécle de *Louis XIV*, ne tombent jamais dans ce défaut puérile.

Le grand défaut de quelques auteurs qui ſont venus après le ſiécle de *Louis XIV*, c'eſt de vouloir toûjours avoir de l'imagination & de fatiguer le lecteur par cette vicieuſe abondance d'images recherchées, autant que par des rimes redoublées, dont la moitié au moins eſt inutile. C'eſt ce qui a fait tomber enfin tant de petits poëmes comme *Verd verd*, la *Chartreuſe*, les *Ombres*, qui eurent la vogue pendant quelque tems.

Omne ſuper vacuum pleno de pectore manat.

Digitized by Google

On a distingué dans le grand Dictionnaire encyclopédique l'imagination active & la passive. L'active est celle dont nous avons traité; c'est ce talent de former des peintures neuves de toutes celles qui sont dans notre mémoire.

La passive n'est presque autre chose que la mémoire, même dans un cerveau vivement ému. Un homme d'une imagination active & dominante, un prédicateur de la ligue en France, ou des puritains en Angleterre, harangue la populace d'une voix tonnante, d'un œil enflammé & d'un geste d'énergumène, représente JESUS-CHRIST demandant justice au Père éternel des nouvelles plaies qu'il a reçu des royalistes, des clous que ces impies viennent de lui enfoncer une seconde fois dans les pieds & dans les mains. Vengez DIEU le père, vengez le sang de DIEU le fils, marchez sous les drapeaux du St. Esprit; c'était autrefois une colombe; c'est aujourd'hui un aigle qui porte la foudre. Les imaginations passives ébranlées par ces images, par la voix, par l'action de ces charlatans sanguinaires, courent du prône & du prêche, tuer des royalistes & se faire pendre.

Les imaginations passives vont s'émouvoir tantôt aux sermons, tantôt aux spectacles, tantôt à la Grève, tantôt au sabbat.

IMPIE.

QUel est l'impie? c'est celui qui donne une barbe blanche, des pieds & des mains à l'Etre des êtres, au grand *Demiourgos*, à l'intelligence éternelle par laquelle la nature est gouvernée. Mais ce n'est qu'un impie excusable, un pauvre impie contre lequel on ne doit pas se fâcher.

Digitized by Google

Si même il peint le grand Etre incompréhenſible porté ſur un nuage qui ne peut rien porter ; s'il eſt aſſez bête pour mettre DIEU dans un brouillard, dans la pluie ou ſur une montagne, & pour l'entourer de petites faces rondes jouflues enluminées, accompagnées de deux aîles, je ris & je lui pardonne de tout mon cœur.

L'impie qui attribue à l'Etre des êtres des prédictions déraiſonnables & des injuſtices, me fâcherait, ſi ce grand Etre ne m'avait fait préſent d'une raiſon qui réprime ma colère. Ce ſot fanatique me répète après d'autres, que ce n'eſt pas à nous à juger de ce qui eſt raiſonnable & juſte dans le grand Etre, que ſa raiſon n'eſt pas comme notre raiſon, que ſa juſtice n'eſt pas comme notre juſtice. Eh ! comment veux-tu, mon fou d'énergumène, que je juge autrement de la juſtice & de la raiſon que par les notions que j'en ai ? veux-tu que je marche autrement qu'avec mes pieds, & que je te parle autrement qu'avec ma bouche ?

L'impie qui ſuppoſe le grand Etre jaloux, orgueilleux, malin, vindicatif, eſt plus dangereux. Je ne voudrais pas coucher ſous même toit avec cet homme.

Mais comment traiterez vous l'impie qui vous dit, Ne voi que par mes yeux, ne penſe point ; je t'annonce un Dieu tyran qui m'a fait pour être ton tyran ; je ſuis ſon bien-aimé ; il tourmentera pendant toute l'éternité des millions de ſes créatures qu'il déteſte pour me réjouïr ; je ſerai ton maître dans ce monde, & je rirai de tes ſupplices dans l'autre.

Ne vous ſentez-vous pas une démangeaiſon de roſſer ce cruel impie ? & ſi vous êtes né doux, ne courez-vous pas de toutes vos forces à l'occident quand ce barbare débite ſes rêveries atroces à l'orient ?

Digitized by Google

A l'égard des impies qui manquent à ſe laver le coude vers Alep & vers Erivan, ou qui ne ſe mettent pas à genoux devant une proceſſion de capucins à Perpignan, ils ſont coupables ſans doute; mais je ne crois pas qu'on doive les empâler.

IMPOT.

SECTION PREMIÈRE.

ON a fait tant d'ouvrages philoſophiques ſur la nature de l'impôt, qu'il faut bien en dire ici un petit mot. Il eſt vrai que rien n'eſt moins philoſophique que cette matière; mais elle peut rentrer dans la philoſophie morale, en repréſentant à un ſurintendant des finances, ou à un tefterdar turc qu'il n'eſt pas ſelon la morale univerſelle de prendre l'argent de ſon prochain, & que tous les receveurs, douaniers, commis des aides & gabelles, ſont maudits dans l'Evangile.

Tout maudits qu'ils ſont, il faut pourtant convenir qu'il eſt impoſſible qu'une ſociété ſubſiſte ſans que chaque membre paye quelque choſe pour les frais de cette ſociété. Et puiſque tout le monde doit payer, il eſt néceſſaire qu'il y ait un receveur. On ne voit pas pourquoi ce receveur eſt maudit, & regardé comme un idolâtre. Il n'y a certainement nulle idolâtrie à recevoir l'argent des convives pour payer leur ſouper.

Dans les républiques, & dans les états qui avec le nom de *royaume*, ſont des républiques en effet, chaque particulier eſt taxé ſuivant ſes forces, & ſuivant les beſoins de la ſociété.

Dans les royaumes deſpotiques, ou pour parler plus poliment, dans les états monarchiques, il n'en eſt pas

Digitized by Google

tout-à-fait de même. On taxe la nation sans la consulter. Un agriculteur qui a douze cent livres de revenu est tout étonné qu'on lui en demande quatre cent. Il en est même plusieurs qui sont obligés de payer plus de la moitié de ce qu'ils recueillent.

A quoi est employé tout cet argent ? l'usage le plus honnête qu'on puisse en faire, est de le donner à d'autres citoyens.

Le cultivateur demande, pourquoi on lui ôte la moitié de son bien pour payer des soldats tandis que la centiéme partie suffirait ? on lui répond, qu'outre les soldats il faut payer les arts & le luxe, que rien n'est perdu, que chez les Perses on assignait à la reine des villes & des villages pour payer sa ceinture, ses pantoufles & ses épingles.

Il replique qu'il ne sait point l'histoire de Perse, & qu'il est très fâché qu'on lui prenne la moitié de son bien pour une ceinture, des épingles & des souliers, qu'il les fournirait à bien meilleur marché, & que c'est une véritable écorcherie.

On lui fait entendre raison en le mettant dans un cachot, & en faisant vendre ses meubles. S'il résiste aux exacteurs que le nouveau Testament a damnés, on le fait pendre ; & cela rend tous ses voisins infiniment accommodans.

Si tout cet argent n'était employé par le souverain qu'à faire venir des épiceries de l'Inde, du caffé de Moka, des chevaux anglais & arabes, des soies du Levant, des colifichets de la Chine, il est clair qu'en peu d'années il ne resterait pas un sou dans le royaume. Il faut donc que l'impôt serve à entretenir les manufactures, & que ce qui a été versé dans les coffres du prince retourne aux cultivateurs. Ils souffrent, ils se plaignent. Les autres parties de l'état souffrent & se

Digitized by Google

plaignent auſſi ; mais au bout de l'année il ſe trouve que tout le monde a travaillé & a vécu bien ou mal.

Si par hazard l'homme agreſte va dans la capitale, il voit avec des yeux étonnés une belle dame vêtue d'une robe de ſoie brochée d'or traînée dans un carroſſe magnifique par deux chevaux de prix, ſuivie de quatre laquais, habillés d'un drap à vingt francs l'aune, il s'adreſſe à un des laquais de cette belle dame, & lui dit, Monſeigneur, où cette dame prend-elle tant d'argent pour faire une ſi grande dépenſe ? Mon ami, lui dit le laquais, le roi lui fait une penſion de quarante mille livres. Hélas ! dit le ruſtre, c'eſt mon village qui paye cette penſion. Oui, répond le laquais ; mais la ſoie que tu as recueillie, & que tu as vendue, a ſervi à l'étoffe dont elle eſt habillée, mon drap eſt en partie de la laine de tes moutons ; mon boulanger a fait mon pain de ton bled, tu as vendu au marché les poulardes que nous mangeons ; ainſi la penſion de madame eſt revenue à toi & à tes camarades.

Le payſan ne convient pas tout-à-fait des axiomes de ce laquais philoſophe. Cependant, une preuve qu'il y a quelque choſe de vrai dans ſa réponſe, c'eſt que le village ſubſiſte, & qu'on y fait des enfans ; qui tout en ſe plaignant feront auſſi des enfans qui ſe plaindront encore.

SECTION SECONDE.

Si on était obligé d'avoir tous les édits des impôts, & tous les livres faits contr'eux, ce ſerait l'impôt le plus rude de tous.

On ſait bien que les taxes ſont néceſſaires, & que la malédiction prononcée dans l'Evangile contre les publicains, ne doit regarder que ceux qui abuſent de leur emploi pour vexer le peuple. Peut-être le copiſte oublia-t-il un mot, comme l'épithète de *pravus*. On au-

Digitized by Google

rait pu dire *pravus publicanus*. Ce mot était d'autant plus néceſſaire, que cette malédiction générale eſt une contradiction formelle avec les paroles qu'on met dans la bouche de JESUS-CHRIST, *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar*. Certainement celui qui recueille les droits de *Céſar* ne doit pas être en horreur; c'eût été inſulter l'ordre des chevaliers Romains, & l'empereur lui-même. Rien n'aurait été plus mal aviſé.

Dans tous les pays policés les impôts ſont très forts, parce que les charges de l'état ſont très peſantes. En Eſpagne, les objets de commerce qu'on envoye à Cadix & de-là en Amérique, payent plus de trente pour cent avant qu'on ait fait votre compte.

En Angleterre, tout impôt ſur l'importation eſt très conſidérable; cependant on le paye ſans murmure; on ſe fait même une gloire de le payer. Un négociant ſe vante de faire entrer quatre à cinq mille guinées par an dans le tréſor public.

Plus un pays eſt riche, plus les impôts y ſont lourds.

Des ſpéculateurs voudraient que l'impôt ne tombât que ſur les productions de la campagne. Mais quoi! j'aurai ſemé un champ de lin qui m'aura rapporté deux cent écus; & un gros manufacturier aura gagné deux cent mille écus en faiſant convertir mon lin en dentelles; ce manufacturier ne payera rien, & ma terre payera tout, parce que tout vient de la terre? La femme de ce manufacturier fournira la reine & les princeſſes de beau point d'Alençon; elle aura de la protection; ſon fils deviendra intendant de juſtice, police & finance, & augmentera ma taille dans ma miſérable vieilleſſe! Ah! meſſieurs les ſpéculateurs, vous calculez mal; & vous êtes injuſtes.

Le point capital ſerait qu'un peuple entier ne fût point dépouillé par une armée d'alguazils, pour qu'une

Digitized by Google

vingtaine de ſangſues de la cour ou de la ville s'abreuvât de leur ſang.

Le duc de Sulli raconte dans ſes *Economies politiques*, qu'en 1585 il y avait juſte vingt ſeigneurs intéreſſés au bail des fermes, à qui les adjudicataires donnaient trois millions deux cent quarante-huit mille écus.

C'était encor pis ſous *Charles IX* & ſous *François I;* ce fut encor pis ſous *Louis XIII.* Il n'y eut pas moins de déprédation dans la minorité de *Louis XIV.* La France, malgré tant de bleſſures, eſt en vie. Oui; mais ſi elle ne les avait pas reçues, elle ſerait en meilleure ſanté. Il en eſt ainſi de pluſieurs autres états.

SECTION TROISIEME.

Il eſt juſte que ceux qui jouïſſent des avantages de l'état, en ſupportent les charges. Les eccléſiaſtiques & les moines qui poſſèdent de grands biens, devraient par cette raiſon contribuer aux impôts en tout pays comme les autres citoyens.

Dans des tems que nous appellons *barbares*, les grands bénéfices & les abbayes ont été taxés en France au tiers de leurs revenus. (*a*)

Par une ordonnance de l'an 1188, *Philippe-Auguſte* impoſa le dixiéme des revenus de tous les bénéfices.

Philippe le bel fit payer le cinquiéme, enſuite le cinquantiéme, & enfin le vingtiéme de tous les biens du clergé.

Le roi *Jean* par une ordonnance du 12 Mars 1355, taxa au dixiéme des revenus de leurs bénéfices & de

(*a*) *Aimon* liv. V. chap. LIV. *Lebret* plaid. II.

Digitized by Google

leurs patrimoines, les évêques, les abbés, les chapitres & généralement tous les ecclésiastiques. (*b*)

Le même prince confirma cette taxe par deux autres ordonnances, l'une du 3 Mars, l'autre du 28 Décembre 1358. (*c*)

Dans les lettres-patentes de *Charles V* du 22 Juin 1372, il est statué que les gens d'église payeront les tailles & les autres impositions réelles & personnelles. (*d*)

Ces lettres-patentes furent renouvellées par *Charles VI* en 1390.

Comment ces loix ont-elles été abolies, tandis que l'on a conservé tant de coutumes monstrueuses, & d'ordonnances sanguinaires?

Le clergé paye à la vérité une taxe sous le nom de *don gratuit*; &, comme l'on sait, c'est principalement la partie la plus utile & la plus pauvre de l'église, les curés, qui payent cette taxe. Mais pourquoi cette différence & cette inégalité de contributions entre les citoyens d'un même état? Pourquoi ceux qui jouïssent des plus grandes prérogatives & qui sont quelquefois inutiles au bien public, payent-ils moins que le laboureur qui est si nécessaire?

La république de Venise vient de donner des réglemens sur cette matière, qui paraissent faits pour servir d'exemple aux autres états de l'Europe.

SECTION QUATRIÉME.

Non-seulement les gens d'église se prétendent exempts d'impôts, ils ont encor trouvé le moyen

(*b*) *Ord. du Louvre* tom. IV. (*c*) Ibid.
(*d*) Ibid. tom. V.

Digitized by Google

dans plusieurs provinces, de mettre des taxes sur le peuple, & de se les faire payer comme un droit légitime.

Dans quelques pays les moines s'y étant emparés des dixmes au préjudice des curés, les payſans ont été obligés de se taxer eux-mêmes pour fournir à la subsistance de leurs pasteurs; & ainsi dans plusieurs villages, surtout en Franche-Comté, outre la dixme que ses paroissiens payent à des moines ou à des chapitres, ils payent encor par feux trois ou quatre mesures de bled à leurs curés.

On appelle cette taxe *droit de moiſſon* dans quelques provinces, & *boiſſelage* dans d'autres.

Il est juste sans doute que les curés soient bien rétribués; mais il vaudrait beaucoup mieux leur rendre une partie de la dixme que les moines leur ont enlevée, que de surcharger de pauvres payſans.

Depuis que le roi de France a fixé les portions congrues par son édit du mois de Mai 1768, & qu'il a chargé les décimateurs de les payer, il semble que les payſans ne devraient plus être tenus de payer une seconde dixme à leurs curés; taxe à laquelle ils ne s'étaient obligés que volontairement & dans le tems où le crédit & la violence des moines avaient ôté aux pasteurs tous les moyens de subsister.

Le roi a aboli cette seconde dixme dans le Poitou par des lettres-patentes du mois de Juillet 1769, enrégistrées au parlement de Paris le 11 du même mois.

Il serait bien digne de la justice & de la bienfaisance de sa majesté, de faire une loi semblable pour les autres provinces qui se trouvent dans le même cas que celle du Poitou, comme la Franche-Comté, &c.

Par Mr. Chr. avocat de Beſançon.

Digitized by Google

IMPUISSANCE.

JE commence par cette queſtion en faveur des pauvres impuiſſans *frigidi & maleficiati*, comme diſent les décrétales. Y a-t-il un médecin, une matrone experte qui puiſſe aſſurer qu'un jeune homme bien conformé, qui ne fait point d'enfans à ſa femme, ne lui en poura pas faire un jour? la nature le ſait; mais certainement les hommes n'en ſavent rien. Si donc il eſt impoſſible de décider que le mariage ne ſera pas conſommé, pourquoi le diſſoudre?

On attendait deux ans chez les Romains. Juſtinien, dans ſes *Novelles*, (*a*) veut qu'on attende trois ans. Mais ſi on accorde trois ans à la nature pour ſe guérir, pourquoi pas quatre, pourquoi pas dix, ou même vingt?

On a connu des femmes qui ont reçu dix années entières les embraſſemens de leurs maris ſans aucune ſenſibilité, & qui enſuite ont éprouvé les ſtimulations les plus violentes. Il peut ſe trouver des mâles dans ce cas; il y en a eu quelques exemples.

La nature n'eſt en aucune de ſes opérations ſi bizarre que dans la copulation de l'eſpèce humaine; elle eſt beaucoup plus uniforme dans celle des autres animaux.

C'eſt chez l'homme ſeul que le phyſique eſt dirigé & corrompu par le moral; la variété & la ſingularité de ſes appétits & de ſes dégoûts eſt prodigieuſe. On a vu un homme qui tombait en défaillance à la vue de ce qui donne des déſirs aux autres. Il eſt encor dans Paris quelques perſonnes témoins de ce phénomène.

(*a*) *Collat.* IV. tit. I. *Novel.* XXII. chap. VI.

Digitized by Google

Un prince, héritier d'une grande monarchie, n'aimait que les pieds. On a dit qu'en Eſpagne ce goût avait été aſſez commun. Les femmes, par le ſoin de les cacher, avaient tourné vers eux l'imagination de pluſieurs hommes.

Cette imagination paſſive a produit des ſingularités dont le détail eſt à peine compréhenſible. Souvent une femme, par ſon incomplaiſance, repouſſe le goût de ſon mari & déroute la nature. Tel homme qui ſerait un Hercule avec des facilités, devient un eunuque par des rebuts. C'eſt à la femme ſeule qu'il faut alors s'en prendre. Elle n'eſt pas en droit d'accuſer ſon mari d'une impuiſſance dont elle eſt cauſe. Son mari peut lui dire, Si vous m'aimez, vous devez me faire les careſſes dont j'ai beſoin pour perpétuer ma race. Si vous ne m'aimez pas, pourquoi m'avez-vous épouſé.

Ceux qu'on appellait les *maléficiés* étaient ſouvent réputés enſorcelés. Ces charmes étaient fort anciens. Il y en avait pour ôter aux hommes leur virilité, il en était de contraires pour la leur rendre. Dans Pétrone, *Criſis* croit que *Polienos* qui n'a pu jouïr de *Circé*, a ſuccombé ſous les enchantemens des magiciennes appellées *Manicæ*, & une vieille veut le guérir par d'autres ſortilèges.

Cette illuſion ſe perpétua longtems parmi nous; on exorciſa au-lieu de déſenchanter; & quand l'exorciſme ne réuſſiſſait pas, on démariait.

Il s'éleva une grande queſtion dans le droit canon ſur les maléficiés. Un homme que les ſortilèges empêchaient de conſommer le mariage avec ſa femme, en épouſait une autre & devenait père. Pouvait-il, s'il perdait cette ſeconde femme, r'épouſer la première? la négative l'emporta ſuivant tous les grands canoniſtes, *Alexandre* de Nevo, *André Albéric*, *Turrecra-*

Digitized by Google

mata, *Soto*, *Ricard*, *Henriquès*, *Rozella* & cinquante autres.

On admire avec quelle ſagacité les canoniſtes, & ſurtout des religieux de mœurs irréprochables, ont fouillé dans les myſtères de la jouiſſance. Il n'y a point de ſingularité qu'ils n'ayent devinée. Ils ont diſcuté tous les cas où un homme pouvait être impuiſſant dans une ſituation, & opérer dans une autre. Ils ont recherché tout ce que l'imagination pouvait inventer pour favoriſer la nature : & dans l'intention d'éclaircir ce qui eſt permis & ce qui ne l'eſt pas, ils ont révélé de bonne foi tout ce qui devait être caché dans le ſecret des nuits. On a pu dire d'eux, *nox nocti indicat ſcientiam.*

Sanchez ſurtout, a recueilli & mis au grand jour tous ces cas de conſcience, que la femme la plus hardie ne confierait qu'en rougiſſant à la matrone la plus diſcrète. Il recherche attentivement.

Utrum liceat extra vas naturale ſemen emittere. — *De altera femina cogitare in coïtu cum ſua uxore.* — *Seminare conſulto ſeparatim.* — *Congredi cum uxore ſine ſpe ſeminandi.* — *Impotentiæ tactibus & illecebris opitulari.* — *Se retrahere quando mulier ſeminavit.* — *Virgam alibi intromittere dum in vaſe debito ſemen effundat*, *&c.*

Chacune de ces queſtions en amène d'autres ; & enfin, Sanchez va juſqu'à diſcuter, *Utrum Virgo Maria ſemen emiſerit in copulatione cum Spirito Sancto.*

Ces étonnantes recherches n'ont jamais été faites dans aucun lieu du monde que par nos théologiens ; & les cauſes d'impuiſſance n'ont commencé que du tems de *Théodoſe*. Ce n'eſt que dans la religion chrétienne que les tribunaux ont retenti de ces querelles entre les femmes hardies & les maris honteux.

Digitized by Google

Il n'eſt parlé de divorce dans l'Evangile que pour cauſe d'adultère. La loi juive permettait au mari de renvoyer celle de ſes femmes qui lui déplaiſait, ſans ſpécifier la cauſe. (*b*) *Si elle ne trouve pas grace devant ſes yeux, cela ſuffit.* C'eſt la loi du plus fort. C'eſt le genre-humain dans ſa pure & barbare nature. Mais d'impuiſſance, il n'en eſt jamais queſtion dans les loix juives. Il ſemble, dit un caſuiſte, que DIEU ne pouvait permettre qu'il y eût des impuiſſans chez un peuple ſacré qui devait ſe multiplier comme les ſables de la mer, à qui DIEU avait promis par ſerment de lui donner le pays immenſe qui eſt entre le Nil & l'Euphrate, & à qui ſes prophêtes faiſaient eſpérer qu'il dominerait un jour ſur toute la terre. Il était néceſſaire pour remplir ces promeſſes divines que tout digne juif fût occupé ſans relâche au grand œuvre de la propagation. Il y a certainement de la malédiction dans l'impuiſſance; le tems n'était pas encor venu de ſe faire eunuque pour le royaume des cieux.

Le mariage ayant été dans la ſuite des tems élevé à la dignité de ſacrement, de myſtère, les eccléſiaſtiques devinrent inſenſiblement les juges de tout ce qui ſe paſſait entre mari & femme; & même de tout ce qui ne s'y paſſait pas.

Les femmes eurent la liberté de préſenter requête pour être *embeſognées*, c'était le mot dont elles ſe ſervaient dans notre gaulois; car d'ailleurs on inſtruiſait les cauſes en latin. Des clercs plaidaient; des prêtres jugeaient. Mais de quoi jugeaient-ils? des objets qu'ils devaient ignorer; & les femmes portaient des plaintes qu'elles ne devaient pas proférer.

Ces procès roulaient toûjours ſur ces deux objets. Sorciers qui empêchaient un homme de conſommer ſon mariage, femmes qui voulaient ſe remarier.

Ce

(*b*) Deuteron. chap. XXIV. v. 1.

Digitized by Google

Ce qui ſemble très extraordinaire, c'eſt que tous les canoniſtes conviennent qu'un mari à qui on a jetté un ſort pour le rendre impuiſſant, (*c*) ne peut en conſcience détruire ce ſort, ni même prier le magicien de le détruire. Il falait abſolument du tems des ſorciers exorciſer. Ce ſont des chirurgiens qui ayant été reçus à St. Côme, ont le privilège excluſif de vous mettre un emplâtre, & vous déclarent que vous mourrez ſi vous êtes guéri par la main qui vous a bleſſé. Il eût mieux valu d'abord ſe bien aſſurer ſi un ſorcier peut ôter & rendre la virilité à un homme. On pouvait encor faire une autre obſervation. Il s'eſt trouvé beaucoup d'imaginations faibles qui redoutaient plus un ſorcier qu'ils n'eſpéraient en un exorciſte. Le ſorcier leur avait noué l'aiguillette, & l'eau bénite ne la dénouait pas. Le diable en impoſait plus que l'exorciſme ne raſſurait.

Dans les cas d'impuiſſance dont le diable ne ſe mélait pas, les juges eccléſiaſtiques n'étaient pas moins embarraſſés. Nous avons dans les décrétales le titre fameux *de frigidis & maleficiatis*, qui eſt fort curieux, mais qui n'éclaircit pas tout.

Le premier cas diſcuté par *Brocardié* ne laiſſe aucune difficulté; les deux parties conviennent qu'il y en a une impuiſſante; le divorce eſt prononcé.

Le pape *Alexandre III* décide une queſtion plus délicate. (*d*) Une femme mariée tombe malade. *Inſtrumentum ejus impeditum eſt.* Sa maladie eſt naturelle; les médecins ne peuvent la ſoulager; *nous donnons à ſon mari la liberté d'en prendre une autre.* Cette décrétale paraît d'un juge plus occupé de la néceſſité de la population que de l'indiſſolubilité du ſacrement. Comment cette loi papale eſt-elle ſi peu connue?

(*c*) Voyez Pontas *empêchement de l'impuiſſance.*

(*d*) Décrétales, liv. IV. tit. XV.

Digitized by Google

comment tous les maris ne la savent-ils pas par cœur ?

La décrétale d'*Innocent III* n'ordonne des visites de matrones qu'à l'égard de la femme que son mari a déclarée en justice être trop étroite pour le recevoir ? C'est peut-être pour cette raison que la loi n'est pas en vigueur.

Honorius III ordonne qu'une femme qui se plaindra de l'impuissance du mari, demeurera huit ans avec lui jusqu'à divorce.

On n'y fit pas tant de façon pour déclarer le roi de Castille *Henri IV* impuissant dans le tems qu'il était entouré de maîtresses, & qu'il avait de sa femme une fille héritière de son royaume. Mais ce fut l'archevêque de Tolède qui prononça cet arrêt : le pape ne s'en mêla pas.

On ne traita pas moins mal *Alphonse* roi de Portugal au milieu du dix-septiéme siécle. Ce prince n'était connu que par sa férocité, ses débauches & sa force de corps prodigieuse. L'excès de ses fureurs révolta la nation. La reine sa femme, princesse de Nemours, qui voulait le détrôner & épouser l'infant *Don Pedre* son frère, sentit combien il serait difficile d'épouser les deux frères l'un après l'autre, après avoir couché publiquement avec l'aîné. L'exemple de *Henri VIII* d'Angleterre l'intimidait : elle prit le parti de faire déclarer son mari impuissant par le chapitre de la cathédrale de Lisbonne en 1667 ; après quoi elle épousa au plus vite son beau-frère, avant même d'obtenir une dispense du pape.

La plus grande épreuve à laquelle on ait mis les gens accusés d'impuissance, a été le congrès. Le président *Bouhier* prétend que ce combat en champ-clos

Digitized by Google

fut imaginé en France au quatorziéme ſiécle. Il eſt ſûr qu'il n'a jamais été connu qu'en France.

Cette épreuve dont on a fait tant de bruit, n'était point ce qu'on imagine. On ſe perſuade que les deux époux procédaient, s'ils pouvaient, au devoir matrimonial ſous les yeux des médecins, chirurgiens & ſages-femmes. Mais non, ils étaient dans leur lit à l'ordinaire, les rideaux fermés. Les inſpecteurs retirés dans un cabinet voiſin, n'étaient appellés qu'après la victoire ou la défaite du mari. Ainſi ce n'était au fond qu'une viſite de la femme dans le moment le plus propre à juger l'état de la queſtion. Il eſt vrai qu'un mari vigoureux pouvait combattre & vaincre en préſence de témoins. Mais peu avaient ce courage.

Si le mari en ſortait à ſon honneur, il eſt clair que ſa virilité était démontrée. S'il ne réuſſiſſait pas, il eſt évident que rien n'était décidé, puiſqu'il pouvait gagner un ſecond combat; que s'il le perdait il pouvait en gagner un troiſiéme, & enfin un centiéme.

On connait le fameux procès du marquis de *Langeais* jugé en 1659; (par appel à la chambre de l'édit, parce que lui & ſa femme *Marie de St. Simon* étaient de la religion proteſtante) il demanda le congrès. Les impertinences rebutantes de ſa femme le firent ſuccomber. Il préſenta un ſecond cartel. Les juges fatigués des cris des ſuperſtitieux, des plaintes des prudes & des railleries des plaiſans, refuſérent la ſeconde tentative, qui pourtant était de droit naturel. Puiſqu'on avait ordonné un conflit, on ne pouvait légitimement, ce ſemble, en refuſer un autre.

La chambre déclara le marquis impuiſſant & ſon mariage nul, lui défendit de ſe marier jamais, & permit à ſa femme de prendre un autre époux.

La chambre pouvait-elle empêcher un homme qui n'avait pu être excité à la jouïſſance par une femme, d'y

Digitized by Google

être excité par une autre ? Il vaudrait autant défendre à un convive qui n'aurait pu manger d'une perdrix grise, d'essayer d'une perdrix rouge. Il se maria malgré cet arrêt avec *Diane de Navailles*, & lui fit sept enfans.

Sa première femme étant morte, le marquis se pourvut en requête civile à la grand'chambre contre l'arrêt qui l'avait déclaré impuissant, & qui l'avait condamné aux dépens. La grand'chambre sentant le ridicule de tout ce procès & celui de son arrêt de 1659, confirma le nouveau mariage qu'il avait contracté avec *Diane de Navailles* malgré la cour, le déclara très puissant, refusa les dépens, mais abolit le congrès.

Il ne resta donc pour juger de l'impuissance des maris que l'ancienne cérémonie de la visite des experts, épreuve fautive à tous égards ; car une femme peut avoir été défiorée sans qu'il y paraisse ; & elle peut avoir sa virginité avec les prétendues marques de la défloration. Les jurisconsultes ont jugé pendant quatorze cent ans des pucelages, comme ils ont jugé des sortilèges & de tant d'autres cas, sans y rien connaître.

Le président *Bouhier* publia l'apologie du congrès quand il fut hors d'usage ; il soutint que les juges n'avaient eu le tort de l'abolir que parce qu'ils avaient eu le tort de le refuser pour la seconde fois au marquis de *Langeais*.

Mais si ce congrès peut manquer son effet, si l'inspection des parties génitales de l'homme & de la femme peut ne rien prouver du tout, à quel témoignage s'en rapporter dans la plûpart des procès d'impuissance ? Ne pourait-on pas répondre, à aucun ? ne pourait-on pas comme dans Athènes remettre la cause à cent ans ? Ces procès ne sont que honteux pour les femmes, ridicules pour les maris, & indignes des

Digitized by Google

juges. Le mieux ſerait de ne les pas ſouffrir. Mais voilà un mariage qui ne donnera pas de lignée. Le grand malheur ! tandis que vous avez dans l'Europe trois cent mille moines & quatre-vingt mille nonnes qui étouffent leur poſtérité.

INALIÉNATION, INALIÉNABLE.

LE domaine des empereurs Romains étant autrefois inaliénable, c'était le ſacré domaine ; les barbares vinrent, & il fut très aliéné. Il eſt arrivé même avanture au domaine impérial grec.

Après le rétabliſſement de l'empire Romain en Allemagne, le ſacré domaine fut déclaré inaliénable par les juriſtes, de façon qu'il ne reſte pas aujourd'hui un écu de domaine aux empereurs.

Tous les rois de l'Europe qui imitèrent autant qu'ils purent les empereurs, eurent leur domaine inaliénable. *François I*, ayant racheté ſa liberté par la conceſſion de la Bourgogne, ne trouve point d'autre expédient que de faire déclarer cette Bourgogne incapable d'être aliénée ; & il fut aſſez heureux pour violer ſon traité & ſa parole d'honneur impunément. Suivant cette juriſprudence, chaque prince pouvant acquérir le domaine d'autrui, & ne pouvant jamais rien perdre du ſien, tous auraient à la fin le bien des autres ; la choſe eſt abſurde ; donc la loi non reſtrainte eſt abſurde auſſi. Les rois de France & d'Angleterre n'ont preſque plus de domaine particulier ; les contributions ſont leur vrai domaine ; mais avec des formes très différentes.

Digitized by Google

INCESTE.

LEs Tartares, dit l'Eſprit des loix, *qui peuvent épouſer leurs filles, n'épouſent jamais leurs mères.*

On ne ſait de quels Tartares l'auteur veut parler. Il cite trop ſouvent au hazard. Nous ne connaiſſons aujourd'hui aucun peuple depuis la Crimée juſqu'aux frontières de la Chine, où l'on ſoit dans l'uſage d'épouſer ſa fille. Et s'il était permis à la fille d'épouſer ſon père, on ne voit pas pourquoi il ſerait défendu au fils d'épouſer ſa mère.

Monteſquieu cite un auteur nommé *Priſcus*. Il s'appellait *Priſcus Panetes*. C'était un ſophiſte qui vivait du tems d'*Attila*, & qui dit qu'*Attila* ſe maria avec ſa fille *Eſca* ſelon l'uſage des Scythes. Ce *Priſcus* n'a jamais été imprimé, il pourit en manuſcrit dans la bibliothèque du Vatican; & il n'y a que *Jornandès* qui en faſſe mention. Il ne convient pas d'établir la légiſlation des peuples ſur de telles autorités. Jamais on n'a connu cette *Eſca*: jamais on n'entendit parler de ſon mariage avec ſon père *Attila*.

J'avoue que la loi qui prohibe de tels mariages eſt une loi de bienſéance; & voilà pourquoi je n'ai jamais cru que les Perſes ayent épouſé leurs filles. Du tems des *Céſars*, quelques Romains les en accuſaient pour les rendre odieux. Il ſe peut que quelque prince de Perſe eût commis un inceſte, & qu'on imputât à la nation entière la turpitude d'un ſeul. C'eſt peut-être le cas de dire *quidquid delirant reges plectuntur achivi.*

Je veux croire qu'il était permis aux anciens Perſes de ſe marier avec leurs ſœurs, ainſi qu'aux Athéniens, aux Egyptiens, aux Syriens, & même aux Juifs. De-là on aura conclu qu'il était commun d'épouſer ſon père &

Digitized by Google

ſa mère. Mais le fait eſt que le mariage entre couſins eſt défendu chez les Guèbres aujourd'hui ; & ils paſſent pour avoir conſervé la doctrine de leurs pères auſſi ſcrupuleuſement que les Juifs. Voyez *Tavernier*, ſi pourtant vous vous en rapportez à *Tavernier*.

Vous me direz que tout eſt contradiction dans ce monde ; qu'il était défendu par la loi juive de ſe marier aux deux ſœurs, que cela était fort indécent, & que cependant *Jacob* épouſa *Rachel* du vivant de ſa ſœur ainée, & que cette *Rachel* eſt évidemment le type de l'égliſe catholique, apoſtolique & romaine. Vous avez raiſon ; mais cela n'empêche pas que ſi un particulier couchait en Europe avec les deux ſœurs, il ne fût griévement cenſuré. Pour les hommes puiſſans conſtitués en dignité, ils peuvent prendre pour leurs états toutes les ſœurs de leurs femmes, & même leurs propres ſœurs de père & de mère, ſelon leur bon plaiſir.

C'eſt bien pis quand vous aurez à faire avec votre commère ou avec votre marraine ; c'était un crime irrémiſſible par les capitulaires de *Charlemagne*. Cela s'appelle un inceſte ſpirituel.

Une *Andovère* qu'on appelle reine de France, parce qu'elle était femme d'un *Chilpéric Régule* de Soiſſons, fut vilipendée par la juſtice eccléſiaſtique, cenſurée, dégradée, divorcée, pour avoir tenu ſon propre enfant ſur les fonts baptiſmaux, & s'être faite ainſi la commère de ſon propre mari. Ce fut un péché mortel, un ſacrilège, un inceſte ſpirituel ; elle en perdit ſon lit & ſa couronne. Cela contredit un peu ce que je diſais tout-à-l'heure, que tout eſt permis aux grands en fait d'amour, mais je parlais de notre tems préſent & non pas du tems d'*Andovère*.

Quant à l'inceſte charnel, liſez l'avocat *Vouglan* partie VIII. titre III. chap. IX ; il veut abſolument

qu'on brûle le couſin & la couſine qui auront eu un moment de faibleſſe. L'avocat *Vouglan* eſt rigoureux. Quel terrible Welche !

INCUBES.

Y A-t-il eu des incubes & des ſuccubes ? tous nos ſavans juriſconſultes démonographes admettaient également les uns & les autres.

Ils prétendaient que le diable toûjours alerte, inſpirait des ſonges laſcifs aux jeunes meſſieurs & aux jeunes demoiſelles ; qu'il ne manquait pas de recueillir le réſultat des ſonges maſculins, & qu'il le portait proprement & tout chaud dans le réſervoir féminin qui leur eſt naturellement deſtiné. C'eſt ce qui produiſit tant de héros & de demi-dieux dans l'antiquité.

Le diable prenait là une peine fort ſuperflue ; il n'avait qu'à laiſſer faire les garçons & les filles. Ils auraient bien ſans lui fourni le monde de héros.

On conçoit les incubes par cette explication du grand *Del Rio*, de *Boguet*, & des autres ſavans en ſorcellerie ; mais elle ne rend point raiſon des ſuccubes. Une fille peut faire accroire qu'elle a couché avec un génie, avec un Dieu, & que ce Dieu lui a fait un enfant. L'explication de *Del Rio* lui eſt très favorable. Le diable a dépoſé chez elle la matière d'un enfant priſe du rêve d'un jeune garçon ; elle eſt groſſe, elle accouche ſans qu'on ait rien à lui reprocher ; le diable a été ſon incube. Mais ſi le diable ſe fait ſuccube, c'eſt toute autre choſe ; il faut qu'il ſoit diableſſe, il faut que la ſemence de l'homme entre dans elle ; c'eſt alors cette diableſſe qui eſt enſorcelée par un homme ; c'eſt elle à qui nous faiſons un enfant.

Digitized by Google

Que les dieux & les déesses de l'antiquité s'y prenaient d'une manière bien plus nette & plus noble ! *Jupiter* en personne avait été l'incube d'*Alcmène* & de *Sémélé*. *Thétis* en personne avait été la succube de *Pelée*, & *Vénus* la succube d'*Anchise*, sans avoir recours à tous les subterfuges de notre diablerie.

Remarquons seulement que les Dieux se déguisaient fort souvent pour venir à bout de nos filles, tantôt en aigle, tantôt en pigeon ou en cygne, en cheval, en pluie d'or ; mais les déesses ne se déguisaient jamais ; elles n'avaient qu'à se montrer pour plaire. Or je soutiens que si les Dieux se métamorphosèrent pour entrer sans scandale dans les maisons de leurs maîtresses, ils reprirent leur forme naturelle dès qu'ils y furent admis. *Jupiter* ne put jouïr de *Danaé* quand il n'était que de l'or ; il aurait été bien embarrassé avec *Léda* & elle aussi, s'il n'avait été que cygne ; mais il redevint Dieu, c'est-à-dire, un beau jeune homme ; & il jouït.

Quant à la manière nouvelle d'engrosser les filles par le ministère du diable, nous ne pouvons en douter, car la Sorbonne décida la chose dès l'an 1318.

Per tales artes & ritus impios & invocationes dæmonum, nullus unquam sequatur effectus ministerio dæmonum ; error.

C'est une erreur de croire que ces arts magiques & ces invocations des diables soient sans effet.

Elle n'a jamais révoqué cet arrêt ; ainsi nous devons croire aux incubes & aux succubes, puisque nos maîtres y ont toûjours cru.

Il y a bien d'autres maîtres. *Bodin*, dans son livre des sorciers, dédié à *Christophe de Thou*, premier pré-

(*a*) Page 104. édition *in*-4°.

ſident du parlement de Paris, rapporte que *Jeanne Hervilier* native de Verberie, fut condamnée par ce parlement à être brûlée vive pour avoir proſtitué ſa fille au diable qui était un grand homme noir, dont la ſemence était à la glace. Cela paraît contraire à la nature du diable. Mais enfin notre juriſprudence a toûjours admis que le ſperme du diable eſt froid; & le nombre prodigieux des ſorcières qu'il a fait brûler ſi longtems eſt toûjours convenu de cette vérité.

Le célèbre *Pic de la Mirandole* (un prince ne ment point) dit (*b*) qu'il a connu un vieillard de quatre-vingt ans qui avait couché la moitié de ſa vie avec une diableſſe, & un autre de ſoixante & dix qui avait eu le même avantage. Tous deux furent brûlés à Rome. Il ne nous apprend pas ce que devinrent leurs enfans.

Voilà les incubes & les ſuccubes démontrés.

Il eſt impoſſible du moins de prouver qu'il n'y en a point; car s'il eſt de foi qu'il y a des diables qui entrent dans nos corps, qui les empêchera de nous ſervir de femmes, & d'entrer dans nos filles? S'il eſt des diables, il eſt probablement des diableſſes. Ainſi pour être conſéquent, on doit croire que les diables maſculins font des enfans à nos filles, & que nous en faiſons aux diables féminins.

Il n'y a jamais eu d'empire plus univerſel que celui du diable. Qui l'a détrôné? la raiſon. (Voyez l'article *Beker.*)

INFINI.

QUi me donnera une idée nette de l'infini? je n'en ai jamais eu qu'une idée très confuſe. N'eſt-ce pas parce que je ſuis exceſſivement fini?

(*b*) *In libro de promotione.*

Digitized by Google

Qu'eſt-ce que marcher toûjours ſans avancer jamais ? compter toûjours ſans faire ſon compte ? diviſer toûjours pour ne jamais trouver la dernière partie ?

Il ſemble que la notion de l'infini ſoit dans le fond du tonneau des Danaïdes.

Cependant il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas un infini. Il eſt démontré qu'une durée infinie eſt écoulée.

Commencement de l'être eſt abſurde ; car le rien ne peut commencer une choſe. Dès qu'un atome exiſte, il faut conclure qu'il y a quelque être de toute éternité. Voilà donc un infini en durée rigoureuſement démontré. Mais qu'eſt-ce qu'un infini qui eſt paſſé, un infini que j'arrête dans mon eſprit au moment que je veux ? Je dis, voilà une éternité écoulée ; allons à une autre. Je diſtingue deux éternités, l'une ci-devant, & l'autre ci-après.

Quand j'y réfléchis, cela me paraît ridicule. Je m'apperçois que j'ai dit une ſottiſe en prononçant ces mots ; une éternité eſt paſſée, j'entre dans une éternité nouvelle.

Car au moment que je parlais ainſi, l'éternité durait, la fluente du tems courait. Je ne pourais la croire arrêtée. La durée ne peut ſe ſéparer. Puiſque quelque choſe a été toûjours, quelque choſe eſt & ſera toûjours.

L'infini en durée eſt donc lié d'une chaîne non interrompue. Cet infini ſe perpétue dans l'inſtant même où je dis qu'il eſt paſſé. Le tems a commencé & finira pour moi ; mais la durée eſt infinie.

Voilà déja un infini de trouvé ſans pouvoir pourtant nous en former une notion claire.

Digitized by Google

On nous préſente un infini en eſpace. Qu'entendez-vous par eſpace ? eſt-ce un être ? eſt-ce rien ?

Si c'eſt un être, de quelle eſpèce eſt-il ? vous ne pouvez me le dire. Si c'eſt *rien*, ce rien n'a aucune propriété : & vous dites qu'il eſt pénétrable, immenſe ! Je ſuis ſi embarraſſé que je ne puis ni l'appeller néant, ni l'appeller quelque choſe.

Je ne ſais cependant aucune choſe qui ait plus de propriétés que le *rien*, le néant. Car en partant des bornes du monde, s'il y en a, vous pouvez vous promener dans le rien, y penſer, y bâtir ſi vous avez des matériaux ; & ce rien, ce néant ne poura s'oppoſer à rien de ce que vous voudrez faire ; car n'ayant aucune propriété il ne peut vous apporter aucun empêchement. Mais auſſi puiſqu'il ne peut vous nuire en rien, il ne peut vous ſervir.

On prétend que c'eſt ainſi que DIEU créa le monde dans le rien, & de rien. Cela eſt abſtrus ; il vaut mieux ſans doute penſer à ſa ſanté qu'à l'eſpace infini.

Mais nous ſommes curieux, & il y a un eſpace. Notre eſprit ne peut trouver ni la nature de cet eſpace, ni ſa fin. Nous l'appellons *immenſe*, parce que nous ne pouvons le meſurer. Que réſulte-t-il de tout cela ? que nous avons prononcé des mots.

Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
Le profond s'Graveſande & le ſubtil Mairant.

DE L'INFINI EN NOMBRE.

Nous avons beau déſigner l'infini arithmétique par un las d'amour en cette façon ∞, nous n'aurons pas une idée plus claire de cet infini numeraire. Cet infini n'eſt comme les autres que l'impuiſſance de trouver le bout. Nous appellons l'*infini en grand*,

Digitized by Google

un nombre quelconque qui surpassera quelque nombre que nous puissions supposer.

Quand nous cherchons l'infiniment petit, nous divisons ; & nous appellons *infini* une quantité moindre qu'aucune quantité assignable. C'est encor un autre nom donné à notre impuissance.

LA MATIÈRE EST-ELLE DIVISIBLE A L'INFINI?

Cette question revient précisément à notre incapacité de trouver le dernier nombre. Nous pourons toûjours diviser par la pensée un grain de sable, mais par la pensée seulement. Et l'incapacité de diviser toûjours ce grain, est appellée *infini*.

On ne peut nier que la matière ne soit toûjours divisible par le mouvement qui peut la broyer toûjours. Mais s'il divisait le dernier atome, ce ne serait plus le dernier, puisqu'on le diviserait en deux. Et s'il était le dernier, il ne serait plus divisible. Et s'il était divisible, où seraient les germes, où seraient les élémens des choses ? cela est encor fort abstrus.

DE L'UNIVERS INFINI.

L'univers est-il borné ? son étendue est-elle immense ? les soleils & les planètes sont-ils sans nombre ? quel privilège aurait l'espace qui contient une quantité de soleils & de globes sur une autre partie de l'espace qui n'en contiendrait pas ? Que l'espace soit un être ou qu'il soit rien, quelle dignité a eu l'espace où nous sommes pour être préféré à d'autres ?

Si notre univers matériel n'est pas infini, il n'est qu'un point dans l'étendue. S'il est infini, qu'est-ce qu'un infini actuel auquel je puis toûjours ajouter par la pensée ?

Digitized by Google

DE L'INFINI EN GÉOMÉTRIE.

On admet en géométrie, comme nous l'avons indiqué, non-seulement des grandeurs infinies, c'est-à-dire plus grandes qu'aucune assignable, mais encor des infinis infiniment plus grands les uns que les autres. Cela étonne d'abord notre cerveau qui n'a qu'environ six pouces de long sur cinq de large, & trois de hauteur dans les plus grosses têtes. Mais cela ne veut dire autre chose, sinon qu'un quarré plus grand qu'aucun quarré assignable l'emporte sur une ligne conçue plus longue qu'aucune ligne assignable, & n'a point de proportion avec elle.

C'est une manière d'opérer; c'est la manipulation de la géométrie, & le mot d'*infini* est l'enseigne.

DE L'INFINI EN PUISSANCE, EN ACTION, EN SAGESSE, EN BONTÉ, &c.

De même que nous ne pouvons nous former aucune idée positive d'un infini en durée, en nombre, en étendue, nous ne pouvons nous en former une en puissance physique, ni même en morale.

Nous concevons aisément qu'un être puissant arrangea la matière, fit circuler des mondes dans l'espace, forma les animaux, les végétaux, les métaux. Nous sommes menés à cette conclusion par l'impuissance où nous voyons tous ces êtres de s'être arrangés eux-mêmes. Nous sommes forcés de convenir que ce grand Etre existe éternellement par lui-même, puisqu'il ne peut être sorti du néant. Mais nous ne découvrons pas si bien son infini en étendue, en pouvoir, en attributs moraux.

Comment concevoir une étendue infinie dans un être qu'on dit simple? & s'il est simple, quelle notion pouvons-nous avoir d'une nature simple? Nous

Digitized by Google

connaiſſons DIEU par ſes effets, nous ne pouvons le connaître par ſa nature.

S'il eſt évident que nous ne pouvons avoir d'idée de ſa nature, n'eſt-il pas évident que nous ne pouvons connaître ſes attributs ?

Quand nous diſons qu'il eſt infini en puiſſance, avons-nous d'autre d'idée ſinon que ſa puiſſance eſt très grande ? Mais de ce qu'il y a des pyramides de ſix cent pieds de haut, s'enſuit-il qu'on ait pu en conſtruire de la hauteur de ſix cent milliards de pieds ?

Rien ne peut borner la puiſſance de l'Etre éternel exiſtant néceſſairement par lui-même ; d'accord, il ne peut avoir d'antagoniſte qui l'arrête. Mais comment me prouverez-vous qu'il n'eſt pas circonſcrit par ſa propre nature ?

Tout ce qu'on a dit ſur ce grand objet eſt-il bien prouvé ?

Nous parlons de ſes attributs moraux, mais nous ne les avons jamais imaginés que ſur le modèle des nôtres ; & il nous eſt impoſſible de faire autrement. Nous ne lui avons attribué la juſtice, la bonté &c., que d'après les idées du peu de juſtice & de bonté que nous appercevons autour de nous.

Mais au fond, quel rapport de quelques-unes de nos qualités ſi incertaines & ſi variables avec les qualités de l'Etre ſuprême éternel ?

Notre idée de juſtice n'eſt autre choſe que l'intérêt d'autrui reſpecté par notre intérêt. Le pain qu'une femme a pêtri de la farine dont ſon mari a ſemé le froment, lui appartient. Un ſauvage affamé lui prend ſon pain & l'emporte ; la femme crie que c'eſt une injuſtice énorme : le ſauvage dit tranquillement qu'il

Digitized by Google

n'eſt rien de plus juſte, & qu'il n'a pas dû ſe laiſſer mourir de faim lui & ſa famille pour l'amour d'une vieille.

Au moins il ſemble que nous ne pouvons guères attribuer à DIEU une juſtice infinie, ſemblable à la juſtice contradictoire de cette femme & de ce ſauvage. Et cependant quand nous diſons DIEU eſt juſte, nous ne pouvons prononcer ces mots que d'après nos idées de juſtice.

Nous ne connaiſſons point de vertu plus agréable que la franchiſe, la cordialité. Mais ſi nous allions admettre dans DIEU une franchiſe, une cordialité infinie, nous riſquerions de dire une grande ſottiſe.

Nous avons des notions ſi confuſes des attributs de l'Etre ſuprême, que des écoles admettent en lui une préſcience, une préviſion infinie, qui exclut tout événement contingent, & d'autres écoles admettent une préviſion qui n'exclut pas la contingence.

Enfin, depuis que la Sorbonne a déclaré que DIEU peut faire qu'un bâton n'ait pas deux bouts, qu'une choſe peut être à la fois & n'être pas, on ne ſait plus que dire. On craint toûjours d'avancer une héréſie. (*a*)

Ce qu'on peut affirmer ſans crainte, c'eſt que DIEU eſt infini, & que l'eſprit de l'homme eſt bien borné.

L'eſprit de l'homme eſt ſi peu de choſe, que Paſcal a dit : *Croyez-vous qu'il ſoit impoſſible que* DIEU *ſoit infini & ſans parties ? Je veux vous faire voir une choſe infinie & indiviſible ; c'eſt un point mathématique ſe mouvant partout d'une vîteſſe infinie, car il eſt en tous lieux & tout entier dans chaque endroit.*

On

(*a*) *Hiſtoire de l'univerſité* par Duboulai.

Digitized by Google

On n'a jamais rien avancé de plus complettement abſurde ; & cependant c'eſt l'auteur des *Lettres provinciales* qui a dit cette énorme ſottiſe. Cela doit faire trembler tout homme de bon ſens.

INFLUENCE.

TOut ce qui vous entoure, influe ſur vous, en phyſique, en morale. Vous le ſavez aſſez.

Peut-on influer ſur un être ſans toucher, ſans remuer cet être ?

On a démontré enfin cette étonnante propriété de la matière de graviter ſans contact, d'agir à des diſtances immenſes.

Une idée influe ſur une idée ; choſe non moins compréhenſible.

Je n'ai point au mont Krapac le livre de l'*Empire du ſoleil & de la lune*, compoſé par le célèbre médecin Meade qu'on prononce *Mid*. Mais je ſais bien que ces deux aſtres ſont la cauſe des marées ; & ce n'eſt point en touchant les flots de l'Océan qu'ils opèrent ce flux & ce reflux, il eſt démontré que c'eſt par les loix de la gravitation.

Mais quand vous avez la fièvre, le ſoleil & la lune influent-ils ſur vos jours critiques ? votre femme n'a-t-elle ſes règles qu'au premier quartier de la lune ? les arbres que vous coupez dans la pleine lune pouriſſaient-ils plutôt que s'ils avaient été coupés dans le décours ? non pas que je ſache ; mais des bois coupés quand la ſève circulait encore, ont éprouvé la putréfaction plutôt que les autres ; & ſi par hazard c'était en pleine lune qu'on les coupa, on aura dit, c'eſt cette pleine lune qui a fait tout le mal.

Votre femme aura eu ſes menſtrues dans le croiſſant ; mais votre voiſine a les ſiens dans le dernier quartier.

Les jours critiques de la fiévre que vous avez pour avoir trop mangé, arrivent vers le premier quartier : votre voiſin a les ſiens vers le décours.

Il faut bien que tout ce qui agit ſur les animaux & ſur les végétaux agiſſe pendant que la lune marche.

Si une femme de Lyon a remarqué qu'elle a eu trois ou quatre fois ſes régles les jours que la diligence arrivait de Paris, ſon apoticaire, homme à ſyſtême, ſera-t-il en droit de conclure que la diligence de Paris a une influence admirable ſur les canaux excrétoires de cette dame ?

Il a été un tems où tous les habitans des ports de mer de l'Océan, étaient perſuadés qu'on ne mourait jamais quand la marée montait, & que la mort attendait toûjours le reflux.

Pluſieurs médecins ne manquaient pas de fortes raiſons pour expliquer ce phénomène conſtant. La mer en montant communique aux corps la force qui l'élève. Elle apporte des particules vivifiantes qui raniment tous les malades. Elle eſt ſalée, & le ſel préſerve de la pourriture attachée à la mort. Mais quand la mer s'affaiſſe & s'en retourne, tout s'affaiſſe comme elle ; la nature languit, le malade n'eſt plus vivifié, il part avec la marée. Tout cela eſt bien expliqué, comme on voit, & n'en eſt pas plus vrai.

Les élémens, la nourriture, la veille, le ſommeil, les paſſions, ont ſur vous de continuelles influences. Tandis que ces influences exercent leur empire ſur votre corps, les planètes marchent & les étoiles brillent. Direz-vous que leur marche & leur lumière

Digitized by Google

ſont la cauſe de votre rhume, de votre indigeſtion, de votre inſomnie, de la colère ridicule où vous venez de vous mettre contre un mauvais raiſonneur, de la paſſion que vous ſentez pour cette femme?

Mais la gravitation du ſoleil & de la lune a rendu la terre un peu plate au pôle, & élève deux fois l'Océan entre les tropiques en vingt-quatre heures; donc elle peut régler vos accès de fièvre & gouverner toute votre machine. Attendez au moins que cela ſoit prouvé, pour le dire.

Le ſoleil agit beaucoup ſur nous par ſes rayons qui nous touchent & qui entrent dans nos pores. C'eſt-là une très ſûre & très bénigne influence. Il me ſemble que nous ne devons admettre en phyſique aucune action ſans contact, juſqu'à ce que nous ayons trouvé quelque puiſſance bien reconnue qui *agiſſe en diſtance*, comme celle de la gravitation, & comme celle de vos penſées ſur les miennes quand vous me fourniſſez des idées. Hors de là je ne vois juſqu'à préſent que des influences de la matière qui touche à la matière.

Le poiſſon de mon étang & moi nous exiſtons chacun dans notre ſéjour. L'eau qui le touche de la tête à la queue agit continuellement ſur lui. L'atmoſphère qui m'environne & qui me preſſe, agit ſur moi. Je ne dois attribuer à la lune qui eſt à quatre-vingt dix mille lieuës de moi, rien de ce que je dois naturellement attribuer à ce qui touche ſans ceſſe ma peau. C'eſt pis que ſi je voulais rendre la cour de la Chine reſponſable d'un procès que j'aurais en France. N'allons jamais au loin quand ce que nous cherchons eſt tout auprès.

Je vois que le ſavant Mr. *Menuret* eſt d'un avis contraire dans l'Encyclopédie à l'article *Influence*. C'eſt ce qui m'oblige à me défier de tout ce que je viens de propoſer. L'abbé de *St. Pierre* diſait qu'il

Digitized by Google

ne faut jamais avoir raiſon, mais dire, *Je ſuis de cette opinion quant à préſent.*

INFLUENCE DES PASSIONS DES MÈRES SUR LEUR FŒTUS.

Je crois, quant à préſent, que les affections violentes des femmes enceintes font quelquefois un prodigieux effet ſur l'embrion qu'elles portent dans leur matrice, & je crois que je le croirai toûjours; ma raiſon eſt que je l'ai vu. Si je n'avais pour garant de mon opinion que le témoignage des hiſtoriens qui rapportent l'exemple de *Marie Stuart* & de ſon fils *Jacques I*, je ſuſpendrais mon jugement, parce qu'il y a deux cent ans entre cette avanture & moi; (ce qui affaiblit ma croyance) parce que je puis attribuer l'impreſſion faite ſur le cerveau de *Jacques* à d'autres cauſes qu'à l'imagination de *Marie*. Des aſſaſſins royaux, à la tête deſquels eſt ſon mari, entrent l'épée à la main dans le cabinet où elle ſoupe avec ſon amant, & le tuent à ſes yeux: la révolution ſubite qui s'opère dans ſes entrailles paſſe juſqu'à ſon fruit, & *Jacques I*, avec beaucoup de courage, ſentit toute ſa vie un frémiſſement involontaire quand on tirait une épée du fourreau. Il ſe pourait après tout que ce petit mouvement dans ſes organes eût une autre cauſe.

Mais on amène en ma préſence, dans la cour d'une femme groſſe, un bateleur qui fait danſer un petit chien coëffé d'une eſpèce de toque rouge; la femme s'écrie qu'on faſſe retirer cette figure; elle nous dit que ſon enfant en ſera marqué; elle pleure, rien ne la raſſure. C'eſt la ſeconde fois, dit-elle, que ce malheur m'arrive. Mon premier enfant porte l'empreinte d'une terreur pareille que j'ai éprouvée; je ſuis faible, je ſens qu'il m'arrivera un malheur. Elle n'eut que trop raiſon. Elle accoucha d'un enfant qui reſſemblait à cette figure dont elle avait été tant épou-

Digitized by Google

vantée. La toque surtout était très aisée à reconnaître ; ce petit animal vécut deux jours.

Du tems de *Mallebranche*, personne ne doutait de l'avanture qu'il rapporte de cette femme qui ayant vu rouer un malfaiteur, mit au jour un fils dont les membres étaient brisés aux mêmes endroits où le patient avait été frappé. Tous les physiciens convenaient alors que l'imagination de cette mère avait eu sur son fœtus une influence funeste.

On a cru depuis être plus rafiné ; on a nié cette influence. On a dit, comment voulez-vous que les affections d'une mère aillent déranger les membres du fœtus ? Je n'en sais rien ; mais je l'ai vu. Philosophes nouveaux, vous cherchez en vain comment un enfant se forme, & vous voulez que je sache comment il se déforme !

INITIATION.

ANCIENS MYSTÈRES.

L'Origine des anciens mystères ne serait-elle pas dans cette même faiblesse qui fait parmi nous les confréries, & qui établissait des congrégations sous la direction des jésuites ? n'est-ce pas ce besoin d'association qui forma tant d'assemblées secrètes d'artisans dont il ne nous reste presque plus que celle des francs-maçons ? Il n'y avait pas jusqu'aux gueux qui n'eussent leurs confréries, leur jargon particulier, dont j'ai vu un petit dictionnaire imprimé au seizième siécle.

Cette inclination naturelle de s'associer, de se cantonner, de se distinguer des autres, de se rassurer contr'eux, produisit probablement toutes ces bandes particulières, toutes ces initiations mystérieuses

Digitized by Google

qui firent enſuite tant de bruit, & qui tombèrent enfin dans l'oubli, où tout tombe avec le tems.

Que les Dieux Cabires, les hiérophantes de Samothrace, *Iſis*, *Orphée*, *Cérès-Eleuſine* me le pardonnent; je ſoupçonne que leurs ſecrets ſacrés ne méritaient pas au fond plus de curioſité que l'intérieur des couvens de carmes & de capucins.

Ces myſtères étant ſacrés, les participans le furent bientôt. Et tant que le nombre fut petit il fut reſpecté, juſqu'à ce qu'enfin s'étant trop accru, il n'eut pas plus de conſidération que les barons Allemands quand le monde s'eſt vu rempli de barons.

On payait ſon initiation comme tout récipiendaire paye ſa bien-venue; mais il n'était pas permis de parler pour ſon argent. Dans tous les tems ce fut un grand crime de révéler le ſecret de ces ſimagrées religieuſes. Ce ſecret ſans doute ne méritait pas d'être connu, puiſque l'aſſemblée n'était pas une ſociété de philoſophes, mais d'ignorans, dirigés par un hiérophante. On faiſait ſerment de ſe taire; & tout ſerment fut toûjours un lien ſacré. Aujourd'hui même encor nos pauvres francs-maçons jurent de ne point parler de leurs myſtères. Ces myſtères ſont bien plats, mais on ne ſe parjure preſque jamais.

Diagoras fut proſcrit par les Athéniens pour avoir fait de l'hymne ſecrète d'*Orphée* un ſujet de converſation. *Ariſtote* nous apprend (*a*) qu'*Eſchyle* riſqua d'être déchiré par le peuple, ou du moins bien battu, pour avoir donné dans une de ſes piéces quelque idée de ces mêmes myſtères, auxquels alors preſque tout le monde était initié.

Il paraît qu'*Alexandre* ne faiſait pas grand cas de ces facéties révérées; elles ſont fort ſujettes à être

(*a*) *Suidas Athenagoras Meurſius Eleus.*

méprisées par les héros. Il révéla le secret à sa mère *Olimpias*, mais il lui recommanda de n'en rien dire; tant la superstition enchaîne jusqu'aux héros même.

On frappe dans la ville de Busiris, dit Hérodote, (*b*) *les hommes & les femmes après le sacrifice; mais de dire où on les frappe, c'est ce qui ne m'est pas permis.* Il le fait pourtant assez entendre.

Je crois voir une description des mystères de *Cérès-Eleusine* dans le poëme de *Claudien*, du rapt de Proserpine, beaucoup plus que dans le sixiéme livre de l'*Enéide*. Virgile vivait sous un prince qui joignait à toutes ses méchancetés celle de vouloir passer pour dévot, qui était probablement initié lui-même, pour en imposer au peuple, & qui n'aurait pas toléré cette prétendue prophanation. Vous voyez qu'*Horace* son favori regarde cette révélation comme un sacrilège.

Vetabo qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanæ sub iisdem
Sit trabibus, vel fragilem mecum
Solvat phazelum.

Je me garderai bien de loger sous mes toits
Celui qui de Cérès a trahi les mystères.

D'ailleurs, la sibylle de Cumes, & cette descente aux enfers, imitée d'*Homère* beaucoup moins qu'embellie, la belle prédiction des destins des *Césars* & de l'empire Romain, n'ont aucun rapport aux fables de *Cérès*, de *Proserpine* & de *Triptolême*. Ainsi il est fort vraisemblable que le sixiéme livre de l'*Enéide* n'est point une description des mystères. Si je l'ai dit je me dédis; mais je tiens que *Claudien* les a révélés tout au long. Il florissait dans un tems où il était permis de divulguer les mystères d'*Eleusis* &

(*b*) *Herod.* liv. II. chap. XLI.

Digitized by Google

tous les mystères du monde. Il vivait sous *Honorius* dans la décadence totale de l'ancienne religion grecque & romaine, à laquelle *Théodose I* avait déja porté des coups mortels.

Horace n'aurait pas craint alors d'habiter sous le même toit avec un révélateur des mystères. *Claudien* en qualité de poëte était de cette ancienne religion, plus faite pour la poësie que la nouvelle. Il peint les facéties des mystères de *Cérès* telles qu'on les jouait encor révérencieusement en Grèce jusqu'à *Théodose II.* C'était une espèce d'opéra en pantomimes, tels que nous en avons vu de très amusans, où l'on représentait toutes les diableries du docteur *Faustus*, la naissance du monde & celle d'arlequin qui sortaient tous deux d'un gros œuf aux rayons du soleil. C'est ainsi que toute l'histoire de *Cérès* & de *Proserpine* était représentée par tous les mystagogues. Le spectacle était beau ; il devait coûter beaucoup ; & il ne faut pas s'étonner que les initiés payassent les comédiens. Tout le monde vit de son métier.

Voici les vers ampoulés de *Claudien.*

Inferni raptoris equos, afflataque curru
Sidera tenario, caligantesque profundæ
Junonis Thalamos audaci promere cantu
Mens congesta jubet. Gressus removete prophani.
Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit, & totum spirant præcordia phœbum.
Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & claram dispergere culmina lucem,
Adventum testata Dei : jam magnus ab imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cecropidum, sanctasque faces extollit Eleusis :
Angues Triptolemi stridentes & squammea curvis
Colla levant attrita jugis, lapsuque sereno

Digitized by Google

Erecti roſeas tendunt ad carmina criſtas.
Ecce procul ternis hecate variata figuris
Exoritur, leniſque ſimul procedit Iacchus,
Crinali florens hedera, quem Parthica velat
Tigris, & auratos in nodum colligit angues.

Je vois les noirs courſiers du fier Dieu des enfers;
Ils ont percé la terre, ils font mugir les airs.
Voici ton lit fatal, ô triſte Proſerpine!
Tous mes ſens ont frémi d'une fureur divine;
Le temple eſt ébranlé juſqu'en ſes fondemens;
L'enfer a répondu par ſes mugiſſemens:
Cérès a ſecoué ſes torches menaçantes;
D'un nouveau jour qui luit les clartés renaiſſantes
Annoncent Proſerpine à nos regards contens.
Triptolême la ſuit. Dragons obéiſſans
Traînez ſur l'horiſon ſon char utile au monde.
Hecate des enfers fuiez la nuit profonde.
Brillez, reine des tems. Et toi, divin Bacchus,
Bienfaiteur adoré de cent peuples vaincus,
Que ton ſuperbe thyrſe amène l'allègreſſe.

Chaque myſtère avait ſes cérémonies particulières, mais tous admettaient les veilles, les vigiles, où les garçons & les filles ne perdirent pas leur tems. Et ce fut en partie ce qui décrédita à la fin ces cérémonies nocturnes, inſtituées pour la ſanctification. On abrogea ces cérémonies de rendez-vous en Grèce dans le tems de la guerre du Péloponèſe. On les abolit à Rome dans la jeuneſſe de *Cicéron*, dix-huit ans avant ſon conſulat. Elles étaient ſi dangereuſes que dans l'*Aulularia* de Plante, Liconide dit à Euclion, *Je vous avoue que dans une vigile de Cérès je fis un enfant à votre fille.*

Notre religion qui purifia beaucoup d'inſtituts payens en les adoptant, ſanctifia le nom d'initiés,

Digitized by Google

les fêtes nocturnes, les vigiles qui furent longtems en usage, mais qu'on fut enfin obligé de défendre quand la police fut introduite dans le gouvernement de l'église, longtems abandonnée à la piété & au zèle qui tenaient lieu de police.

La formule principale de tous les mystères était partout, *Sortez, prophanes.* Les chrétiens prirent aussi dans les premiers siécles cette formule. Le diacre disait, *Sortez, catéchumènes, possedés, & tous les non-initiés.*

C'est en parlant du batême des morts que St. Chrysostome dit, *Je voudrais m'expliquer clairement, mais je ne le puis qu'aux initiés. On nous met dans un grand embarras. Il faut ou être inintelligibles, ou publier les secrets qu'on doit cacher.*

On ne peut désigner plus clairement la loi du secret & l'initiation. Tout est tellement changé que si vous parliez aujourd'hui d'initiation à la plûpart de vos prêtres, à vos habitués de paroisse, il n'y en aurait pas un qui vous entendit, excepté ceux qui par hazard auraient lu ce chapitre.

Vous verrez dans *Minutius Felix* les imputations abominables dont les payens chargeaient les mystères chrétiens. On reprochait aux initiés de ne se traiter de frères & de sœurs que pour prophaner ce nom sacré; (*c*) ils baisaient, disait-on, les parties génitales de leurs prêtres; (comme on en use encor avec les santons d'Afrique) ils se souillaient de toutes les turpitudes dont on a depuis flétri les templiers. Les uns & les autres étaient accusés d'adorer une espèce de tête d'âne.

Nous avons vu que les premières sociétés chrétiennes se reprochaient tour-à-tour les plus inconceva-

(*c*) *Minutius Felix*, page 23. édition *in*-4°.

Digitized by Google

bles infamies. Le prétexte de ces calomnies mutuelles était ce secret inviolable que chaque société faisait de ses mystères. C'est pourquoi dans Minutius Felix, *Cæcilius* l'accusateur des chrétiens s'écrie, pourquoi cachent-ils avec tant de soin ce qu'ils font & ce qu'ils adorent? l'honnêteté veut le grand jour, le crime seul cherche les ténèbres. *Cur occultare & abscondere quidquid colunt magnopere nituntur? cum honesta semper publico gaudeant, scelera secreta sint.*

Il n'est pas douteux que ces accusations universellement répandues, n'ayent attiré aux chrétiens plus d'une persécution. Dès qu'une société d'hommes, quelle qu'elle soit est accusée par la voix publique, en vain l'imposture est avérée, on se fait un mérite de persécuter les accusés.

Comment n'aurait-on pas eu les premiers chrétiens en horreur quand *St. Epiphane* lui-même les charge des plus exécrables imputations? Il assure que les chrétiens phibionites offraient à trois cent soixante & cinq anges la semence qu'ils répandaient sur les filles & sur les garçons; (*d*) & qu'après être parvenus sept cent trente fois à cette turpitude, ils s'écriaient, Je suis le CHRIST.

Selon lui, ces mêmes phibionites, les gnostiques & les stratiotistes, hommes & femmes répandant leur semence dans les mains les uns des autres, l'offraient à DIEU dans leurs mystères, en lui disant, Nous vous offrons le corps de JESUS-CHRIST. (*e*) Ils l'avalaient ensuite, & disaient, C'est le corps de CHRIST, c'est la pâque. Les femmes qui ayaient leurs ordinaires en rempliſſaient aussi leurs mains, & disaient, C'est le sang du CHRIST.

(*d*) *Epiphane* édition de Paris 1574. pag. 40.
(*e*) Page 38.

Digitized by Google

Les carpocratiens, ſelon le même père de l'égliſe, (*f*) commettaient le péché de ſodomie dans leurs aſſemblées, & abuſaient de toutes les parties du corps des femmes, après quoi ils faiſaient des opérations magiques.

Les cérinthiens ne ſe livraient pas à ces abominations, (*g*) mais ils étaient perſuadés que JESUS-CHRIST était fils de *Joſeph*.

Les ébionites, dans leur évangile, prétendaient que *St. Paul* ayant voulu épouſer la fille de *Gamaliel*, & n'ayant pu y parvenir, s'était fait chrétien dans ſa colère, & avait établi le chriſtianiſme pour ſe venger. (*b*)

Toutes ces accuſations ne parvinrent pas d'abord au gouvernement. Les Romains firent peu d'attention aux querelles & aux reproches mutuels de ces petites ſociétés de Juifs, de Grecs, d'Egyptiens, cachées dans la populace, de même qu'aujourd'hui à Londre le parlement ne s'embarraſſe point de ce que font les memnoniſtes, les piétiſtes, les anabatiſtes, les millenaires, les moraves, les méthodiſtes. On s'occupe d'affaires plus preſſantes, & on ne porte des yeux attentifs ſur ces accuſations ſecrètes que lorſqu'elles paraiſſent enfin dangereuſes par leur publicité.

Elles parvinrent avec le tems aux oreilles du ſénat, ſoit par les Juifs qui étaient les ennemis implacables des chrétiens, ſoit par les chrétiens eux-mêmes; & de là vint qu'on imputa à toutes les ſociétés chrétiennes les crimes dont quelques-unes étaient accuſées. De là vint que leurs initiations furent calomniées ſi longtems. De là vinrent les perſécutions qu'ils eſſuièrent. Ces perſécutions même les obligèrent à

(*f*) Feuillet 46. au revers. (*g*) Page 49.
(*b*) Feuillet 62. au revers.

Digitized by Google

la plus grande circonſpection ; ils ſe cantonnèrent, ils s'unirent, ils ne montrèrent jamais leurs livres qu'à leurs initiés. Nul magiſtrat Romain, nul empereur n'en eut jamais la moindre connaiſſance, comme on l'a déja prouvé. La providence augmenta pendant trois ſiécles leur nombre & leurs richeſſes, juſqu'à-ce qu'enfin *Conſtance-Clore* les protégea ouvertement, & *Conſtantin* ſon fils embraſſa leur religion.

Cependant les noms d'*initiés* & de *myſtères* ſubſiſtèrent, & on les cacha aux Gentils autant qu'on le put. Pour les myſtères des Gentils, ils durèrent juſqu'au tems de *Théodoſe*.

INNOCENS.

MASSACRE DES INNOCENS.

QUand on parle du maſſacre des innocens, on n'entend ni les Vêpres ſiciliennes, ni les matines de Paris, connues ſous le nom de St. Barthelemi, ni les habitans du nouveau monde égorgés parce qu'ils n'étaient pas chrêtiens, ni les auto-da-fé d'Eſpagne & de Portugal, &c. &c. &c. On entend d'ordinaire les petits enfans qui furent tués dans la banlieue de Bethléem par ordre d'*Hérode le grand*, & qui furent enſuite tranſportés à Cologne, où l'on en trouve encore.

Toute l'égliſe grecque a prétendu qu'ils étaient au nombre de quatorze mille.

Les difficultés élevées par les critiques ſur ce point d'hiſtoire, ont toutes été réſolues par les ſages & ſavans commentateurs.

Digitized by Google

On a incidenté sur l'étoile qui conduisit les mages du fond de l'orient à Jérusalem. On a dit que le voyage étant long, l'étoile avait dû paraître fort longtems sur l'horison. Que cependant aucun historien, excepté *St. Matthieu*, n'a jamais parlé de cette étoile extraordinaire; que si elle avait brillé si longtems dans le ciel, *Hérode* & toute sa cour, & tout Jérusalem devaient l'avoir apperçue, aussi-bien que ces trois mages ou ces trois rois; que par conséquent Hérode n'avait pas pu *s'informer diligemment de ces rois en quel tems ils avaient vu cette étoile.* Que si ces trois rois avaient fait des présens d'or, de myrrhe & d'encens à l'enfant nouveau né, ses parens auraient dû être fort riches; qu'*Hérode* n'avait pas pu croire que cet enfant né dans une étable à Bethléem fût roi des Juifs, puisque ce royaume appartenait aux Romains, & était un don de *César*; que si trois rois des Indes venaient aujourd'hui en France, conduits par une étoile, & s'arrêtaient chez une femme de Vaugirard, on ne ferait pourtant jamais croire au roi régnant que le fils de cette villageoise fût roi de France.

On a répondu pleinement à ces difficultés, qui sont les préliminaires du massacre des innocens; & on a fait voir que ce qui est impossible aux hommes, n'est pas impossible à DIEU.

A l'égard du carnage des petits enfans, soit que le nombre ait été de quatorze mille, ou plus, ou moins grand, on a montré que cette horreur épouvantable & unique dans le monde, n'était pas incompatible avec le caractère d'*Hérode*; qu'à la vérité ayant été confirmé roi de Judée par *Auguste*, il ne pouvait rien craindre d'un enfant né de parens obscurs & pauvres dans un petit village; mais qu'étant attaqué alors de la maladie dont il mourut, il pouvait avoir le sang tellement corrompu qu'il en eût perdu la raison & l'humanité; qu'enfin tous ces événemens incompréhensibles, qui préparaient des mystères plus incompré-

Digitized by Google

henſibles, étaient dirigés par une providence impénétrable.

On objecte que l'hiſtorien *Joſeph* preſque contemporain, & qui a raconté toutes les cruautés d'*Hérode*, n'a pourtant pas plus parlé du maſſacre des petits enfans que de l'étoile des trois rois. Que ni *Philon* le Juif, ni aucun autre Juif, ni aucun Romain n'en ont rien dit; que même trois évangéliſtes ont gardé un profond ſilence ſur ces objets importans. On répond que *St. Matthieu* les a annoncés, & que le témoignage d'un homme inſpiré eſt plus fort que le ſilence de toute la terre.

Les cenſeurs ne ſe ſont pas rendus; ils ont oſé reprendre St. Matthieu lui-même ſur ce qu'il dit que ces enfans furent maſſacrés, *afin que les paroles de Jérémie fuſſent accomplies. Une voix s'eſt entendue dans Rama, une voix de pleurs & de gémiſſemens, Rachel pleurant ſes fils & ne ſe conſolant point parce qu'ils ne ſont plus.*

Ces paroles hiſtoriques, diſent-ils, s'étaient accomplies à la lettre dans la tribu de Benjamin, deſcendante de *Rachel*, quand *Nabuzardan* fit périr une partie de cette tribu vers la ville de Rama. Ce n'était pas plus une prédiction, diſent-ils, que ne le ſont ces mots, *il ſera appellé Nazaréen. Et il vint demeurer dans une ville nommée Nazareth, afin que s'accomplît ce qui a été dit par les prophêtes, il ſera appellé Nazaréen.* Ils triomphent de ce que ces mots ne ſe trouvent dans aucun prophête, de même qu'ils triomphent de ce que *Rachel* pleurant les Benjamites dans Rama n'a aucun rapport avec le maſſacre des innocens ſous *Hérode.*

Ils oſent prétendre que ces deux alluſions étant viſiblement fauſſes, ſont une preuve manifeſte de la fauſſeté de cette hiſtoire; ils concluent qu'il n'y eut

Digitized by Google

ni massacre des enfans, ni étoile nouvelle, ni voyage des trois rois.

Ils vont bien plus loin; ils croyent trouver une contradiction aussi grande entre le récit de *St. Matthieu* & celui de *St. Luc*, qu'entre les deux généalogies rapportées par eux. (Voyez l'article *Contradiction.*) St. Matthieu dit que *Joseph* & *Marie* transportèrent JESUS en Egypte, de crainte qu'il ne fût enveloppé dans le massacre. St. Luc au contraire dit, *qu'après avoir accompli toutes les cérémonies de la loi, Joseph & Marie retournèrent à Nazareth leur ville, & qu'ils allaient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la pâque.*

Or, il falait trente jours avant qu'une accouchée se purifiât, & accomplit toutes les cérémonies de la loi. C'eût été exposer pendant ces trente jours l'enfant à périr dans la proscription générale. Et si ses parens allèrent à Jérusalem accomplir les ordonnances de la loi, ils n'allèrent donc pas en Egypte.

Ce sont-là les principales objections des incrédules. Elles sont assez réfutées par la croyance des églises grecque & latine. S'il falait continuellement éclaircir les doutes de tous ceux qui lisent l'Ecriture, il faudrait passer sa vie entière à disputer sur tous les articles. Rapportons-nous-en plutôt à nos maitres, à l'université de Salamanque, quand nous serons en Espagne; à celle de Coïmbre, si nous sommes en Portugal; à la Sorbonne en France, à la sacrée congrégation dans Rome. Soumettons-nous toûjours de cœur & d'esprit à ce qu'on exige de nous pour notre bien.

Digitized by Google

INSTINCT.

INſtinctus, *impulſus*, *impulſion*; mais quelle puiſſance nous pouſſe ?

Tout ſentiment eſt *inſtinct*.

Une conformité ſecrète de nos organes avec les objets forme notre inſtinct.

Ce n'eſt que par inſtinct que nous faiſons mille mouvemens involontaires : de même que c'eſt par inſtinct que nous ſommes curieux, que nous courons après la nouveauté, que la menace nous effraye, que le mépris nous irrite, que l'air ſoumis nous appaiſe, que les pleurs nous attendriſſent.

Nous ſommes gouvernés par l'inſtinct, comme les chats & les chèvres. C'eſt encor une reſſemblance que nous avons avec les animaux : reſſemblance auſſi inconteſtable que celle de notre ſang, de nos beſoins, des fonctions de notre corps.

Notre inſtinct n'eſt jamais auſſi induſtrieux que le leur ; il n'en approche pas. Dès qu'un veau, un agneau eſt né, il court à la mamelle de ſa mère : l'enfant périrait, ſi la ſienne ne lui donnait pas ſon mamellon, en le ſerrant dans ſes bras.

Jamais femme, quand elle eſt enceinte ne fut déterminée invinciblement par la nature à préparer de ſes mains un joli berceau d'oſier pour ſon enfant, comme une fauvette en fait un avec ſon bec & ſes pattes. Mais le don que nous avons de réfléchir, joint aux deux mains induſtrieuſes, dont la nature nous a fait préſent, nous élève juſqu'à l'inſtinct des animaux, & nous place avec le tems infiniment au-deſſus d'eux, ſoit en

Digitized by Google

bien ſoit en mal : propoſition condamnée par meſſieurs de l'ancien parlement, & par la Sorbonne, grands philoſophes naturaliſtes, & qui ont beaucoup contribué, comme on ſait, à la perfection des arts.

Notre inſtinct nous porte d'abord à roſſer notre frère qui nous chagrine, ſi nous ſommes colères & ſi nous nous ſentons plus forts que lui. Enſuite notre raiſon ſublime nous fait inventer les flèches, l'épée, la pique, & enfin le fuſil, avec leſquels nous tuons notre prochain.

L'inſtinct ſeul nous porte tous également à faire l'amour : *amor omnibus idem ;* mais Virgile, Tibulle & Ovide le chantent.

C'eſt par le ſeul inſtinct qu'un jeune manœuvre s'arrête avec admiration & reſpect devant le carroſſe ſurdoré d'un receveur des finances. La raiſon vient au manœuvre ; il devient commis, il ſe polit, il vole, il devient grand-ſeigneur à ſon tour, il éclabouſſe ſes anciens camarades, mollement étendu dans un char plus doré que celui qu'il admirait.

Qu'eſt-ce que cet inſtinct qui gouverne tout le règne animal, & qui eſt chez nous fortifié par la raiſon, ou réprimé par l'habitude ? Eſt-ce *divinæ particula auræ ?* Oui, ſans doute, c'eſt quelque choſe de divin ; car tout l'eſt. Tout eſt l'effet incompréhenſible d'une cauſe incompréhenſible. Tout eſt déterminé par la nature. Nous raiſonnons de tout ; & nous ne nous donnons rien.

INTÉRÊT.

NOus n'apprendrons rien aux hommes nos confrères quand nous leur dirons qu'ils font tout par intérêt. Quoi ! c'eſt par intérêt que ce malheu-

Digitized by Google

reux faquir ſe tient tout nud au ſoleil, chargé de fers, mourant de faim, mangé de vermine & la mangeant? Oui ſans doute, nous l'avons dit ailleurs; il compte aller au dix-huitiéme ciel, & il regarde en pitié celui qui ne ſera reçu que dans le neuviéme.

L'intérêt de la Malabare qui ſe brûle ſur le corps de ſon mari eſt de le retrouver dans l'autre monde, & d'y être plus heureuſe que ce faquir. Car avec leur métempſycoſe les Indiens ont un autre monde; ils ſont comme nous; ils admettent les contradictoires.

Avez-vous connaiſſance de quelque roi ou de quelque république qui ait fait la guerre ou la paix, ou des édits, ou des conventions par un autre motif que celui de l'intérêt?

A l'égard de l'intérêt de l'argent, conſultez dans le grand Dictionnaire encyclopédique cet article de Mr. d'*Alembert* pour le calcul, & celui de Mr. *Boucher* pour la juriſprudence. Oſons ajouter quelques réflexions.

1°. L'or & l'argent ſont-ils une marchandiſe? Oui; l'auteur de l'Eſprit des loix n'y penſe pas lorſqu'il dit, (*a*) *l'argent qui eſt le prix des choſes ſe loue & ne s'achète pas.*

Il ſe loue & s'achète. J'achète de l'or avec de l'argent, & de l'argent avec de l'or; & le prix en change tous les jours chez toutes les nations commerçantes.

La loi de la Hollande eſt qu'on payera les lettres de change en argent monnoié du pays & non en or, ſi le créancier l'exige. Alors j'achète de la monnoie d'argent, & je la paye ou en or, ou en drap, ou en bled, ou en diamans.

(*a*) Livre XXII. chap. XIX.

Digitized by Google

J'ai beſoin de monnoie, ou de bled, ou de diamans pour un an : le marchand de bled, de monnoie ou de diamans, me dit : „ Je pourais pendant cette „ année vendre avantageuſement ma monnoie, mon „ bled, mes diamans. Evaluons à quatre, à cinq, à „ ſix pour cent, ſelon l'uſage du pays, ce que vous „ me faites perdre. Vous me rendrez par exemple, „ au bout de l'année vingt & un karats de diamans „ pour vingt que je vous prête, vingt & un ſacs de „ bled pour vingt ; vingt & un mille écus pour vingt „ mille écus. Voilà l'intérêt. Il eſt établi chez toutes les nations par la loi naturelle ; le taux dépend „ de la loi particulière du pays. A Rome on prête ſur „ gages à deux & demi pour cent ſuivant la loi, & „ on vend vos gages ſi vous ne payez pas au tems „ marqué. Je ne prête point ſur gages & je ne demande que l'intérêt uſité en Hollande. Si j'étais à „ la Chine, je vous demanderais l'intérêt en uſage à „ Macao & à Kanton. "

2°. Pendant qu'on fait ce marché à Amſterdam, arrive de St. Magloire un janſéniſte, (& le fait eſt très vrai, il s'appellait l'abbé des *Iſſarts*) ce janſéniſte dit au négociant Hollandais ; Prenez garde, vous vous damnez ; l'argent ne peut produire de l'argent, *nummus nummum non parit*. Il n'eſt permis de recevoir l'intérêt de ſon argent que lorſqu'on veut bien perdre le fonds. Le moyen d'être ſauvé eſt de faire un contrat avec monſieur ; & pour vingt mille écus que vous ne reverrez jamais, vous & vos hoirs recevrez pendant toute l'éternité mille écus par an.

Vous faites le plaiſant, répond le Hollandais ; vous me propoſez là une uſure qui eſt tout juſte un infini du premier ordre. J'aurais déja reçu moi ou les miens mon capital au bout de vingt ans, le double en quarante, le quadruple en quatre-vingt ; vous voyez bien que c'eſt une ſérie infinie. Je ne puis d'ailleurs prêter

Digitized by Google

que pour douze mois, & je me contente de mille écus de dédommagement.

L'ABBÉ DES ISSARTS.

J'en ſuis fâché pour votre ame hollandaiſe. DIEU défendit aux Juifs de prêter à intérêt; & vous ſentez bien qu'un citoyen d'Amſterdam doit obéir ponctuellement aux loix du commerce, données dans un déſert à des fugitifs errans qui n'avaient aucun commerce.

LE HOLLANDAIS.

Cela eſt clair, tout le monde doit être juif; mais il me ſemble que la loi permet à la horde hébraïque la plus forte uſure avec les étrangers; & cette horde y fit très bien ſes affaires dans la ſuite.

D'ailleurs, il falait que la défenſe de prendre de l'intérêt de Juif à Juif fût bien tombée en déſuétude, puiſque notre Seigneur JESUS prêchant à Jéruſalem, dit expreſſément, que l'intérêt était de ſon tems à cent pour cent. Car dans la parabole des talens il dit, que le ſerviteur qui avait reçu cinq talens en gagna cinq autres dans Jéruſalem, que celui qui en avait deux en gagna deux, & que le troiſiéme qui n'en avait eu qu'un, qui ne le fit point valoir, fut mis au cachot par le maître pour n'avoir point fait travailler ſon argent chez les changeurs. Or ces changeurs étaient Juifs, donc c'était de Juif à Juif qu'on exerçait l'uſure à Jéruſalem; donc cette parabole tirée des mœurs du tems, indique manifeſtement que l'uſure était à cent pour cent. Liſez St. Matthieu chap. XXV; il s'y connaiſſait, il avait été commis de la douane en Galilée. Laiſſez-moi achever mon affaire avec monſieur, & ne me faites perdre ni mon argent, ni mon tems.

Digitized by Google

L'ABBÉ DES ISSARTS.

Tout cela eſt bel & bon ; mais la Sorbonne a décidé que le prêt à intérêt eſt un péché mortel.

LE HOLLANDAIS.

Vous vous moquez de moi, mon ami, de citer la Sorbonne à un négociant d'Amſterdam. Il n'y a aucun de ces raiſonneurs qui ne faſſe valoir ſon argent quand il le peut à cinq ou ſix pour cent, en achetant ſur la place des billets des fermes, des actions de la compagnie des Indes, des reſcriptions, des billets du Canada. Le clergé de France en corps emprunte à intérêt. Dans pluſieurs provinces de France on ſtipule l'intérêt avec le principal. D'ailleurs, l'univerſité d'Oxford & celle de Salamanque ont décidé contre la Sorbonne ; c'eſt ce que j'ai appris dans mes voyages. Ainſi, nous avons dieux contre dieux. Encor une fois ne me rompez pas la tête davantage.

L'ABBÉ DES ISSARTS.

Monſieur, monſieur, les méchans ont toûjours de bonnes raiſons à dire. Vous vous perdez, vous dis-je. Car l'abbé de *St. Cyran* qui n'a point fait de miracles, & l'abbé *Pâris* qui en a fait à St. Médard....

3°. Alors le marchand impatienté chaſſa l'abbé des *Iſſarts* de ſon comptoir ; &, après avoir loyalement prêté ſon argent au denier vingt, alla rendre compte de ſa converſation aux magiſtrats, qui défendirent aux janſéniſtes de débiter une doctrine ſi pernicieuſe au commerce.

Meſſieurs, leur dit le premier échevin, de la grace efficace tant qu'il vous plaira ; de la prédeſtination tant que vous en voudrez ; de la communion auſſi peu que vous voudrez, vous êtes les maîtres ; mais gardez-vous de toucher aux loix de notre état.

Digitized by Google

INTOLÉRANCE.

LIſez l'article *Intolérance* dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Liſez le livre de la *Tolérance* compoſé à l'occaſion de l'affreux aſſaſſinat de *Jean Calas*, citoyen de Toulouſe; & ſi après cela vous admettez la perſécution en matière de religion, comparez-vous hardiment à *Ravaillac*. Vous ſavez que ce *Ravaillac* était fort intolérant.

Voici la ſubſtance de tous les diſcours que tiennent les intolérans.

Quoi! monſtre, qui ſeras brûlé à tout jamais dans l'autre monde, & que je ferai brûler dans celui-ci dès que je le pourai, tu as l'inſolence de lire de *Thou* & *Bayle* qui ſont mis à l'index à Rome? Quand je te prêchais de la part de DIEU que *Samſon* avait tué mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne, ta tête plus dure que l'arſenal dont *Samſon* avait tiré ſes armes, m'a fait connaître par un léger mouvement de gauche à droite que tu n'en croyais rien. Et quand je diſais que le diable *Aſmodée* qui tordit le cou par jalouſie aux ſept maris de *Sarai* chez les Mèdes, était enchaîné dans la haute Egypte, j'ai vu une petite contraction de tes lèvres nommée en latin *cachinnus*, me ſignifier que dans le fond de l'ame l'hiſtoire d'*Aſmodée* t'était en dériſion.

Et vous *Iſaac Newton*, *Fréderic le grand* roi de Pruſſe, électeur de Brandebourg; *Jean Locke*, impératrice de Ruſſie victorieuſe des Ottomans, *Jean Milton*, bienfaiſant monarque de Dannemarck; *Shakeſpear*, ſage roi de Suède, *Leibnitz*, auguſte maiſon de *Brunſvick*, *Tillotſon*, empereur de la Chine; parlement d'Angleterre, conſeil du grand-mogol, vous tous enfin qui ne croyez pas un mot de ce que j'ai en-

Digitized by Google

ſeigné dans mes cayers de théologie, je vous déclare que je vous regarde tous comme des payens ou comme des commis de la douane, ainſi que je vous l'ai dit ſouvent pour le buriner dans votre dure cervelle. Vous êtes des ſcélérats endurcis ; vous irez tous dans la gehenne où le ver ne meurt point, & où le feu ne s'éteint point ; car j'ai raiſon, & vous avez tous tort ; car j'ai la grace, & vous ne l'avez pas. Je confeſſe trois dévotes de mon quartier, & vous n'en confeſſez pas une. J'ai fait des mandemens d'évêques, & vous n'en avez jamais fait ; j'ai dit des injures des halles aux philoſophes, & vous les avez protégés, ou imités, ou égalés ; j'ai fait de pieux libelles diffamatoires farcis des plus infames calomnies, & vous ne les avez jamais lus. Je dis la meſſe tous les jours en latin pour douze ſous, & vous n'y aſſiſtez pas plus que *Cicéron*, *Caton*, *Pompée*, *Céſar*, *Horace* & *Virgile* n'y ont aſſiſté. Par conſéquent, vous méritez qu'on vous coupe le poing ; qu'on vous arrache la langue ; qu'on vous mette à la torture & qu'on vous brûle à petit feu ; car DIEU eſt miſéricordieux.

Ce ſont là, ſans en rien retrancher, les maximes des intolérans, & le précis de tous leurs livres. Avouons qu'il y a plaiſir à vivre avec ces gens-là.

JUIF.

LETTRE à Meſſieurs Joſeph Ben Jonathan, Aaron Mathathaï, & David Wincker.

MESSIEURS,

LOrſque Mr. *Medina* votre compatriote, me fit à Londres une banqueroute de vingt mille francs il y a quarante-quatre ans, il me dit, *que ce n'était pas ſa faute, qu'il était malheureux, qu'il n'avait jamais*

Digitized by Google

été enfant de Bélial, qu'il avait toûjours tâché de vivre en fils de DIEU, *c'eſt-à-dire en honnête homme, en bon Iſraëlite.* Il m'attendrit, je l'embraſſai; nous louames DIEU enſemble; & je perdis quatre-vingt pour cent.

Vous devez ſavoir que je n'ai jamais haï votre nation. Je ne hais perſonne, pas même *Fréron.*

Loin de vous haïr, je vous ai toûjours plaints. Si j'ai été quelquefois un peu goguenard comme l'était le bon pape *Lambertini* mon protecteur, je n'en ſuis pas moins ſenſible. Je pleurais à l'âge de ſeize ans quand on me diſait qu'on avait brûlé à Lisbonne une mère & une fille pour avoir mangé debout un peu d'agneau cuit avec des laitues le quatorziéme jour de la Lune rouſſe; & je puis vous aſſurer que l'extrême beauté qu'on vantait dans cette fille n'entra point dans la ſource de mes larmes, quoi qu'elle dût augmenter dans les ſpectateurs l'horreur pour les aſſaſſins, & la pitié pour la victime.

Je ne ſais comment je m'aviſai de faire un poëme épique à l'âge de vingt ans. (Savez-vous ce que c'eſt qu'un poëme épique? pour moi je n'en ſavais rien alors.) Le légiſlateur *Monteſquieu* n'avait point encor écrit ſes *Lettres perſanes* que vous me reprochez d'avoir commentées, & j'avais déja dit tout ſeul, en parlant d'un monſtre que vos ancêtres ont bien connu, & qui a même encor aujourd'hui quelques dévots:

Il vient; le fanatiſme eſt ſon horrible nom,
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre il cherche à la détruire;
Et reçu dans ſon ſein l'embraſſe & le déchire.
C'eſt lui qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon,
Guidait les deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des mères gémiſſantes

Digitized by Google

Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain :
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita longtems.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſentaient tes druides.
Du haut du capitole il criait aux payens,
Frappez, exterminez, déchirez les chrêtiens.
Mais lorſqu'au fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du capitole en cendre il paſſa dans l'égliſe ;
Et dans les cœurs chrêtiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte turbulente
Qui ſur un roi trop faible a mis ſa main ſanglante ;
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers ſolemnels où des juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Vous voyez bien que j'étais dès-lors votre ſerviteur, votre ami, votre frère, quoique mon père & ma mère m'euſſent conſervé mon prépuce.

Je ſais que l'inſtrument ou prépucé, ou déprépucé, a cauſé des querelles bien funeſtes. Je ſais ce qu'il en a coûté à *Pâris* fils de *Priam*, & à *Menelas* frère d'*Agamemnon*. J'ai aſſez lu vos livres pour ne pas ignorer que *Sichem* fils d'*Hemor* viola *Dina* fille de *Lia*, laquelle n'avait que cinq ans tout au plus, mais qui était fort avancée pour ſon âge. Il voulut l'épouſer ; les enfans de *Jacob* frères de la violée, la lui donnèrent en mariage, à condition qu'il ſe ferait circoncire lui & tout ſon peuple. Quand l'opération fut

Digitized by Google

faite, & que tous les Sichemites, ou Sichimites, étaient au lit dans les douleurs de cette beſogne, les ſaints patriarches *Simon* & *Lévi* les égorgèrent tous l'un après l'autre. Mais après tout, je ne crois pas qu'aujourd'hui le prépuce doive produire de ſi abominables horreurs. Je ne penſe pas ſurtout que les hommes doivent ſe haïr, ſe déteſter, s'anathématiſer, ſe damner réciproquement le ſamedi & le dimanche pour un petit bout de chair de plus ou de moins.

Si j'ai dit que quelques déprépucés ont rogné les eſpèces à Metz, à Francfort-ſur-l'Oder & à Varſovie, (ce dont je ne me ſouviens pas) je leur en demande pardon. Car étant prêt de finir mon pélerinage, je ne veux point me brouiller avec Iſraël.

J'ai l'honneur d'être comme on dit,

Votre &c.

LETTRE SECONDE.

De l'antiquité des Juifs.

MESSIEURS,

Je ſuis toûjours convenu, à meſure que j'ai lu quelques livres d'hiſtoire pour m'amuſer, que vous êtes une nation aſſez ancienne, & que vous datez de plus loin que les Teutons, les Celtes, les Welches, les Sicambres, les Bretons, les Slavons, les Angles & les Hurons. Je vous vois raſſemblés en corps de peuple dans une capitale nommée tantôt *Hershalaïm*, tantôt *Shebab* ſur la montagne Moriah, & ſur la montagne Sion, auprès d'un déſert, dans un terrain pierreux, près d'un petit torrent qui eſt à ſec ſix mois de l'année.

Lorſque vous commençâtes à vous affermir dans ce coin, (je ne dirai pas de terre, mais de cailloux) il

Digitized by Google

y avait environ deux siécles que Troye était détruite par les Grecs ;

Medon était archonte d'Athènes ;

Ekestrates régnait dans Lacédémone ;

Latinus Silvius régnait dans le Latium ;

Osochor en Egypte.

Les Indes étaient florissantes depuis une longue suite de siécles.

C'était le tems le plus illustre de la Chine ; l'empereur *Tchinvang* régnait avec gloire sur ce vaste empire ; toutes les sciences y étaient cultivées ; & les annales publiques portent que le roi de la Cochinchine étant venu saluer cet empereur *Tchinvang*, il en reçut en présent une bousole. Cette bousole aurait bien servi à votre *Salomon* pour les flottes qu'il envoyait au beau pays d'Ophir, que personne n'a jamais connu.

Ainsi après les Caldéens, les Syriens, les Perses, les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Indiens, les Chinois, les Latins, les Toscans, vous êtes le premier peuple de la terre qui ait eu quelque forme de gouvernement connue.

Les Banians, les Guèbres, sont avec vous les seuls peuples, qui dispersés hors de leur patrie, ont con-

(*a*) Juges chap. III.

(*b*) C'est ce même *Eglon* roi de Moab qui fut si saintement assassiné au nom du Seigneur par *Aod* l'ambidextre, lequel lui avait fait serment de fidélité ; & c'est ce même *Aod* qui fut si souvent réclamé à Paris par les prédicateurs de la Ligue. *Il nous faut un Aod, il nous faut un Aod ;* ils crièrent tant qu'ils en trouvèrent un.

(*c*) C'est sous ce *Jabin*

Digitized by Google

ſervé leurs anciens rites. Car je ne compte pas les petites troupes égyptiennes qu'on appellait *Zingari* en Italie, *Gipſi* en Angleterre, *Bohêmes* en France, leſquelles avaient conſervé les antiques cérémonies du culte d'*Iſis*, le ciſtre, les cimbales, les crotales, la danſe d'*Iſis*, la prophétie, & l'art de voler les poules dans les baſſes-cours. Ces troupes ſacrées commencent à diſparaître de la face de la terre, tandis que leurs pyramides appartiennent encor aux Turcs, qui n'en ſeront pas peut-être toûjours les maîtres non plus que d'Hershalaïm, tant la figure de ce monde paſſe.

Vous dites que vous êtes établis en Eſpagne dès le tems de *Salomon*. Je le crois; & même j'oſerais penſer que les Phéniciens purent y conduire quelques Juifs longtems auparavant, lorſque vous futes eſclaves en Phénicie après les horribles maſſacres que vous dites avoir été commis par *Cartouche Joſué*, & par *Cartouche Caleb*.

Vos livres diſent en effet (*a*) que vous futes réduits en ſervitude ſous *Cuſan Rasbataim* roi d'Aram-Naharaïm pendant huit ans, & ſous *Eglon* (*b*) roi de Moab pendant dix-huit ans; puis ſous *Jabin* (*c*) roi de Canaan pendant vingt ans; puis dans le petit canton de Madian dont vous étiez venus, & où vous vécutes dans des cavernes pendant ſept ans.

Puis en Galaad pendant dix-huit ans, (*d*) quoique *Jaïr* votre prince eût trente fils, montés chacun ſur un bel ânon.

que la bonne femme *Jahel* aſſaſſina le capitaine *Sizara*, en lui enfonçant un clou dans la cervelle, lequel clou le cloua fort avant dans la terre. Quel maître clou & quelle maîtreſſe femme que cette *Jahel!* on ne lui peut comparer que *Judith*, mais *Judith* a paru bien ſupérieure, car elle coupa la tête à ſon amant dans ſon lit après lui avoir donné ſes tendres faveurs. Rien n'eſt plus héroïque & plus édifiant.

(*d*) Juges chap. X.

Digitized by Google

Puis ſous les Phéniciens nommés par vous *Philiſtins* pendant quarante ans, juſqu'à-ce qu'enfin le Seigneur *Adonaï* envoya *Samſon* qui attacha trois cent renards l'un à l'autre par la queue, & tua mille Phéniciens avec une mâchoire d'âne, de laquelle il ſortit une belle fontaine d'eau pure, qui a été très bien repréſentée à la comédie italienne.

Voilà de votre aveu quatre-vingt ſeize ans de captivité dans la terre promiſe. Or il eſt très probable que les Tyriens qui étaient les facteurs de toutes les nations, & qui navigeaient juſques ſur l'Océan, achetèrent pluſieurs eſclaves juifs, & les menèrent à Cadix qu'ils fondèrent. Vous voyez que vous êtes bien plus anciens que vous ne penſiez. Il eſt très probable en effet que vous avez habité l'Eſpagne pluſieurs ſiécles avant les Romains, les Goths, les Vandales & les Maures.

Non-ſeulement je ſuis votre ami, votre frère, mais de plus votre généalogiſte.

Je vous ſupplie, Meſſieurs, d'avoir la bonté de croire que je n'ai jamais cru, que je ne crois point, & que je ne croirai jamais que vous ſoyez deſcendus de ces voleurs de grand chemin à qui le roi *Actiſan* fit couper le nez & les oreilles, & qu'il envoya, ſelon le rapport de *Diodore* de Sicile, (*e*) dans le déſert qui eſt entre le lac Sirbon & le mont Sinaï; déſert affreux où l'on manque d'eau & de toutes les choſes néceſſaires à la vie. Ils firent des filets pour prendre des cailles qui les nourrirent pendant quelques ſemaines, dans le tems du paſſage des oiſeaux.

Des ſavans ont prétendu que cette origine s'accorde parfaitement avec votre hiſtoire. Vous dites vous-mêmes que vous habitâtes ce déſert, que vous y man-

(*e*) *Diodore de Sicile* liv. I. ſection II. chap. XII.

Digitized by Google

quâtes d'eau, que vous y vécutes de cailles, qui en effet y ſont très abondantes. Le fond de vos récits ſemble confirmer celui de *Diodore* de Sicile; mais je n'en crois que le Pentateuque. L'auteur ne dit point qu'on vous ait coupé le nez & les oreilles. Il me ſemble même (autant qu'il m'en peut ſouvenir, car je n'ai pas *Diodore* ſous ma main) qu'on ne vous coupa que le nez. Je ne me ſouviens plus où j'ai lu que les oreilles furent de la partie; je ne ſais point ſi c'eſt dans quelques fragmens de *Manéthon*, cité par *St. Ephrem*.

Le ſecrétaire qui m'a fait l'honneur de m'écrire en votre nom, a beau m'aſſurer que vous volâtes pour plus de neuf millions d'effets en or monnoyé ou orphévri, pour aller faire votre tabernacle dans le déſert. Je ſoutiens que vous n'emportâtes que ce qui vous appartenait légitimement, en comptant les intérêts à quarante pour cent, ce qui était le taux légitime.

Quoi qu'il en ſoit, je certifie que vous êtes d'une très bonne nobleſſe, & que vous étiez ſeigneurs d'Hershalaïm, longtems avant qu'il fût queſtion dans le monde de la maiſon de *Souabe*, de celle d'*Anhalt*, de *Saxe* & de *Bavière*.

Il ſe peut que les nègres d'Angola, & ceux de Guinée ſoient beaucoup plus anciens que vous, & qu'ils ayent adoré un beau ſerpent avant que les Egyptiens ayent connu leur *Iſis*, & que vous ayez habité auprès du lac Sirbon; mais les nègres ne nous ont pas encor communiqué leurs livres.

TROISIÉME LETTRE.

Sur quelques chagrins arrivés au peuple de DIEU.

Loin de vous accuſer, Meſſieurs, je vous ai toûjours regardés avec compaſſion. Permettez-moi de

vous rappeller ici ce que j'ai lu dans le discours préliminaire de l'*Essai sur les mœurs des nations*, & sur l'*Histoire générale*. On y trouve deux cent trente-neuf mille vingt Juifs égorgés les uns par les autres, depuis l'adoration du veau d'or jusqu'à la prise de l'arche par les Philistins; laquelle coûta la vie à cinquante mille soixante & dix Juifs pour avoir osé regarder l'arche; tandis que ceux qui l'avaient prise si insolemment à la guerre en furent quittes pour des hémorroïdes & pour offrir à vos prêtres cinq rats d'or, & cinq anus d'or. (*f*) Vous m'avouerez que deux cent trente-neuf mille vingt hommes massacrés par vos compatriotes, sans compter tout ce que vous perdites dans vos alternatives de guerre & de servitude, devaient faire un grand tort à une colonie naissante.

Comment puis-je ne vous pas plaindre en voyant dix de vos tribus absolument anéanties, ou peut-être réduites à deux cent familles, qu'on retrouve, dit-on, à la Chine & dans la Tartarie?

Pour les deux autres tribus, vous savez ce qui leur est arrivé. Souffrez donc ma compassion, & ne m'imputez pas de mauvaise volonté.

QUATRIÉME LETTRE.

Sur la femme à Michas.

Trouvez bon que je vous demande ici quelques éclaircissemens sur un fait singulier de votre histoire. Il est peu connu des dames de Paris & des personnes du bon ton.

Il

(*f*) Plusieurs théologiens qui sont la lumière du monde ont fait des commentaires sur ces rats d'or, & sur ces anus d'or. Ils disaient que les metteurs-en-œuvre Philistins étaient bien adroits, qu'il est très difficile de sculpter encor un trou du cu bien reconnaissable sans y joindre deux fesses

Digitized by Google

Il n'y avait pas trente-huit ans que votre *Moïse* était mort, lorsque la femme à *Michas* de la tribu de Benjamin, perdit onze cent cycles, qui valent, dit-on, environ six cent livres de notre monnoie. Son fils les lui rendit, (*g*) sans que le texte nous apprenne s'il ne les avait pas volés. Aussi-tôt la bonne juive en fait faire des idoles, & leur construit une petite chapelle ambulante selon l'usage. Un lévite de Bethléem s'offrit pour la desservir moyennant dix francs par an, deux tuniques, & *bouche à cour*, comme on disait autrefois.

Une tribu alors (qu'on appella depuis la *Tribu de Dan*) passa auprès de la maison de la Michas, en cherchant s'il n'y avait rien à piller dans le voisinage. Les gens de Dan sachant que la *Michas* avait chez elle un prêtre, un voyant, un devin, un rhoé, s'enquirent de lui si leur voyage serait heureux, s'il y aurait quelque bon coup à faire. Le lévite leur promit un plein succès. Ils commencèrent par voler la chapelle de la *Michas*, & lui prirent jusqu'à son lévite. La Michas & son mari eurent beau crier, *Vous emportez mes Dieux, & vous me volez mon prêtre;* on les fit taire, & on alla mettre tout à feu & à sang par dévotion dans la petite bourgade de Dan, dont la tribu prit le nom.

Ces flibustiers conservèrent une grande reconnaissance pour les Dieux de la *Michas* qui les avaient si bien servis. Ces idoles furent placées dans un beau tabernacle. La foule des dévots augmenta, il falut un nouveau prêtre, il s'en présenta un.

ses: & que c'était une étrange offrande au Seigneur qu'un trou du cu. D'autres théologiens disaient que c'était aux Sodomites à présenter cette offrande. Mais enfin ils ont abandonné cette dispute. Ils s'occupent aujourd'hui de convulsions, de billets de confession & d'extrême-onction donnés la bayonnette au bout du fusil.

(*g*) Juges chap. XXVII.

Digitized by Google

Ceux qui ne connaiſſent pas votre hiſtoire ne devineront jamais qui fut ce chapelain. Vous le ſavez, meſſieurs, c'était le propre petit-fils de *Moïſe*, un nommé *Jonathan*, fils de *Gerſom*, fils de *Moïſe* & de la fille à *Jéthro*.

Vous conviendrez avec moi que la famille de *Moïſe* était un peu ſingulière. Son frère à l'âge de cent ans jette un veau d'or en fonte & l'adore; ſon petit-fils ſe fait aumônier des idoles pour de l'argent. Cela ne prouverait-il pas que votre religion n'était pas encor faite, & que vous tâtonnâtes longtems avant d'être de parfaits Iſraëlites tels que vous l'êtes aujourd'hui?

Vous répondez à ma queſtion que notre *St. Pierre Simon Barjone* en a fait autant, & qu'il commença ſon apoſtolat par renier ſon maître. Je n'ai rien à repliquer, ſinon qu'il faut toûjours ſe défier de ſoi. Et je me défie ſi fort de moi-même, que je finis ma lettre en vous aſſurant de toute mon indulgence, & en vous demandant la vôtre.

CINQUIÉME LETTRE.

Aſſaſſinats juifs. Les juifs ont-ils été antropophages, leurs mères ont-elles couché avec des boucs? les pères & mères ont-ils immolé leurs enfans? & quelques autres belles actions du peuple de DIEU.

MESSIEURS,

J'ai un peu gourmandé votre ſecrétaire. Il n'eſt pas dans la civilité de gronder les valets d'autrui devant leurs maîtres; mais l'ignorance orgueilleuſe révolte dans un chrêtien qui ſe fait valet d'un juif. Je m'adreſſe directement à vous pour n'avoir plus à faire à votre livrée.

Digitized by Google

CALAMITÉS JUIVES, ET GRANDS ASSASSINATS.

Permettez-moi d'abord de m'attendrir sur toutes vos calamités, car outre les deux cent trente-neuf mille vingt Israëlites, tués par l'ordre du Seigneur, je vois la fille de *Jephté* immolée par son père. *Il lui fit comme il l'avait voué.* Tournez-vous de tous les sens; tordez le texte, disputez contre les pères de l'église. Il lui fit comme il avait voué; & il avait voué d'égorger sa fille pour remercier le Seigneur. Belle action de graces!

Oui, vous avez immolé des victimes humaines au Seigneur; mais consolez-vous: je vous ai dit souvent que nos Welches & toutes les nations en firent autant autrefois. Voilà Mr. de *Bougainville* qui revient de l'isle de Taïti, de cette isle de Cithère dont les habitans paisibles, doux, humains, hospitaliers, offrent aux voyageurs tout ce qui est en leur pouvoir, les fruits les plus délicieux, & les filles les plus belles, les plus faciles de la terre. Mais ces peuples ont leurs jongleurs; & ces jongleurs les forcent à sacrifier leurs enfans à des magots qu'ils appellent leurs *Dieux*.

Je vois soixante & dix frères d'*Abimelec* écrasés sur une même pierre par cet *Abimelec* fils de *Gédéon* & d'une coureuse. Ce fils de *Gédéon* était mauvais parent; & ce *Gédéon* l'ami de DIEU était bien débauché.

Votre lévite qui vient sur son âne à Gabaa; les Gabaonites qui veulent le violer, sa pauvre femme qui est violée à sa place & qui meurt à la peine; la guerre civile qui en est la suite, toute votre tribu de Benjamin exterminée, à six cent hommes près, me font une peine que je ne puis vous exprimer.

Vous perdez tout-d'un-coup cinq belles villes que le Seigneur vous destinait au bout du lac de Sodo-

Digitized by Google

me, & cela pour un attentat inconcevable contre la pudeur de deux anges. En vérité, c'eſt bien pis que ce dont on accuſe vos mères avec les boucs. Comment n'aurais-je pas la plus grande pitié pour vous, quand je vois le meurtre, la beſtialité conſtatés chez vos ancêtres qui ſont nos premiers pères ſpirituels & nos proches parens ſelon la chair? Car enfin, ſi vous deſcendez de *Sem*, nous deſcendons de ſon frère *Japhet*. Nous ſommes évidemment couſins.

ROITELETS, OU MELCHIM JUIFS.

Votre *Samuel* avait bien raiſon de ne pas vouloir que vous euſſiez des roitelets; car preſque tous vos roitelets ſont des aſſaſſins, à commencer par *David* qui aſſaſſine Miphiboſeth fils de Jonathas ſon tendre ami qu'*il aimait d'un amour plus grand que l'amour des femmes*, qui aſſaſſine Uriah le mari de ſa Betzabé, qui aſſaſſine juſqu'aux enfans qui tettent dans les villages alliés de ſon protecteur *Achis*; qui commande en mourant qu'on aſſaſſine *Joab* ſon général, & *Semei* ſon conſeiller; à commencer, dis-je, par ce *David* & par *Salomon* qui aſſaſſine ſon propre frère *Adonias* embraſſant en vain l'autel, & à finir par *Hérode le grand* qui aſſaſſine ſon beau-frère, ſa femme, tous ſes parens & ſes enfans même.

Je ne vous parle pas des quatorze mille petits garçons que votre roitelet, ce grand *Hérode*, fit égorger dans le village de Bethléem. Ils ſont enterrés, comme vous ſavez, à Cologne avec nos onze mille vierges; & on voit encor un de ces enfans tout entier. Vous ne croyez pas à cette hiſtoire autentique parce qu'elle n'eſt pas dans votre canon, & que votre *Flavien Joſeph* n'en a rien dit. Je ne vous parle pas des onze cent mille hommes tués dans la ſeule ville de Jéruſalem pendant le ſiége qu'en fit *Titus*.

Digitized by Google

Par ma foi, la nation chérie eſt une nation bien malheureuſe.

SI LES JUIFS ONT MANGÉ DE LA CHAIR HUMAINE?

Parmi vos calamités qui m'ont fait tant de fois frémir, j'ai toûjours compté le malheur que vous avez eu de manger de la chair humaine. Vous dites que cela n'eſt arrivé que dans les grandes occaſions, que ce n'eſt pas vous que le Seigneur invitait à ſa table pour manger le cheval & le cavalier, que c'étaient les oiſeaux qui étaient les convives; je le veux croire. (Voyez l'article *Antropophages.*)

SI LES DAMES JUIVES COUCHÈRENT AVEC DES BOUCS?

Vous prétendez que vos mères n'ont pas couché avec des boucs, ni vos pères avec des chèvres. Mais, dites-moi, meſſieurs, pourquoi vous êtes le ſeul peuple de la terre à qui les loix ayent jamais fait une pareille défenſe? Un légiſlateur ſe ſerait-il jamais aviſé de promulguer cette loi bizarre ſi le délit n'avait pas été commun?

SI LES JUIFS IMMOLÈRENT DES HOMMES?

Vous oſez aſſurer que vous n'immoliez pas des victimes humaines au Seigneur; & qu'eſt-ce donc que le meurtre de la fille de *Jephté* réellement immolée, comme nous l'avons déja prouvé par vos propres livres?

Comment expliquerez-vous l'anathême des trente-deux pucelles qui furent le partage du Seigneur quand vous prites chez les Madianites trente-deux mille pucelles & ſoixante & un mille ânes? Je ne vous dirai pas ici qu'à ce compte il n'y avait pas deux ânes par pucelle; mais je vous demanderai ce que

Digitized by Google

c'était que cette part du Seigneur. Il y eut, selon votre livre des Nombres, seize mille filles pour vos soldats, seize mille filles pour vos prêtres; & sur la part des soldats on préleva trente-deux filles pour le Seigneur. Qu'en fit-on ? vous n'aviez point de religieuses. Qu'est-ce que la part du Seigneur dans toutes vos guerres, sinon du sang ?

Le prêtre *Samuël* ne hacha-t-il pas en morceaux le roitelet *Agag*, à qui le roitelet *Saul* avait sauvé la vie ? ne le sacrifia-t-il pas comme la part du Seigneur ?

Ou renoncez à vos livres auxquels je crois fermement, selon la décision de l'église ; ou avouez que vos pères ont offert à DIEU des fleuves de sang humain, plus que n'a jamais fait aucun peuple du monde.

DES TRENTE-DEUX MILLE PUCELLES, DES SOIXANTE ET QUINZE MILLE BŒUFS, ET DU FERTILE DÉSERT DE MADIAN.

Que votre secrétaire cesse de tergiverser, d'équivoquer, sur le camp des Madianites & sur leurs villages. Je me soucie bien que ce soit dans un camp ou dans un village de cette petite contrée misérable & déserte que votre prêtre-boucher *Eléazar*, général des armées juives, ait trouvé soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, six cent soixante & quinze mille brebis, sans compter les beliers & les agneaux !

Or, si vous prites trente-deux mille petites filles, il y avait apparemment autant de petits garçons, autant de pères & de mères. Cela irait probablement à cent vingt-huit mille captifs, dans un désert où l'on ne boit que de l'eau saumache, où l'on manque de vivres, & qui n'est habité que par quelques Arabes

Digitized by Google

vagabonds au nombre de deux ou trois mille tout-au-plus. Vous remarquerez d'ailleurs que ce pays affreux n'a pas plus de huit lieuës de long & de large ſur toutes les cartes.

Mais qu'il ſoit auſſi grand, auſſi fertile, auſſi peuplé que la Normandie ou le Milanais, cela ne m'importe. Je m'en tiens au texte qui dit que la part du Seigneur fut de trente-deux filles. Confondez tant qu'il vous plaira le Madian près de la mer Rouge avec le Madian près de Sodome; je vous demanderai toûjours compte de mes trente-deux pucelles.

Votre ſecrétaire a-t-il été chargé par vous de ſuppuſer combien de bœufs & de filles peut nourrir le beau pays de Madian?

J'habite un canton, meſſieurs, qui n'eſt pas la terre promiſe; mais nous avons un lac beaucoup plus beau que celui de Sodome. Notre ſol eſt d'une bonté très médiocre. Votre ſecrétaire me dit qu'un arpent de Madian peut nourrir trois bœufs. Je vous aſſure, meſſieurs, que chez moi un arpent ne nourrit qu'un bœuf. Si votre ſecrétaire veut tripler le revenu de mes terres, je lui donnerai de bons gages; & je ne le payerai pas en reſcriptions ſur les receveurs-généraux. Il ne trouvera pas dans tout le pays de Madian une meilleure condition que chez moi. Mais malheureuſement cet homme ne s'entend pas mieux en bœufs qu'en veaux d'or.

A l'égard des trente-deux mille pucelages, je lui en ſouhaite. Notre petit pays eſt environ de l'étendue de Madian; il contient environ quatre mille yvrognes, une douzaine de procureurs, deux hommes d'eſprit, & environ quatre mille perſonnes du beau ſexe, qui ne ſont pas toutes jolies. Tout cela monte à environ huit mille perſonnes, ſuppoſé que le greffier qui m'a produit ce compte n'ait pas exagéré de

Digitized by Google

moitié selon la coutume. Vos prêtres & les nôtres auraient peine à trouver dans mon pays trente-deux mille pucelles pour leur usage. C'est ce qui me donne de grands scrupules sur les dénombremens du peuple Romain, du tems que son empire s'étendait à quatre lieuës du mont Tarpeïen, & que les Romains avaient une poignée de foin au haut d'une perche pour enseignes. Peut-être ne savez-vous pas que les Romains passèrent cinq cent années à piller leurs voisins avant d'avoir aucun historien; & que leurs dénombremens sont fort suspects ainsi que leurs miracles.

A l'égard des soixante & un mille ânes qui furent le prix de vos conquêtes en Madian, c'est assez parler d'ânes.

DES ENFANS JUIFS IMMOLÉS PAR LEURS MÈRES.

Je vous dis que vos pères ont immolé leurs enfans, & j'appelle en témoignage vos prophêtes. *Isaïe* leur reproche ce crime de cannibales, (*b*) *Vous immolez aux Dieux vos enfans dans des torrens sous des pierres.*

Vous m'allez dire que ce n'était pas au Seigneur *Adonaï* que les femmes sacrifiaient les fruits de leurs entrailles; que c'était à quelque autre Dieu. Il importe bien vraiment que vous ayez appellé *Melkom* ou *Sadaï*, ou *Baal* ou *Adonaï*, celui à qui vous immoliez vos enfans! ce qui importe, c'est que vous ayez été des parricides. C'était, dites-vous, à des idoles étrangères que vos pères faisaient ces offrandes; eh bien, je vous plains encor davantage de descendre d'ayeux parricides & idolâtres. Je gémirai avec vous de ce que vos pères furent toûjours idolâtres pendant quarante ans dans le désert de Sinaï, com-

(*b*) Isaïe chap. XLVII. v. 7.

Digitized by Google

me le disent expressément *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*.

Vous étiez idolâtres du tems des juges, & le petit-fils de *Moïse* était prêtre de la tribu de Dan, idolâtre toute entière comme nous l'avons vu. Car il faut insister, inculquer, sans quoi tout s'oublie.

Vous étiez idolâtres sous vos rois; vous n'avez été fidèles à un seul DIEU qu'après qu'*Esdras* eut restauré vos livres. C'est-là que votre véritable culte non interrompu commence. Et par une providence incompréhensible de l'Etre suprême, vous avez été les plus malheureux de tous les hommes depuis que vous avez été les plus fidèles, sous les rois de Syrie, sous les rois d'Egypte, sous *Hérode* l'Iduméen, sous les Romains, sous les Persans, sous les Arabes, sous les Turcs, jusqu'au tems où vous me faites l'honneur de m'écrire, & où j'ai celui de vous répondre.

SIXIÉME LETTRE.

Sur la beauté de la terre promise.

Ne me reprochez pas de ne vous point aimer. Je vous aime tant, que je voudrais que vous fussiez tous dans Hershalaïm au-lieu des Turcs qui dévastent tout votre pays, & qui ont bâti cependant une assez belle mosquée sur les fondemens de votre temple, & sur la plate-forme construite par votre *Hérode*.

Vous cultiveriez ce malheureux désert comme vous l'avez cultivé autrefois, vous porteriez encor de la terre sur la croupe de vos montagnes arides; vous n'auriez pas beaucoup de bled, mais vous auriez d'assez bonnes vignes, quelques palmiers, des oliviers & des pâturages.

Quoique la Palestine n'égale pas la Provence, & que Marseille seule soit supérieure à toute la Judée

Digitized by Google

qui n'avait pas un port de mer, quoique la ville d'Aix ſoit dans une ſituation incomparablement plus belle que Jéruſalem, vous pouriez faire de votre terrain à-peu-près ce que les Provençaux ont fait du leur. Vous exécuteriez à plaiſir dans votre déteſtable jargon votre déteſtable muſique.

Il eſt vrai que vous n'auriez point de chevaux, parce qu'il n'y a que des ânes vers Hershalaïm, & qu'il n'y a jamais eu que des ânes. Vous manqueriez ſouvent de froment, mais vous en tireriez d'Egypte ou de la Syrie.

Vous pouriez voiturer des marchandiſes à Damas, à Seïde ſur vos ânes, ou même ſur des chameaux que vous ne connutes jamais du tems de vos melchim, & qui vous ſeraient d'un grand ſecours. Enfin un travail aſſidu, pour lequel l'homme eſt né, rendrait fertile cette terre que les ſeigneurs de Conſtantinople & de l'Aſie mineure négligent.

Elle eſt bien mauvaiſe cette terre promiſe. Connaiſſez-vous *St. Jérôme* ? C'était un prêtre chrêtien; vous ne liſez point les livres de ces gens-là. Cependant il a demeuré très longtems dans votre pays; c'était un très docte perſonnage, peu endurant à la vérité, & prodigue d'injures quand il était contredit; mais ſachant votre langue mieux que vous, parce qu'il était bon grammairien. L'étude était ſa paſſion dominante, la colère n'était que la ſeconde. Il s'était fait prêtre avec ſon ami *Vincent*, (*i*) à condition qu'ils ne diraient jamais la meſſe ni vêpres, de peur d'être trop interrompus dans leurs études. Car étant directeurs de femmes & de filles, s'ils avaient été obligés encor de vaquer aux œuvres presbytériales, il ne leur ſerait pas reſté deux heures dans la journée pour le

(*i*) C'eſt-à-dire qu'ils ne feraient aucune fonction ſacerdotale.

Digitized by Google

grec, le caldéen & l'idiome judaïque. Enfin, pour avoir plus de loiſir, *Jérôme* ſe retira tout-à-fait chez les Juifs à Bethléem, comme l'évêque d'Avranche *Huet* ſe retira chez les jéſuites à la maiſon profeſſe rue St. Antoine à Paris.

Jérôme ſe brouilla il eſt vrai avec l'évêque de Jéruſalem nommé *Jean*, avec le célèbre prêtre *Rufin*, avec pluſieurs de ſes amis. Car, ainſi que je l'ai déja dit, *Jérôme* était colère & plein d'amour-propre; & *St. Auguſtin* l'accuſe d'être inconſtant & léger, (*k*) mais enfin il n'en était pas moins ſaint; il n'en était pas moins docte; ſon témoignage n'en eſt pas moins recevable ſur la nature du miſérable pays dans lequel ſon ardeur pour l'étude & ſa mélancolie l'avaient confiné.

Ayez la complaiſance de lire ſa lettre à *Dardanus* écrite l'an 414 de notre ère vulgaire, qui eſt, ſuivant le comput juif, l'an du monde quatre mille, ou 4001, ou 4003, ou 4004, comme on voudra.

„ (*l*) Je prie ceux qui prétendent que le peuple „ Juif après ſa ſortie d'Egypte, prit poſſeſſion de „ ce pays, qui eſt devenu pour nous, par la paſſion „ & la réſurrection du Sauveur, une véritable terre „ de promeſſe; je les prie, dis-je, de nous faire voir „ ce que ce peuple en a poſſédé. Tout ſon domaine ne „ s'étendait que depuis Dan juſqu'à Berſabée, c'eſt-à-„ dire, l'eſpace de cent ſoixante milles de longueur. „ L'Ecriture ſainte n'en donne pas davantage à *David* „ & à *Salomon*..... J'ai honte de dire quelle eſt

(*k*) En récompenſe *Jérôme* écrit à *Auguſtin* dans ſa cent quatorziéme lettre, Je n'ai point critiqué vos ouvrages, car je ne les ai jamais lus; & ſi je voulais les critiquer, je pourais vous faire voir que vous n'entendez point les pères Grecs..... Vous ne ſavez pas même ce dont vous parlez.

(*l*) Lettre très importante de *Jérôme*.

Digitized by Google

„ la largeur de la terre promiſe, & je crains que „ les payens ne prennent delà occaſion de blaſphé- „ mer. On ne compte que quarante & ſix milles de- „ puis Joppé juſqu'à notre petit bourg de Bethléem, „ après quoi on ne trouve plus qu'un affreux dé- „ ſert. "

Liſez auſſi la lettre à une de ſes dévotes où il dit, qu'il n'y a que des cailloux & point d'eau à boire de Jéruſalem à Bethléem : mais plus loin, vers le Jourdain, vous auriez d'aſſez bonnes vallées dans ce pays hériſſé de montagnes pelées. C'était véritablement une contrée de lait & de miel, comme vous diſiez, en comparaiſon de l'abominable déſert d'Oreb & de Sinaï, dont vous êtes originaires. La Champagne pouilleuſe eſt la terre promiſe par rapport à certains terrains des landes de Bordeaux. Les bords de l'Aar ſont la terre promiſe en comparaiſon des petits cantons Suiſſes. Toute la Paleſtine eſt un fort mauvais terrain en comparaiſon de l'Egypte, dont vous dites que vous ſortites en voleurs; mais c'eſt un pays délicieux ſi vous le comparez aux déſerts de Jéruſalem, de Nazareth, de Sodome, d'Oreb, de Sinaï, de Cadès-barné, &c.

Retournez en Judée le plutôt que vous pourez. Je vous demande ſeulement deux ou trois familles hébraïques pour établir au mont Krapac, où je demeure, un petit commerce néceſſaire. Car ſi vous êtes de très ridicules théologiens (& nous auſſi) vous êtes des commerçans très intelligens; ce que nous ne ſommes pas.

SEPTIÉME LETTRE.

Sur la charité que le peuple de DIEU *& les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.*

Ma tendreſſe pour vous n'a plus qu'un mot à vous dire. Nous vous avons pendus entre deux chiens pen-

Digitized by Google

dant des siécles ; nous vous avons arraché les dents pour vous forcer à nous donner votre argent ; nous vous avons chassés plusieurs fois par avarice, & nous vous avons rappellés par avarice & par bêtise ; nous vous faisons payer encor dans plus d'une ville la liberté de respirer l'air ; nous vous avons sacrifiés à DIEU dans plus d'un royaume ; nous vous avons brûlés en holocaustes : car je ne veux pas, à votre exemple, dissimuler que nous ayons offert à DIEU des sacrifices de sang humain. Toute la différence est que nos prêtres vous ont fait brûler par des laïques, se contentant d'appliquer votre argent à leur profit, & que vos prêtres ont toûjours immolé les victimes humaines de leurs mains sacrées. Vous futes des monstres de cruauté & de fanatisme en Palestine ; nous l'avons été dans notre Europe. Oublions tout cela, mes amis.

Voulez-vous vivre paisibles ? imitez les Banians & les Guèbres ; ils sont beaucoup plus anciens que vous ; ils sont dispersés comme vous ; ils sont sans patrie comme vous. Les Guèbres surtout, qui sont les anciens Persans, sont esclaves comme vous après avoir été longtems vos maîtres. Ils ne disent mot ; prenez ce parti. Vous êtes des animaux calculans ; tâchez d'être des animaux pensans.

JULIEN.

QUoique nous ayons déja parlé de *Julien* à l'article *Apostat*, quoique nous ayons, à l'exemple de tous les sages, déploré le malheur horrible qu'il eut de n'être pas chrêtien, & que d'ailleurs nous ayons rendu justice à toutes ses vertus, cependant nous sommes forcés d'en dire encor un mot.

C'est à l'occasion d'une imposture aussi absurde qu'atroce, que nous avons lue par hazard dans un de ces

Digitized by Google

petits dictionnaires dont la France eſt inondée aujourd'hui, & qu'il eſt malheureuſement trop aiſé de faire. Ce dictionnaire théologique eſt d'un ex-jéſuite nommé *Paulian*; il répète cette fable ſi décréditée, que l'empereur *Julien* bleſſé à mort en combattant contre les Perſes, jetta ſon ſang contre le ciel, en s'écriant, *Tu as vaincu, Galiléen.* Fable qui ſe détruit d'elle-même, puiſque *Julien* fut vainqueur dans le combat, & que certainement JESUS-CHRIST n'était pas le Dieu des Perſes.

Cependant, *Paulian* oſe affirmer que le fait eſt inconteſtable. Et ſur quoi l'affirme-t-il? ſur ce que *Théodoret*, l'auteur de tant d'inſignes menſonges, le rapporte; encor ne le rapporte-t-il que comme un bruit vague; il ſe ſert du mot, *On dit.* (*a*) Ce conte eſt digne des calomniateurs qui écrivirent que *Julien* avait ſacrifié une femme à la lune, & qu'on trouva après ſa mort un grand coffre rempli de têtes parmi ſes meubles.

Ce n'eſt pas le ſeul menſonge & la ſeule calomnie dont cet ex-jéſuite *Paulian* ſe ſoit rendu coupable. Si ces malheureux ſavaient quel tort ils font à notre ſainte religion en cherchant à l'appuyer par l'impoſture, & par les injures groſſières qu'ils vomiſſent contre les hommes les plus reſpectables, ils feraient moins audacieux & moins emportés; mais ce n'eſt pas la religion qu'ils veulent ſoutenir; ils veulent gagner de l'argent par leurs libelles; & déſeſpérant d'être lus des gens du monde, ils compilent, compilent, compilent du fatras théologique dans l'eſpérance que leurs opuſcules feront fortune dans les ſéminaires. (Voyez *Philoſophie.*)

On demande très ſincérement pardon aux lecteurs ſenſés d'avoir parlé d'un ex-jéſuite nommé *Paulian*, & d'un ex-jéſuite nommé *Nonotte*, & d'un ex-jéſuite

(*a*) *Théodoret* chap. XXV.

Digitized by Google

nommé *Patouillet ;* mais après avoir écrasé des serpens, n'est-il pas permis aussi d'écraser des puces ?

JUSTICE.

CE n'est pas d'aujourd'hui que l'on dit que la justice est bien souvent très injuste : *Summum jus summa injuria*, est un des plus anciens proverbes. Il y a plusieurs manières affreuses d'être injuste ; par exemple, celle de rouer l'innocent *Calas* sur des indices équivoques, & de se rendre coupable du sang innocent pour avoir trop cru des vaines présomptions.

Une autre manière d'être injuste, est de condamner au dernier supplice, un homme qui mériteroit tout-au-plus trois mois de prison. Cette espèce d'injustice est celle des tyrans, & surtout des fanatiques, qui deviennent toûjours tyrans dès qu'ils ont la puissance de mal faire.

Nous ne pouvons mieux démontrer cette vérité que par la lettre qu'un célèbre avocat au conseil, écrivit en 1766 à Mr. le marquis de *Beccaria*, l'un des plus célèbres professeurs de jurisprudence qui soient en Europe.

LETTRE DE MR. CASS.... A MR. BECCARIA.

Il semble, Monsieur, que toutes les fois qu'un génie bienfaisant cherche à rendre service au genre-humain, un démon funeste s'élève aussi-tôt pour détruire l'ouvrage de la raison.

A peine eutes-vous instruit l'Europe par votre excellent livre sur les *Délits & les peines*, qu'un homme qui se dit jurisconsulte, écrivit contre vous en France. Vous aviez soutenu la cause de l'humanité, & il fut

Digitized by Google

l'avocat de la barbarie. C'eſt peut-être ce qui a préparé la cataſtrophe du jeune chevalier de *la Barre* âgé de dix-neuf ans, & du fils du préſident de *Talonde* qui n'en avait pas encor dix-huit.

Avant que je vous raconte, monſieur, cette horrible avanture qui excite l'étonnement & la piété de l'Europe entière, (excepté peut-être de quelques fanatiques ennemis de la nature humaine) permettez-moi de poſer ici deux principes que vous trouverez inconteſtables.

1°. Quand une nation eſt encore aſſez attachée aux anciens uſages pour faire ſubir aux accuſés le ſupplice de la torture, c'eſt-à-dire, pour leur faire ſouffrir mille morts au-lieu d'une, ſans ſavoir s'ils ſont innocens ou coupables ; il eſt clair au moins qu'on ne doit point exercer cette cruauté contre un accuſé quand il convient de ſon crime, & qu'on n'a plus beſoin d'aucune preuve.

2°. Il eſt contre la nature des choſes de punir les violations des uſages reçus dans un pays, les délits commis contre l'opinion régnante, & qui n'ont opéré aucun mal phyſique, du même ſupplice dont on punit les parricides & les empoiſonneurs.

Si ces deux règles ne ſont pas démontrées, il n'y a plus de loix, il n'y a plus de raiſon ſur la terre ; les hommes ſont abandonnés à la plus capricieuſe tyrannie ; & leur ſort eſt fort au-deſſous de celui des bêtes.

Ces deux principes établis, je viens, monſieur, à la funeſte hiſtoire que je vous ai promiſe.

Il y avait dans Abbeville, petite cité de Picardie, une abbeſſe, fille d'un conſeiller d'état très eſtimé ; c'eſt une dame aimable, de mœurs au fond très régulières,

Digitized by Google

gulières, d'une humeur douce & enjouée, bienfaisante, & sage sans superstition.

Un habitant d'Abbeville nommé *B**** âgé de soixante ans, vivait avec elle dans une grande intimité, parce qu'il était chargé de quelques affaires du couvent ; il est lieutenant d'une espèce de petit tribunal qu'on appelle l'*Election*, si on peut donner le nom de *tribunal* à une compagnie de bourgeois, uniquement prépostés pour régler l'assise de l'impôt appellé *la taille*. Cet homme devint amoureux de l'abbesse, qui ne le repoussa d'abord qu'avec sa douceur ordinaire ; mais qui fut ensuite obligée de marquer son aversion & son mépris pour ses importunités trop redoublées.

Elle fit venir chez elle dans ce tems-là, en 1764, le chevalier de *la Barre* son neveu, petit-fils d'un lieutenant-général des armées, mais dont le père avait dissipé une fortune de plus de quarante mille livres de rente. Elle prit soin de ce jeune homme, comme de son fils, & elle était prête de lui faire obtenir une compagnie de cavalerie : il fut logé dans l'extérieur du couvent, & madame sa tante lui donnait souvent à souper, ainsi qu'à quelques jeunes gens de ses amis. Le sieur *B**** exclus de ces soupers, se vengea en suscitant à l'abbesse quelques affaires d'intérêt.

Le jeune *la Barre* prit vivement le parti de sa tante, & parla à cet homme avec une hauteur qui le révolta entièrement. *B**** résolut de se venger ; il sut que le chevalier de *la Barre* & le jeune *Talonde* fils du président de l'élection, avaient passé depuis peu devant une procession sans ôter leur chapeau : c'était au mois de Juillet 1765. Il chercha dès ce moment à faire regarder cet oubli momentané des bienséances comme une insulte préméditée faite à la religion. Tandis qu'il ourdissait secrétement cette

Digitized by Google

trame, il arriva malheureuſement que le 9 Août de la même année on s'apperçut que le crucifix de bois poſé ſur le pont-neuf d'Abbeville était endommagé, & l'on ſoupçonna que des ſoldats yvres avaient commis cette inſolence impie.

Je ne puis m'empêcher, monſieur., de remarquer ici qu'il eſt peut-être indécent & dangereux d'expoſer ſur un pont ce qui doit-être révéré dans un temple catholique; les voitures publiques peuvent aiſément le briſer ou le renverſer par terre. Des yvrognes peuvent l'inſulter au ſortir d'un cabaret, ſans ſavoir même quel excès ils commettent. Il faut remarquer encore que ces ouvrages groſſiers, ces crucifix de grand chemin, ces images de la Vierge *Marie*, ces enfans JESUS qu'on voit dans des niches de plâtre au coin des rues de pluſieurs villes, ne ſont pas un objet d'adoration tels qu'ils le ſont dans nos égliſes: cela eſt ſi vrai, qu'il eſt permis de paſſer devant ces images ſans les ſaluer. Ce ſont des monumens d'une piété mal éclairée: & au jugement de tous les hommes ſenſés, ce qui eſt ſaint ne doit être que dans le lieu ſaint.

Malheureuſement l'évêque d'Amiens étant auſſi évêque d'Abbeville, donna à cette avanture une célébrité, & une importance qu'elle ne méritait pas. Il fit lancer des monitoires; il vint faire une proceſſion ſolemnelle auprès de ce crucifix, & on ne parla dans Abbeville que de ſacrilèges pendant une année entière. On diſait qu'il ſe formait une nouvelle ſecte qui briſait tous les crucifix, qui jettait par terre toutes les hoſties & les perçait à coups de couteaux. On aſſurait qu'elles avaient répandu beaucoup de ſang. Il y eut des femmes qui crurent en avoir été témoins. On renouvella tous les contes calomnieux répandus contre les Juifs dans tant de villes de l'Europe. Vous connaiſſez, monſieur, à quel excès la populace porte la crédulité

Digitized by Google

& le fanatiſme, trop ſouvent encouragés par quelques moines.

Le Sr. *B**** voyant les eſprits échauffés, confondit malicieuſement enſemble l'avanture du crucifix & celle de la proceſſion, qui n'avaient aucune connexité. Il rechercha toute la vie du chevalier de *la Barre* : il fit venir chez lui valets, ſervantes, manœuvres ; il leur dit d'un ton d'inſpiré qu'ils étaient obligés en vertu des monitoires, de révéler tout ce qu'ils avaient pu apprendre à la charge de ce jeune homme ; ils répondirent tous qu'ils n'avaient jamais entendu dire que le chevalier de *la Barre* eût la moindre part à l'endommagement du crucifix.

On ne découvrit aucun indice touchant cette mutilation, & même alors il parut fort douteux que le crucifix eût été mutilé exprès. On commença à croire (ce qui était aſſez vraiſemblable) que quelque charrette chargée de bois avait cauſé cet accident.

Mais, dit *B**** à ceux qu'il voulait faire parler, ſi vous n'êtes pas ſûrs que le chevalier de *la Barre* ait mutilé un crucifix en paſſant ſur le pont, vous ſavez au moins que cette année au mois de Juillet, il a paſſé dans une rue avec deux de ſes amis à trente pàs d'une proceſſion ſans ôter ſon chapeau. Vous avez ouï dire qu'il a chanté une fois des chanſons libertines ; vous êtes obligés de l'accuſer ſous peine de péché mortel.

Après les avoir ainſi intimidés, il alla lui-même chez le premier juge de la ſénéchauſſée d'Abbeville. Il y dépoſa contre ſon ennemi ; il força ce juge à entendre les dénonciateurs.

La procédure une fois commencée, il y eut une foule de délations ; chacun diſait ce qu'il avait vu ou cru voir, ce qu'il avait entendu ou cru entendre.

Digitized by Google

Mais quel fut, monsieur, l'étonnement de *B**** lorsque les témoins qu'il avait suscités lui-même contre le chevalier de *la Barre*, dénoncèrent son propre fils comme un des principaux complices des impiétés secrètes qu'on cherchait à mettre au grand jour. *B**** fut frappé comme d'un coup de foudre, il fit incontinent évader son fils; mais ce que vous croirez à peine; il n'en poursuivit pas avec moins de chaleur cet affreux procès.

Voici, monsieur, quelles sont les charges.

Le 13 Août 1765, six témoins déposent qu'ils ont vu passer trois jeunes gens à trente pas d'une procession, que les Srs. de *la Barre* & de *Talonde* avaient leur chapeau sur la tête, & le Sr. *Moinel* le chapeau sous le bras.

Dans une addition d'information, une *Elizabeth Lacrivel*, dépose avoir entendu dire à un de ses cousins, que ce cousin avait entendu dire au chevalier de *la Barre* qu'il n'avait pas ôté son chapeau.

Le 26 Septembre une femme du peuple nommée *Ursule Gondalier*, dépose qu'elle a entendu dire que le chevalier de *la Barre* voyant une image de *St. Nicolas* en plâtre chez la sœur *Marie* tourière du couvent, il demanda à cette tourière si elle avait acheté cette image pour avoir celle d'un homme chez elle.

La nommée *Bauvalet* dépose, que le chevalier de *la Barre* a proféré un mot impie en parlant de la Vierge *Marie*.

Claude, dit *Sélincourt*, témoin unique, dépose que l'accusé lui a dit que les commandemens de DIEU ont été faits par des prêtres; mais à la confrontation l'accusé soutient que *Sélincourt* est un calomniateur,

Digitized by Google

& qu'il n'a été queſtion que des commandemens de l'égliſe.

Le nommé *Héquet*, témoin unique, dépoſe que l'accuſé lui a dit ne pouvoir comprendre comment on avait adoré un Dieu de pâte. L'accuſé, dans la confrontation, ſoutient qu'il a parlé des Egyptiens.

Nicolas la Vallée dépoſe qu'il a entendu chanter au chevalier de *la Barre* deux chanſons libertines de corps-de-garde. L'accuſé avoue qu'un jour étant yvre il les a chantées avec le Sr. de *Talonde* ſans ſavoir ce qu'il diſait, que dans cette chanſon on appelle à la vérité la Ste. Marie-Madelaine *putain*; mais qu'avant ſa converſion elle avait mené une vie débordée. Il eſt convenu d'avoir récité l'ode à Priape du Sr. *Pyrrhon*.

Le nommé *Héquet* dépoſe encore dans une addition, qu'il a vu le chevalier de *la Barre* faire une petite génuflexion devant les livres intitulés *Thérèſe philoſophe*, la *Tourière des carmelites* & le *Portier des chartreux*. Il ne déſigne aucun autre livre; mais au récolement & à la confrontation, il dit qu'il n'eſt pas ſûr que ce fût le chevalier de *la Barre* qui fit ces génuflexions.

Le nommé *la Cour*, dépoſe qu'il a entendu dire à l'accuſé *au nom du C...* au-lieu de dire au nom du père &c. Le chevalier, dans ſon interrogatoire ſur la ſellette, a nié ce fait.

Le nommé *Petignot* dépoſe qu'il a entendu l'accuſé réciter les litanies du *C...* telles à-peu-près qu'on les trouve dans *Rabelais*, & que je n'oſe rapporter ici. L'accuſé le nie dans ſon interrogatoire ſur la ſellette; il avoue qu'il a en effet prononcé C...; mais il nie tout le reſte.

Digitized by Google

Ce ſont là, monſieur, toutes les accuſations que j'ai vues portées contre le chevalier de *la Barre*, le Sr. *Moinel*, le Sr. de *Ta'onde*, *Jean-François Douville de Maiſeleu*, & le fils du nommé *B**** auteur de toute cette tragédie.

Il eſt conſtaté qu'il n'y avait eu aucun ſcandale public ; puiſque *la Barre* & *Moinel* ne furent arrêtés que ſur des monitoires lancés à l'occaſion de la mutilation du crucifix, dont ils ne furent chargés par aucun témoin. On rechercha toutes les actions de leur vie, leurs converſations ſecrètes, des paroles échappées un an auparavant ; on accumula des choſes qui n'avaient aucun rapport enſemble, & en cela même la procédure fut très vicieuſe.

Sans ces monitoires & ſans les mouvemens violens que ſe donna *B****, il n'y aurait jamais eu de la part de ces enfans infortunés ni ſcandale, ni procès criminel. Le ſcandale public a été ſurtout dans le procès même.

Le monitoire d'Abbeville fit préciſément le même effet que celui de Toulouſe contre les *Calas* ; il troubla les cervelles & les conſciences. Les témoins excités par *B****, comme ceux de Toulouſe l'avaient été par le capitoul *David*, rappellèrent dans leur mémoire des faits, des diſcours vagues, dont il n'était guères poſſible qu'on pût ſe rappeller exactement les circonſtances ou favorables ou aggravantes.

Il faut avouer, monſieur, que s'il y a quelques cas où un monitoire eſt néceſſaire, il y en a beaucoup d'autres où il eſt très dangereux. Il invite les gens de la lie du peuple à porter des accuſations contre les perſonnes élevées au-deſſus d'eux, dont ils ſont toûjours jaloux. C'eſt alors un ordre intimé par l'égliſe de faire le métier infame de délateur. Vous êtes

Digitized by Google

menacés de l'enfer, ſi vous ne mettez pas votre prochain en péril de ſa vie.

Il n'y a peut-être rien de plus illégal dans les tribunaux de l'inquiſition ; & une grande preuve de l'illégalité de ces monitoires, c'eſt qu'ils n'émanent point directement des magiſtrats, c'eſt le pouvoir eccléſiaſtique qui les décerne. Choſe étrange qu'un eccléſiaſtique qui ne peut juger à mort, mette ainſi dans la main des juges le glaive qu'il lui eſt défendu de porter.

Il n'y eut d'interrogés que le chevalier & le Sr. *Moinel*, enfant d'environ quinze ans. Moinel tout intimidé & entendant prononcer au juge le mot d'attentat contre la religion, fut ſi hors de lui, qu'il ſe jetta à genoux & fit une confeſſion générale, comme s'il eût été devant un prêtre. Le chevalier de *la Barre* plus inſtruit & d'un eſprit plus ferme, répondit toûjours avec beaucoup de raiſon, & diſculpa *Moinel* dont il avait pitié. Cette conduite qu'il eut juſqu'au dernier moment, prouve qu'il avait une belle ame. Cette preuve aurait dû être comptée pour beaucoup aux yeux des juges intelligens, & ne lui ſervit de rien.

Dans ce procès, monſieur, qui a eu des ſuites ſi affreuſes, vous ne voyez que des indécences réprimables, & pas une action noire ; vous n'y trouvez pas un ſeul de ces délits qui ſont des crimes chez toutes les nations, point de brigandage, point de violence, point de lâcheté ; rien de ce qu'on reproche à ces enfans ne ſerait même un délit dans les autres communions chrêtiennes. Je ſuppoſe que le chevalier de la Barre & Mr. de Talonde ayent dit que *l'on ne doit pas adorer un Dieu de pâte*, ils ont commis une très grande faute parmi nous ; mais c'eſt préciſément, & mot-à-mot ce que diſent tous ceux de la religion réformée.

Digitized by Google

Le chancelier d'Angleterre prononcerait ces mots en plein parlement, ſans qu'ils fuſſent relevés par perſonne. Lorſque mylord *Lockart* était ambaſſadeur à Paris, un habitué de paroiſſe porta furtivement l'euchariſtie dans ſon hôtel à un domeſtique malade qui était catholique ; mylord *Lockart* qui le ſut, chaſſa l'habitué de ſa maiſon ; il dit au cardinal *Mazarin* qu'il ne ſouffrirait pas cette inſulte. Il traita en propres termes l'euchariſtie de Dieu de pâte & d'idolâtrie. Le cardinal *Mazarin* lui fit des excuſes.

Le grand archevêque *Tillotſon*, le meilleur prédicateur de l'Europe, & preſque le ſeul qui n'ait point deshonoré l'éloquence par de fades lieux communs, ou par de vaines phraſes fleuries comme *Cheminais ;* ou par de faux raiſonnemens comme *Bourdaloue ;* l'archevêque *Tillotſon*, dis-je, parle préciſément de notre euchariſtie comme le chevalier de *la Barre.* Les mêmes paroles reſpectées dans mylord *Lockart* à Paris, & dans la bouche de mylord *Tillotſon* à Londres, ne peuvent donc être en France qu'un délit local, un délit de lieu & de tems, un mépris de l'opinion vulgaire, un diſcours échappé au hazard devant une ou deux perſonnes. N'eſt-ce pas le comble de la cruauté de punir ces diſcours ſecrets, du même ſupplice dont on punirait celui qui aurait empoiſonné ſon père & ſa mère, & qui aurait mis le feu aux quatre coins de ſa ville ?

Remarquez, monſieur, je vous en ſupplie, combien on a deux poids & deux meſures. Vous trouverez dans la XXIVe lettre perſane de Mr. de *Monteſquieu*, préſident à mortier du parlement de Bordeaux, de l'académie françaiſe, ces propres paroles : *Ce magicien s'appelle le pape ; tantôt il fait croire que trois ne ſont qu'un, tantôt que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, & que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin ;* & mille autres traits de cette eſpèce.

Digitized by Google

Mr. de *Fontenelle* s'était exprimé de la même manière dans sa rélation de Rome & de Genève, sous le nom de *Mero* & d'*Enegu*. Il y avait dix mille fois plus de scandale dans ces paroles de Mrs. de *Fontenelle* & de *Montesquieu*, exposées par la lecture aux yeux du public, qu'il n'y en avait dans deux ou trois mots échappés au chevalier de *la Barre* devant un seul témoin ; paroles perdues dont il ne restait aucune trace. Les discours secrets devraient être regardés comme des pensées ; c'est un axiome dont la plus détestable barbarie doit convenir.

Je vous dirai plus, monsieur ; il n'y a point en France de loi expresse qui condamne à mort pour des blasphêmes. L'ordonnance de 1666 prescrit une amende pour la première fois, le double pour la seconde &c., & le pilori pour la sixiéme récidive.

Cependant les juges d'Abbeville, par une ignorance & une cruauté inconcevable, condamnèrent le jeune de *Talonde* âgé de dix-huit ans, 1°. à souffrir le supplice de l'amputation de la langue jusqu'à la racine, ce qui s'exécute de manière que si le patient ne présente pas la langue lui-même, on la lui tire avec des tenailles de fer, & on la lui arrache.

2°. On devait lui couper la main droite à la porte de la principale église.

3°. Ensuite il devait être conduit dans un tombereau à la place du marché, être attaché à un poteau avec une chaîne de fer, & être brûlé à petit feu. Le Sr. de *Talonde* avait heureusement épargné à ses juges l'horreur de cette exécution par la fuite.

Le chevalier de *la Barre* étant entre leurs mains, ils eurent l'humanité d'adoucir la sentence, en ordonnant qu'il serait décapité avant d'être jetté dans les flammes ; mais s'ils diminuèrent le supplice d'un

Digitized by Google

côté, ils l'augmentèrent de l'autre, en le condamnant à subir la question ordinaire & extraordinaire pour lui faire déclarer ses complices ; comme si des extravagances de jeune homme, des paroles emportées dont il ne reste pas le moindre vestige, étaient un crime d'état, une conspiration. Cette étonnante sentence fut rendue le 28 Février de l'année 1766.

La jurisprudence de France est dans un si grand chaos, & conséquemment l'ignorance des juges de province est quelquefois si grande, que ceux qui portèrent cette sentence se fondèrent sur une déclaration de *Louis XIV*, émanée en 1682, à l'occasion des prétendus sortilèges & des empoisonnemens réels commis par la *Voisin*, la *Vigoureux*, & les deux prêtres nommés *le Vigoureux* & *le Sage*. Cette ordonnance de 1682 prescrit à la vérité la peine de mort pour le *sacrilège joint à la superstition* ; mais il n'est question dans cette loi que de magie & de sortilège ; c'est-à-dire, de ceux qui en abusant de la crédulité du peuple, & en se disant magiciens, sont à la fois prophanes & empoisonneurs. Voilà la lettre & l'esprit de la loi ; il s'agit dans cette loi de faits criminels pernicieux à la société, & non pas de vaines paroles, d'imprudences, de légéreté, de sottises commises sans aucun dessein prémédité, sans aucun complot, sans même aucun scandale public.

Que dirait-on d'un juge qui condamnerait aux galères perpétuelles une famille honnête pour avoir entrepris un pélérinage à Notre-Dame de Lorette, sous prétexte qu'en effet il y a une loi de *Louis XIV* enrégistrée, laquelle condamne à cette peine les vagabonds, les artisans qui abandonnent leur profession, qui ménent une vie licencieuse, & qui vont en pélérinage à Notre-Dame de Lorette, sans une permission signée d'un ministre d'état ?

Les juges de la ville d'Abbeville semblaient donc pécher visiblement contre la loi autant que contre

Digitized by Google

l'humanité, en condamnant à des ſupplices auſſi épouvantables que recherchés un gentilhomme, & un fils d'une très honnête famille, tous deux dans un âge où l'on ne pouvait regarder leur étourderie que comme un égarement qu'une année de priſon aurait corrigé. Il y avait même ſi peu de corps de délit, que les juges dans leur ſentence ſe ſervent de ces termes vagues & ridicules employés par le petit peuple, *pour avoir chanté des chanſons abominables, & exécrables, contre la Vierge Marie, les ſaints & ſaintes*; remarquez, monſieur, qu'ils n'avaient chanté *ces chanſons abominables & exécrables contre les ſaints & ſaintes*, que devant un ſeul témoin qu'ils pouvaient recuſer légalement. Ces épithètes ſont-elles de la dignité de la magiſtrature? Une ancienne chanſon de table n'eſt après tout qu'une chanſon. C'eſt le ſang humain légérement répandu; c'eſt la torture, c'eſt le ſupplice de la langue arrachée, de la main coupée, du corps jetté dans les flammes, qui *eſt abominable & exécrable.*

La ſénéchauſſée d'Abbeville reſſortit au parlement de Paris. Le chevalier de *la Barre* y fut transféré, ſon procès y fut inſtruit. Dix des plus célèbres avocats de Paris ſignèrent une conſultation, par laquelle ils démontrèrent l'illégalité des procédures & l'indulgence qu'on doit à des enfans mineurs qui ne ſont accuſés ni d'un complot, ni d'un crime réfléchi; le procureur-général verſé dans la juriſprudence, conclut à réformer la ſentence d'Abbeville. Il y avait vingt-cinq juges, dix acquieſcèrent aux concluſions du procureur-général; les quinze autres animés par des principes reſpectables, dont ils tiraient des concluſions affreuſes, ſe crurent obligés de confirmer cette abominable ſentence le 5 Juin de cette année 1766. Ils voulaient ſignaler leur zèle pour la religion catholique; mais ils pouvaient être religieux ſans être meurtriers.

Digitized by Google

Il eſt triſte, monſieur, que cinq voix ſur vingt-cinq, ſuffiſent pour arracher la vie à un accuſé, & quelquefois à un innocent. Ne faudrait-il pas, peut-être, dans un tel cas de l'unanimité ? ne faudrait-il pas au moins que les trois quarts des voix concluſſent à la mort ? encor en ce dernier cas le quart des juges qui mitigerait l'arrêt, ne pourait-il pas dans l'opinion des cœurs bien faits l'emporter ſur les trois quarts? Je ne vous propoſe cette idée que comme un doute, en reſpectant le ſanctuaire de la juſtice, & en le plaignant.

Le chevalier de *la Barre* fut renvoyé à Abbeville pour y ſubir ſon horrible ſupplice ; & c'eſt dans la patrie des plaiſirs & des arts qui adouciſſent les mœurs, dans ce même royaume ſi fameux par les graces & par la molleſſe, qu'on voit de ces horribles avantures. Mais vous ſavez que ce pays n'eſt pas moins fameux par la St. Barthelemi, & par les plus énormes cruautés.

Enfin, le premier Juillet de cette année ſe fit dans Abbeville cette exécution trop mémorable : cet enfant fut d'abord appliqué à la torture. Voici quel eſt ce genre de tourment.

Les jambes du patient ſont ſerrées entre des ais ; on enfonce des coins de fer ou de bois entre les ais & les genoux, les os en ſont briſés. Le chevalier s'évanouït ; mais il revint bientôt à lui à l'aide de quelques liqueurs ſpiritueuſes, & déclara, ſans ſe plaindre, qu'il n'avait point de complice.

On lui donna pour confeſſeur & pour aſſiſtant un dominicain ami de ſa tante l'abbeſſe, avec lequel il avait ſouvent ſoupé dans le couvent. Ce bon homme pleurait, & le chevalier le conſolait. On leur ſervit à dîner. Le dominicain ne pouvait manger. Prenons un peu de nouriture, lui dit le chevalier, vous aurez be-

Digitized by Google

ſoin de force autant que moi pour ſoutenir le ſpectacle que je vais donner.

Le ſpectacle en effet était terrible : on avait envoyé de Paris cinq bourreaux pour cette exécution. Je ne puis dire en effet ſi on lui coupa la langue & la main. Tout ce que je ſais par les lettres d'Abbeville, c'eſt qu'il monta ſur l'échaffaut avec un courage tranquille, ſans plainte, ſans colère, & ſans oſtentation. Tout ce qu'il dit au religieux qui l'aſſiſtait, ſe réduit à ces paroles ; *Je ne croyais pas qu'on pût faire mourir un jeune gentilhomme pour ſi peu de choſe.*

Il ſerait devenu certainement un excellent officier : il étudiait la guerre par principes ; il avait fait des remarques ſur quelques ouvrages du roi de Pruſſe & du maréchal de Saxe, les deux plus grands généraux de l'Europe.

Lorſque la nouvelle de ſa mort fut reçue à Paris, le nonce dit publiquement qu'il n'aurait point été traité ainſi à Rome ; & que s'il avait avoué ſes fautes à l'inquiſition d'Eſpagne ou de Portugal, il n'eût été condamné qu'à une pénitence de quelques années.

Je vous prie, monſieur, de vouloir bien me communiquer vos penſées ſur cet événement.

Chaque ſiécle voit de ces cataſtrophes qui effrayent la nature. Les circonſtances ne ſont jamais les mêmes ; ce qui eût été regardé avec indulgence il y a quarante ans, peut attirer une mort affreuſe quarante ans après. Le cardinal de *Retz* prend ſéance au parlement de Paris avec un poignard qui déborde quatre doigts hors de ſa ſoutane ; & cela ne produit qu'un bon mot. Des frondeurs jettent par terre le ſaint ſacrement qu'on portait à un malade domeſtique du cardinal *Mazarin*, & chaſſent les prêtres à coups de plat d'épée ; & on n'y prend pas garde. Ce même *Mazarin*,

Digitized by Google

ce premier miniſtre revêtu du ſacerdoce, honoré du cardinalat, eſt proſcrit ſans être entendu, ſon ſang eſt proclamé à cinquante mille écus. On vend ſes livres pour payer ſa téte, dans le tems même qu'il conclut la paix de Munſter, & qu'il rend le repos à l'Europe; mais on n'en fait que rire; & cette proſcription ne produit que des chanſons.

Altri tempi, altre cure; ajoutons d'autres tems, d'autres malheurs, & ces malheurs s'oublieront pour faire place à d'autres. Soumettons-nous à la providence qui nous éprouve tantôt par des calamités publiques, tantôt par des déſaſtres particuliers. Souhaitons des loix plus ſenſées, des miniſtres des loix plus ſages, plus éclairés, plus humains.

LANGUES.

SECTION PREMIÈRE.

ON dit que les Indiens commencent preſque tous leurs livres par ces mots, *béni ſoit l'inventeur de l'écriture*. On pourait auſſi commencer ſes diſcours par bénir l'inventeur d'un langage.

Nous avons reconnu au mot *Alphabet*, qu'il n'y eut jamais de langue primitive dont toutes les autres ſoient dérivées.

Nous voyons que le mot *Al* ou *El* qui ſignifiait DIEU chez quelques orientaux, n'a nul rapport au mot *Got* qui veut dire DIEU en Allemagne. *Houſe*, *huis*, ne peut guères venir du grec *domos* qui ſignifie maiſon.

Nos mères, & les langues dites mères, ont beaucoup de reſſemblance. Les unes & les autres ont des

Digitized by Google

enfans qui se marient dans le pays voisin, & qui en altèrent le langage & les mœurs. Ces mères ont d'autres mères dont les généalogistes ne peuvent débrouiller l'origine. La terre est couverte de familles qui disputent de noblesse, sans savoir d'où elles viennent.

DES MOTS LES PLUS COMMUNS ET LES PLUS NATURELS EN TOUTE LANGUE.

L'expérience nous apprend que les enfans ne sont qu'imitateurs ; que si on ne leur dit rien ils ne parleraient pas ; qu'ils se contenteraient de crier.

Dans presque tous les pays connus on leur dit d'abord *baba*, *papa*, *mama*, *maman*, ou des mots approchans aisés à prononcer, & ils les répètent. Cependant vers le mont Krapac où je vis comme l'on fait, nos enfans disent toûjours *mon dada* & non pas *mon papa*. Dans quelques provinces ils disent *mon bibi*.

On a mis un petit vocabulaire chinois à la fin du premier tome des *Mémoires sur la Chine*. Je trouve dans ce dictionnaire abrégé, que *fou*, prononcé d'une façon dont nous n'avons pas l'usage, signifie père ; les enfans qui ne peuvent prononcer la lettre *f* disent *ou*. Il y a loin d'*ou* à *papa*.

Que ceux qui veulent savoir le mot qui répond à notre *papa* en japonois, en tartare, dans le jargon du Kamshatka & de la baye d'Hudson, daignent voyager dans ces pays pour nous instruire.

On court risque de tomber dans d'étranges mépris quand, sur les bords de la Seine ou de la Saone, on donne des leçons sur la langue des pays où l'on n'a point été. Alors il faut avouer son ignorance ; il faut dire, J'ai lu cela dans *Vachter*, dans *Ménage*, dans *Bochart*, dans *Kirker*, dans *Pezron* qui n'en

Digitized by Google

ſavaient pas plus que moi ; je doute beaucoup ; je crois, mais je ſuis très diſpoſé à ne plus croire, &c. &c.

Un récollet nommé *Sagart Théodat* qui a prêché pendant trente ans les Iroquois, les Algonquins & les Hurons, nous a donné un petit dictionnaire huron, imprimé à Paris chez *Denis Moreau* en 1632. Cet ouvrage ne nous ſera pas déſormais fort utile depuis que la France eſt ſoulagée du fardeau du Canada. Il dit qu'en huron père eſt *ayſtan*, & en canadien *notoui*. Il y a encor loin de notoui & d'ayſtan à *pater* & à *papa*. Gardez-vous des ſyſtêmes, vous dis-je, mes chers Welches.

D'UN SYSTÊME SUR LES LANGUES.

L'auteur de la *Mécanique du langage*, explique ainſi ſon ſyſtême.

„ La terminaiſon latine *urire* eſt appropriée à dé-
„ ſigner un déſir vif & ardent de faire quelque choſe;
„ *micturire*, *eſurire*; par où il ſemble qu'elle ait été
„ fondamentalement formée ſur le mot *urere* & ſur
„ le ſigne radical *ur*, qui en tant de langues ſignifie
„ le feu. Ainſi la terminaiſon *urire* était bien choiſie
„ pour déſigner un déſir brûlant. "

Cependant, nous ne voyons pas que cette terminaiſon en *ire* ſoit appropriée à un déſir vif & ardent dans *ire*, *exire*, *abire*, aller, ſortir, s'en aller, dans *vencire*, lier; *ſcaturire*, ſourdir, jaillir; *condire*, aſſaiſonner; *parturire*, accoucher; *grunnire*, gronder, grouiner, ancien mot qui exprimait très bien le cri d'un porc.

Il faut avouer ſurtout que cet *ire* n'eſt approprié à aucun déſir très vif, dans *balbutire*, balbutier; *ſingultire*, ſangloter; *perire*, périr. Perſonne n'a envie ni

ni de balbutier, ni de fangloter, encor moins de périr. Ce petit fyſtême eſt fort en défaut; nouvelle raiſon pour ſe défier des fyſtêmes.

Le même auteur paraît aller trop loin en diſant, *Nous allongeons les lèvres en dehors, & tirons, pour ainſi dire, le bout d'en-haut de cette corde pour faire ſonner* u *voyelle particulière aux Français, & que n'ont pas les autres nations.*

Il eſt vrai que le précepteur du bourgeois gentilhomme lui apprend qu'il fait un peu la moue en prononçant *u*; mais il n'eſt pas vrai que les autres nations ne faſſent pas un peu la moue auſſi.

L'auteur ne parle ſans doute ni l'eſpagnol, ni l'anglais, ni l'allemand, ni le hollandais; il s'en eſt rapporté à d'anciens auteurs qui ne ſavaient pas plus ces langues que celles du Senegal & du Thibet, que cependant l'auteur cite. Les Eſpagnols diſent *ſu padre*, *ſu madre* avec un ſon qui n'eſt pas tout-à-fait le *u* des Italiens; ils prononcent *mui* en approchant un peu plus de la lettre *u* que de l'*ou*; ils ne prononcent pas fortement *ouſted*: ce n'eſt pas le *furiale ſonum u* des Romains.

Les Allemands ſe ſont accoutumés à changer un peu l'*u* en *i*; de-là vient qu'ils vous demandent toûjours des *ékis* au-lieu d'écus. Pluſieurs Allemands prononcent aujourd'hui *flûte* comme nous; ils prononçaient autrefois *flaûte*. Les Hollandais ont conſervé l'*u*, témoin la comédie de madame *Alikruc*, & leur *u diener*. Les Anglais qui ont corrompu toutes les voyelles, n'ont point abandonné l'*u*; ils prononcent toûjours *wi* & non *oui*, qu'ils n'articulent qu'à peine. Ils diſent *vertu* & *true*, le vrai, non *vertou* & *troüe*.

Les Grecs ont toûjours donné à l'*upſilon* le ſon de notre *u*, comme l'avouent Calepin & Scapula à

la lettre *upſilon* ; & comme le dit Cicéron *de oratore.*

Le même auteur ſe trompe encor en aſſurant que les mots anglais *humour* & *ſpleen*, ne peuvent ſe traduire. Il en a cru quelques Français mal inſtruits. Les Anglais ont pris leur *humour* qui ſignifie chez eux plaiſanterie naturelle, de notre mot *humeur* employé en ce ſens dans les premières comédies de *Corneille* ; & dans toutes les comédies antérieures. Nous dimes enſuite *belle humeur*. D'Aſſouci donna ſon *Ovide* en belle humeur ; & enſuite on ne ſe ſervit de ce mot que pour exprimer le contraire de ce que les Anglais entendent. *Humeur* aujourd'hui ſignifie chez nous chagrin. Les Anglais ſe ſont ainſi emparés de preſque toutes nos expreſſions. On en ferait un livre.

A l'égard de *ſpleen*, il ſe traduit très exactement ; c'eſt la rate. Nous diſions, il n'y a pas longtems, *vapeurs de rate.*

Veut-on qu'on rabate
Les vapeurs de rate
Qui nous minent tous ?
Qu'on laiſſe Hippocrate.
Et qu'on vienne à nous.

Nous avons ſupprimé rate, & nous nous ſommes bornés aux vapeurs.

Le même auteur dit (*a*) *que les Français ſe plaiſent ſurtout à ce qu'ils appellent avoir de l'eſprit. Cette expreſſion eſt propre à leur langue, & ne ſe trouve en aucune autre.* Il n'y en a point en anglais de plus commune ; *wit*, *witty*, ſont préciſément la même choſe. Le comte de Rocheſter appelle toûjours *witty king* le roi Charles II, qui, ſelon lui, diſait tant de

(*a*) Tom. I.

Digitized by Google

jolies choſes, & n'en fit jamais une bonne. Les Anglais prétendent que ce ſont eux qui diſent les bons mots, & que ce ſont les Français qui rient.

Et que deviendra l'*ingegnoſo* des Italiens, & l'*agudezza* des Eſpagnols dont nous avons parlé à l'article *Franc* ?

Le même auteur remarque très judicieuſement (*b*) que lorſqu'un peuple eſt ſauvage, il eſt ſimple, & ſes expreſſions le ſont auſſi. „ Le peuple Hébreu était à „ demi ſauvage, le livre de ſes loix traite ſans détour „ des choſes naturelles que nos langues ont ſoin de „ voiler. C'eſt une marque que chez eux ces façons „ de parler n'avaient rien de licencieux; car on n'au- „ rait pas écrit un livre de loix d'une manière con- „ traire aux mœurs, &c. "

Nous avons donné un exemple frappant de cette ſimplicité qui ſerait aujourd'hui plus que cynique, quand nous avons cité les avantures d'*Oolla* & d'*Ooliba*, & celles d'*Oſée*. Et quoiqu'il ſoit permis de changer d'opinion, nous eſpérons que nous ſerons toujours de celle de l'auteur de la *Mécanique du langage*, quand même pluſieurs doctes n'en ſeraient pas.

Mais nous ne pouvons penſer comme l'auteur de cette Mécanique, quand il dit: (*c*)

„ En Occident l'idée mal-honnête eſt attachée à „ l'union des ſexes; en Orient elle eſt attachée à „ l'uſage du vin; ailleurs elle pourait l'être à l'uſage „ du fer ou du feu. Chez les muſulmans, à qui le vin „ eſt défendu par la loi, le mot *cherab* qui ſignifie „ en général ſirop, ſorbet, liqueur, mais plus par- „ ticuliérement le vin, & les autres mots rélatifs à „ celui-là, ſont regardés par les gens fort religieux

(*b*) Tome II. pag. 146. (*c*) Pag. 147.

Digitized by Google

„ comme des termes obſcènes, ou du moins trop
„ libres pour être dans la bouche d'une perſonne de
„ bonnes mœurs. Le préjugé ſur l'obſcénité du diſ-
„ cours a pris tant d'empire qu'il ne ceſſe pas, mê-
„ me dans le cas où l'action à laquelle on a attaché
„ l'idée eſt honnête & légitime, permiſe & preſcrite;
„ de ſorte qu'il eſt toûjours mal-honnête de dire ce
„ qu'il eſt très ſouvent honnête de faire.

„ A dire vrai, la décence s'eſt ici contentée d'un
„ fort petit ſacrifice. Il doit toûjours paraître ſingulier
„ que l'obſcénité ſoit dans les mots, & ne ſoit pas
„ dans les idées, &c. "

L'auteur paraît mal inſtruit des mœurs de Conſtantinople. Qu'il interroge Mr. *Du Tot*, il lui dira que le mot de *vin* n'eſt point du tout obſcène chez les Turcs. Il eſt même impoſſible qu'il le ſoit; puiſque les Grecs ſont autoriſés chez eux à vendre du vin. Jamais dans aucune langue l'obſcénité n'a été attachée qu'à certains plaiſirs qu'on ne s'eſt preſque jamais permis devant témoins, parce qu'on ne les goûte que par des organes qu'il faut cacher. On ne cache point ſa bouche. C'eſt un péché chez les muſulmans de jouer aux dés; de ne point coucher avec ſa femme le vendredi, de boire du vin, de manger pendant le ramadan avant le coucher du ſoleil; mais ce n'eſt point une choſe obſcène.

Il faut de plus remarquer que toutes les langues ont des termes divers qui donnent des idées toutes différentes de la même choſe. Mariage, *ſponſalia*, exprime un engagement légal. Conſommer le mariage, *matrimonio uti*, ne préſente que l'idée d'un devoir accompli. *Membrum virile in vaginam intromittere*, n'eſt qu'une expreſſion d'anatomie. *Amplecti amoroſe juvenem uxorem*, eſt une idée voluptueuſe. D'autres mots ſont des images qui allarment la pudeur.

Digitized by Google

Ajoutons que ſi dans les premiers tems d'une nation ſimple, dure & groſſière, on ſe ſert des ſeuls termes qu'on connaiſſe pour exprimer l'acte de la génération, comme l'auteur l'a très bien obſervé, chez les demi-ſauvages Juifs; d'autres peuples employent les mots obſcènes quand ils ſont devenus plus rafinés & plus polis. Oſée ne ſe ſert que du terme qui répond au *fodere* des Latins; mais Auguſte hazarde effrontément les mots *futuere*, *mentula*, dans ſon infame épigramme contre Fulvie. Horace prodigue le *futuo*, le *mentula*, le *cunnus*. On inventa même les expreſſions honteuſes de *criſſare fellare irrumare cevere*, *cunni linguis*. On les trouve trop ſouvent dans Catulle & dans Martial. Elles repréſentent des turpitudes à peine connues parmi nous; auſſi n'avons-nous-point de termes pour les rendre.

Le mot de *gabaoutar* inventé à Veniſe au ſeiziéme ſiécle, exprimait une infamie inconnue aux autres nations.

Il n'y a point de langue qui puiſſe traduire certaines épigrammes de *Martial*, ſi chères aux empereurs *Hadrien* & *Lucius Verus*.

GÉNIE DES LANGUES.

On appelle *génie d'une langue* ſon aptitude à dire de la manière la plus courte & la plus harmonieuſe, ce que les autres langages expriment moins heureuſement.

Le latin, par exemple, eſt plus propre au ſtile lapidaire que les langues modernes, à cauſe de leurs verbes auxiliaires qui allongent une inſcription & qui l'énervent.

Le grec par ſon mélange mélodieux de voyelles & de conſonnes, eſt plus favorable à la muſique que l'allemand & le hollandais.

Digitized by Google

L'italien par des voyelles beaucoup plus répétées ſert peut-être encor mieux la muſique efféminée.

Le latin & le grec étant les ſeules langues qui ayent une vraie quantité, ſont plus faites pour la poëſie que toutes les autres langues du monde.

Le français par la marche naturelle de toutes ſes conſtructions, & auſſi par ſa proſodie, eſt plus propre qu'aucune autre à la converſation. Les étrangers, par cette raiſon même, entendent plus aiſément les livres français que ceux des autres peuples. Ils aiment dans les livres philoſophiques français une clarté de ſtile qu'ils trouvent ailleurs aſſez rarement.

C'eſt ce qui a donné enfin la préférence au français ſur la langue italienne même, qui, par ſes ouvrages immortels du ſeiziéme ſiécle, était en poſſeſſion de dominer dans l'Europe.

L'auteur du *Mécaniſme du langage* penſe dépouiller le français de cet ordre même, & de cette clarté qui fait ſon principal avantage. Il va juſqu'à citer des auteurs peu accrédités, & même *Pluche*, pour faire croire que les inverſions du latin ſont naturelles, & que c'eſt la conſtruction naturelle du français qui eſt forcée. Il rapporte cet exemple tiré de la manière d'étudier les langues. Je n'ai jamais lu ce livre, mais voici l'exemple. (*d*)

Goliathum proceritatis inuſitatæ virum David adoleſcens impactio in ejus frontem lapide proſtravit & allophylum cùm inermis puer eſſet ei detracto gladio confecit.

Le jeune David renverſa d'un coup de fronde au milieu du front Goliath, homme d'une taille prodigieuſe, & tua cet étranger avec ſon propre ſabre qu'il lui arracha : car David était un enfant déſarmé.

(*d*) Tom. I. pag. 76.

Digitized by Google

Premiérement, j'avouerai que je ne connais guères de plus plat latin, ni de plus plat français, ni d'exemple plus mal choisi. Pourquoi écrire dans la langue de *Cicéron* un morceau d'histoire judaïque, & ne pas prendre quelque phrase de *Cicéron* même, pour exemple? Pourquoi me faire de ce géant Goliath un *Goliathum?* Ce Goliathus était, dit-il, d'une grandeur *inusitée*, *proceritatis inusitatæ*. On ne dit inusité en aucun pays que des choses d'usage qui dépendent des hommes; une phrase inusitée, une cérémonie inusitée, un ornement inusité; mais pour une taille inusitée, comme si *Goliathus* s'était mis ce jour-là une taille plus haute qu'à l'ordinaire, cela me paraît fort inusité.

Cicéron dit à Quintus son frère, *absurdæ & inusitatæ scriptæ epistolæ*; ses lettres sont absurdes & d'un stile inusité. N'est ce pas là le cas de Pluche?

In ejus frontem; Tite-Live & Tacite auraient-ils mis ce froid *ejus?* n'auraient-ils pas dit simplement *in frontem?*

Que veut dire *impacto lapide?* cela n'exprime pas un coup de fronde.

Et *allophylum cùm inermis esset?* voilà une plaisante antithèse; il renversa l'étranger quoiqu'il fût désarmé; étranger & désarmé ne font-ils pas une belle opposition? & de plus, dans cette phrase lequel des deux était désarmé? il y a quelque apparence que c'était *Goliath*, puisque le petit *David* le tua si aisément.

Je n'examine point comment on renverse avec un petit caillou lancé au front de bas en haut, un guerrier dont le front est armé d'un casque; je me borne au latin de *Pluche*.

Le français ne vaut guères mieux que le latin. Voici comme un jeune écolier vient de le refaire.

Digitized by Google

„ *David* à peine dans ſon adoleſcence, ſans autres „ armes qu'une ſimple fronde, renverſe le géant *Go-* „ *liath* d'un coup de pierre au milieu du front; il „ lui arrache ſon épée, il lui coupe la tête de ſon „ propre glaive.

Enſuite, pour nous convaincre de l'obſcurité de la langue françaiſe, & le renverſement qu'elle fait des idées, on nous cite les paralogiſmes de *Pluche*. (*e*)

„ Dans la marche que l'on fait prendre à la phraſe „ françaiſe on *renverſe* entiérement l'ordre de choſes „ qu'on y rapporte; & pour avoir égard au genie, „ ou plutôt à la pauvreté de nos langues vulgaires, „ on met en piéce le tableau de la nature. Dans le „ français le jeune homme *renverſe* avant qu'on ſa- „ che qu'il y ait quelqu'un à *renverſer*: le grand „ Goliath eſt déja par terre, qu'il n'a encor été fait „ aucune mention ni de la fronde, ni de la pierre „ qui a fait le coup; & ce n'eſt qu'après que l'étran- „ ger a la tête coupée que le jeune homme trouve „ une épée au-lieu de fronde pour l'achever. Ceci „ nous conduit à une vérité fort remarquable, que „ c'eſt ſe tromper de croire, comme on fait, qu'il „ y ait inverſion ou *renverſement* dans la phraſe des „ anciens, tandis que c'eſt réellement dans notre „ langue moderne qu'eſt le déſordre. "

Je vois ici tout le contraire; & de plus, je vois dans chaque partie de la phraſe françaiſe un ſens achevé qui me fait attendre un nouveau ſens, une nouvelle action. Si je dis comme dans le latin, *Goliath homme d'une procérité inuſitée, l'adoleſcent David*; je ne vois là qu'un géant & qu'un enfant; point de commencement d'action; peut-être que l'enfant prie le géant de lui abattre des noix; & peu m'importe. Mais, *David à peine dans ſon adoleſcence, ſans*

(*e*) Tom. I. pag. 76.

Digitized by Google

autres armes qu'une ſimple fronde ; voilà déja un ſens complet, voilà un enfant avec une fronde, qu'en va-t-il faire ? il renverſe ; qui ? un géant ; comment ? en l'atteignant au front. Il lui arrache ſon grand ſabre, pourquoi ? pour couper la tête du géant. Y a-t-il une gradation plus marquée ?

Mais ce n'était pas de tels exemples que l'auteur du *Mécaniſme du langage* devait propoſer. Que ne rapportait-il de beaux vers de *Racine ?* que n'en comparait-il la ſyntaxe naturelle avec les inverſions admiſes dans toutes nos anciennes poëſies ?

Autrefois la fortune & la victoire mêmes
Cachaient mes cheveux blancs ſous trente diadêmes.
Cet heureux tems n'eſt plus !

Tranſpoſez les termes ſelon le génie latin à la manière de Ronſard ; *Sous diadêmes trente cachaient mes cheveux blancs fortune & victoire mêmes. Plus n'eſt ce tems heureux !*

C'eſt ainſi que nous écrivions autrefois ; il n'aurait tenu qu'à nous de continuer : mais nous avons ſenti que cette conſtruction ne convenait pas au génie de notre langue, qu'il faut toûjours conſulter. Ce génie, qui eſt celui du dialogue, triomphe dans la tragédie & dans la comédie, qui n'eſt qu'un dialogue continuel ; il plait dans tout ce qui demande de la naïveté, de l'agrément dans l'art de narrer, d'expliquer, &c. Il s'accommode peut-être aſſez peu de l'ode qui demande, dit-on, une eſpèce d'yvreſſe & de déſordre, & qui autrefois exigeait de la muſique.

Quoi qu'il en ſoit, connaiſſez bien le génie de votre langue ; &, ſi vous avez du génie, mêlez-vous peu des langues étrangères, & ſurtout des orientales ; à moins que vous n'ayez vécu trente ans dans Alep.

Digitized by Google

SECTION SECONDE.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toûjours, quoi qu'il faſſe, un mauvais écrivain.

Trois choſes ſont abſolument néceſſaires, régularité, clarté, élégance. Avec les deux premières on parvient à ne pas écrire mal; avec la troiſiéme on écrit bien.

Ces trois mérites qui furent abſolument ignorés dans l'univerſité de Paris depuis ſa fondation, ont été preſque toûjours réunis dans les écrits de *Rollin* ancien profeſſeur. Avant lui on ne ſavait ni écrire ni penſer en françois; il a rendu un ſervice éternel à la jeuneſſe.

Ce qui peut paraître étonnant, c'eſt que les François n'ont point d'auteur plus châtié en proſe que *Racine* & *Boileau* le ſont en vers; car il eſt ridicule de regarder comme des fautes quelques nobles hardieſſes de poëſie qui ſont de vraies beautés, & qui enrichiſſent la langue au-lieu de la défigurer.

Corneille pécha trop ſouvent contre la langue, quoiqu'il écrivit dans le tems même qu'elle ſe perfectionnait. Son malheur était d'avoir été élevé en province, & d'y compoſer même ſes meilleures piéces. On trouve trop ſouvent chez lui dès impropriétés, des ſoléciſmes, des barbariſmes & de l'obſcurité. Mais auſſi dans ſes beaux morceaux il eſt ſouvent auſſi pur que ſublime.

Celui qui commenta *Corneille* avec tant d'impartialité, celui qui dans ſon commentaire parla avec tant de chaleur des beaux morceaux de ces tragédies, & qui n'entreprit le commentaire que pour mieux parvenir à l'établiſſement de la petite-fille de ce grand-homme, a remarqué qu'il n'y a pas une ſeule faute de langage dans la grande ſcène de *Cinna* & d'*Emilie*,

Digitized by Google

où *Cinna* rend compte de ſon entrevue avec les conjurés ; & à peine en trouve-t-il une ou deux dans cette autre ſcène immortelle où *Auguſte* délibère s'il ſe démettra de l'empire.

Par une fatalité ſingulière, les ſcènes les plus froides de ſes autres piéces ſont celles où l'on trouve le plus de vices de langage. Preſque toutes ces ſcènes n'étant point animées par des ſentimens vrais & intéreſſans, & n'étant remplies que de raiſonnemens alambiqués, péchent autant par l'expreſſion que par le fonds même. Rien n'eſt ſi clair, rien ne ſe montre au grand jour : tant eſt vrai ce que dit *Boileau :*

Ce que l'on conçoit bien ſe montre clairement.

L'impropriété des termes eſt le défaut le plus commun dans les mauvais ouvrages.

HARMONIE DES LANGUES.

J'ai connu plus d'un Anglais & plus d'un Allemand, qui ne trouvaient d'harmonie que dans leurs langues. La langue ruſſe qui eſt la ſlavonne, mêlée de pluſieurs mots grecs & de quelques-uns tartares, paraît mélodieuſe aux oreilles ruſſes.

Cependant, un Allemand, un Anglais qui aura de l'oreille & du goût ſera plus content d'*ouranos* que de heaven & de himmel ; d'*antropos* que de man ; de *Theos* que de God ou Gott ; d'*ariſtos* que de goud. Les dactyles & les ſpondées flatteront plus ſon oreille que les ſyllabes uniformes & peu ſenties de tous les autres langages.

Toutefois, j'ai connu de grands ſcholiaſtes qui ſe plaignaient violemment d'*Horace*. Comment, diſent-ils, ces gens-là qui paſſent pour les modèles de la mélodie, non-ſeulement font heurter continuellement des voyelles les unes contre les autres, ce qui nous eſt

Digitized by Google

expreſſément défendu. Non-ſeulement ils vous allongent ou vous raccourciſſent un mot à la façon grecque ſelon leur beſoin, mais ils vous coupent hardiment un mot en deux; ils en mettent une moitié à la fin d'un vers, & l'autre moitié à la fin du vers ſuivant.

Redditum Cyri ſolio phraaten
Diſſidens plebi numero beatorum eximit virtus, &c.

C'eſt comme ſi nous écrivions dans une ode en français,

Défions-nous de la fortune & n'en croyons que la vertu.

Horace ne ſe bornait pas à ces petites libertés; il met à la fin de ſon vers la première lettre du mot qui commence le vers qui ſuit.

Jove non probante uxorius amnis.

Ce Dieu du Tibre, aimait beaucoup ſa femme.

Que dirons-nous de ces vers harmonieux,

Septimi gades aditure mecum, &
Cantabrum indoctum juga ferre noſtræ, &.

Septime qu'avec moi je mène à Cadix, et
Qui verrez le Cantabre ignorant du joug, et.

Horace en a cinquante de cette force, & *Pindare* en eſt tout rempli.

Tout eſt noble dans Horace, dit Dacier dans ſa préface. N'aurait-il pas mieux fait de dire, tantôt *Horace* a de la nobleſſe, tantôt de la délicateſſe & de l'enjouement &c. ?

Digitized by Google

Le malheur des commentateurs de toute eſpèce, eſt, ce me ſemble, de n'avoir jamais d'idée préciſe, & de prononcer de grands mots qui ne ſignifient rien. Mr. & Mad. *Dacier* y étaient fort ſujets avec tout leur mérite.

Je ne vois pas quelle nobleſſe, quelle grandeur peut nous frapper dans ces ordres qu'*Horace* donne à ſon laquais, en vers qualifiés du nom d'*ode*. Je me ſers, à quelques mots près, de la traduction même de Dacier.

Laquais, je ne ſuis point pour la magnificence des Perſes. Je ne puis ſouffrir les couronnes pliées avec des bandelettes de tilleul. Ceſſe donc de t'informer où tu pouras trouver des roſes tardives. Je ne veux que du ſimple myrte ſans autre façon. Le myrte ſied bien à un laquais comme toi, & à moi qui bois ſous une petite treille.

Ses vers contre de pauvres vieilles & contre des ſorcières, me ſemblent encor moins nobles que l'ode à ſon laquais.

Mais revenons à ce qui dépend uniquement de la langue. Il parait évident que les Romains & les Grecs ſe donnaient des libertés qui ſeraient chez nous des licences intolérables.

Pourquoi voyons-nous tant de moitiés de mots à la fin des vers dans les odes d'*Horace*, & pas un exemple de cette licence dans *Virgile*?

N'eſt-ce pas parce que les odes étaient faites pour être chantées, & que la muſique faiſait diſparaître ce défaut? il faut bien que cela ſoit, puiſqu'on voit dans *Pindare* tant de mots coupés en deux d'un vers à l'autre, & qu'on n'en voit pas dans *Homère*.

Digitized by Google

Mais, me dira-t-on, les rapſodes chantaient les vers d'*Homère*. On chantait des morceaux de l'Enéide à Rome comme on chante des ſtances de l'*Arioſte* & du *Taſſe* en Italie. Il eſt clair, par l'exemple du *Taſſe*, que ce ne fut pas un chant proprement dit, mais une déclamation ſoutenue, à-peu-près comme quelques morceaux aſſez mélodieux du chant grégorien.

Les Grecs prenaient d'autres libertés qui nous ſont rigoureuſement interdites. Par exemple, de répéter ſouvent dans la même page des épithètes, des moitiés de vers, des vers même tout entiers; & cela prouve qu'ils ne s'aſtreignaient pas à la même correction que nous. Le *podas okus akilles*, l'*olimpia domata ékontas*, l'*ekibolon apollona* &c. &c., flattent agréablement l'oreille. Mais ſi dans nos langues modernes nous faiſions rimer ſi ſouvent *Achille aux-pieds-légers*, les flèches d'Apollon, *les démeures céleſtes*, nous ne ſerions pas tolérés.

Si nous faiſions répéter par un perſonnage les mêmes paroles qu'un autre perſonnage lui a dites, ce double emploi ſerait plus inſupportable encore.

Si le *Taſſe* s'était ſervi tantôt de la dialecte bergamaſque, tantôt du patois de Piémont, tantôt de celui de Gênes, il n'aurait été lu de perſonne. Les Grecs avaient donc pour leur poëſie des facilités qu'aucune nation ne s'eſt permiſes. Et de tous les peuples, le Français eſt celui qui s'eſt aſſervi à la gêne la plus rigoureuſe.

LARMES.

LEs larmes ſont le langage muet de la douleur. Mais pourquoi? quel rapport y a-t-il entre une idée triſte, & cette liqueur limpide & ſalée, filtrée

Digitized by Google

par une petite glande au coin externe de l'œil ? laquelle humecte la conjonctive & les petits points lacrymaux, d'où elle descend dans le nez & dans la bouche par le réservoir appellé sac lacrymal, & par ses conduits.

Pourquoi dans les enfans & dans les femmes dont les organes sont d'un rezeau faible & délicat, les larmes sont-elles plus aisément excitées par la douleur que dans les hommes faits, dont le tissu est plus ferme?

La nature a-t-elle voulu faire naître en nous la compassion à l'aspect de ces larmes qui nous attendrissent, & nous porter à secourir ceux qui les répandent ? La femme sauvage est aussi fortement déterminée à secourir l'enfant qui pleure, que le serait une femme de la cour, & peut-être davantage, parce qu'elle a moins de distractions & de passions.

Tout a une fin sans doute dans le corps animal. Les yeux surtout ont des rapports mathématiques si évidens, si démontrés, si admirables avec les rayons de lumière; cette mécanique est si divine, que je serais tenté de prendre pour un délire de fièvre chaude l'audace de nier les causes finales de la structure de nos yeux.

L'usage des larmes ne paraît pas avoir une fin si déterminée & si frappante; mais il serait beau que la nature les fit couler pour nous exciter à la pitié.

Il y a des femmes qui sont accusées de pleurer quand elles veulent. Je ne suis nullement surpris de leur talent. Une imagination vive, sensible & tendre peut se fixer à quelque objet, à quelque ressouvenir douloureux, & se le représenter avec des couleurs si dominantes, qu'elles lui arrachent des larmes. C'est ce qui arrive à plusieurs acteurs, & principalement à des actrices, sur le théatre.

Digitized by Google

Les femmes qui les imitent dans l'intérieur de leurs maisons, joignent à ce talent la petite fraude de paraître pleurer pour leur mari, tandis qu'en effet elles pleurent pour leur amant. Leurs larmes sont vraies, mais l'objet en est faux.

Il est impossible d'affecter les pleurs sans sujet, comme on peut affecter de rire. Il faut être sensiblement touché pour forcer la glande lacrymale à se comprimer & à répandre sa liqueur sur l'orbite de l'œil; mais il ne faut que vouloir pour former le rire.

On demande pourquoi le même homme qui aura vu d'un œil sec les événemens les plus atroces, qui même aura commis des crimes de sang-froid, pleurera au théatre à la représentation de ces événemens & de ces crimes? C'est qu'il ne les voit pas avec les mêmes yeux, il les voit avec ceux de l'auteur & de l'acteur. Ce n'est plus le même homme; il était barbare, il était agité de passions furieuses quand il vit tuer une femme innocente, quand il se souilla du sang de son ami: il redevient homme au spectacle. Son ame était remplie d'un tumulte orageux, elle est tranquille, elle est vide; la nature y rentre, il répand des larmes vertueuses; c'est-là le vrai mérite, le grand bien des spectacles. C'est-là ce que ne peuvent jamais faire ces froides déclamations d'un orateur gagé pour ennuyer tout un auditoire pendant une heure.

Le capitoul *David*, qui sans s'émouvoir, vit & fit mourir l'innocent *Calas* sur la roue, aurait versé des larmes en voyant son propre crime dans une tragédie bien écrite & bien récitée.

C'est ainsi que Pope a dit dans le prologue du *Caton* d'Adisson,

Tyrant's no more their savage nature Kept;
And foes to virtue wonder'ed how they wept:

De se voir attendris les méchans s'étonnèrent,
Le crime eut des remords; & les tyrans pleurèrent.

LÈPRE

LÈPRE ET VÉROLE.

IL s'agit ici de deux grandes divinités, l'une ancienne & l'autre moderne, qui ont regné dans notre hémiſphère. Le révérend père *Don Calmet*, grand antiquaire, c'eſt-à-dire, grand compilateur de ce qu'on a dit autrefois, & de ce qu'on a répété de nos jours, a confondu la vérole & la lèpre. Il prétend que c'eſt de la vérole que le bon homme *Job* était attaqué; & il ſuppoſe, d'après un fier commentateur nommé *Pinéda*, que la vérole & la lèpre ſont préciſément la même choſe. Ce n'eſt pas que *Calmet* ſoit médecin; ce n'eſt pas qu'il raiſonne, mais il cite; & dans ſon métier de commentateur, les citations ont toûjours tenu lieu de raiſons. Il cite entr'autres le conſul *Auſone*, né Gaſcon & poëte, précepteur du malheureux empereur *Gratien*, & que quelques-uns ont cru avoir été évêque.

Calmet, dans ſa diſſertation ſur la maladie de *Job*, renvoye le lecteur à cette épigramme d'*Auſone* ſur une dame Romaine nommée *Criſpa*.

„ Criſpa pour ſes amans ne fut jamais farouche;
„ Elle offre à leurs plaiſirs & ſa langue & ſa bouche;
„ Tous ſes trous en tout tems furent ouverts pour eux;
„ Célébrons, mes amis, des ſoins ſi généreux. "

On ne voit pas ce que cette prétendue épigramme a de commun avec ce qu'on impute à *Job*, qui d'ailleurs n'a jamais exiſté, & qui n'eſt qu'un perſonnage allégorique d'une fable arabe, ainſi que nous l'avons vu.

Quand *Aſtruc*, dans ſon *Hiſtoire de la vérole*, allégue des autorités pour prouver que la vérole vient en effet de St. Domingue, & que les Eſpagnols la rapportèrent d'Amérique, ſes citations ſont plus concluantes.

Digitized by Google

Deux choſes prouvent, à mon avis, que nous devons la vérole à l'Amérique. La première eſt la foule des auteurs, des médecins & des chirurgiens du ſeiziéme ſiécle, qui atteſtent cette vérité.

La ſeconde eſt le ſilence de tous les médecins & de tous les poëtes de l'antiquité qui n'ont jamais connu cette maladie, & qui n'ont jamais prononcé ſon nom. Je regarde ici le ſilence des médecins & des poëtes comme une preuve également démonſtrative. Les premiers, à commencer par *Hippocrate*, n'auraient pas manqué de décrire cette maladie, de la caractériſer, de lui donner un nom, de chercher quelques remèdes.

Les poëtes, auſſi malins que les médecins ſont laborieux, auraient parlé dans leurs ſatyres de la chaudepiſſe, du chancre, du poulain, de tout ce qui précède ce mal affreux & de toutes ſes ſuites. Vous ne trouvez pas un ſeul vers dans *Horace*, dans *Catule*, dans *Martial*, dans *Juvenal*, qui ait le moindre rapport à la vérole; tandis qu'ils s'étendent tous avec tant de complaiſance ſur tous les effets de la débauche.

Il eſt très certain que la petite vérole ne fut connue des Romains qu'au ſixiéme ſiécle; que la vérole américaine ne fut apportée en Europe qu'à la fin du quinziéme, & que la lèpre eſt auſſi étrangère à ces deux maladies que la paralyſie l'eſt à la danſe de St. Vit ou de St. Guy.

La lèpre était une galle d'une eſpéce horrible. Les Juifs en furent attaqués plus qu'aucun peuple des pays chauds, parce qu'ils n'avaient ni linge ni bains domeſtiques. Ce peuple était ſi mal-propre que ſes légiſlateurs furent obligés de lui faire une loi de ſe laver les mains.

Tout ce que nous gagnames à la fin de nos croiſades, ce fut cette galle; & de tout ce que nous avions pris, elle fut la ſeule choſe qui nous reſta. Il falut

Digitized by Google

bâtir partout des léproſeries, pour renfermer ces malheureux attaqués d'une galle peſtilentielle & incurable.

La lèpre, ainſi que le fanatiſme & l'uſure, avait été le caractère diſtinctif des Juifs. Ces malheureux n'ayant point de médecins, les prêtres ſe mirent en poſſeſſion de gouverner la lèpre, & d'en faire un point de religion. C'eſt ce qui a fait dire à quelques téméraires que les Juifs étaient de véritables ſauvages, dirigés par leurs jongleurs. Leurs prêtres à la vérité ne guériſſaient pas la lèpre, mais ils ſéparaient les galleux de la ſociété, & par-là ils acquéraient un pouvoir prodigieux. Tout homme atteint de ce mal était empriſonné comme un voleur; de ſorte qu'une femme qui voulait ſe défaire de ſon mari n'avait qu'à gagner un prêtre, le mari était enfermé; c'était une eſpèce de lettre de cachet de ce tems-là. Les Juifs, & ceux qui les gouvernaient, étaient ſi ignorans qu'ils prirent les teignes qui rongent les habits & les moiſiſſures des murailles pour une lèpre. Ils imaginèrent donc la lèpre des maiſons & des habits. De ſorte que le peuple, ſes guenilles & ſes cabanes, tout fut ſous la verge ſacerdotale.

Une preuve qu'au tems de la découverte de la vérole, il n'y avait nul rapport entre ce mal & la lèpre, c'eſt que le peu qui reſtait encor de lépreux à la fin du quinziéme ſiécle ne voulut faire aucune ſorte de comparaiſon avec les vérolés.

On mit d'abord quelques vérolés dans les hôpitaux des lépreux; mais ceux-ci les reçurent avec indignation. Ils préſentèrent requête pour en être ſéparés, comme des gens en priſon pour dettes ou pour des affaires d'honneur, demandent à n'être pas confondus avec la canaille des criminels.

Nous avons déja dit que le parlement de Paris rendit le 6 Mars 1496 un arrêt par lequel tous les

Digitized by Google

vérolés, qui n'étaient pas bourgeois de Paris, eussent à sortir dans vingt-quatre heures, sous peine d'être pendus. L'arrêt n'était ni chrétien ni légal, ni sensé; & nous en avons beaucoup de cette espèce : mais il prouve que la vérole était regardée comme un fléau nouveau qui n'avait rien de commun avec la lèpre, puis qu'on ne pendait point les lépreux pour avoir couché à Paris, & qu'on pendait les vérolés.

Les hommes peuvent se donner la lèpre par leur saleté, ainsi qu'une certaine espèce d'animaux auxquels la canaille ressemble assez; mais pour la vérole, c'est la nature qui a fait ce présent à l'Amérique. Nous lui avons déja reproché à cette nature, si bonne & si méchante, si éclairée & si aveugle, d'avoir été contre son but, en empoisonnant la source de la vie; & nous gémissons encor de n'avoir point trouvé de solution à cette difficulté terrible.

Nous avons vu ailleurs que l'homme en général, l'un portant l'autre, n'a qu'environ vingt-deux ans à vivre; & pendant ces vingt-deux ans il est sujet à plus de vingt-deux mille maux, dont plusieurs sont incurables.

Dans cet horrible état on se pavane encor; on fait l'amour au hazard de tomber en pourriture; on s'intrigue, on fait la guerre, on fait des projets comme si on devait vivre mille siécles dans les délices.

LETTRES, GENS DE LETTRES, OU LETTRÉS.

DAns nos tems barbares, lorsque les Francs, les Germains, les Bretons, les Lombards, les Mosarabes Espagnols, ne savaient ni lire ni écrire, on

Digitized by Google

inſtitua des écoles, des univerſités, compoſées preſque toutes d'eccléſiaſtiques, qui, ne ſachant que leur jargon, enſeignèrent ce jargon à ceux qui voulurent l'apprendre; les académies, ne ſont venues que longtems après; elles ont mépriſé les ſottiſes des écoles, mais elles n'ont pas toûjours oſé s'élever contr'elles, parce qu'il y a des ſottiſes qu'on reſpecte, attendu qu'elles tiennent à des choſes reſpectables.

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de ſervice au petit nombre d'êtres penſans répandus dans le monde, ſont les lettrés iſolés, les vrais ſavans renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté ſur les bancs des univerſités, ni dit les choſes à moitié dans les académies; & ceux-là ont preſque tous été perſécutés. Notre miſérable eſpèce eſt tellement faite que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toûjours des pierres à ceux qui enſeignent un chemin nouveau.

Monteſquieu dit que les Scythes crevaient les yeux à leurs eſclaves, afin qu'ils fuſſent moins diſtraits en battant leur beurre; c'eſt ainſi que l'inquiſition en uſe, & preſque tout le monde eſt aveugle dans les pays où ce monſtre règne. On a deux yeux depuis plus de cent ans en Angleterre; les Français commencent à ouvrir un œil; mais quelquefois il ſe trouve des hommes en place qui ne veulent pas même permettre qu'on ſoit borgne.

Ces pauvres gens en place ſont comme le docteur *Balouard* de la comédie italienne, qui ne veut être ſervi que par le balourd arlequin, & qui craint d'avoir un valet trop pénétrant.

Faites des odes à la louange de monſeigneur *Superbus fadus*, des madrigaux pour ſa maîtreſſe, dédiez à ſon portier un livre de géographie, vous ſerez bien reçu; éclairez les hommes, vous ſerez écraſé.

Digitized by Google

Deſcartes eſt obligé de quitter ſa patrie, *Gaſſendi* eſt calomnié, *Arnauld* traine ſes jours dans l'exil; tout philoſophe eſt traité comme les prophêtes chez les Juifs.

Qui croirait que dans le dix-huitiéme ſiécle un philoſophe ait été trainé devant les tribunaux ſéculiers & traité d'impie par les tribunaux d'argumens, pour avoir dit que les hommes ne pouraient exercer les arts s'ils n'avaient pas de mains? Je ne déſeſpère pas qu'on ne condamne bientôt aux galères le premier qui aura l'inſolence de dire qu'un homme ne penſerait pas s'il était ſans tête; car, lui dira un bachelier, l'ame eſt un eſprit pur, la tête n'eſt que de la matière; DIEU peut placer l'ame dans le talon, auſſi-bien que dans le cerveau; partant, je vous dénonce comme un impie.

Le plus grand malheur d'un homme de lettres n'eſt peut-être pas d'être l'objet de la jalouſie de ſes confrères, la victime de la cabale, le mépris des puiſſans du monde, c'eſt d'être jugé par des ſots. Les ſots vont loin quelquefois, ſurtout quand le fanatiſme ſe joint à l'ineptie, & à l'ineptie l'eſprit de vengeance. Le grand malheur encor d'un homme de lettres eſt ordinairement de ne tenir à rien. Un bourgeois achète un petit office, & le voilà ſoutenu par ſes confrères. Si on lui fait une injuſtice, il trouve auſſi-tôt des défenſeurs. L'homme de lettres eſt ſans ſecours; il reſſemble aux poiſſons volans; s'il s'élève un peu, les oiſeaux le dévorent; s'il plonge, les poiſſons le mangent.

Tout homme public paye tribut à la malignité, mais il eſt payé en deniers & en honneurs.

Digitized by Google

LIBELLE.

ON nomme *libelles* de petits livres d'injures. Ces livres ſont petits, parce que les auteurs ayant peu de raiſons à donner, n'écrivant point pour inſtruire, & voulant être lus, ſont forcés d'être courts. Ils y mettent très rarement leurs noms, parce que les aſſaſſins craignent d'être ſaiſis avec des armes défendues.

Il y a les libelles politiques. Les tems de la ligue & de la fronde en regorgèrent. Chaque diſpute en Angleterre en produit des centaines. On en fit contre *Louis XIV* de quoi fournir une vaſte bibliothèque.

Nous avons les libelles théologiques depuis environ ſeize cent ans; c'eſt bien pis; ce ſont des injures ſacrées des halles. Voyez ſeulement comment *St. Jérôme* traite *Rufin* & *Vigilantius*. Mais depuis lui les diſputeurs ont bien enchéri. Les derniers libelles ont été ceux des moliniſtes contre les janſéniſtes, on les compte par milliers. De tous ces fatras il ne reſte aujourd'hui que les ſeules *Lettres provinciales*.

Les gens de lettres pouraient le diſputer aux théologiens. *Boileau* & *Fontenelle* qui s'attaquèrent à coups d'épigrammes, diſaient tous deux que les libelles dont ils avaient été gourmés, n'auraient pas tenu dans leurs chambres. Tout cela tombe comme les feuilles en automne. Il y a eu des gens qui ont traité de libelles toutes les injures qu'on dit par écrit à ſon prochain.

Selon eux les pouilles, que les prophètes chantèrent quelquefois aux rois d'Iſraël, étaient des libelles

Digitized by Google

diffamatoires pour faire soulever les peuples contre eux. Mais comme la populace n'a jamais lu dans aucun pays du monde, il est à croire que ces satyres, qu'on débitait sous le manteau, ne faisaient pas grand mal. C'est en parlant au peuple assemblé qu'on excite des séditions bien plutôt qu'en écrivant. C'est pourquoi la première chose que fit, à son avénement la reine d'Angleterre *Elizabeth*, chef de l'église anglicane & défenseur de la foi, ce fut d'ordonner qu'on ne prêchât de six mois sans sa permission expresse.

L'*Anti-Caton* de *César* était un libelle; mais *César* fit plus de mal à *Caton* par la bataille de Pharsale & par celle de Tapsa, que par ses diatribes.

Les *Philippiques* de *Cicéron* sont des libelles; mais les proscriptions des triumvirs furent des libelles plus terribles.

St. Cyrille, *St. Grégoire* de Nazianze firent des libelles contre le grand empereur *Julien*; mais ils eurent la générosité de ne les publier qu'après sa mort.

Rien ne ressemble plus à des libelles que certains manifestes de souverains. Les secrétaires du cabinet de *Moustapha* empereur des Osmanlis, ont fait un libelle de leur déclaration de guerre.

DIEU les en a punis, eux & leur commettant. Le même esprit, qui anima *César*, *Cicéron* & les secrétaires de *Moustapha*, domine dans tous les poissons qui font des libelles dans leurs greniers; *Natura est semper sibi consona*. Qui croirait que les ames de *Garasse*, du cocher de *Vertamon*, de *Nonotte*, de *Pauliian*, de *Fréron*, de *Langleviel* dit *la Beaumelle* fussent, à cet égard, de la même trempe que les ames

Digitized by Google

de *Céſar*, de *Cicéron*, de *St. Cyrille* & du ſecrétaire de l'empereur des Oſmanlis ? Rien n'eſt pourtant plus vrai.

LIBERTÉ.

OU je me trompe fort, ou *Locke* le définiſſeur a très bien défini la liberté *puiſſance*. Je me trompe encor, ou *Colins* célèbre magiſtrat de Londre eſt le ſeul philoſophe qui ait bien approfondi cette idée ; & *Clarke* ne lui a répondu qu'en théologien. Mais de tout ce qu'on a écrit en France ſur la liberté, le petit dialogue ſuivant eſt ce qui m'a paru de plus net.

A. Voilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas ?

B. Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & de votre fille qui ſe promènent avec vous ?

B. Quelle propoſition me faites-vous là ? je ne peux pas tant que je ſuis de ſens raſſis vouloir choſe pareille, cela m'eſt impoſſible.

A. Bon ; vous entendez néceſſairement ce canon, & vous voulez néceſſairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade ; vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre ; ni le pouvoir de vouloir reſter ici ?

Digitized by Google

B. Cela eſt clair. (*a*)

A. Vous avez en conſéquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas ?

B. Cela eſt encor très clair ?

A. Et ſi vous aviez été paralytique, vous n'auriez pu éviter d'être expoſé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes ; vous auriez néceſſairement entendu & reçu un coup de canon ; & vous ſeriez mort néceſſairement ?

B. Rien n'eſt plus véritable.

A. En quoi conſiſte donc votre liberté, ſi ce n'eſt dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une néceſſité abſolue ?

B. Vous m'embarraſſez ; la liberté n'eſt donc autre choſe que le pouvoir de faire ce que je veux.

A. Réfléchiſſez-y, & voyez ſi la liberté peut être entendue autrement ?

B. En ce cas mon chien de chaſſe eſt auſſi libre que moi ; il a néceſſairement la volonté de courir quand il voit un liévre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au-deſſus de mon chien, vous me réduiſez à l'état des bêtes ?

(*a*) Un pauvre d'eſprit dans un petit écrit honnête, poli, & ſurtout bien raiſonné, objecte que ſi le prince ordonne à B. de reſter expoſé au canon, il y reſtera. Oui, ſans doute, s'il a plus de courage, ou plutôt plus de crainte de la honte que d'amour de la vie, comme il arrive très ſouvent. Premiérement, il s'agit ici d'un cas tout différent. Secondement, quand l'inſtinct de la crainte de la

A. Voilà les pauvres ſophiſmes des pauvres ſophiſtes qui vous ont inſtruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien ! Ne mangez-vous pas, ne dormez-vous pas, ne propagez-vous pas comme lui, à l'attitude près ? Voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? Pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que votre chien ?

B. Mais j'ai une ame qui raiſonne beaucoup, & mon chien ne raiſonne guères. Il n'a preſque que des idées ſimples, & moi j'ai mille idées métaphyſiques.

A. Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui ; c'eſt-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penſer que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi ? je ne ſuis pas libre de vouloir ce que je veux ?

A. Qu'entendez-vous par-là ?

B. J'entends ce que tout le monde entend. Ne dit-on pas tous les jours, les volontés ſont libres ?

A. Un proverbe n'eſt pas une raiſon ; expliquez-vous mieux.

B. J'entends que je ſuis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permiſſion, cela n'a pas de ſens ; ne voyez-vous pas qu'il eſt ridicule de dire, je veux

honte l'emporte ſur l'inſtinct de la conſervation de ſoi-même, l'homme eſt autant néceſſité à demeurer expoſé au canon, qu'il eſt néceſſité à fuir quand il n'eſt pas honteux de fuir. Le pauvre d'eſprit était néceſſité à faire des objections ridicules, & à dire des injures ; & les philoſophes ſe ſentent néceſſités à ſe moquer un peu de lui, & à lui pardonner.

Digitized by Google

vouloir. Vous voulez néceſſairement en conſéquence des idées qui ſe ſont preſentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non ?

B. Mais ſi je vous diſais que je ne veux ni l'un ni l'autre ?

A. Vous répondriez comme celui qui diſait, les uns croyent le cardinal *Mazarin* mort, les autres le croyent vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien, je veux me marier.

A. Ah ! c'eſt répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B. Parce que je ſuis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, aſſez riche, qui chante très bien, dont les parens ſont de très honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de ſa famille.

A. Voilà une raiſon. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir ſans raiſon. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'eſt-à-dire, que vous avez le pouvoir de ſigner le contrat &c., de faire la noce & de coucher avec votre femme.

B. Comment ! je ne peux vouloir ſans raiſon ? Eh que deviendra cet autre proverbe, *ſit pro ratione voluntas ;* ma volonté eſt ma raiſon, je veux parce que je veux ?

A. Cela eſt abſurde, mon cher ami ; il y aurait en vous un effet ſans cauſe.

B. Quoi ! lorſque je joue à pair ou non, j'ai une raiſon de choiſir pair plutôt qu'impair ?

Digitized by Google

A. Oui, ſans doute.

B. Et quelle eſt cette raiſon, s'il vous plaît?

A. C'eſt que l'idée d'impair s'eſt préſentée à votre eſprit plutôt que l'idée oppoſée. Il ſerait plaiſant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cauſe de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous vouluſſiez ſans cauſe. Quand vous voulez vous marier; vous en ſentez la raiſon dominante évidemment; vous ne la ſentez pas quand vous jouez à pair ou non; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encor une fois, je ne ſuis donc pas libre?

A. Votre volonté n'eſt pas libre; mais vos actions le ſont. Vous êtes libre de faire, quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les livres que j'ai lus ſur la liberté d'indifférence.....

A. Qu'entendez-vous par liberté d'indifférence?

B. J'entends de cracher à droite ou à gauche, de dormir ſur le côté droit ou ſur le gauche, de faire quatre tours de promenade ou cinq.

A. Vous auriez là vraiment une plaiſante liberté: DIEU vous aurait fait un beau préſent. Il y aurait bien là de quoi ſe vanter. Que vous ſervirait un pouvoir qui ne s'exercerait que dans des occaſions ſi futiles? Mais le fait eſt qu'il eſt ridicule de ſuppoſer la *volonté de vouloir* cracher à droite. Non-ſeulement cette *volonté de vouloir* eſt abſurde, mais il eſt certain que pluſieurs petites circonſtances vous déterminent à ces actes que vous appellez *indifférens*. Vous n'êtes pas plus libre dans ces actes que dans les autres. Mais encor une fois vous êtes libre en tout tems,

Digitized by Google

en tout lieu, dès que vous faites ce que vous voulez faire.

B. Je soupçonne que vous avez raison. J'y réverai.

LIBERTÉ DE PENSER.

VErs l'an 1707, tems où les Anglais gagnèrent la bataille de Sarragosse, protégèrent le Portugal, & donnèrent pour quelque tems un roi à l'Espagne, mylord *Boldmind* officier-général qui avait été blessé, était aux eaux de Barège. Il y rencontra le comte *Médroso*, qui étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieuë & demi du champ de bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'inquisition; mylord *Boldmind* n'était familier que dans la conversation; un jour après boire il eut avec *Médroso* cet entretien.

BOLDMIND.

Vous êtes donc fergent des dominicains? vous faites-là un vilain métier.

MÉDROSO.

Il est vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, & j'ai préféré le malheur de brûler mon prochain à celui d'être cuit moi-même.

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative! vous étiez cent fois plus heureux sous le joug des Maures qui vous laissaient croupir librement dans toutes vos superstitions, & qui tout vainqueurs qu'ils étaient ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les ames dans les fers.

Digitized by Google

MÉDROSO.

Que voulez-vous ! il ne nous eſt permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penſer. Si nous parlons, il eſt aiſé d'interpréter nos paroles, encor plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un auto-da-fé pour nos penſées ſecrètes, on nous menace d'être brûlés éternellement par l'ordre de DIEU même, ſi nous ne penſons pas comme les jacobins. Ils ont perſuadé au gouvernement que ſi nous avions le ſens commun, tout l'état ſerait en combuſtion, & que la nation deviendrait la plus malheureuſe de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous ſoyons ſi malheureux nous autres Anglais qui couvrons les mers de vaiſſeaux, & qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe ? Voyez-vous que les Hollandais qui vous ont ravi preſque toutes vos découvertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui ſont au rang de vos protecteurs, ſoient maudits de DIEU pour avoir donné une entière libérté à la preſſe, & pour faire le commerce des penſées des hommes ? L'empire Romain en a-t-il été moins puiſſant parce que *Tullius Cicero* a écrit avec liberté ?

MÉDROSO.

Quel eſt ce *Tullius Cicero ?* jamais je n'ai entendu prononcer ce nom-là à la Ste. Hermandad.

BOLDMIND.

C'était un bachelier de l'univerſité de Rome qui écrivait ce qu'il penſait ainſi que *Julius Céſar*, *Marcus Aurelius*, *Titus Lucretius Carus*, *Plinius*, *Seneca*, & autres docteurs.

Digitized by Google

MÉDROSO.

Je ne les connais point ; mais on m'a dit que la religion catholique, basque & romaine est perdue si on se met à penser.

BOLDMIND.

Ce n'est pas à vous à le croire : car vous êtes sûrs que votre religion est divine, & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contr'elle. Si cela est, rien ne poura jamais la détruire.

MÉDROSO.

Non ; mais on peut la réduire à peu de chose, & c'est pour avoir pensé que la Suède, le Dannemarck, toute votre isle, la moitié de l'Allemagne gémissent dans le malheur épouvantable de n'être plus sujets du pape. On dit même que si les hommes continuent à suivre leurs fausses lumières, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration simple de DIEU & à la vertu. Si les portes de l'enfer prévalent jamais jusques-là, que deviendra le saint Office ?

BOLDMIND.

Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de christianisme ?

MÉDROSO.

Que voulez-vous dire ? Je ne vous entends point.

BOLDMIND.

Je le crois bien. Je veux dire que si *Tibère* & les premiers empereurs avaient eu des jacobins, qui eussent empêché les premiers chrétiens d'avoir des plumes

Digitized by Google

plumes & de l'encre ; s'il n'avait pas été longtems permis dans l'empire Romain de penſer librement, il eût été impoſſible que les chrétiens établiſſent leurs dogmes. Si donc le chriſtianiſme ne s'eſt formé que par la liberté de penſer, par quelle contradiction, par quelle injuſtice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté ſur laquelle ſeule il eſt fondé?

Quand on vous propoſe quelque affaire d'intérêt, n'examinez-vous pas longtems avant de conclure? quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel? Il y a cent religions ſur la terre qui toutes vous damnent ſi vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent *abſurdes & impies ;* examinez donc ces dogmes.

MÉDROSO.

Comment puis-je les examiner? je ne ſuis pas jacobin.

BOLDMIND.

Vous êtes homme, & cela ſuffit.

MÉDROSO.

Hélas! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penſer ; vous êtes né avec de l'eſprit ; vous êtes un oiſeau dans la cage de l'inquiſition ; le ſaint Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne ſait pas la géométrie peut l'apprendre ; tout homme peut s'inſtruire ; il eſt honteux de mettre ſon ame entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent : oſez penſer par vous-même.

Digitized by Google

MÉDROSO.

On dit que si tout le monde pensait par soi-même, ce serait une étrange confusion.

BOLDMIND.

C'est tout le contraire. Quand on assiste à un spectacle, chacun en dit librement son avis, & la paix n'est point troublée; mais si quelque protecteur insolent d'un mauvais poëte voulait forcer tous les gens de goût à trouver bon ce qui leur paraît mauvais, alors les sifflets se feraient entendre & les deux partis pourraient se jetter des pommes à la tête comme il arriva une fois à Londres. Ce sont ces tyrans des esprits, qui ont causé une partie des malheurs du monde. Nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouït librement du droit de dire son avis.

MÉDROSO.

Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne où personne ne peut dire le sien.

BOLDMIND.

Vous êtes tranquilles; mais vous n'êtes pas heureux. C'est la tranquillité des galériens qui rament en cadence & en silence.

MÉDROSO.

Vous croyez donc que mon ame est aux galères?

BOLDMIND.

Oui; & je voudrais la délivrer.

Digitized by Google

MÉDROSO.

Mais si je me trouve bien aux galères ?

BOLDMIND.

En ce cas vous méritez d'y être.

LIEUX COMMUNS EN LITTÉRATURE.

QUand une nation se dégrossit, elle est d'abord émerveillée de voir l'aurore ouvrir de ses doigts de rose les portes de l'orient, & semer de topazes & de rubis le chemin de la lumière ; le zéphir caresser Flore, & l'amour se jouer des armes de Mars.

Toutes les images de ce genre qui plaisent par la nouveauté, dégoûtent par l'habitude. Les premiers qui les employaient passaient pour des inventeurs, les derniers ne sont que des perroquets.

Il y a des formules de prose qui ont le même sort. *Le roi manquerait à ce qu'il se doit à lui-même si..... Le flambeau de l'expérience a conduit ce grand apoticaire dans les routes ténébreuses de la nature. — Son esprit ayant été la dupe de son cœur — il ouvrit trop tard les yeux sur le bord de l'abime. — Messieurs, plus je sens mon insuffisance, plus je sens aussi vos bienfaits ; mais éclairé par vos lumières, soutenu par vos exemples, vous me rendrez digne de vous.* —

La plûpart des piéces de théatre deviennent enfin des lieux communs, comme les oraisons funèbres & les discours de réception. Dès qu'une princesse est aimée on devine qu'elle aura une rivale. Si elle combat sa passion il est clair qu'elle y succombera. Le tyran a-t-il envahi le trône d'un pupille, soyez sûr

Digitized by Google

qu'au cinquiéme acte juſtice ſe fera, & que l'uſurpateur mourra de mort violente.

Si un roi & un citoyen Romain paraiſſent ſur la ſcène, il y a cent contre un à parier que le roi ſera traité par le Romain plus indignement que les miniſtres de *Louis XIV* ne le furent à Gertruidenberg par les Hollandais.

Toutes les ſituations tragiques ſont prévues, tous les ſentimens que ces ſituations amènent ſont devinés; les rimes mêmes ſont ſouvent prononcées par le parterre avant de l'être par l'acteur. Il eſt difficile d'entendre parler à la fin d'un vers d'une *lettre*, ſans voir clairement à quel héros on doit la *remettre*. L'héroïne ne peut guères manifeſter ſes *allarmes*, qu'auſſitôt on ne s'attende à voir couler ſes *larmes*. Peut-on voir un vers finir par *Céſar*, & n'être pas ſûr de voir des vaincus traînés après ſon *char*?

Vient un tems où l'on ſe laſſe de ces lieux communs d'amour, de politique, de grandeur & de vers alexandrins. L'opéra comique prend la place d'*Iphigénie* & d'*Eriphile*, de *Xiphares* & de *Monime*. Avec le tems cet opéra comique devient lieu commun à ſon tour; & DIEU ſait alors à quoi on aura recours.

Nous avons les lieux communs de la morale. Ils ſont ſi rebattus, qu'on devrait abſolument s'en tenir aux bons livres faits ſur cette matière en chaque langue. Le ſpectateur Anglais conſeilla à tous les prédicateurs d'Angleterre de réciter les excellens ſermons de *Tillotſon* ou de *Smaldrige*. Les prédicateurs de France pouraient bien s'en tenir à réciter *Maſſillon*, ou des extraits de *Bourdaloue*. Quelques-uns de nos jeunes orateurs de la chaire ont appris de *Lekain* à déclamer; mais ils reſſemblent tous à *Dancour* qui ne voulait jamais jouer que dans ſes piéces.

Digitized by Google

Les lieux communs de la controverſe ſont abſolument paſſés de mode ; & probablement ne reviendront plus. Mais ceux de l'éloquence & de la poëſie pourront renaître après avoir été oubliés : pourquoi ? c'eſt que la controverſe eſt l'éteignoir & l'opprobre de l'eſprit humain ; & que la poëſie & l'éloquence en ſont le flambeau & la gloire.

LIVRES.

VOus les mépriſez les livres, vous dont toute la vie eſt plongée dans les vanités de l'ambition & dans la recherche des plaiſirs, ou dans l'oiſiveté ; mais ſongez que tout l'univers connu n'eſt gouverné que par des livres, excepté les nations ſauvages. Toute l'Afrique juſqu'à l'Ethiopie & la Nigritie obéït au livre de l'Alcoran après avoir fléchi ſous le livre de l'Evangile: La Chine eſt régie par le livre moral de *Confucius* ; une grande partie de l'Inde par le livre du Veidam. La Perſe fut gouvernée pendant des ſiécles par les livres d'un des *Zoroaſtres*.

Si vous avez un procès, votre bien, votre honneur, votre vie même dépend de l'interprétation d'un livre que vous ne liſez jamais.

Robert le diable, les *Quatre fils Aimon*, les *Imaginations de Mr. Ouſle*, ſont des livres auſſi ; mais il en eſt des livres comme des hommes, le très petit nombre joue un grand rôle, le reſte eſt confondu dans la foule.

Qui mène le genre-humain dans les pays policés ? ceux qui ſavent lire & écrire. Vous ne connaiſſez ni *Hippocrate*, ni *Boerhaave*, ni *Sydenham* ; mais vous mettez votre corps entre les mains de ceux qui les ont lus. Vous abandonnez votre ame à ceux qui ſont

Digitized by Google

payés pour lire la Bible, quoiqu'il n'y en ait pas cinquante d'entr'eux qui l'ayent lue toute entière avec attention.

Les livres gouvernent tellement le monde, que ceux qui commandent aujourd'hui dans la ville des Scipions & des Catons, ont voulu que les livres de leur loi ne fussent que pour eux, c'est leur sceptre; ils ont fait un crime de lèze-majesté à leurs sujets d'y toucher sans une permission expresse. Dans d'autres pays on a défendu de penser par écrit sans lettres-patentes.

Il est des nations chez qui l'on regarde les pensées purement comme un objet de commerce. Les opérations de l'entendement humain n'y sont considerées qu'à deux sous la feuille. Si par hazard le libraire veut un privilège pour sa marchandise, soit qu'il vende *Rabelais*, soit qu'il vende les *Pères de l'église*, le magistrat donne le privilège sans répondre de ce que le livre contient.

Dans un autre pays, la liberté de s'expliquer par des livres est une des prérogatives des plus inviolables. Imprimez tout ce qu'il vous plaira sous peine d'ennuyer, ou d'être puni si vous avez trop abusé de votre droit naturel.

Avant l'admirable invention de l'imprimerie, les livres étaient plus rares & plus chers que les pierres précieuses. Presque point de livres chez nos nations barbares jusqu'à *Charlemagne*, & depuis lui jusqu'au roi de France *Charles V* dit *le sage*; & depuis ce *Charles* jusqu'à *François I*, c'est une disette extrême.

Les Arabes seuls en eurent depuis le huitiéme siécle de notre ère jusqu'au treiziéme.

La Chine en était pleine quand nous ne savions ni lire ni écrire.

Digitized by Google

Les copiſtes furent très employés dans l'empire Romain depuis le tems des *Scipions* juſqu'à l'inondation des barbares.

Les Grecs s'occupèrent beaucoup à tranſcrire vers le tems d'*Amintas*, de *Philippe* & d'*Alexandre*; ils continuèrent ſurtout ce métier dans Alexandrie.

Ce métier eſt aſſez ingrat. Les marchands payèrent toûjours fort mal les auteurs & les copiſtes. Il falait deux ans d'un travail aſſidu à un copiſte pour bien tranſcrire la Bible ſur du vélin. Que de tems & de peine pour copier correctement en grec & en latin les ouvrages d'*Origène*, de *Clément* d'Alexandrie, & de tous ces autres écrivains nommés *pères!*

St. Hieronimos, ou *Hieronimus*, que nous nommons *Jérôme*, dit dans une de ſes lettres ſatyriques contre *Rufin*, (*a*) qu'il s'eſt ruiné en achetant les œuvres d'*Origène*, contre lequel il écrivit avec tant d'amertume & d'emportement. *Oui*, dit-il, *j'ai lu Origène; ſi c'eſt un crime, j'avoue que je ſuis coupable, & que j'ai épuiſé toute ma bourſe à acheter ſes ouvrages dans Alexandrie.*

Les ſociétés chrêtiennes eurent dans les trois premiers ſiécles cinquante-quatre évangiles, dont à peine deux ou trois copies tranſpirèrent chez les Romains de l'ancienne religion juſqu'au tems de *Dioclétien.*

C'était un crime irrémiſſible chez les chrêtiens, de montrer les évangiles aux Gentils; ils ne les prêtaient pas même aux catéchumènes.

Quand Lucien raconte dans ſon *Philopatris* (en inſultant notre religion qu'il connaiſſait très peu) *qu'une troupe de gueux le mena dans un quatriéme*

(*a*) Lettre de *Jérôme* à *Pammaque.*

Digitized by Google

étage où l'on invoquait le père par le fils, & où l'on prédisait des malheurs à l'empereur & à l'empire, il ne dit point qu'on lui ait montré un seul livre. Aucun historien, aucun auteur Romain ne parle des evangiles.

Lorsqu'un chrétien malheureusement téméraire & indigne de sa sainte religion eut mis en pieces publiquement, & foulé aux pieds un edit de l'empereur *Dioclétien*, & qu'il eut attiré sur le christianisme la persécution qui succeda à la plus grande tolerance, les chrétiens furent alors obligés de livrer leurs evangiles & leurs autres écrits aux magistrats, ce qui ne s'etait jamais fait jusqu'à ce tems. Ceux qui donnèrent leurs livres dans la crainte de la prison ou même de la mort, furent regardés par les autres chrétiens comme des apostats sacrilèges; on leur donna le surnom de *traîtres*; & plusieurs évêques pretendirent qu'il falait les rebatiser, ce qui causa un schisme épouvantable.

Les poëmes d'*Homère* furent longtems si peu connus, que *Pisistrate* fut le premier qui les mit en ordre, & qui les fit transcrire dans Athènes environ cinq cent ans avant l'ère dont nous nous servons.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une douzaine de copies du Veidam, & du Zenda-Vesta dans tout l'Orient.

Vous n'auriez pas trouvé un seul livre dans toute la Russie en 1700, excepté des Missels & quelques Bibles chez des papas yvres d'eau-de-vie.

Aujourd'hui on se plaint du trop; mais ce n'est pas aux lecteurs à se plaindre; le remède est aisé, rien ne les force à lire. Ce n'est pas non plus aux auteurs. Ceux qui font la foule ne doivent pas crier qu'on les presse. Malgré la quantité énorme de livres, combien peu de gens lisent! & si on lisait avec fruit,

Digitized by Google

verrait-on les déplorables ſottiſes auxquelles le vulgaire ſe livre encor tous les jours en proie ?

Ce qui multiplie les livres, malgré la loi de ne point multiplier les êtres ſans néceſſité, c'eſt qu'avec des livres on en fait d'autres, c'eſt avec pluſieurs volumes déja imprimes qu'on fabrique une nouvelle hiſtoire de France ou d'Eſpagne ſans rien ajouter de nouveau. Tous les dictionnaires ſont faits avec des dictionnaires ; preſque tous les livres nouveaux de géographie ſont des répétitions de livres de géographie. La *Somme* de St. Thomas a produit deux mille gros volumes de théologie. Et les mêmes races de petits vers qui ont rongé la mère, rongent auſſi les enfans.

Ecrive qui voudra, chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

SECTION SECONDE.

Il eſt quelquefois bien dangereux de faire un livre. *Silhouète*, avant qu'il pût ſe douter qu'il ſerait un jour contrôleur-général des finances, avait imprimé un livre ſur l'accord de la religion avec la politique : & ſon beau-père le médecin *Aſtruc* avait donné au public les mémoires dans leſquels l'auteur du Pentateuque avait pu prendre toutes les choſes étonnantes qui s'étaient paſſées ſi longtems avant lui.

Le jour même que *Silhouète* fut en place, quelque bon ami chercha un exemplaire des livres du beau-père & du gendre, pour les déférer au parlement, & les faire condamner au feu ſelon l'uſage. Ils rachetèrent tous deux tous les exemplaires qui étaient dans le royaume : de là vient qu'ils ſont très rares aujourd'hui.

Il n'eſt guères de livre philoſophique ou théologique dans lequel on ne puiſſe trouver des héréſies & des impiétés, pour peu qu'on aide à la lettre.

Digitized by Google

Théodore de Mopſuète oſait appeller le Cantique des cantiques un *recueil d'impuretés ;* Grotius les détaille, il en fait horreur. Chatillon le traite d'*ouvrage ſcandaleux.*

Croirait-on qu'un jour le docteur *Tamponet* dit à pluſieurs docteurs, Je me ferais fort de trouver une foule d'héréſies dans le *Pater noſter*, ſi on ne ſavait pas de quelle bouche divine ſortit cette prière, & ſi c'était un jéſuite qui l'imprimât pour la première fois ?

Voici comme je m'y prendrais.

Notre père qui êtes aux cieux.

Propoſition ſentant l'héréſie, puiſque DIEU eſt partout. On peut même trouver dans cet énoncé un levain de ſocinianiſme, puiſqu'il n'y eſt rien dit de la Trinité.

Que votre règne arrive, que votre volonté ſoit faite dans la terre comme au ciel.

Propoſition ſentant encor l'héréſie ; puiſqu'il eſt dit cent fois dans l'Ecriture que DIEU régne éternellement. De plus, il eſt téméraire de demander que ſa volonté s'accompliſſe ; puiſque rien ne ſe fait, ni ne peut ſe faire que par la volonté de DIEU.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien (notre pain ſubſtantiel, notre bon pain, notre pain nourriſſant.)

Propoſition directement contraire à ce qui eſt émané ailleurs de la bouche de JESUS-CHRIST ; (*b*) „ Ne „ dites point, que mangerons-nous, que boirons-nous, „ comme font les Gentils, &c. Ne demandez que

(*b*) Matthieu chap. VI. v. 33.

Digitized by Google

„ le royaume des cieux & tout le reſte vous ſera „ donné. "

Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs.

Propoſition téméraire qui compare l'homme à DIEU, qui détruit la prédeſtination gratuite, & qui enſeigne que DIEU eſt tenu d'en agir avec nous comme nous en agiſſons avec les autres. De plus, qui a dit à l'auteur que nous faiſons grace à nos débiteurs? nous ne leur avons jamais fait grace d'un écu. Il n'y a point de couvent en Europe qui ait jamais remis un ſou à ſes fermiers. Oſer dire le contraire eſt une héréſie formelle.

Ne nous induiſez point en tentation.

Propoſition ſcandaleuſe, manifeſtement hérétique, attendu qu'il n'y a que le diable qui ſoit tentateur; & qu'il eſt dit expreſſément dans l'épitre de *St. Jacques*, (*c*) DIEU eſt intentateur des méchans; cependant il ne tente perſonne. DEUS *enim intentator malorum eſt; ipſe autem neminem tentat.*

Vous voyez, dit le docteur *Tamponet*, qu'il n'eſt rien de ſi reſpectable auquel on ne puiſſe donner un mauvais ſens. Quel ſera donc le livre à l'abri de la cenſure humaine ſi on peut attaquer juſqu'au *Pater noſter*, en interprétant diaboliquement tous les mots divins qui le compoſent? Pour moi, je tremble de faire un livre. Je n'ai jamais, Dieu merci, rien imprimé; je n'ai même jamais fait jouer aucune de mes piéces de théatre, comme ont fait les frères *La Rue*, *Du Cerceau* & *Folard*; cela eſt trop dangereux.

(*c*) Chap. I. v. 13.

Digitized by Google

Un clerc pour quinze ſous, ſans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et ſi le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de viſigoths tous les vers de Corneille.

Si vous imprimez, un habitué de paroiſſe vous accuſe d'héréſie, un cuiſtre de collège vous dénonce, un homme qui ne ſait pas lire vous condamne ; le public ſe moque de vous ; votre libraire vous abandonne ; votre marchand de vin ne veut plus vous faire crédit. J'ajoute toújours à mon Pater noſter, *Mon* DIEU, *délivrez-moi de la rage de faire des livres !*

O vous qui mettez comme moi du noir ſur du blanc, & qui barbouillez du papier, ſouvenez-vous de ces vers que j'ai lus autrefois, & qui auraient dû nous corriger.

Tout ce fatras fut du chanvre en ſon tems,
Linge il devint par l'art des tiſſerans ;
Puis en lambeaux des pilons le preſſèrent,
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers
De viſions à l'envi le chargèrent ;
Puis on le brûle : il vole dans les airs,
Il eſt fumée auſſi bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle eſt l'hiſtoire.
Tout eſt fumée : & tout nous fait ſentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

LOI NATURELLE.

DIALOGUE.

B. QU'eſt-ce que la loi naturelle ?

A. L'inſtinct qui nous fait ſentir la juſtice.

B. Qu'appellez-vous, juſte & injuſte ?

Digitized by Google

A. Ce qui paraît tel à l'univers entier.

B. L'univers eſt compoſé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudiſſait aux larcins, pour leſquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A. Abus de mots, logomachie, équivoque; il ne pouvait ſe commettre de larcin à Sparte lorſque tout y était commun. Ce que vous appellez *vol*, était la punition de l'avarice.

B. Il était défendu d'épouſer ſa ſœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouſer ſa ſœur de père. Je ne cite qu'à regret ce malheureux petit peuple Juif, qui ne doit aſſurément ſervir de règle à perſonne, & qui (en mettant la religion à part) ne fut jamais qu'un peuple de brigands ignorans & fanatiques. Mais enfin, ſelon ſes livres, la jeune Thamar avant de ſe faire violer par ſon frère Ammon, lui dit; *Mon frère, ne me faites pas de ſottiſes, mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refuſera pas.*

A. Loix de convention que tout cela, uſages arbitraires, modes qui paſſent; l'eſſentiel demeure toûjours. Montrez-moi un pays où il ſoit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer ſa promeſſe, de mentir pour nuire, de calomnier, d'aſſaſſiner, d'empoiſonner, d'être ingrat envers ſon bienfaiteur, de battre ſon père & ſa mère quand ils vous préſentent à manger?

B. Avez-vous oublié que *Jean-Jacques*, un des pères de l'égliſe moderne, a dit; *Le premier qui oſa clore & cultiver un terrain fut l'ennemi du genre-humain, qu'il falait l'exterminer, & que les fruits ſont à tous, & que la terre n'eſt à perſonne?* N'avons-nous pas déja examiné enſemble cette belle propoſition ſi utile à la ſociété?

Digitized by Google

A. Quel eſt ce *Jean-Jacques?* ce n'eſt aſſurément ni *Jean-Batiſte*, ni *Jean* l'évangéliſte, ni *Jacques* le majeur, ni *Jacques* le mineur; il faut que ce ſoit quelque Hun, bel eſprit, qui ait écrit cette impertinence abominable, ou quelque mauvais plaiſant *buſo magro* qui ait voulu rire de ce que le monde entier a de plus ſérieux. Car au-lieu d'aller gâter le terrain d'un voiſin ſage & induſtrieux, il n'avait qu'à l'imiter; & chaque père de famille ayant ſuivi cet exemple, voilà bientôt un très joli village tout formé. L'auteur de ce paſſage me paraît un animal bien inſociable.

B. Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haye vive ſon jardin & ſon poulailler, il a manqué aux devoirs de la loi naturelle?

A. Oui, oui encor une fois, il y a une loi naturelle; & elle ne conſiſte ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouïr.

B. Je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour ſon avantage. Mais tant de gens ſont portés à ſe procurer leur avantage par le malheur d'autrui; la vengeance eſt une paſſion ſi violente, il y en a des exemples ſi funeſtes; l'ambition plus fatale encor a inondé la terre de tant de ſang, que lorſque je m'en retrace l'horrible tableau, je ſuis tenté d'avouer que l'homme eſt très diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juſte & de l'injuſte; un *Attila* que *St. Léon* courtiſe, un *Phocas* que *St. Grégoire* flatte avec la plus lâche baſſeſſe, un *Alexandre VI* ſouillé de tant d'inceſtes, de tant d'homicides, de tant d'empoiſonnemens, avec lequel le faible *Louis XII* qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance; un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, & pour qui il chaſſe de France les héritiers de *Charles I*, couſins-germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c.: cent exemples

Digitized by Google

pareils dérangent mes idées, & je ne sais plus où j'en suis.

A. Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouïssions aujourd'hui d'un beau soleil ? Le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne, empêche-t-il que vous n'ayez fait très commodément le voyage de Madrid ? Si *Attila* fut un brigand & le cardinal *Mazarin* un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des ministres honnêtes gens ? N'a-t-on pas remarqué que dans la guerre de 1701 le conseil de *Louis XIV* était composé des hommes les plus vertueux ? le duc de *Beauvilliers*, le marquis de *Torci*, le maréchal de *Villars*, *Chamillard* enfin qui passa pour incapable, mais jamais pour mal-honnête homme. L'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toûjours ? C'est sur elle que sont fondées toutes les loix. Les Grecs les appellaient *filles du ciel*, cela ne veut dire que filles de la nature.

N'avez-vous pas des loix dans votre pays ?

B. Oui, les unes bonnes, les autres mauvaises.

A. Où en auriez-vous pris l'idée, si ce n'est dans les notions de la loi naturelle que tout homme a dans soi quand il a l'esprit bien fait ? il faut bien les avoir puisées là ou nulle part.

B. Vous avez raison, il y a une loi naturelle ; mais il est encor plus naturel à bien des gens de l'oublier.

A. Il est naturel aussi d'être borgne, bossu, boiteux, contrefait, mal sain ; mais on préfère les gens bien faits & bien sains.

B. Pourquoi y a-t-il tant d'esprits borgnes & contrefaits ?

A. Paix. Mais allez à l'article *Toute-puissance.*

Digitized by Google

LOIX.

IL eſt difficile qu'il y ait une ſeule nation qui vive ſous de bonnes loix. Ce n'eſt pas ſeulement parce qu'elles ſont l'ouvrage des hommes, car ils ont fait de très bonnes choſes ; & ceux qui ont inventé & perfectionné les arts pouvaient imaginer un corps de juriſprudence tolérable.

Mais les loix ont été établies dans preſque tous les états par l'intérêt du légiſlateur, par le beſoin du moment, par l'ignorance, par la ſuperſtition. On les a faites à meſure, au hazard, irrégulierement, comme on bâtiſſait les villes. Voyez à Paris le quartier des Halles, de St. Pierre-aux-bœufs, la rue Briſe-miche, celle du Pet-au-diable, contraſter avec le Louvre & les Tuileries ; voilà l'image de nos loix.

Londres n'eſt devenue digne d'être habitée que depuis qu'elle fut réduite en cendre. Les rues, depuis cette époque, furent élargies & alignées ; Londres fut une ville pour avoir été brûlée. Voulez-vous avoir de bonnes loix ? brûlez les vôtres & faites-en de nouvelles.

Les Romains furent trois cent années ſans loix fixes. Ils furent obligés d'en aller demander aux Athéniens, qui leur en donnèrent de ſi mauvaiſes, que bientôt elles furent preſque toutes abrogées. Comment Athènes elle-même aur it-elle eu une bonne légiſlation ? on fut obligé d'abolir celle de *Dracon* ; & celle de *Solon* périt bientôt.

Votre coutume de Paris eſt interprétée différemment par vingt-quatre commentaires ; donc il eſt prouvé vingt-quatre fois qu'elle eſt mal conçue. Elle contredit cent quarante autres coutumes, ayant toutes force

Digitized by Google

force de loi chez la même nation, & toutes ſe contrediſant entr'elles. Il eſt donc dans une ſeule province de l'Europe, entre les Alpes & les Pyrénées, plus de cent quarante petits peuples qui s'appellent *compatriotes*, & qui ſont réellement étrangers les uns pour les autres, comme le Tunquin l'eſt pour la Cochinchine.

Il en eſt de même dans toutes les provinces de l'Eſpagne. C'eſt bien pis dans la Germanie, perſonne n'y ſait quels ſont les droits du chef ni des membres. L'habitant des bords de l'Elbe ne tient au cultivateur de la Souabe que parce qu'ils parlent à-peu-près la même langue, laquelle eſt un peu rude.

La nation Anglaiſe a plus d'uniformité; mais n'étant ſortie de la barbarie & de la ſervitude que par intervalles & par ſecouſſes, & ayant dans ſa liberté conſervé pluſieurs loix promulguées autrefois par de grands tyrans qui diſputaient le trône, ou par de petits tyrans qui envahiſſaient des prélatures, il s'en eſt formé un corps aſſez robuſte, ſur lequel on apperçoit encor beaucoup de bleſſures couvertes d'emplâtres.

L'eſprit de l'Europe a fait de plus grands progrès depuis cent ans que le monde entier n'en avait fait depuis *Brama*, *Fobi*, *Zoroaſtre*, & le *Thaut* de l'Egypte. D'où vient que l'eſprit de légiſlation en a fait ſi peu?

Nous fumes tous ſauvages depuis le cinquiéme ſiécle. Telles ſont les révolutions du globe; brigands qui pillaient, cultivateurs pillés, c'était là ce qui compoſait le genre-humain du fond de la mer Baltique au détroit de Gibraltar; & quand les Arabes parurent au midi, la déſolation du bouleverſement fut univerſelle.

Dans notre coin d'Europe le petit nombre étant compoſé de hardis ignorans vainqueurs & armés de

de pied en cap, & le grand nombre d'ignorans eſclaves déſarmés, preſque aucun ne ſachant ni lire, ni écrire, pas même *Charlemagne*, il arriva très naturellement que l'égliſe romaine avec ſa plume & ſes cérémonies gouverna ceux qui paſſaient leur vie à cheval la lance en arrêt & le morion en tête.

Les deſcendans des Sicambres, des Bourguignons, des Oſtrogoths, Viſigoths, Lombards, Hérules &c. ſentirent qu'ils avaient beſoin de quelque choſe qui reſſemblât à des loix. Ils en cherchèrent où il y en avait. Les évêques de Rome en ſavaient faire en latin. Les barbares les prirent avec d'autant plus de reſpect qu'ils ne les entendaient pas. Les décrétales des papes, les unes véritables, les autres effrontément ſuppoſées, devinrent le code des nouveaux regas, des leuds, des barons qui avaient partagé les terres. Ce furent des loups qui ſe laiſſèrent enchaîner par des renards. Ils gardèrent leur férocité, mais elle fut ſubjuguée par la crédulité, & par la crainte que la crédulité produit. Peu-à-peu l'Europe, excepté la Grèce & ce qui appartenait encor à l'empire d'Orient, ſe vit ſous l'empire de Rome; de ſorte qu'on put dire une ſeconde fois,

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

(*a*) Preſque toutes les conventions étant accompagnées d'un ſigne de croix & d'un ſerment qu'on faiſait ſouvent ſur des reliques; tout fut du reſſort de l'égliſe. Rome, comme la métropole, fut juge ſuprême des procès de la Kerſonèſe Cimbrique & de ceux de la Gaſcogne. Mille ſeigneurs féodaux joignant leurs uſages au droit canon, il en réſulta cette juriſprudence monſtrueuſe dont il reſte encor tant de veſtiges.

Lequel eût le mieux valu, de n'avoir point du tout de loix, ou d'en avoir de pareilles?

(*a*) Voyez l'article *Appel comme d'abus*.

Digitized by Google

Il a été avantageux à un empire plus vaſte que l'empire Romain, d'être longtems dans le chaos; car tout étant à faire, il était plus aiſé de bâtir un édifice que d'en réparer un dont les ruines ſeraient reſpectées.

La *Theſmophore* du Nord aſſembla en 1767 des députés de toutes les provinces, qui contenaient environ douze cent mille lieuës quarrées. Il y avait des payens, des mahométans d'*Ali*, des mahométans d'*Omar*, des chrêtiens d'environ douze ſectes différentes. On propoſait chaque loi à ce nouveau ſynode; & ſi elle paraiſſait convenable à l'intérêt de toutes les provinces, elle recevait alors la ſanction de la ſouveraine & de la nation.

La première loi qu'on porta fut la tolérance, afin que le prêtre grec n'oubliât jamais que le prêtre latin eſt homme; que le muſulman ſupportât ſon frère le payen, & que le romain ne fût pas tenté de ſacrifier ſon frère le presbytérien.

La ſouveraine écrivit de ſa main dans ce grand conſeil de légiſlation, *Parmi tant de croyances diverſes, la faute la plus nuiſible ſerait l'intolérance.*

On convint unanimement qu'il n'y a qu'une puiſſance, (*b*) qu'il faut dire toûjours puiſſance civile, & diſcipline eccléſiaſtique; & que l'allégorie des deux glaives eſt le dogme de la diſcorde.

Elle commença par affranchir les ſerfs de ſon domaine particulier.

Elle affranchit tous ceux du domaine eccléſiaſtique; ainſi elle créa des hommes.

Les prélats & les moines furent payés du tréſor public.

Les peines furent proportionnées aux délits, & les peines furent utiles; les coupables, pour la plûpart,

(*b*) Voyez *Puiſſance.*

Digitized by Google

furent condamnés aux travaux publics, attendu que les morts ne ſervent à rien.

La torture fut abolie, parce que c'eſt punir avant de connaître, & qu'il eſt abſurde de punir pour connaître; parce que les Romains ne mettaient à la torture que les eſclaves; parce que la torture eſt le moyen de ſauver le coupable & de perdre l'innocent.

On en était là quand *Mouſtapha III*, fils de *Mahmoud*, força l'impératrice d'interrompre ſon code pour le battre.

LOIX CRIMINELLES.

Section ſeconde.

Il eſt néceſſaire de juſtifier la France de ces accuſations de parricide qui ſe renouvellent trop ſouvent, & d'inviter les juges à conſulter mieux les lumières de la raiſon, & la voix de la nature.

Il eſt dur de dire à des magiſtrats, vous avez à vous reprocher l'erreur & la barbarie; mais il eſt plus dur que des citoyens en ſoient les victimes.

Sept hommes prévenus peuvent tranquillement livrer un père de famille aux plus affreux ſupplices. Or, qui eſt le plus à plaindre ou des familles réduites à la mendicité, dont les pères, les mères, les frères ſont morts injuſtement dans des ſupplices épouvantables, ou des juges tranquilles & ſûrs de l'impunité, à qui l'on dit qu'ils ſe ſont trompés, qui écoutent à peine ce reproche, & qui vont ſe tromper encore?

Quand les ſupérieurs font une injuſtice évidente & atroce, il faut que cent mille voix leur diſent qu'ils ſont injuſtes. Cet arrêt prononcé par la nation eſt leur ſeul châtiment: c'eſt un tocſin général qui éveille la juſtice endormie, qui l'avertit d'être ſur ſes gar-

Digitized by Google

des, qui peut ſauver la vie à des multitudes d'innocens.

Il n'y a point d'année où quelques juges de province ne condamnent à une mort affreuſe quelque père de famille innocent, & cela tranquillement, gaîment même, comme on égorge un dindon dans ſa baſſe-cour. On a vu quelquefois la même choſe à Paris.

Dans l'avanture horrible des *Calas*, la voix publique s'éleva contre un capitoul fanatique qui pourſuivit la mort d'un juſte, & contre huit magiſtrats trompés qui la ſignèrent. Je n'entends pas ici par *voix publique* celle de la populace qui eſt preſque toûjours abſurde: ce n'eſt point une voix; c'eſt un cri de brutes. Je parle de cette voix de tous les honnêtes gens réunis qui réfléchiſſent, & qui avec le tems portent un jugement infaillible.

Cette voix publique prononçait donc avec raiſon, que deux choſes ſont abſolument néceſſaires à un magiſtrat, le ſens commun & l'humanité.

Elle était bien forte, cette voix; elle montrait la néceſſité du tribunal ſuprême du conſeil d'état qui juge les juſtices; elle réclamait ſon autorité alors tellement négligée que l'arrêt du conſeil qui juſtifia les *Calas* ne put jamais être affiché dans Toulouſe.

Quelquefois, & peut-être trop ſouvent, au fond d'une province, des juges prodiguaient le ſang innocent dans des ſupplices épouvantables; la ſentence & les piéces du procès arrivaient à la tournelle de Paris avec le condamné. Cette chambre, dont le reſſort était immenſe, n'avait pas le tems de l'examen; la ſentence était confirmée. L'accuſé que des archers avaient conduit dans l'eſpace de quatre cent milles à très grands frais, était ramené pendant quatre cent milles à plus grands frais au lieu de ſon ſupplice. Et cela nous apprend l'éternelle reconnaiſſance que la France doit à *Louis XV* d'avoir diminué ce reſſort,

Digitized by Google

d'avoir détruit ce grand abus, d'avoir créé des conseils supérieurs dans les provinces (& surtout d'avoir fait rendre gratuitement la justice.)

Nous avons déja parlé ailleurs du supplice de la roue, dans lequel périt il y a peu d'années, ce bon cultivateur, ce bon père de famille nommé *Martin*, d'un village du Barois ressortissant au parlement de Paris. Le premier juge condamna ce vieillard à la torture qu'on appelle *ordinaire & extraordinaire*, & à expirer sur la roue; & il le condamna non-seulement sur les indices les plus équivoques, mais sur des présomptions qui devaient établir son innocence.

Il s'agissait d'un meurtre & d'un vol commis auprès de sa maison, tandis qu'il dormait profondément entre sa femme & ses sept enfans. On confronte l'accusé avec un passant qui avait été témoin de l'assassinat. *Je ne le reconnais pas*, dit le passant, *ce n'est pas là le meurtrier que j'ai vu; l'habit est semblable, mais le visage est différent. Ah!* DIEU *soit loué*, s'écrie le bon vieillard, *ce témoin ne m'a pas reconnu.*

Sur ces paroles, le juge s'imagine que le vieillard plein de l'idée de son crime, a voulu dire, je l'ai commis, on ne m'a pas reconnu, me voilà sauvé. Mais il est clair que ce vieillard, plein de son innocence, voulait dire, *Ce témoin a reconnu que je ne suis pas coupable, il a reconnu que mon visage n'est pas celui du meurtrier.* Cette étrange logique d'un bailli & des présomptions encor plus fausses, déterminent la sentence précipitée de ce juge & de ses assesseurs. Il ne leur tombe pas dans l'esprit d'interroger la femme, les enfans, les voisins, de chercher si l'argent volé se trouve dans la maison, d'examiner la vie de l'accusé, de confronter la pureté de ses mœurs avec ce crime. La sentence est portée; la tournelle trop occupée alors signe sans examen *bien jugé*. L'accusé expire sur la roue devant sa porte; son bien est confisqué; sa femme s'enfuit en Autriche avec ses petits enfans.

Digitized by Google

Huit jours après le ſcélérat qui avait commis le meurtre, eſt ſupplicié pour d'autres crimes. Il avoue à la potence qu'il eſt coupable de l'aſſaſſinat pour lequel ce bon père de famille eſt mort.

Des cenſeurs me reprochent que j'ai déja parlé de ces déſaſtres; oui, j'ai peint & je veux repeindre ces tableaux néceſſaires, dont il faut multiplier les copies; j'ai dit & je redis que la mort de la maréchale d'*Ancre* & du maréchal de *Marillac* ſont la honte éternelle des lâches barbares qui les condamnèrent. On doit répéter à la poſtérité qu'un jeune gentilhomme de la plus grande eſpérance pouvait ne pas être condamné à la torture, au ſupplice du poing coupé, de la langue arrachée & de la mort dans les flammes, pour quelques emportemens paſſagers de jeuneſſe dont un an de priſon l'aurait corrigé, pour des indiſcrétions ſi ſecrètes, ſi inconnues, qu'on fut obligé de les faire révéler par des monitoires; ancienne procédure de l'inquiſition. L'Europe entière s'eſt ſoulevée contre cette ſentence; & il faut empêcher que l'Europe ne l'oublie.

On doit redire que le comte de *Lalli* n'était coupable ni de péculat ni de trahiſon. Ses nombreux ennemis l'accuſèrent avec autant de violence qu'il en avait déployée contr'eux. Il eſt mort ſur l'échaffaut avec un bâillon dans la bouche: ils commencent à le plaindre.

Plus d'une fois on s'eſt récrié contre la rigueur du ſupplice de ce garde-du-corps qui fut pendu pour s'être fait quelques bleſſures afin de s'attirer une petite récompenſe, & de ce malheureux qu'on appellait *le fou de Verberie* qui fut puni par la mort des ſottiſes ſans conſéquence qu'il avait dites dans un ſoupé.

N'eſt-il pas bien permis, que dis-je! bien néceſſaire d'avertir ſouvent les hommes qu'ils doivent ménager le ſang des hommes? On répète tous les jours

Digitized by Google

des vérités qui ne ſont de nulle importance; on avertit pluſieurs fois qu'un ex-jéſuite auſſi hardi qu'ignorant s'eſt groſſiérement trompé en affirmant qu'aucun roi de la première race n'eut pluſieurs femmes à la fois; en aſſurant que le roi *Henri III* n'aſſiégea point la ville de Livron, &c. &c. &c. On réfute en vingt endroits les calomnies dont un autre ex-jéſuite nommé *Patouillet* a ſouillé des mandemens d'évêques. On eſt forcé à ces répétitions, parce que ce qui échappe à un lecteur, eſt recueilli par un autre; parce que ce qui eſt perdu dans une brochure, ſe retrouve dans un livre nouveau. Les écrivains de Port-Royal ont mille fois redoublé les mêmes plaintes contre leurs adverſaires. Quoi! on aura répété que les cinq propoſitions ne ſont pas expreſſément dans *Janſénius*, dont perſonne ne ſe ſoucie, & on ne répéterait pas des vérités fatales qui intéreſſent le genre-humain! Je voudrais que le récit de toutes les injuſtices retentît ſans ceſſe à toutes les oreilles.

Je ne connais guères d'injuſtice plus atroce & plus imbécille que celle du tribunal d'Arras, commiſe contre *Monbailli* citoyen de St. Omer, & contre ſa femme.

PROCÈS CRIMINEL DU SR. MONBAILLI ET DE SA FEMME.

Une veuve, nommée *Monbailli* du nom de ſon mari, âgée de ſoixante ans, d'un embonpoint & d'une groſſeur énorme, avait l'habitude de s'enyvrer du poiſon qu'on appelle ſi improprement *eau-de-vie*. Cette funeſte paſſion très connue dans la ville, l'avait déja jettée dans pluſieurs accidens qui faiſaient craindre pour ſa vie. Son fils *Monbailli* & ſa femme *Danel* couchaient dans l'antichambre de la mère, tous trois ſubſiſtaient d'une manufacture de tabac que la veuve avait entrepriſe. C'était une conceſſion des fermiers-généraux, qu'on pouvait perdre par ſa mort, & un lien de plus qui attachait les enfans à ſa conſerva-

Digitized by Google

tion; ils vivaient enſemble, malgré les petites altercations ordinaires entre les jeunes femmes & leurs belles-mères, ſurtout dans la pauvreté. Ce *Monbailli* avait un fils, autre raiſon plus puiſſante pour le détourner du crime. Sa principale occupation était la culture d'un jardin de fleurs, amuſement des ames douces. Il avait des amis; les cœurs atroces n'en ont jamais.

Le 7 Juillet 1770 une ouvrière ſe préſente à ſept heures du matin à ſa porte pour parler à la veuve. *Monbailli* & ſon épouſe étaient couchés; la jeune femme dormait encor (circonſtance eſſentielle qu'il faut bien remarquer). *Monbailli* ſe lève & dit à l'ouvrière que ſa mère n'eſt pas éveillée. On attend longtems; enfin on entre dans la chambre, on trouve la vieille femme renverſée ſur un petit coffre près de ſon lit, la tête penchée à terre, l'œil droit meurtri d'une plaie aſſez profonde faite par la corne du coffre ſur lequel elle était tombée, le viſage livide & enflé, quelques gouttes de ſang échappées du nez dans lequel il s'était formé un caillot conſidérable. Il était viſible qu'elle était morte d'une apoplexie ſubite en ſortant de ſon lit & en ſe débattant. C'eſt une fin très commune dans la Flandre à tous ceux qui boivent trop de liqueurs fortes:

Le fils s'écrie, Ah mon DIEU! *ma mère eſt morte!* il s'évanouït; ſa femme ſe lève à ce cri; elle accourt dans la chambre.

L'horreur d'un tel ſpectacle ſe conçoit aſſez. Elle crie au ſecours; l'ouvrière & elle appellent les voiſins. Tout cela eſt prouvé par les dépoſitions. Un chirurgien vient ſaigner le fils; ce chirurgien reconnait bientôt que la mère eſt expirée. Nul doute, nul ſoupçon ſur le genre de ſa mort; tous les aſſiſtans conſolent *Monbailli* & ſa femme. On enveloppe le corps ſans aucun trouble; on le met dans un cercueil; & il doit être enterré le 29 au matin ſelon les formalités ordinaires.

Digitized by Google

Il s'élève des conteſtations entre les parens & les créanciers pour l'appoſition du ſcellé. *Monbailli* le fils eſt préſent à tout; il diſcute tout avec une préſence d'eſprit imperturbable & une affliction tranquille que n'ont jamais les coupables.

Cependant, quelques perſonnes du peuple qui n'avaient rien vu de tout ce qu'on vient de raconter, commencent à former des ſoupçons; elles ont appris que la mère *Monbailli* étant yvre avait voulu chaſſer de ſa maiſon ſon fils & ſa belle-fille; qu'elle leur avait fait même ſignifier par un procureur un ordre de déloger; que lorſqu'elle eut repris un peu ſes ſens, ſes enfans ſe jettèrent à ſes genoux, qu'ils l'appaiſèrent, & qu'elle les remit au lendemain matin pour achever la réconciliation On imagina que *Monbailli* & ſa femme avaient pu aſſaſſiner leur mère pour ſe venger; car ce ne pouvait être pour hériter, puiſqu'elle a laiſſé plus de dettes que de bien.

Cette ſuppoſition, toute improbable qu'elle était, trouva des partiſans, & peut-être parce qu'elle était improbable. La rumeur de la populace augmenta de moment en moment ſelon l'ordinaire; le cri devint ſi violent que le magiſtrat fut obligé d'agir; il ſe tranſporte ſur les lieux; on empriſonne ſéparément *Monbailli* & ſa femme, quoiqu'il n'y eût ni corps de délit, ni plainte, ni accuſation juridique, ni vraiſemblance de crime.

Les médecins & les chirurgiens de St. Omer ſont mandés pour examiner le cadavre & pour faire leur rapport. Ils diſent unanimement, *que la mort a pu être cauſée par une hémorragie que la plaie de l'œil a produite, ou par une ſuffocation.*

On trouva quelques gouttes de ſang auprès du lit de cette femme; mais elles étaient la ſuite évidente de la bleſſure qu'elle s'était faite à l'œil en tombant. On trouva une goutte de ſang ſur l'un des bas de

Digitized by Google

l'accusé ; mais il était clair que c'était un effet de sa saignée. Ce qui le justifiait bien davantage, c'était sa conduite passée, c'était la douceur reconnue de son caractère. On ne lui avait rien reproché jusqu'alors ; il était moralement impossible qu'il eût passé en un moment de l'innocence de sa vie au parricide, & que sa jeune femme eût été sa complice. Il était physiquement impossible par l'inspection du cadavre que la mère fût morte assassinée ; il n'était pas dans la nature que son fils & sa fille eussent dormi tranquillement après ce crime qui aurait été leur premier crime, & qu'on les eût vus toûjours sereins dans tous les momens où ils auraient dû être saisis de toutes les agitations que produisent nécessairement le remords d'une si horrible action, & la crainte du supplice. Un scélérat endurci peut affecter de la tranquillité dans le parricide. Mais deux jeunes époux !

Les juges de St. Omer connaissaient les mœurs de *Monbailli* ; ils avaient vu toutes ses démarches ; ils étaient parfaitement instruits de toutes les circonstances de cette mort. Ainsi ils ne balancèrent pas à croire le mari & la femme innocens. Mais la rumeur populaire qui dans de telles avantures se dissipe bien moins aisément qu'elle ne s'élève, les força d'ordonner un plus amplement informé d'une année, pendant laquelle les accusés demeureraient en prison.

Le procureur du roi appella de cette sentence au conseil d'Artois, dont St. Omer ressortit. Il pouvait en effet la trouver trop rigoureuse, puisque les accusés reconnus innocens, demeuraient enfermés dans un cachot pendant une année entière. Mais l'appel fut ce qu'on appelle *à minima*, c'est-à-dire, d'une trop petite peine à une plus grande ; sorte de jurisprudence inconnue aux Romains nos législateurs, qui n'imaginèrent jamais de faire juger deux fois un accusé pour augmenter son supplice, ou pour le traiter en criminel après qu'il avait été déclaré innocent ; juris-

Digitized by Google

prudence cruelle dont le contraire eſt raiſonnable & humain ; juriſprudence qui dément cette loi ſi naturelle, *non bis in idem.*

Le conſeil ſupérieur d'Arras jugea *Monbailli* & ſa femme ſur les ſeuls indices, qui n'avaient pas même paru des indices aux juges de St. Omer, beaucoup mieux informés, puiſqu'ils étaient ſur les lieux.

Malheureuſement on ne convient pas trop quels ſont les indices aſſez puiſſans pour engager un juge à faire périr un homme ſur la roue. (*a*)

Mais enfin on n'avait contre *Monbailli* ni demi-preuve ni indice ; tout parlait manifeſtement en ſa faveur. Comment donc ſe put-il faire que le conſeil d'Arras, après avoir reçu les dénégations toûjours ſimples, toûjours uniformes de *Monbailli* & de ſa femme, condamnât le mari à mourir ſur la roue après avoir eu le poing coupé ; la femme à être pendue & jettée dans les flammes ?

Serait-il vrai que les hommes accoutumés à juger les crimes, contractaſſent l'habitude de la cruauté, & ſe fiſſent à la longue un cœur d'airain ? ſe plairaient-ils enfin aux ſupplices ainſi que les bourreaux ? la nature humaine ſerait-elle parvenue à ce degré d'atrocité ? faut-il que la juſtice inſtituée pour être la gardienne de la ſociété, en ſoit devenue ſi ſouvent le fléau ? cette loi univerſelle dictée par la nature, qu'il vaut mieux hazarder de ſauver un coupable que de punir un innocent, ſerait-elle bannie du cœur

(*a*) Quand les juges n'ont point vu le crime, quand l'accuſé n'a point été ſaiſi en flagrant délit, qu'il n'y a point de témoins oculaires, que les dépoſans peuvent être ennemis de l'accuſé ; il eſt démontré qu'alors le prévenu ne peut être jugé que ſur des probabilités. S'il y a vingt probabilités contre lui, ce qui eſt exceſſivement rare, & une ſeule en ſa faveur de même force que chacune des vingt, il y a du moins un contre vingt qu'il n'eſt point coupable. Dans ce cas, il eſt évident que des juges ne doivent

Digitized by Google

de quelques magiſtrats trop frappés de la multitude des délits ?

La ſimplicité, la dénégation invariables des accuſés, leurs réponſes modeſtes & touchantes qu'ils n'avaient pu ſe communiquer, la conſtance attendriſſante de *Monbailli* dans les tourmens de la queſtion, rien ne put fléchir les juges ; & malgré les concluſions d'un procureur-général très éclairé, ils prononcèrent leur arrêt.

Monbailli fut renvoyé à St. Omer pour y ſubir cet arrêt, prononcé le 9 Novembre 1770 ; il fut exécuté le 19 du même mois.

Monbailli conduit à la porte de l'égliſe, demande en pleurant pardon à DIEU de toutes ſes fautes paſſées, & il jure à DIEU *qu'il eſt innocent du crime qu'on lui impute.* On lui coupe la main ; il dit, *cette main n'eſt point coupable d'un parricide.* Il répète ce ſerment ſous les coups qui briſent ſes os : prêt d'expirer ſur la roue, il dit à ſon confeſſeur ; *pourquoi voulez-vous me forcer à faire un menſonge, en prenez-vous ſur vous le crime ?*

Tous les habitans de St. Omer témoins de ſa mort, lui donnent des larmes ; non pas de ces larmes que la pitié arrache au peuple pour les criminels même dont il a demandé le ſupplice, mais celles que la conviction de ſon innocence a fait répandre longtems dans cette ville.

Tous les magiſtrats de St. Omer ont été, & ſont encor convaincus de l'iniquité de cet arrêt.

pas jouer à vingt contre un le ſang innocent. Mais ſi avec une ſeule probabilité favorable l'accuſé nie juſqu'au dernier moment, ces deux probabilités fortifiées l'une par l'autre équivalent aux vingt qui le chargent. En ce dernier cas condamner un homme ce n'eſt pas le juger, c'eſt l'aſſaſſiner au hazard. Or, dans le proçès de *Monbailli* il y avait beaucoup plus de vraiſemblances de l'innocence que du crime.

Digitized by Google

La femme de *Monbailli* qui était enceinte, resta dans son cachot d'Arras, pour être exécutée à son tour quand elle aurait mis son enfant au monde: c'était être à la potence pendant six mois sous la main d'un bourreau, en attendant le dernier moment de ce long supplice. Quel état pour une innocente! elle en perdit l'usage des sens & sa raison fut aliénée: elle eût été heureuse d'avoir perdu la vie; mais elle était mère; elle a deux enfans, l'un sortant du berceau, l'autre dans son sein. Son père & sa mère presqu'aussi à plaindre qu'elle, profitèrent du tems écoulé entre son arrêt & ses couches pour demander un surfis à M. le chancelier.

Ce chef de la magistrature fit revoir le procès par un nouveau conseil d'Arras; & ce conseil d'une voix unanime, déclara *Monbailli* & sa femme innocens. Mais pourquoi ne pas condamner l'ancien conseil à nourrir du moins la veuve & les enfans de l'innocent que ces juges avaient assassiné en public à coups de barre de fer?

La France se flatte que le chef de la magistrature qui a réformé tant de tribunaux, réformera dans la jurisprudence elle-même ce qu'elle peut avoir de défectueux & de funeste.

Peut-être l'usage affreux de la torture, proscrit aujourd'hui chez tant de nations, ne sera-t-il plus pratiqué que dans ces crimes d'état qui mettent en péril la sûreté publique.

Peut-être les arrêts de mort ne seront exécutés qu'après un compte rendu au souverain, & les juges ne dédaigneront pas de motiver leurs arrêts, à l'exemple de tous les autres tribunaux de la terre.

Peut-être les loix militaires n'ordonneront-elles plus aux soldats d'assassiner à coups de fusil leurs camarades qui s'étant engagés par imprudence & par séduc-

Digitized by Google

tion, ſont retournés chez eux exercer leurs métiers & cultiver le petit champ de leurs pères. Il ſe poura qu'on rende un jour la profeſſion de ſoldat ſi honorable qu'on ne ſera plus tenté de déſerter.

Il ſe poura qu'on ſe défaſſe un jour de la coutume d'étrangler une jeune fille qui aura volé un tablier d'un écu à ſa maîtreſſe, non-ſeulement parce que ſon ſuplice coûte trois à quatre cent écus pour le moins, mais parce qu'il n'y a pas de proportion entre un méchant tablier & une créature humaine qui peut donner des enfans à l'état.

Il ſe poura qu'on aboliſſe quelques loix abſurdes & contradictoires, dictées par un beſoin paſſager, ou dans des tems de trouble, ou dans des tems d'ignorance.

Mais ce n'eſt pas à nous ſans doute d'oſer rien indiquer à des hommes ſi élevés au-deſſus de notre ſphère; ils voyent ce que nous ne voyons pas; ils connaiſſent les maux & les remèdes. Nous devons attendre en ſilence ce que la raiſon, la ſcience, l'humanité, le courage d'eſprit & l'autorité voudront ordonner.

LOIX; ESPRIT DES LOIX.

Section troiſième.

Il eût été à déſirer que de tous les livres faits ſur les loix par *Bodin*, *Hobbes*, *Grotius*, *Puffendorf*, *Monteſquieu*, *Barbeirac*, *Burlamaqui*, il en eût réſulté quelque loi utile, adoptée dans tous les tribunaux de l'Europe, ſoit ſur les ſucceſſions, ſoit ſur les contrats, ſur les finances, ſur les délits, &c. Mais ni les citations de *Grotius*, ni celles de *Puffendorf*, ni celles de l'*Eſprit des loix*, n'ont jamais produit une ſentence du châtelet de Paris, ou de l'*old baili* de Londres. On s'appeſantit avec *Grotius*, on paſſe quel-

Digitized by Google

ques momens agréablement avec *Monteſquieu* ; & ſi on a un procès, on court chez ſon avocat.

On a dit que la lettre tuait & que l'eſprit vivifiait ; mais dans le livre de *Monteſquieu* l'eſprit égare, & la lettre n'apprend rien.

DES CITATIONS FAUSSES DANS L'ESPRIT, DES LOIX, DES CONSÉQUENCES FAUSSES QUE L'AUTEUR EN TIRE, ET DE PLUSIEURS ERREURS QU'IL EST IMPORTANT DE DÉCOUVRIR.

Nous avons déja vu que *Monteſquieu* fait dire à l'auteur du prétendu Teſtament du cardinal de Richelieu, que *ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheureux honnête homme, il ne faut pas s'en ſervir.* Ce teſtament dit préciſément tout le contraire.

Il impute à *Plutarque* d'avoir dit, qu'il n'y a de reſpectable en amour que la ſodomie, & que les femmes ſont indignes de l'attachement d'un honnête homme. *Plutarque* au contraire déteſte la ſodomie, & dit poſitivement que les femmes ſeules méritent nos hommages. C'eſt ce que nous avons déja démontré.

Il cite Denis d'Halicarnaſſe qui dit, que ſelon Iſocrate, *Solon ordonna qu'on choiſirait les juges dans les quatre claſſes des Athéniens.*

Denis d'Halicarnaſſe n'en a pas dit un ſeul mot ; voici ſes paroles. *Iſocrate, dans ſa harangue, rapporte que Solon & Cliſtène n'avaient donné aucune puiſſance aux ſcélérats, mais aux gens de bien.* Qu'importe d'ailleurs ce qu'Iſocrate a pu dire dans une déclamation ?

A Gènes la banque de St. George eſt gouvernée par le peuple, ce qui lui donne une grande influence. Cette banque eſt gouvernée par ſix claſſes de nobles appellées *magiſtratures.*

On

On ſait que la mer qui ſemble vouloir couvrir la terre, eſt arrêtée par les moindres herbes & par les moindres graviers.

On ne ſait point cela ; on ſait que la mer eſt arrêtée par les loix de la gravitation, qui ne ſont ni gravier ni herbe.

Les Anglais, pour favoriſer la liberté, ont ôté toutes les puiſſances intermédiaires qui formaient leur monarchie.

Au contraire, ils ont établi la chambre des communes qui eſt la puiſſance intermédiaire.

L'établiſſement d'un viſir eſt dans un état deſpotique une loi fondamentale.

Un critique judicieux a remarqué que c'eſt comme ſi on diſait que l'office des maires du palais était une loi fondamentale. *Conſtantin* était plus que deſpotique, & n'eut point de grand-viſir. *Louis XIV* était un peu deſpotique, & n'eut point de premier miniſtre. Les papes ſont aſſez deſpotiques, & en ont rarement. Il n'y en a point dans la Chine, que l'auteur regarde comme un empire deſpotique. Il n'y en eut point chez le czar *Pierre I*, & perſonne ne fut plus deſpotique que lui. Le Turc *Amurat II* n'avait point de grand-viſir. *Gengis-Kan* n'en eut jamais.

La vénalité des charges eſt bonne dans les états monarchiques, parce qu'elle fait faire comme un métier de famille, ce qu'on ne voudrait pas entreprendre pour la vertu.

Eſt-ce *Monteſquieu* qui a écrit ces lignes honteuſes ? quoi ! parce que les folies de *François I* avaient dérangé ſes finances, il falait qu'il vendit à de jeunes ignorans le droit de décider de la fortune, de l'honneur & de la vie des hommes ! quoi ! cet op-

Digitized by Google

probre devient *bon* dans la monarchie ? & la place de magiſtrat devient un métier de famille ? Si cette infamie était ſi bonne, elle aurait au moins été adoptée par quelque autre monarchie que la France. Il n'y a pas un ſeul état ſur la terre qui ait oſé ſe couvrir d'un tel opprobre. Ce monſtre eſt né de la prodigalité d'un roi devenu indigent, & de la vanité de quelques bourgeois dont les pères avaient de l'argent. On a toûjours attaqué cet infame abus par des cris impuiſſans, parce qu'il eût falu rembourſer les offices qu'on avait vendus. Il eût mieux valu mille fois, dit un grand juriſconſulte, vendre le tréſor de tous les couvens & l'argenterie de toutes les égliſes, que de vendre la juſtice. Lorſque *François I* prit la grille d'argent de St. Martin, il ne fit tort à perſonne ; *St. Martin* ne ſe plaignit point ; il ſe paſſe très bien de ſa grille ; mais vendre la place de juge, & faire jurer à ce juge qu'il ne l'a pas achetée, c'eſt une baſſeſſe ſacrilège.

Plaignons *Monteſquieu* d'avoir deshonoré ſon ouvrage par de tels paradoxes. Mais pardonnons-lui. Son oncle avait acheté une charge de préſident en province, & il la lui laiſſa. On retrouve l'homme partout. Nul de nous n'eſt ſans faibleſſe.

Pour les vertus, Ariſtote ne peut croire qu'il y en ait de propre aux eſclaves.

Ariſtote dit en termes exprès, *Il faut qu'ils ayent les vertus néceſſaires à leur état, la tempérance & la vigilance.* De la républiq. liv. I. chap. XIII.

Je trouve dans Strabon, que quand à Lacédémone une ſœur épouſait ſon frère, elle avait pour ſa dot la moitié de la portion de ſon frère.

Strabon parle ici des Crétois, & non des Lacédémoniens.

Digitized by Google

Il fait dire à Xénophon, *que dans Athènes un homme riche ſerait au déſeſpoir qu'on crût qu'il dépendit du magiſtrat.*

Xénophon en cet endroit ne parle point d'Athènes. Voici ſes paroles ; *Dans les autres villes, les puiſſans ne veulent pas qu'on les ſoupçonne de craindre les magiſtrats.*

Les loix de Veniſe défendent aux nobles le commerce.

Voyez l'Hiſtoire de Veniſe par le noble *Peruta.*

„ Les anciens fondateurs de notre république, & „ nos légiſlateurs, eurent grand ſoin de nous exer- „ cer dans les voyages & le trafic de mer. La pre- „ mière nobleſſe avait coutume de naviger, ſoit pour „ exercer le commerce, ſoit pour s'inſtruire. "

Sagredo dit la même choſe.

Les mœurs & non les loix ſont qu'aujourd'hui les nobles en Angleterre & à Veniſe ne s'adonnent preſque point au commerce.

Voyez avec quelle induſtrie le gouvernement Moſcovite cherche à ſortir du deſpotiſme, &c.

Eſt-ce en aboliſſant le patriarcat & la milice entière des ſtrelits, en étant le maître abſolu des troupes, des finances & de l'égliſe, dont les deſſervans ne ſont payés que du tréſor impérial ; & enfin en faiſant des loix qui rendent cette puiſſance auſſi ſacrée que forte ? Il eſt triſte que dans tant de citations & dans tant d'axiomes, le contraire de ce que dit l'auteur ſoit preſque toûjours le vrai. Quelques lecteurs inſtruits s'en ſont apperçus. Les autres ſe ſont laiſſés éblouïr, & on dira pourquoi.

Le luxe de ceux qui n'auront que le néceſſaire ſera égal à zéro. Celui qui aura le double du néceſſaire

Digitized by Google

aura un luxe égal à un. Celui qui aura le double de ce dernier aura un luxe égal à trois, &c.

Il aura trois au-delà du néceſſaire de l'autre, mais il ne s'enſuit pas qu'il ait trois de luxe; car il peut avoir trois d'avarice; il peut mettre ce trois dans le commerce; il peut le faire valoir pour marier ſes filles. Il ne faut pas ſoumettre de telles propoſitions à l'arithmétique: c'eſt une charlatanerie miſérable.

A Veniſe, les loix forcent les nobles à la modeſtie; ils ſont tellement accoutumés à l'épargne, qu'il n'y a que les courtiſannes qui puiſſent les forcer à donner de l'argent.

Quoi! l'eſprit des loix à Veniſe ſerait de ne dépenſer qu'en filles! Quand Athènes fut riche, il y eut beaucoup de courtiſannes. Il en fut de même à Veniſe & à Rome, aux quatorze, quinze & ſeiziéme ſiécles. Elles y ſont moins en crédit aujourd'hui, parce qu'il y a moins d'argent. Eſt-ce là l'eſprit des loix?

Les Suions, nation germanique, rendent honneur aux richeſſes, ce qui fait qu'ils vivent ſous le gouvernement d'un ſeul. Cela ſignifie bien que le luxe eſt ſinguliérement propre aux monarchies, & qu'il n'y faut point de loix ſomptuaires.

Les Suions, ſelon Tacite, étaient des habitans d'une iſle de l'Océan au-delà de la Germanie. *Suionum hinc civitates in ipſo Oceano.* Guerriers valeureux & bien armés, ils ont encor des flottes. *Præter viros armaque claſſibus valent.* Les riches y ſont conſidérés. *Eſt & opibus bonos.* Ils n'ont qu'un chef; *eoque unus imperitat.*

Ces barbares que Tacite ne connaiſſait point, qui dans leur petit pays n'avaient qu'un ſeul chef, & qui préféraient le poſſeſſeur de cinquante vaches à ce-

Digitized by Google

lui qui n'en avait que douze, ont-ils le moindre rapport avec nos monarchies & nos loix somptuaires ?

Les Samnites avaient une belle coutume, & qui devait produire d'admirables effets. Le jeune homme déclaré le meilleur, prenait pour sa femme la fille qu'il voulait. Celui qui avait les suffrages après lui choisissait encor, & ainsi de suite.

L'auteur a pris les Sunites, peuple de Scythie, pour les Samnites voisins de Rome. Il cite *Nicolas* de Damas, qui cite *Stobée*. Et on sait d'ailleurs que *Stobée* n'est pas un bon garant. Cette belle coutume d'ailleurs serait très préjudiciable dans tout état policé. Car si le garçon déclaré le meilleur avait trompé les juges, si la fille ne voulait pas de lui, s'il n'avait pas de bien, s'il déplaisait au père & à la mère, que d'inconvéniens & que de suites funestes !

Si on veut lire l'admirable ouvrage de Tacite sur les mœurs des Germains, on verra que c'est d'eux que les Anglais ont tiré l'idée de leur gouvernement politique. Ce beau système a été trouvé dans les bois.

La chambre des pairs & celle des communes, la cour d'équité trouvées dans les bois ! on ne l'aurait pas deviné. Sans doute les Anglais doivent aussi leurs escadres & leur commerce aux mœurs des Germains ; & les sermons de *Tillotson* à ces pieuses sorcières Germaines qui sacrifiaient les prisonniers, & qui jugeaient du succès d'une campagne par la manière dont leur sang coulait. Il faut croire aussi qu'ils doivent leurs belles manufactures à la louable coutume des Germains qui aimaient mieux vivre de rapine que de travailler, comme le dit Tacite.

Aristote met au rang des monarchies l'empire des Perses & Lacédémone. Mais, qui ne voit que l'une était un état despotique, & l'autre une république ?

Digitized by Google

Qui ne voit au contraire, pour peu qu'on ait lu, que Lacédémone eut un ſeul roi pendant quatre cent ans, enſuite deux rois juſqu'à l'extinction de la race des *Héraclides*, ce qui fait un période d'environ mille années ? L'auteur ne ſe trompe ici que de dix ſiécles. On ſait bien que nul roi n'était deſpotique de droit, pas même en Perſe. Mais tout prince diſſimulé, hardi, & qui a de l'argent, devient deſpotique en peu de tems en Perſe & à Lacédemone.

La ſtérilité de l'Attique y établit le gouvernement populaire, & la fertilité de Lacédémone l'ariſtocratique.

Où a-t-il pris cette chimère ? Nous tirons encor aujourd'hui d'Athènes eſclave, du coton, de la ſoie, du ris, du bled, de l'huile, des cuirs ; & du pays de Lacédémone rien.

Un ancien uſage des Romains défendait de faire mourir les filles qui n'étaient pas nubiles.

Il ſe trompe, *More tradito nefas virgines ſtrangulari.* Défenſe d'étrangler les filles, nubiles ou non.

Tibère trouva l'expédient de les faire violer par le bourreau.

Tibère n'ordonna point au bourreau de violer la fille de *Séjan*. Et s'il eſt vrai que le bourreau de Rome ait commis cette infamie dans la priſon, il n'eſt nullement prouvé que ce fût ſur une lettre de cachet de *Tibère*. Quel beſoin avait-il d'une telle horreur ?

En Suiſſe on ne paye point de tributs ; mais on en ſait la raiſon particulière. Dans ces montagnes ſtériles, les vivres ſont ſi chers & le pays ſi peuplé, qu'un Suiſſe paye quatre fois plus à la nature qu'un Turc ne paye au ſultan.

Tout cela eſt faux. Il n'y a aucun impôt en Suiſſe ; mais chacun paye les dixmes, les cenſes, les laods

Digitized by Google

& ventes qu'on payait aux ducs de *Zéringue* & aux moines. Les montagnes, excepté les glacières, ſont de fertiles pâturages ; elles font la richeſſe du pays. La viande de boucherie eſt environ la moitié moins chère qu'à Paris. On ne ſait ce que l'auteur entend quand il dit qu'un Suiſſe paye quatre fois plus à la nature qu'un Turc au ſultan. Il peut boire quatre fois plus qu'un Turc ; car il a le vin de la Côte, & l'excellent vin de la Vaux.

Les peuples des pays chauds ſont timides comme les vieillards, ceux des pays froids ſont courageux comme les jeunes gens.

Il faut bien ſe garder de laiſſer échapper de ces propoſitions générales. Jamais on n'a pu faire aller à la guerre un Lappon, un Samoyède : & les Arabes conquirent en quatre-vingt ans plus de pays que n'en poſſédait l'empire Romain. Les Eſpagnols en petit nombre battirent à la bataille de Mulberg les ſoldats du nord de l'Allemagne. Cet axiome de l'auteur eſt auſſi faux que tous ceux du climat. Voyez *Climat.*

Lopez de Gama avoue que le droit ſur lequel les Eſpagnols ont fondé l'eſclavage des Américains, eſt qu'ils trouvèrent près de Ste. Marthe des paniers où les habitans avaient mis quelques denrées, comme des cancres, des limaçons, des ſauterelles. Les vainqueurs en firent un crime aux vaincus, outre qu'ils fumaient du tabac, & qu'ils ne ſe faiſaient pas la barbe à l'eſpagnole.

Il n'y a rien dans Lopez de Gama qui donne la moindre idée de cette ſottiſe. Il eſt trop ridicule d'inférer dans un ouvrage ſérieux de pareils traits, qui ne ſeraient pas ſupportables même dans les *Lettres perſanes.*

C'eſt ſur l'idée de la religion que les Eſpagnols fondèrent le droit de rendre tant de peuples eſclaves,

Digitized by Google

car ces brigands qui voulaient abſolument être brigands & chrétiens, étaient fort dévots.

Ce n'eſt donc pas ſur ce que les Américains ne ſe faiſaient pas la barbe à l'eſpagnole & qu'ils fumaient du tabac; ce n'eſt donc pas parce qu'ils avaient quelques paniers de colimaçons & de ſauterelles.

Ces contradictions fréquentes coûtent trop peu à l'auteur.

Louis XIII ſe fit une peine extrême de la loi qui rendait eſclaves les nègres de ſes colonies; mais quand on lui eut bien mis dans l'eſprit que c'était la voie la plus ſûre de les convertir, il y conſentit.

Où l'imagination de l'auteur a-t-elle pris cette anecdote? La première conceſſion pour la traite des nègres eſt du 11 Novembre 1673. *Louis XIII* était mort en 1643. Cela reſſemble au refus de *François I* d'écouter *Chriſtophe Colomb* qui avait découvert les iſles Antilles avant que *François I* naquit.

Perry dit que les Moſcovites ſe vendent très aiſément. J'en ſais bien la raiſon, c'eſt que leur liberté ne vaut rien.

Nous avons déja remarqué à l'article *Eſclavage*, que Perry ne dit pas un mot de tout ce que l'auteur de l'*Eſprit des loix* lui fait dire.

C'eſt à Achem que tout le monde cherche à ſe vendre.

Nous avons remarqué encor que rien n'eſt plus faux. Tous ces exemples pris au hazard chez les peuples d'Achem, de Bantam, de Ceylan, de Borneo, des iſles Moluques, des Philippines, tous copiés d'après des voyageurs très mal inſtruits, & tous falſifiés, ſans en excepter un ſeul, ne devaient pas entrer aſſurément dans un livre où l'on promet de nous développer les loix de l'Europe.

Digitized by Google

Dans les états mahométans, on eſt non-ſeulement maître de la vie & des biens des femmes eſclaves, mais encor de ce qu'on appelle leur vertu & leur honneur.

Où a-t-il pris cette étrange aſſertion qui eſt de la plus grande fauſſeté ? Le ſura, ou chapitre XXIV de l'Alcoran, intitulé *la Lumière*, dit expreſſément, *Traitez bien vos eſclaves, & ſi vous voyez en eux quelque mérite, partagez avec eux les richeſſes que* DIEU *vous a données. Ne forcez pas vos femmes eſclaves à ſe proſtituer à vous, &c.*

A Conſtantinople, on punit de mort le maître qui a tué ſon eſclave, à moins qu'il ne ſoit prouvé que l'eſclave a levé la main ſur lui. Une femme eſclave qui prouve que ſon maître l'a violée, eſt déclarée libre avec des dédommagemens.

A Patane, la lubricité des femmes eſt ſi grande, que les hommes ſont obligés de ſe faire certaines garnitures pour ſe mettre à l'abri de leurs entrepriſes.

Peut-on rapporter ſérieuſement cette impertinente extravagance ? quel eſt l'homme qui ne pourait ſe défendre des aſſauts d'une femme débauchée ſans s'armer d'un cadenat ? quelle pitié ! & remarquez que le voyageur nommé *Sprinkel*, qui ſeul a fait ce conte abſurde, dit en propres mots, *Que les maris à Patane ſont extrêmement jaloux de leurs femmes, & qu'ils ne permettent pas à leurs meilleurs amis de les voir, elles ni leurs filles.*

Quel eſprit des loix, que de grands garçons qui cadenaſſent leurs hauts-de-chauſſes ; de peur que les femmes ne viennent y fouiller dans la rue !

Les Carthaginois, au rapport de Diodore, trouvèrent tant d'argent dans les Pyrénées, qu'ils en forgèrent les ancres de leurs vaiſſeaux.

L'auteur cite le ſixiéme livre de Diodore, & ce ſixiéme livre n'exiſte pas. Diodore au cinquiéme parle des Phéniciens, & non pas des Carthaginois.

Digitized by Google

On n'a jamais remarqué de jalouſie aux Romains ſur le commerce. Ce fut comme nation rivale, & non comme commerçante, qu'ils attaquèrent Carthage.

Ce fut comme nation commerçante & guerrière, ainſi que le prouve le ſavant *Huet* dans ſon traité ſur le commerce des anciens. Il prouve que longtems avant la première guerre punique les Romains s'étaient adonnés au commerce.

On voit dans le traité qui finit la première guerre punique, que Carthage fit principalement attention à garder l'empire de la mer, & Rome celui de la terre.

Ce traité eſt de l'an 510 de Rome. Il y eſt dit que les Carthaginois ne pouraient naviger vers aucune iſle près de l'Italie, & qu'ils évacueraient la Sicile. Ainſi les Romains eurent l'empire de la mer, pour lequel ils avaient combattu. Et *Monteſquieu* a préciſément pris le contre-pié d'une vérité hiſtorique la mieux conſtatée.

Hannon, dans la négociation avec les Romains, déclara que les Carthaginois ne ſouffriraient pas que les Romains ſe lavaſſent les mains dans les mers de Sicile.

L'auteur fait ici un anacroniſme de vingt-deux ans. La négociation d'*Hannon* eſt de l'an 488 de Rome, & le traité de paix dont il eſt queſtion eſt de 510. Voyez *Polybe*.

Il ne fut pas permis aux Romains de naviger au-delà du beau promontoire. Il leur fut défendu de trafiquer en Sicile, en Sardaigne, en Afrique, excepté à Carthage.

L'auteur fait ici un anacroniſme de deux cent ſoixante & cinq ans. C'eſt d'après *Polybe* que l'auteur rapporte ce traité conclu l'an de Rome 245, ſous le conſulat de *Junius Brutus*, immédiatement

Digitized by Google

après l'expulsion des rois ; encor les conditions ne sont-elles pas fidélement rapportées. *Carthaginem vero & in cætera Africæ loca quæ cis-promontorium erant ; item in Sardiniam atque Siciliam ubi Carthaginenses imperabant navigare mercemonii causa licebat.* Il fut permis aux Romains de naviger pour leur commerce à Carthage, sur toutes les côtes de l'Afrique en-deçà du promontoire, de même que sur les côtes de la Sardaigne & de la Sicile qui obéïssaient aux Carthaginois.

Ce mot seul *mercemonii causa*, *pour raison de leur commerce*, démontre que les Romains étaient occupés des intérêts du commerce dès la naissance de la république.

N B. Tout ce que dit l'auteur sur le commerce ancien & moderne est extrêmement erroné.

Je passe un nombre prodigieux de fautes capitales sur cette matière, quelques importantes qu'elles soient, parce qu'un des plus célèbres négocians de l'Europe s'occupe à les relever dans un livre qui sera très utile.

La stérilité du terrain d'Athènes y établit le gouvernement populaire, & la fertilité de celui de Lacédémone le gouvernement aristocratique.

Le fait est qu'Athènes était vingt fois plus riche que Lacédémone. A l'égard de la bonté du sol, il faut y avoir été pour l'apprécier. Mais jamais on n'attribua la forme d'un gouvernement au plus ou moins de fertilité d'un terrain. Venise avait très peu de bled quand les nobles gouvernèrent. Gènes n'a pas assurément un sol fertile, & c'est une aristocratie. Genève tient plus de l'état populaire, & n'a pas de son crû de quoi se nourrir quinze jours. La Suède pauvre a été longtems sous le joug de la monarchie, tandis que la Pologne fertile fut une aristocratie. Je ne conçois pas comment on peut ainsi établir de prétendues règles

Digitized by Google

continuellement démenties par l'expérience. Presque tout le livre, il faut l'avouer, est fondé sur des suppositions que la moindre attention détruirait.

La féodalité est un événement arrivé une fois dans le monde, & qui n'arrivera peut-être jamais, &c.

Nous trouvons la féodalité, les bénéfices militaires établis sous *Alexandre Sévère*, sous les rois Lombards, sous *Charlemagne*, dans l'empire Ottoman, en Perse, dans le Mogol, au Pégu; & en dernier lieu *Catherine II* impératrice de Russie a donné en fief pour quelque tems, la Moldavie que ses armes ont conquise.

Chez les Germains il y avait des vassaux & non pas des fiefs. Les fiefs étaient des chevaux de bataille, des armes, des repas.

Quelle idée! il n'y a point de vassalité sans terre. Un officier à qui son général aura donné à souper, n'est pas pour cela son vassal.

Du tems du roi Charles IX, il y avait vingt millions d'hommes en France.

Il donne Puffendorf pour garant de cette assertion; *Puffendorf* va jusqu'à vingt-neuf millions, & il avait copié cette exagération d'un de nos auteurs qui se trompait d'environ quatorze à quinze millions. La France ne comptait point alors au nombre de ses provinces la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, la moitié de la Flandre, l'Artois, le Cambresis, le Roussillon, le Béarn; & aujourd'hui qu'elle possède tous ces pays, elle n'a pas vingt millions d'habitans, suivant le dénombrement des feux exactement fait en 1751. Cependant, elle n'a jamais été si peuplée, & cela est prouvé par la quantité de terrains mis en valeur depuis *Charles IX.*

Digitized by Google

En Europe les empires n'ont jamais pu subsister.

Cependant l'empire Romain s'y est maintenu cinq cent ans, & l'empire Turc y domine depuis l'an 1453.

La cause de la durée des grands empires en Asie, c'est qu'il n'y a que de grandes plaines.

Il ne s'est pas souvenu des montagnes qui traversent la Natolie & la Syrie, du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, dont les branches couvrent l'Asie.

En Espagne on a défendu les étoffes d'or & d'argent. Un pareil décret serait semblable à celui que feraient les états de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la cannelle.

On ne peut faire une comparaison plus fausse, ni dire une chose moins politique. Les Espagnols n'avaient point de manufactures; ils auraient été obligés d'acheter ces étoffes de l'étranger. Les Hollandais, au contraire, sont les seuls possesseurs de la cannelle. Ce qui était raisonnable en Espagne, eût été absurde en Hollande.

Je n'entrerai point dans la discussion de l'ancien gouvernement des Francs vainqueurs des Gaulois; dans ce chaos de coutumes toutes bizarres, toutes contradictoires; dans l'examen de cette barbarie, de cette anarchie qui a duré si longtems, & sur lesquelles il y a autant de sentimens différens que nous en avons en théologie. On n'a perdu que trop de tems à descendre dans ces abîmes de ruines. Et l'auteur de l'*Esprit des loix* a dû s'y égarer comme les autres.

Je viens à la grande querelle entre l'abbé *Dubos*, digne secrétaire de l'académie française, & le président de *Montesquieu*, digne membre de cette académie. Le membre se moque beaucoup du secrétaire,

Digitized by Google

& le regarde comme un visionnaire ignorant. Il me paraît que l'abbé *Dubos* est très savant & très circonspect; il me paraît surtout que *Montesquieu* lui fait dire ce qu'il n'a jamais dit, & cela selon sa coutume de citer au hazard & de citer faux.

Voici l'accusation portée par Montesquieu contre Dubos.

Monsieur l'abbé Dubos veut ôter toute espèce d'idée que les Francs soient entrés dans les Gaules en conquérans. Selon lui nos rois, appellés par les peuples, n'ont fait que se mettre à la place & succéder aux droits des empereurs Romains.

Un homme plus instruit que moi a remarqué avant moi que jamais *Dubos* n'a prétendu que les Francs fussent partis du fond de leur pays pour venir se mettre en possession de l'empire des Gaules, par l'aveu des peuples, comme on va recueillir une succession. *Dubos* dit tout le contraire: il prouve que *Clovis* employa les armes, les négociations, les traités & même les concessions des empereurs Romains, résidans à Constantinople, pour s'emparer d'un pays abandonné. Il ne le ravit point aux empereurs Romains, mais aux barbares, qui sous *Odoacre* avaient détruit l'empire.

Dubos dit que dans quelque partie des Gaules voisine de la Bourgogne on désirait la domination des Francs: mais c'est précisément ce qui est attesté par Grégoire de Tours. *Cum jam terror Francorum resonaret in his partibus, & omnes eos amore desiderabili cuperent regnare, sanctus Aprunculus Lingonicæ civitatis Episcopus apud Burgundiones cœpit haberi suspectus; cumque odium de die in diem crescceret, justum est ut clàm gladio feriretur.* Greg. Tur. Hist. Lib. 2. cap. 23.

Montesquieu reproche à Dubos qu'il ne saurait montrer l'existence de la république armorique: cepen-

Digitized by Google

dant *Dubos* l'a prouvée inconteſtablement par pluſieurs monumens, & ſurtout par cette citation exacte de l'hiſtorien Zozime, liv. 6. *Totus tractus armoricbus ceteraque Gallorum provinciæ Britannos imitatæ, conſimili ſe modo liberarunt, ejectis Magiſtratibus romanis, & ſibi quâdam Republicâ pro arbitrio conſtitutâ.*

Monteſquieu regarde comme une grande erreur dans *Dubos* d'avoir dit que *Clovis* ſuccéda à *Childéric* ſon père dans la dignité de maître de la milice romaine en Gaule : mais jamais *Dubos* n'a dit cela. Voici ſes paroles. *Clovis parvint à la couronne des Francs à l'âge de ſeize ans, & cet âge ne l'empêcha point d'être revêtu, peu de tems après, des dignités militaires de l'empire Romain que Childéric avait exercées, & qui étaient ſelon l'apparence des emplois dans la milice.* Dubos ſe borne ici à une conjecture qui devient enſuite une preuve évidente.

En effet, les empereurs étaient accoutumés depuis longtems à la triſte néceſſité d'oppoſer des barbares à d'autres barbares, pour tâcher de les exterminer les uns par les autres. *Clovis* même eut à la fin la dignité de conſul ; il reſpecta toûjours l'empire Romain, même en s'emparant d'une de ſes provinces. Il ne fit point frapper de monnoie en ſon propre nom ; toutes celles que nous avons de *Clovis* ſont de *Clovis ſecond ;* & les nouveaux rois Francs ne s'attribuèrent cette marque de puiſſance indépendante qu'après que *Juſtinien*, pour ſe les attacher à lui, & pour les employer contre les Oſtrogoths d'Italie, leur eut fait une ceſſion des Gaules en bonne forme.

Monteſquieu condamne ſévérement l'abbé *Dubos* ſur la fameuſe lettre de *Remi*, évêque de Rheims, qui s'entendit toûjours avec *Clovis* & qui le baptiſa depuis. Voici cette lettre importante.

„ Nous apprenons de la renommée que vous vous êtes „ chargé de l'adminiſtration des affaires de la guerre,

Digitized by Google

„ & je ne ſuis pas ſurpris de vous voir être ce que vos „ pères ont été. Il s'agit maintenant de répondre aux „ vues de la Providence, qui récompenſe votre mo- „ dération, en vous élevant à une dignité ſi éminente. „ C'eſt la fin qui couronne l'œuvre. Prenez donc pour „ vos conſeillers des perſonnes dont le choix faſſe „ honneur à votre diſcernement. Ne faites point „ d'exactions dans votre bénéfice militaire. Ne diſ- „ putez point la préſéance aux évêques dont les dio- „ cèſes ſe trouvent dans votre département, & pre- „ nez leurs conſeils dans les occaſions. Tant que vous „ vivrez en bonne intelligence avec eux, vous trou- „ verez toute ſorte de facilité dans l'exercice de votre „ emploi. &c. "

On voit évidemment par cette lettre que *Clovis*, jeune roi des Francs, était officier de l'empereur *Zénon*; qu'il était grand-maitre de la milice impériale, charge qui répond à celle de notre colonel-général; que *Remi* voulait le ménager, ſe liguer avec lui, le conduire & s'en ſervir comme d'un protecteur contre les prêtres euſébiens de la Bourgogne, & que par conſéquent *Monteſquieu* a grand tort de ſe moquer tant de l'abbé *Dubos* & de faire ſemblant de le mépriſer. Mais enfin il vient un tems où la vérité s'éclaircit.

Après avoir vu qu'il y a des erreurs comme ailleurs dans l'*Eſprit des loix*, après que tout le monde eſt convenu que ce livre manque de méthode, qu'il n'y a nul plan, nul ordre, & qu'après l'avoir lu on ne ſait guères ce qu'on a lu, il faut rechercher quel eſt ſon mérite, & quelle eſt la cauſe de ſa grande réputation.

C'eſt premiérement qu'il eſt écrit avec beaucoup d'eſprit, & que tous les autres livres ſur cette matière ſont ennuieux. C'eſt pourquoi, nous avons déja remarqué, qu'une dame qui avait autant d'eſprit que Monteſquieu, diſait que ſon livre était *de l'eſprit ſur les loix*. On ne l'a jamais mieux défini.

Une

Digitized by Google

Une raiſon beaucoup plus forte encor, c'eſt que ce livre plein de grandes vues attaque la tyrannie, la ſuperſtition & la maltote, trois choſes que les hommes déteſtent. L'auteur conſole des eſclaves en plaignant leurs fers; & les eſclaves le béniſſent.

Ce qui lui a valu les applaudiſſemens de l'Europe, lui a valu auſſi les invectives des fanatiques.

Un de ſes plus acharnés & de ſes plus abſurdes ennemis, qui contribua le plus par ſes fureurs à faire reſpecter le nom de *Monteſquieu* dans l'Europe, fut le gazetier des convulſionnaires. Il le traita de *ſpinoſiſte* & de *déiſte*, c'eſt-à-dire, il l'accuſa de ne pas croire en DIEU, & de croire en DIEU.

Il lui reproche d'avoir eſtimé *Marc-Aurèle*, *Epictète* & les ſtoïciens, & de n'avoir jamais loué *Janſénius*, l'abbé de *St. Cyran* & le père *Queſnel*.

Il lui fait un crime irrémiſſible d'avoir dit que *Bayle* eſt un grand-homme.

Il prétend que l'*Eſprit des loix* eſt un de ces ouvrages monſtrueux, dont la France n'eſt inondée que depuis la bulle *Unigenitus* qui a corrompu toutes les conſciences.

Ce gredin, qui de ſon grenier tirait au moins trois cent pour cent de ſa gazette eccléſiaſtique, déclama comme un ignorant contre l'intérêt de l'argent au taux du roi. Il fut ſecondé par quelques cuiſtres de ſon eſpèce; ils finirent par reſſembler aux eſclaves qui ſont aux pieds de la ſtatue de *Louis XIV*; ils ſont écraſés, & ils ſe mordent les mains.

Monteſquieu a preſque toûjours tort avec les ſavans, parce qu'il ne l'était pas. Mais il a toûjours raiſon contre les fanatiques & contre les promoteurs de l'eſclavage. L'Europe lui en doit d'éternels remerciemens.

Digitized by Google

On nous demande pourquoi donc nous avons relevé tant de fautes dans ſon ouvrage. Nous répondons, c'eſt parce que nous aimons la vérité à laquelle nous devons les premiers égards. Nous ajoutons que les fanatiques ignorans qui ont écrit contre lui avec tant d'amertume & d'inſolence, n'ont connu aucune de ſes véritables erreurs, & que nous révérons avec les honnêtes gens de l'Europe tous les paſſages après leſquels ces dogues du cimetière de St. Médard ont aboyé.

LOIX.

Section quatrième.

J'ai tenté de découvrir quelque rayon de lumière dans les tems mythologiques de la Chine qui précèdent *Fohi*, & j'ai tenté envain.

Mais en m'en tenant à *Fohi* qui vivait environ trois mille ans avant l'ère nouvelle & vulgaire de notre Occident ſeptentrional, je vois déja des loix douces & ſages établies par un roi bienfaiſant. Les anciens livres des *Cinq King*, conſacrés par le reſpect de tant de ſiécles, nous parlent de ſes inſtitutions d'agriculture, de l'œconomie paſtorale, de l'œconomie domeſtique, de l'aſtronomie ſimple qui règle les ſaiſons, de la muſique qui, par des modulations différentes, appelle les hommes à leurs fonctions diverſes. Ce *Fohi* vivait inconteſtablement il y a cinq mille ans. Jugez de quelle antiquité devait être un peuple immenſe qu'un empereur inſtruiſait ſur tout ce qui pouvait faire ſon bonheur. Je ne vois dans ces loix rien que de doux, d'utile & d'agréable.

On me montre enſuite le code d'un petit peuple qui arrive, deux mille ans après, d'un déſert affreux ſur les bords du Jourdain, dans un pays ſerré & hériſſé de montagnes. Ses loix ſont parvenues juſqu'à nous : on nous les donne tous les jours comme le modèle de la ſageſſe. En voici quelques-unes.

Digitized by Google

„ De ne jamais manger d'onocrotal, ni de charadre, ni de griffon, ni d'ixion, ni d'anguille, ni de „ liévre, parce que le liévre rumine & qu'il n'a pas „ le pied fendu.

„ De ne point coucher avec ſa femme, quand elle a „ ſes règles, ſous peine d'être mis à mort l'un & l'autre.

„ D'exterminer ſans miſéricorde tous les pauvres „ habitans du pays de Canaan qui ne les connaiſſaient pas : d'égorger tout, de maſſacrer tout, „ hommes, femmes, vieillards, enfans, animaux, „ pour la plus grande gloire de DIEU.

„ D'immoler au Seigneur tout ce qu'on aura voué „ en anathême au Seigneur, & de le tuer ſans pouvoir „ le racheter.

„ De brûler les veuves qui, n'ayant pu être remariées à leurs beaux-frères, s'en ſeraient conſolées avec quelqu'autre Juif ſur le grand chemin, „ ou ailleurs, &c. &c. &c. "

Un jéſuite, autrefois miſſionnaire chez les Cannibales, dans le tems que le Canada appartenait encor au roi de France, me contait qu'un jour, comme il expliquait ces loix juives à ſes néophites, un petit Français imprudent qui aſſiſtait au catéchiſme, s'aviſa de s'écrier : *mais voilà des loix de Cannibales.* Un des citoyens lui répondit : *Petit drôle, apprends que nous ſommes d'honnêtes gens : nous n'avons jamais eu de pareilles loix. Et ſi nous n'étions pas gens de bien,*

(*d*) C'eſt ce qui arriva à *Thamar* qui, étant violée, coucha ſur le grand chemin avec ſon beau-père *Juda*, dont elle fut méconnue. Elle devint groſſe. *Juda* la condamna à être brûlée. L'arrêt était d'autant plus cruel que s'il eût été exécuté, notre Sauveur, qui deſcend en droite ligne de ce *Juda* & de cette *Thamar*, ne ſerait pas né ; à moins que tous les événemens de l'univers n'euſſent été mis dans un autre ordre.

Digitized by Google

nous te traiterions en citoyen de Canaan, pour t'apprendre à parler.

Il appert, par la comparaiſon du premier code chinois & du code hébraïque, que les loix ſuivent aſſez les mœurs des gens qui les ont faites. Si les vautours & les pigeons avaient des loix, elles ſeraient ſans doute différentes.

LUXE.

DAns un pays où tout le monde allait pieds nuds, le premier qui ſe fit faire une paire de ſouliers avait-il du luxe? n'était-ce pas un homme très ſenſé & très induſtrieux?

N'en eſt-il pas de même de celui qui eut la première chemiſe? pour celui qui la fit blanchir & repaſſer, je le crois un génie plein de reſſources, & capable de gouverner un état.

Cependant, ceux qui n'étaient pas accoutumés à porter des chemiſes blanches, le prirent pour un riche efféminé qui corrompait la nation.

Gardez-vous du luxe, diſait *Caton* aux Romains; vous avez ſubjugué la province du Phaſe; mais ne mangez jamais de faiſans. Vous avez conquis le pays où croît le coton, couchez ſur la dure. Vous avez volé à main armée l'or, l'argent & les pierreries de vingt nations, ne ſoyez jamais aſſez ſots pour vous en ſervir. Manquez de tout après avoir tout pris. Il faut que les voleurs de grand chemin ſoient vertueux & libres.

Lucullus lui repondit, Mon ami, ſouhaite plutôt que *Craſſus*, *Pompée*, *Céſar* & moi nous dépenſions tout en luxe. Il faut bien que les grands voleurs ſe

Digitized by Google

battent pour le partage des dépouilles. Rome doit être asservie, mais elle le sera bien plutôt & bien plus sûrement par l'un de nous si nous faisons valoir comme toi notre argent, que si nous le dépensons en superfluités & en plaisirs. Souhaite que *Pompée* & *César* s'appauvrissent assez pour n'avoir pas de quoi soudoyer des armées.

Il n'y a pas longtems qu'un homme de Norvège reprochait le luxe à un Hollandais. Qu'est devenu, disait-il, cet heureux tems où un négociant partant d'Amsterdam pour les grandes Indes, laissait un quartier de bœuf fumé dans sa cuisine, & le retrouvait à son retour ? Où sont vos cuillers de bois & vos fourchettes de fer ? n'est-il pas honteux pour un sage Hollandais de coucher dans un lit de damas ?

Va-t-en à Batavia, lui répondit l'homme d'Amsterdam ; gagne comme moi dix tonnes d'or, & voi si l'envie ne te prendra pas d'être bien vêtu, bien nourri & bien logé.

Depuis cette conversation on a écrit vingt volumes sur le luxe, & ces livres ne l'ont ni diminué, ni augmenté.

Fin du tome cinquième.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES

contenus dans ce volume.

GARGANTUA. . . . Pag. 1.
GÉNÉALOGIE. . . . . 4.
GÉNÉRATION. . . . . 5.
GÉNÉRAUX (*Etats*). . . . . 14.
GENÈSE. . . . . 17.
GÉNIE. . . . . 38.
Section seconde. . . . . 41.
GÉOGRAPHIE. . . . . 43.
GÉOMÉTRIE. . . . . 49.
GLOIRE. . . . . 58.
GOUT. . . . . 60.
Du goût particulier d'une nation. . . 67.
Du goût des connaisseurs. . . . . 68.
Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaises & anglaises. . . 69.
Rareté des gens de goût. . . . 73.
GOUVERNEMENT. Section première. . 75.
Gouvernement. Section seconde. . . 78.
Gouvernement. Section troisiéme. . . 80.
Gouvernement. Section quatriéme. . . 84.
Gouvernement. Section cinquiéme. . . 85.

Digitized by Google

Gouvernement. Section sixiéme. *Tableau du gouvernement anglais.* . . . Pag. 86.
Gouvernement. Section septiéme. . . 94.
GRACE. Section première. . . 95.
Section seconde. . . . . 97.
GREC. *Observation sur l'anéantissement de la langue grecque à Marseille.* . . . 99.
GRÉGOIRE VII. . . . 102.
GUERRE. . . . . 107.
GUEUX MENDIANT. . . . 112.
HÉRÉSIE. . . . . 114.
Section seconde. *De l'extirpation des héréſies.* 120.
HERMÈS, *ou* ERMÈS, *ou* MERCURE TRISMÉGISTE, *ou* THAUT, *ou* TAUT, *ou* THOT. 122.
HIPATHIE. . . . . 126.
HISTOIRE (*de l'*). . . . . 127.
Définition. . . . . . 128.
Premiers fondemens de l'hiſtoire. . . 129.
Des monumens. . . . . . 130.
De l'ancienne Egypte. . . . . 135.
*D'*Hérodote. . . . . 138.
De Thucidide. . . . . 142.
*Epoque d'*Alexandre. . . . ibid.
Des peuples nouveaux & particuliérement des Juifs. . . . . . 145.
Des villes ſacrées. . . . . 149.
Des autres peuples nouveaux. . . 152.
De l'utilité de l'hiſtoire. . . . . 154.
De la certitude de l'hiſtoire. . . . 156.
Incertitude de l'hiſtoire. . . . . 157.

Digitized by Google

Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles mêmes, ſont-elles des preuves hiſtoriques? . . . . . Pag. 158.
De quelques faits rapportés dans Tacite *& dans* Suétone. . . . . 160.
De Néron *& d'*Agrippine. . . . 163.
Suite de l'article concernant les diffamations. 167.
Des écrivains de parti. . . . . 169.
Doit-on dans l'hiſtoire inſérer des harangues, & faire des portraits? . . . . 172.
Des portraits. . . . . . ibid.
De la maxime de Cicéron *concernant l'hiſtoire; Que l'hiſtorien n'oſe dire une fauſſeté, ni cacher une vérité.* . . . . . 173.
De l'hiſtoire ſatyrique. . . . . ibid.
De la méthode, de la manière d'écrire l'hiſtoire, & du ſtile. . . . . . 176.
De l'hiſtoire eccléſiaſtique de Fleuri. . 179.
HOMME. . . . . 181.
Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en ſociété. . . . . . 188.
L'homme eſt-il né méchant? . . . 191.
De l'homme dans l'état de pure nature. . 194.
Examen d'une penſée de Paſcal *ſur l'homme.* 196.
Réflexion générale ſur l'homme. . . 198.
HONNEUR. . . . . ibid.
HORLOGE. *Horloge d'Achas.* . . . 202.
HUMILITÉ. . . . . 205.
JAPON. . . . . 208.
IDÉE. Section première. . . . . 211.

Loix

Digitized by Google

Section seconde. *Tout en* DIEU. . Pag. 213.
Loix de la nature. . . . . 215.
Mécanique des sens, & des idées. . . ibid.
Le grand Etre fait tout. . . . . 216.
Comment tout est-il action de DIEU ? . ibid.
IDENTITÉ. . . . . 219.
IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE. 222.
Section première. *Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?* . . . . . 223.
Section seconde. *Examen de l'idolâtrie ancienne.* 225.
Section troisiéme. *Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres ? & de quelle antiquité est l'origine des simulacres appellés* idoles. *Histoire de leur culte.* . 229.
JEHOVA. . . . . 236.
JEPHTÉ. . . . . 237.
JÉSUITES, *ou* ORGUEIL. . . 239.
IGNACE DE LOYOLA. . . 245.
IGNORANCE. . . . . 248.
Première ignorance. . . . ibid.
Seconde ignorance. . . . 250.
Troisiéme ignorance. . . . ibid.
Quatriéme ignorance. . . . 251.
Cinquiéme ignorance. . . . ibid.
Sixiéme ignorance. . . . . 254.
IMAGINATION. . . . . 256.
IMPIE. . . . . 260.
IMPOT. Section première. . . . 262.
Section seconde. . . . . 264.
Section troisiéme. . . . . 266.

Digitized by Google

Section quatriéme. . . . Pag. 267.
IMPUISSANCE. . . . . 269.
INALIÉNATION, INALIÉNABLE. 277.
INCESTE. . . . . 278.
INCUBES. . . . . 280.
INFINI. . . . . 282.
De l'infini en nombre. . . . . 284.
La matière eſt-elle diviſible à l'infini ? . 285.
De l'univers infini. . . . . ibid.
De l'infini en géométrie. . . . 286.
De l'infini en puiſſance, en action, en ſageſſe, en bonté, &c. . . . . . ibid.
INFLUENCE. . . . . 289.
Influence des paſſions des mères ſur leur fœtus. 292.
INITIATION. *Anciens myſtères.* . 293.
INNOCENS. *Maſſacre des innocens.* . 301.
INSTINCT. . . . . 305.
INTÉRÊT. . . . . 306.
INTOLÉRANCE. . . . . 311.
JUIF. *Lettre à Mrs.* Joſeph Ben Jonathan, Aaron Mathathaï, & David Winker. . . . 312.
Lettre ſeconde. *De l'antiquité des Juifs.* . 315.
Troiſiéme lettre. *Sur quelques chagrins arrivés au peuple de* DIEU. . . . . 319.
Quatriéme lettre. *Sur la femme à* Michas. . 320.
Cinquiéme lettre. *Aſſaſſinats juifs. Les Juifs ont-ils été antropophages, leurs mères ont-elles couché avec des boucs ? les pères & mères ont-ils immolé leurs enfans ? & quelques autres belles actions du peuple de* DIEU. . . . . 322.

Digitized by Google

Calamités juives, & grands assassinats. Pag. 323.
Roitelets, ou Melchim Juifs. . . . 324.
Si les Juifs ont mangé de la chair humaine? 325.
Si les dames Juives couchèrent avec des boucs? ibid.
Si les Juifs immolèrent des hommes? . ibid.
Des trente-deux mille pucelles, des soixante & quinze mille bœufs, & du fertile désert de Madian. . . . . . 326.
Des enfans juifs immolés par leurs mères. . 328.
Sixiéme lettre. *Sur la beauté de la terre promise.* 329.
Septiéme lettre. *Sur la charité que le peuple de* DIEU *& les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.* . . . . . 332.
JULIEN. . . . . 333.
JUSTICE. . . . . 335.
Lettre de Mr. Cass. *à Mr.* Beccaria. . ibid.
LANGUES. Section première. . . . 350.
Des mots les plus communs & les plus naturels en toute langue. . . . . . 351.
D'un système sur les langues. . . . 352.
Génie des langues. . . . . 357.
Section seconde. . . . . 362.
Harmonie des langues. . . . . 363.
LARMES. . . . . 366.
LÈPRE & VÉROLE. . . . . 369.
LETTRES, GENS DE LETTRES, *ou* LETTRÉS. 372.
LIBELLE. . . . . 375.
LIBERTÉ. . . . . 377.
LIBERTÉ DE PENSER. . . . 382.
LIEUX COMMUNS EN LITTÉRATURE. 387.

Digitized by Google

LIVRES. . . . . Pag. 389.
Section seconde. . . . . 393.
LOI NATURELLE. *Dialogue.* . 396.
LOIX. . . . . 400.
Loix criminelles. Section seconde. . . 404.
Procès criminel du Sr. Monbailli *& de sa femme.* 408.
Loix ; Esprit des loix. Section troisiéme. . 415.
Des citations fausses dans l'Esprit des loix, des conséquences fausses que l'auteur en tire, & de plusieurs erreurs qu'il est important de découvrir. 416.
Loix. Section quatriéme. . . . 434.
LUXE. . . . . 436.

77780883 Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google